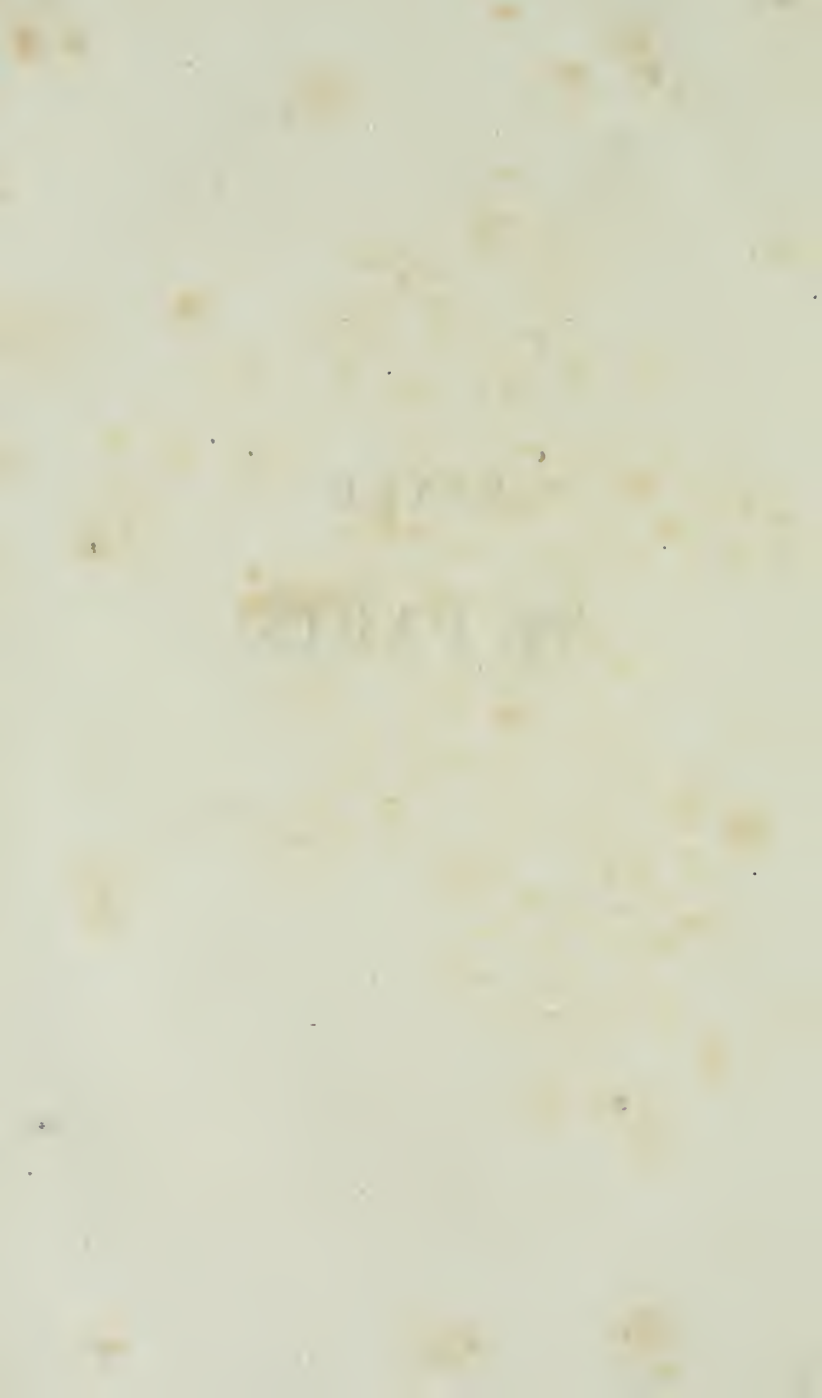


Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



REVUE  
DE PARIS.



REVUE  
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES  
DE LA REVUE DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

—  
TOME SIXIÈME.

—  
JUN 1858.  
—

Bruxelles,  
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,  
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

—  
1858

1878

# THE LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF

CHICAGO

1878

RECEIVED

---

# ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

---

## Un Mauvais Sujet en 1645.

---

Avant les grandes querelles de M. le cardinal Mazarin avec le parlement, il y avait à Paris un gentilhomme d'une humeur singulière, qui s'appelait Henri de Rénevilliers. Il était de bonne famille et avait du bien. Il ne lui manquait que de prendre soin de lui-même pour être le plus beau garçon de la ville ; mais il tenait de feu madame sa mère un goût profond pour le désordre. Jamais on ne vit de cheveux si mêlés que les siens, de dentelles si chiffonnées, ni d'habits si mal brossés que ceux dont il s'affublait pour courir les rues, la comédie ou la promenade. Son épée seule était soigneusement entretenue, et il s'en servit galamment en plusieurs rencontres. Le reste allait au hasard.

Il aurait pu mettre le pied dans les meilleurs endroits et se marier avantageusement ; mais son bonheur était de faire une vie bizarre et d'aller en vrai Bohême. Il demeurait dans la rue Villeneuve, au milieu d'un quartier fort désert qu'on avait incendié ou démolì aux trois quarts pendant la Ligue. Tout son domestique se réduisait à une seule servante, grande fille brune, nommée Blanche, qui était assez belle, hors qu'elle avait la peau basanée comme une Égyptienne ; avec cela pas un pauvre laquais chez M. de Rénevilliers. Blanche soignait les deux chevaux de son maître, portait les lettres, gouvernait le ménage avec économie. Elle était bonne à tout faire, et plus d'une fois il lui arriva de monter derrière un carrosse de louage, comme un valet de pied, ce qui dut furieusement faire rire les passants.

M. de Rénevilliers ne fréquentait guère la bonne compagnie. On ne citait qu'une occasion où il se fût montré au bal. Il s'était vêtu cette fois-là plus magnifiquement qu'un prince et avait dansé le mieux du monde. Il avait joué gros jeu et perdu noblement, fait sa cour de bonne grâce aux dames et s'était tenu en homme de bon lieu ; mais le bout de l'oreille du Bohème avait percé par de petits accidents. Blanche, le voyant de l'antichambre jeter des pièces d'or à belles poignées sur les tables, l'était venue tirer par son pourpoint et lui avait dit tout haut :

— Êtes-vous fou, monsieur, de gaspiller ainsi notre argent ?

Un autre homme que Rénevilliers eût voulu se cacher sous terre ; mais lui ne se démontait pas facilement, et il avait répondu en riant :

— Va, ma fille, je te donnerai une robe neuve si je gagne.

A la sortie on avait encore retrouvé Blanche, à cheval comme un dragon, tenant en bride la monture de son maître, avec un flambeau à sa main et une rapière pendue au cou.

Notre gentilhomme témoignait une horreur naturelle pour le payement des dettes et mémoires, et comme il courait après tous les jupons de son quartier, on disait qu'il faisait l'amour à sa houlangère et à sa bouchère, afin de ne leur rien donner. Ces choses-là, qui endommageraient fort l'honneur d'un homme de nos jours, étaient regardées alors comme de bons tours qui prouvaient de l'adresse. On a même prétendu que Rénevilliers payait les gages de sa servante en cette monnaie ; mais cela n'est rien moins que certain.

M. de Rénevilliers ne savait jamais le compte de ses écus, et il montra bien qu'il n'était pas avare, par les présents superbes qu'il envoya aux filles de la présidente Aubry, le jour des étrennes. Cette maison et celle de M<sup>me</sup> d'Agamy étaient les seules où il vint familièrement, parce qu'on le recevait sans prendre garde à sa toilette. M<sup>me</sup> d'Agamy eût été bien aise de lui donner son aînée en mariage ; mais sitôt qu'il s'aperçut de cette intention, il changea de manières et commença de faire des fredaines à le brouiller mortellement avec cette famille. Comme il avait donné à M<sup>lle</sup> Aubry une belle volière garnie d'oiseaux d'Afrique, M<sup>me</sup> d'Agamy lui demanda ce qu'il donnerait à sa fille ; Rénevilliers répondit que le monde ne renfermait pas d'animaux assez rares pour une si aimable personne, mais qu'il tâcherait de

trouver quelque merveille. Le lendemain, il envoya une souris dans une cage d'osier, avec une lettre fort polie où il disait qu'il n'avait pu rencontrer mieux, et jamais il ne reparut dans la maison. Chez M<sup>me</sup> Aubry les choses tournèrent à peu près de la même façon. Le mari était bavard et ennuyeux. Déjà Rénevilliers avait dit souvent :

— Si jamais le président me fait bâiller plus de trois coups dans le même jour, il ne me reverra plus.

Un soir que M<sup>me</sup> Aubry, malgré ses quarante ans, se donnait des airs de jeune femme et prétendait être enceinte, cette comédie parut insupportable à M. de Rénevilliers. Sur ces entrefaites arriva un nouveau laquais que le président avait l'intention de prendre.

— Je n'en veux point, dit M<sup>me</sup> Aubry, cet homme est trop laid ; s'il me jetait un regard, mon enfant aurait une vilaine figure.

Rénevilliers n'y put tenir davantage.

— Pardieu ! madame, dit-il en saisissant son chapeau, quand on a devant les yeux une face comme celle de M. le président, on ne risque rien de prendre le diable pour valet. Je suis le vôtre, et vous tire ma révérence. Cherchez des gens pour regarder vos singeries ; je m'en vais ailleurs

Le monde n'a pas coutume de rechercher les gens qui ne veulent point faire de concessions. Rénevilliers devint plus vagabond que jamais. Les jeunes gens l'aimaient à cause de sa singularité. Si on riait de lui, c'était par derrière, car il avait le cœur très-haut. Comme il ne faisait attention à personne, il ne pouvait non plus souffrir qu'on le gênât en rien.

Depuis qu'il existe une société polie, on a toujours vu des originaux de l'espèce de Rénevilliers. On en trouve même encore de notre temps, quoique à un degré moins extrême. Ces hommes-là sont, au fond, des orgueilleux avec un fort grain de paresse, qui ne se veulent montrer que là où ils sont en première ligne, et le monde qu'ils feignent de mépriser serait bien leur fait, s'ils étaient sûrs d'y briller tout d'abord autant qu'ils le désirent.

Rénevilliers avait ce qu'il faut pour faire un beau chemin ; il aurait pu être de la cour, et ne demeura pas même dans la bourgeoisie. Cependant, s'il ne voyait pas les dames de la ville, la



compagnie des filles ne lui plaisait pas davantage. Il courait donc les boutiques, et se mettait en frais pour une petite marchande, comme si c'eût été une duchesse. Aussi n'en manquait-il pas une, et toutes les plus jolies y furent prises. Il lui arriva souvent de dépenser au fond d'un méchant comptoir cent fois plus d'esprit et de fine galanterie qu'on n'en faisait en un mois à la ruelle de la reine.

Un jour qu'il passait à cheval sur le pont aux Changeurs, notre gentilhomme s'arrêta devant l'enseigne d'un orfèvre nommé Cambrai. Rénevilliers se souvenait tout à coup d'une histoire sur M<sup>me</sup> Cambrai et l'avocat Patru où il était dit que celui-ci n'avait pu arriver à rien, quoiqu'il fût amoureux de la joaillière, et qu'elle ne le vît pas avec indifférence. Rénevilliers attacha son cheval sous l'auvent, et entra dans la boutique. M<sup>me</sup> Cambrai était justement seule à son comptoir.

— Que désirez-vous, monsieur ? dit-elle d'un air accort.

— Je pourrais vous demander, répondit Rénevilliers en s'installant sur une chaise, de me montrer des plats d'argent de six marcs, sachant très-bien qu'on n'en fait de ce poids que par commande ; mais je préfère vous dire ce qui m'amène. Je voulais savoir si vous étiez aussi jolie qu'on l'assure, et je reconnais qu'on ne m'a pas trompé.

— Vous êtes en train de badiner, à ce que je vois, mon gentilhomme.

— Pas le moins du monde.

En effet, Rénevilliers paraissait d'un sérieux extraordinaire.

— M. Patru m'a raconté, poursuivit-il, qu'étant pris un jour par la pluie, il se réfugia ici, et que vous chantiez dans le moment une chanson gaillarde. Je voudrais bien l'entendre.

— J'en ai chanté bien d'autres depuis lors, dit la marchande ; je ne me souviens plus de celle dont vous parlez. Il y a six ans que je vis pour la première fois M. Patru : c'était en 1659.

— C'est cela ; et comme vous aviez vingt ans alors, vous en tenez vingt-six. On ne vous en donnerait pas autant. Patru devint subitement amoureux de vous pendant que vous chantiez, et quand il m'a conté cela, j'éprouvai une furieuse envie d'entendre la même chanson. Ne me refusez pas ce plaisir, je vous en prie, madame Cambrai ?

La marchande tourna la tête sur son épaule d'un air fort co-



quet ; et, après avoir hésité un instant, elle chanta je ne sais quoi de si drôle et de si grivois, que M. de Rénevilliers en fit un bond et l'embrassa au dernier couplet.

— Me voilà justement amoureux comme Patru, dit-il ; quand vous voudrez mettre les gens à vos pieds, vous en avez un moyen certain. Mais, dites-moi, madame Cambrai, puisque vous regardiez Patru d'un bon œil, et que M. Cambrai était en voyage ce jour-là, pourquoi, diable, avez-vous renvoyé ce pauvre avocat après le souper ?

— C'est que ce cher garçon poursuivait trois ou quatre belles à la fois. Je me serais attachée à lui, et il m'aurait donné du chagrin. J'ai préféré demeurer sage, par prudence.

— Et je gage que vous vous en repentez. Là ! en conscience, n'est-il pas vrai que vous en avez eu quelquefois du regret ?

M<sup>me</sup> Cambrai se mit à rire, et ne répondit rien.

— J'en étais sûr. Eh bien ! ne faites pas de même avec moi. Je ne suis pas aussi beau cavalier que Patru ; mais je ne recherche point d'autre femme que vous, et, ma foi, vous me plaisez diablement fort. Si je suis à votre goût, dites-le tout franc et accommodons-nous ensemble.

— Oh ! mon gentilhomme, cela ne va pas ainsi ; mon mari est là-haut et non pas en voyage, et l'occasion ne le veut point.

— N'y manque-t-il que l'occasion ? dit Rénevilliers.

La marchande, qui était fort délurée, se mit à danser le pas de bourrée, en chantant :

— Il n'y manque rien autre chose.

Rénevilliers s'avança aussitôt sur le devant de la boutique, et fit signe à des porteurs publics qui se tenaient sur la place ; on approcha une chaise

— Appelez maintenant votre mari, dit-il à la marchande.

— Maître Cambrai, dit Rénevilliers quand l'orfèvre fut descendu de son atelier, je suis complètement ruiné, mon pauvre maître Cambrai. Il me faut vendre mon argenterie, qui est considérable. C'est à vous que je m'adresse, parce que vous êtes un honnête homme. J'emmène dans cette chaise M<sup>me</sup> Cambrai qui connaît fort bien la valeur de l'argent. Nous partons, maître Cambrai ; ne vous dérangez pas de votre travail. Je sais que vous faites les ouvrages les plus beaux du monde.

— Pardon, monsieur, s'écria le marchand, où donc allez-vous mener ma femme?

— Chez moi, maître Cambrai, pour qu'elle examine ma vaisselle, car il faut que je la vende, mon bon Cambrai.

— Mais, monsieur, je pourrais aller aussi bien avec vous; je m'y connais encore mieux que ma femme.

— Vous avez raison, maître Cambrai; je n'y songeais point; vous pourriez venir au lieu de M<sup>me</sup> Cambrai; mais il importe peu que ce soit elle ou vous. C'est de la belle argenterie que je vais vous vendre. Montez donc, madame Cambrai. Cette chaise est à mes ordres pour la journée. Partez devant; j'aurai bientôt fait de vous rejoindre avec mon cheval. J'ai de la vaisselle pour plus de cinq cents pistoles, maître Cambrai.

— Cela fait cinq mille livres, monsieur.

— Précisément. Allons! montez, madame Cambrai.

Outre l'ascendant naturel de la personne de qualité sur le petit bourgeois, notre gentilhomme avait le don particulier de savoir prendre un air si grave et d'une bonne foi si apparente, qu'on ne s'en pouvait défier. L'orfèvre demeura interdit, n'osant se fâcher, tandis que Rénevilliers offrait la main à la jolie marchande, qui monta délibérément dans la chaise.

— Conduisez M<sup>me</sup> Cambrai rue de Villeneuve, au coin de la porte Saint-Denis! cria Rénevilliers aux porteurs.

— Comment! murmura l'orfèvre, elle s'en va ainsi sans me demander la permission!

— Vous n'avez donc pas entendu, maître Cambrai? c'est chez moi qu'on mène votre femme, ainsi ne craignez rien.

— Mais, mon gentilhomme, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

— Cela est pardieu vrai! J'ai oublié de vous dire mon nom. Je suis le chevalier de Rénevilliers.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Oui, mon brave maître Cambrai, Rénevilliers lui-même. Comme je vous le disais, je me suis ruiné au jeu. J'y ai perdu vingt mille écus.

— Cela fait soixante mille livres, pensa l'orfèvre. Le pauvre jeune homme! Je lui achèterai sa vaisselle à un rabais considérable.

— Allons! poursuivit Rénevilliers, je retourne chez moi. Si

M<sup>me</sup> Cambrai m'offre un prix raisonnable, je vous enverrai demain toute mon argenterie. Vous y trouverez plusieurs belles pièces. Adieu, maître Cambrai.

A peine le cavalier fut-il parti, que l'orfèvre, n'étant plus étourdi par le prestige des belles manières, comprit enfin qu'on s'était joué de lui.

— Il faut convenir, se dit-il à lui-même, que tu es un grand fou et que tu t'es laissé ensorceler d'une ridicule manière.

Comme la nuit approchait, le joaillier ferma aussitôt sa boutique pour courir de toutes ses jambes à la rue Villeneuve. Il trouva sans beaucoup de peine la maison de Rénevilliers; mais la servante avait assurément reçu de bonnes instructions et s'attendait à cette visite. Elle récurait tranquillement un vieux mors de cheval et ne prit pas garde à l'air effaré du marchand.

— N'est-ce pas ici, dit l'orfèvre, que demeure un grand gentilhomme brun de visage et qui a un manteau vert un peu râpé? J'ai oublié son nom.

— Mon maître s'appelle le chevalier de Rénevilliers. Son manteau est passablement râpé, comme vous dites; il le porte depuis longtemps et le mène beaucoup à la belle étoile; c'était pourtant du beau velours à six écus l'aune.

— Cela fait dix-huit livres. C'est bien à votre maître que j'ai affaire. Conduisez-moi vite ment là-haut.

— Si vous désirez le voir, revenez demain. Il est occupé.

— Oui, je m'en doute: une belle chienne d'occupation!

— Il est en train de vendre notre argenterie à une marchande joaillière.

— M<sup>me</sup> Cambrai! c'est ma femme; ainsi vous pouvez me faire entrer.

— Il m'a défendu de le laisser déranger par personne. Il a fort à cœur de la bien vendre, notre argenterie.

— Quand je vous dis que je suis maître Cambrai, l'orfèvre, et que c'est ma femme qui est là-haut avec monsieur le chevalier!

— Quand vous seriez le diable, je ne voudrais pas vous faire entrer, car je serais battue.

L'orfèvre s'élança dans les escaliers; mais il trouva les portes closes, et, voyant bien que le bruit ne servirait à rien, il

s'assit sur une marche en attendant qu'il plût à Rénevilliers de lui rendre sa femme. Une grande demi-heure s'écoula ainsi. Une porte s'ouvrit enfin, et la jeune marchande parut accompagnée du maître de la maison qui la reconduisait fort poliment.

— Eh ! mon cher Cambrai, s'écria Rénevilliers, je ne savais pas que vous fussiez ici. Je suis fâché qu'on vous ait tenu à l'écart. Il fallait m'appeler en criant de toutes vos forces. M<sup>me</sup> Cambrai m'a offert deux cents louis d'or de mon argenterie.

— Cinq mille quatre cen's livres. Corbleu ! monsieur le chevalier, finissons cette comédie ; vous vous êtes gaussé de moi d'une rude façon.

— Que dites vous donc là, Cambrai ?

— Je dis... Eh bien ! oui, je dis que cela ressemble à un méchant tour.

— Vous croyez que je me moque de vous, Cambrai ? Vous êtes un imbécile. N'avez-vous pas de honte, à votre âge, d'être si sot ? Allons ! taisez-vous, Cambrai et préparez-moi de l'argent pour demain, je vous enverrai ma vaisselle. J'allais faire reconduire votre femme par mes porteurs ; mais puisque vous voilà je la remets entre vos mains.

— Décidément, disait l'orfèvre en s'en allant, cet homme est un démon : on ne peut pas le regarder en face, et il vous entortille les gens si bien qu'il est impossible de lui résister.

Le joaillier ne ménagea pas les questions à sa femme sur l'entrevue avec Rénevilliers ; mais M<sup>me</sup> Cambrai n'avait pas la langue engourdie, et comme le mari se fâcha, elle lui rit au nez. Il l'appela pécore et elle lui répondit qu'il était un bêtire. Le soir, il leva une canne pour la battre ; mais elle prit une chaise pour lui casser la tête, et ils se couchèrent les meilleurs amis du monde.

Cependant Rénevilliers n'envoya point d'argenterie et ne reparut pas à la boutique de toute la semaine. Un soir, la belle joaillière arrêta l'un des crieurs qui vendaient des oublies dans les rues et lui acheta toute sa marchandise pour un petit écu, en lui commandant de porter ces gâteaux au chevalier de la part de M<sup>me</sup> Cambrai. M. de Rénevilliers fut sensible à ce reproche fait avec modération. Il donna six livres à l'oublieur, avec l'ordre de retourner chez la joaillière pour lui dire que, le



lendemain, à huit heures du soir, il irait souper avec elle, et qu'elle eût à faire cuire deux perdrix. Le factotum Blanche porta le lendemain au matin une lettre à l'honnête mari. Rénevilliers s'excusait de n'avoir pas encore envoyé son argenterie et invitait le marchand à venir souper le soir, à huit heures, afin qu'il pût estimer lui-même, tout en mangeant, ce que valait la vaisselle, et aussi pour conclure le marché. Maître Cambrai réfléchit beaucoup avant de se décider; il retourna la lettre de tous côtés avec méfiance, la relut trois fois, et n'y trouvant rien dont il pût prendre soupçon, il répondit qu'il acceptait l'invitation, et que M. le chevalier lui faisait beaucoup d'honneur.

Au coup de huit heures, l'orfèvre tira le cordon de la clochette, à la porte de Rénevilliers; la fidèle Blanche vint ouvrir.

— Vous venez de bonne heure, dit la servante. Vous ne savez donc pas qu'avec nous autres gentilshommes, quand on dit huit heures, il faut entendre neuf heures et demie? N'importe; entrez toujours. Vous prendrez l'air du feu dans la cuisine. M. le chevalier est sorti, mais il rentrera bientôt.

Le marchand eut un moment d'inquiétude; il se rassura pourtant devant les fourneaux allumés, et jeta des regards friands sur une grosse élanche de mouton qui tournait à la broche. Il pensa que le chevalier n'était pas au fond un homme tout-à-fait méchant; et pour de la fierté, à coup sûr on ne pouvait pas l'accuser d'en trop avoir à l'égard des petits bourgeois. La soirée s'annonçait bien par la perspective d'un bon repas et d'une affaire avantageuse; un noble, prodigue et ruiné, ne pouvait être bien retors, et se laisserait sans doute duper aisément. Maître Cambrai ne trouva pas le temps fort long jusqu'à neuf heures et demie; mais à dix heures, il se mit à bâiller cruellement. Le souper était prêt. Blanche s'étonnait que le chevalier n'arrivât pas. A dix heures et demie, l'orfèvre était fort agité. Il serait parti si la servante ne lui eût rendu le courage par une croûte de pain et un verre de Bourgogne. Il recommença ses murmures à onze heures, et il enfonça son chapeau sur ses yeux à onze heures et demie, pour s'en aller, lorsque Blanche assura que M. le chevalier ne rentrerait jamais, au grand jamais, passé-mi-nuit. Une partie de brelan l'avait assurément retenu; mais c'eût été folie que de renoncer au souper faute d'une demi-heure de

patience. On prêta l'oreille au moindre bruit jusqu'à minuit ; le découragement s'empara du joaillier quand il eut compté le douzième coup de l'horloge. Il donna au diable tous les chevaliers de l'univers et sortit à minuit et demi, la rage dans l'âme et l'estomac horriblement creux.

Pendant ce temps-là, M. de Rénevilliers faisait chère lie dans l'arrière-boutique de l'orfèvre ; il écoutait la voix fraîche de M<sup>me</sup> Cambrai, et vidait une bouteille de vin du Rhône que le marchand gardait depuis dix ans en cave sans oser y toucher. Il était une heure, et le chevalier ne pensait pas à se retirer, lorsque maître Cambrai ouvrit la porte d'un air fort tragique. Rénevilliers chantait un refrain et tenait son verre en l'air. Il demeura dans cette posture, en riant de tout son cœur de la mine sombre et des yeux flamboyants du pauvre marchand.

— D'où donc sortez-vous, maître Cambrai ? dit-il enfin. Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez moi ? Le rendez-vous était pour six heures. Je vous ai attendu jusqu'à sept ; et ne vous voyant pas, je suis venu ici. M<sup>me</sup> Cambrai faisait cuire des perdrix ; ma foi, je me suis mis à table avec elle.

— Corbleu ! monsieur, le panneau est trop visible. Trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'y donne pas, et décampez de céans sur l'heure.

— Vous êtes un drôle et de plus un homme sans parole, de m'avoir fait attendre et de me vouloir chasser. Si nous étions au premier étage, je vous ferais sauter par votre propre fenêtre.

Rénevilliers, qui avait les oreilles échauffées, tira sa rapière et porta deux bottes au marchand par-dessus la table. Maître Cambrai se crut mort.

— Holà ! monsieur le chevalier, voulez-vous tuer un pauvre joaillier qui ne vous a point offensé ? Dieu me damne si ce n'est pas vous qui avez des torts vis-à-vis de moi, car il est bien évident que je suis c....

— Je le croirais assez, maître Cambrai, vous devez l'être à vingt-deux carats.

— C'est le titre de l'or le plus fin.

— C'est bien cela ; mais rassurez-vous, ce n'est pas par moi. Allons ! soyons amis, je vous pardonne votre impertinence.

— Soyons amis si vous voulez ; mais moi , je ne pardonnerai pas à ma carogne de femme.

— Je vous défends de la battre , maître Cambrai ; si j'apprends que vous ayez levé la main sur elle , je vous envoie trente de mes amis que vous donneront chacun cent coups de bâton.

— Trois mille coups de bâton !

— Tout autant ; ainsi faites bon ménage avec madame Cambrai.

Le chevalier sortit et laissa les époux se quereller à leur aise. Tout autre que l'honnête joaillier eût envoyé la femme au couvent, ou bien eût fait tuer M. de Rénevilliers au coin d'une rue, pour de l'argent, et il faut avouer que le chevalier l'avait bien mérité ; mais le bon marchand n'avait pas de fiel, et puis on n'attachait pas alors aux contrariétés conjugales autant d'importance qu'aujourd'hui. M<sup>me</sup> Cambrai rachetait ses défauts de jeunesse par beaucoup de qualités ; elle était économe, laborieuse, et toujours de bonne humeur. Son mari ne lui garda point rancune et fit bien, car elle passa bientôt la trentaine tout doucement, et devint une mère de famille excellente.

Après M<sup>me</sup> Cambrai, Rénevilliers mit à mal une foule d'autres marchandes, en sorte qu'il était fort redouté du petit commerce. On ne lui voulait plus rien vendre, surtout à crédit, et quand il se présentait dans une boutique, il ne trouvait à parler qu'à des hommes. Il voulut donc retourner un peu dans la bonne société ; mais la chose n'était pas facile, après toutes ses équipées ; heureusement M. de Rénevilliers était habile à trouver des expédients, et voici comment il s'y prit pour se faire ouvrir la maison d'une veuve, M<sup>me</sup> d'Orgerès, qui recevait de fort beau monde. Le jardin de cette dame n'était séparé de celui de notre gentilhomme que par un mur ; Rénevilliers y jeta un matin trente lapins, qu'il avait tenus vingt-quatre heures sans nourriture. Ces animaux dévorèrent toutes les plantes, et mirent le jardin à sac. M<sup>me</sup> d'Orgerès et ses gens poussaient de grands cris, et donnaient la chasse aux lapins, lorsque Rénevilliers parut. Il se confondit en excuses, disant avec un sérieux incroyable, qu'il était au désespoir de cet accident, et qu'il ne savait comment ces maudites bêtes avaient pu pénétrer

dans le jardin. Il offrit de payer le dégât et fit sa visite d'un si bon air, qu'on ne songea plus à se fâcher contre lui. Le lendemain, il envoya chez sa voisine une charrette pleine de fleurs et les trente lapins, mis à mort, avec une lettre où il disait que les corps des coupables appartenaient de droit à la personne dont ils avaient gâté le bien. On lui répondit par une invitation à dîner. C'était justement là le compte de Rénevilliers. La compagnie fut nombreuse et le repas fort gai à cause de l'aventure des lapins. Le chevalier se mit en frais d'esprit; il ne dit rien d'inconvenant, fit admirablement sa cour à la maîtresse du logis, et s'ouvrit en même temps les salons de plusieurs gens de robe et de finance.

Un certain Prunevaux, maître des requêtes, et qui était amoureux de M<sup>me</sup> d'Orgerès, essaya bien de nuire à M. de Rénevilliers par quelques médisances; mais il était trop tard, on ne l'écouta pas. Le chevalier garda ses entrées dans la maison, et, comme cela se voit souvent, il ne tarda pas à supplanter dans les bonnes grâces de la dame celui qui l'avait voulu chasser. Ce n'était pas que M<sup>me</sup> d'Orgerès fût belle; hormis ses mains, qui étaient bien faites, elle n'avait rien de séduisant. Sa taille était trop grande; sa figure, ornée de moustaches un peu fortes, n'aurait pas mal été sur les épaules d'un mousquetaire; mais Rénevilliers tenait du ciel le don de savoir persuader aux femmes qu'il était tout près d'avoir de l'amour pour elles, et c'est un sûr moyen de se bien mettre dans les papiers de celle-là mêmes qui ne voudraient point de vous. Rénevilliers tenait la cheminée; il contait des histoires divertissantes, et avait le dé sur tous les autres visiteurs. Prunevaux, voyant qu'on ne faisait plus aucun état de lui, promit un soir à M<sup>me</sup> d'Orgerès de lui donner la comédie à l'hôtel de Bourgogne. C'était une dépense que de faire jouer ainsi pour une société particulière. Le maître des requêtes voulait se relever dans l'esprit de sa belle à coups d'argent; il n'invita qu'elle et les personnes qui étaient présentes. Cependant la sœur de M. Prunevaux engagea, de son côté, beaucoup de monde, et, comme c'étaient des gens qui ne savaient pas vivre, ils vinrent les premiers à l'hôtel de Bourgogne, et s'installèrent aux meilleurs endroits. Les places les plus recherchées étaient le devant du parterre, où l'on mettait des chaises. Quand M<sup>me</sup> d'Orgerès



arriva , suivie de sa compagnie , elle ne trouva plus que des loges. Ce qui donna surtout de l'humeur à la dame , c'est que , ne pensant point qu'elle dût rencontrer des étrangers , elle était venue masquée , tandis que les autres femmes étaient en grandes parures. La représentation promettait pourtant d'être fort belle. Le lustre du milieu était de vingt-quatre lumières ; il y avait , en outre , deux candelabres à douze bras aux deux côtés de la salle , et seize chandelles sur la planchette de la rampe : un grand seigneur n'aurait pas mieux fait les choses. Les comédiens devaient jouer la pièce nouvelle des *Engagements du Hasard* , qui était à la mode. On craignait que le mécontentement de M<sup>me</sup> d'Orgerès ne fit manquer le spectacle , et plusieurs dames , placées sur le devant , lui allaient offrir leurs sièges , lorsqu'elle s'écria d'un ton bourru :

— C'est une plaisante manière de donner la comédie aux gens , que de les inviter pour n'avoir pas une bonne place où les mettre. Monsieur de Rénevilliers , détachez , je vous prie , une de ces chandelles pour m'éclairer , et quittons la salle.

Rénevilliers , ayant pris une chandelle à l'un des candelabres , offrit son bras à M<sup>me</sup> d'Orgerès pour descendre dans la rue.

— Si vous m'en croyez , dit le chevalier quand ils furent dehors , nous donnerons une leçon à Prunevaux en troublant la fête.

— J'en suis fort d'avis , répondit la dame. Reprenez un peu vos allures bohémiennes , et servez-leur un plat de votre métier.

— Rien n'est plus facile.

A l'entrée de l'hôtel de Bourgogne était une vieille baraque en planches vermoulues , que les valets de M<sup>me</sup> d'Orgerès entreprirent de démolir sous la direction du chevalier.

Cependant Prunevaux avait donné l'ordre de commencer le spectacle. Le rideau s'était ouvert , et M<sup>lle</sup> Valiotte , qui était une actrice fort estimée , avait déjà débité quelques vers. Tout à coup il se fit à l'extérieur , un vacarme effroyable , comme si le bâtiment s'allait écrouler. Les acteurs avaient beau crier , ils ne pouvaient se faire entendre et les spectateurs n'étaient pas trop rassurés. Ce fut bien pis encore au second acte. Rénevilliers s'animait des rires de M<sup>me</sup> d'Orgerès et de la compagnie , et trouvant que le bruit n'était pas assez , il porta sur l'escalier

une grande quantité de paille mouillée à laquelle il mit le feu. L'acteur qui jouait don Fadrique , levant les yeux au ciel et se dressant sur la pointe des pieds , s'écriait d'une voix flûtée :

Où , mon ardeur pour elle à ce point est extrême ,  
 Que je la veux aimer sans savoir ce que j'aime.  
 C'est un effet d'amour assez rare et nouveau.  
 Ce dieu veut qu'avec lui je porte son bandeau ,  
 Et remplissant mon cœur de cette flamme obscure ,  
 M'a choisi pour l'objet d'une étrange aventure.

Dans ce moment un nuage de fumée noire et puante entra dans la salle. On devina que c'était un tour de Rénevilliers. Quand la première frayeur fut dissipée , on se resserra tout près de la scène et la comédie continua en dépit des interrupteurs. On aimait prodigieusement le spectacle en ce temps-là. Malheureusement , une fois que le chevalier avait la bride sur le cou , et des rieurs pour le mettre en verve , on ne pouvait plus l'arrêter. La fumée redoubla si furieusement , qu'on ne respirait plus et que les comédiens étaient pris d'une toux opiniâtre ; mais comme on persistait encore à rester , M. de Rénevilliers ordonna aux valets de crier *au feu !* Alors la terreur s'empara de la compagnie. On s'élança sur le théâtre et on s'enfuit par les petites portes , en si grand tumulte qu'il y eut des gens bien empêchés et bien meurtris ; encore Rénevilliers et ses aides eurent-ils la barbarie de jeter de l'eau à tous ceux qui sortaient , sous le prétexte de leur porter secours.

Le lendemain de cette bagarre , quelques jeunes gens voulaient assommer Rénevilliers ; mais c'étaient des avocats qui ne maniaient point les armes , et le chevalier affecta de les narguer en se promenant à cheval . autour du Palais de justice . d'un air fort rodomond. Le plus mécontent était Prunevaux . qui aurait parlé de se battre avec Rénevilliers , si celui-ci ne lui eût offert le premier une partie de coupe-gosier , avec un air tellement amical , qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir. L'affaire s'apaisa ; mais le maître des requêtes vit bien qu'il fallait vider le plancher devant un pareil concurrent ; aussi abandonna-t-il M<sup>me</sup> d'Orgerès , qui se prit de belle passion pour le chevalier. On ne sait pas précisément s'il y eut de l'amour entre

eux. Ce qui est certain, c'est que Rénevilliers mit la veuve si fort en train de se divertir, qu'elle mangea en six mois la moitié de sa fortune. Il la laissa ensuite pour courir après une chanteuse qui donnait des concerts dans un cabaret du faubourg Saint-Germain.

Notre homme avait gagné, à toutes ces folies, une belle réputation de mauvais sujet. Quelques grands seigneurs, aussi libertins que lui, voulurent qu'il fût de leurs amis. Le duc de Brissac, qui pratiquait fort le tapage nocturne, fit la débauche par occasion avec Rénevilliers, chez le traiteur Renard, et fut charmé de ses manières. Le prince d'Harcourt lui-même se mit avec eux, et c'est à cette réunion qu'on dut la grande mode, qui régna pendant une partie de la minorité, de casser les vitres et de battre les passants et le guet.

Il y avait alors un usage assez singulier. Les jeunes gens qui demeuraient dans la même rue que des demoiselles à marier devaient leur donner le bal une fois chacun à tour de rôle. C'était chez les parents des demoiselles qu'on dansait; mais les jeunes gens payaient les frais. Or une certaine dame Roger, qui était voisine de Rénevilliers, avait une fille de dix-huit ans, à laquelle notre gentilhomme n'avait pas encore donné les violons. Souvent il avait rencontré ces dames et les avait toujours saluées poliment; mais elles ne s'étaient pas empressées de l'inviter à les venir voir. Le prince d'Harcourt en raillait un jour le chevalier, en lui disant qu'on ne voulait pas de lui dans cette maison. Rénevilliers se piqua au jeu et fit gageure qu'ayant une semaine il danserait une courante avec M<sup>lle</sup> Roger. On paria un gros diner de douze couverts, et M. d'Harcourt donna sa parole que si le bal du chevalier était accepté, il y mènerait les premiers noms de la cour.

Le prince ne songeait pas que cet engagement faisait beau jeu à M. de Rénevilliers. M<sup>me</sup> Roger reçut une lettre portée par l'écuyer Blanche.

« Je réclame, disait le chevalier, l'honneur de donner les violons à mademoiselle votre fille, en qualité de voisin. Le prince d'Harcourt, MM. de Roquelaure et de Brissac demandent la permission de venir danser ce jour-là, si leur désir ne vous semble pas indiscret. »

M<sup>me</sup> Roger, qui était fort vanitense et ne parlait d'autre chose

au cours que des armoiries des carrosses , fut transportée d'aise à l'idée d'avoir chez elle de si hauts personnages. Elle répondit le plus gracieusement du monde , et mit une bonne heure à écrire son billet.

Les choses allaient bizarrement toutes les fois que Rénevilliers s'en mêlait ; c'est pourquoi le bruit de ce bal s'étant répandu , on pensa que ce serait immanquablement la plus belle fête de la saison ou bien la plus vilaine , suivant le caprice du Bohême. Des personnes craintives , qui savaient le tumulte qu'on avait fait à la comédie de l'hôtel de Bourgogne , cherchèrent à effrayer M<sup>me</sup> Roger , en lui disant qu'il arriverait assurément quelque nouvelle échauffourée dans sa maison , si Rénevilliers y donnait les violons ; mais rien ne put entrer en balance dans l'esprit de la dame avec l'ambition de recevoir des ducs et des princes. Quand on eut fixé le jour et envoyé les compliments d'invitation , des familles entières commencèrent par déclarer qu'elles n'iraient point voir un homme sauvage , et qui faisait profession de jouer de méchantes pièces aux gens. Le prince d'Harcourt et M de Bouteville assuraient que le bal n'aurait pas lieu faute de danseuses , et offrirent à Rénevilliers de parier cent pistoles outre le dîner. Le chevalier tint cette nouvelle gageure.

Malgré son air assuré , notre gentilhomme se trouva dans un grand embarras lorsqu'il fallut envoyer les tapissiers et décorateurs. Aucun marchand ne voulut le servir à crédit. On lui demandait le dépôt d'une forte somme en garantie du paiement , tant on savait bien sa manie de ne vouloir pas acquitter les mémoires. Or , comme les cartes et les dés avaient fort manqué de complaisance depuis longtemps , Rénevilliers n'était pas en fonds. Il s'en allait un matin , l'oreille basse , par la rue du Temple , et tout honteux de ne point trouver d'expédient , lorsqu'il vit cette inscription au-dessus d'une boutique : « La veuve de maître Jean Dufréne vend des meubles , tapis et miroirs. »

— Une veuve tapissière ! s'écria le chevalier ; voilà qui est bien mon affaire. J'ai toujours eu de bons marchés des femmes.

Et il entra dans le magasin avec une démarche de cour. M<sup>me</sup> Dufréne était une commère de quarante ans , haute en couleurs , qui avait la bouche bien fendue , l'œil noir , et furieusement d'embonpoint. Notre homme marchanda quelques tapis pour engager la conversation ; puis il glissa , au milieu de ses



discours, des mots flatteurs pour les femmes sur le retour. Il fit compliment à la tapissière de la petitesse de son pied, du bon goût de ses ajustements, et de tout ce que l'âge avait encore épargné de ses agréments naturels.

— Madame Dufrêne, dit-il ensuite, vous voyez en moi Rénevilliers le Bohème, celui qui ne paye jamais ses dettes. On a répandu le bruit que je faisais l'amour aux femmes de mes fournisseurs pour ne point leur donner d'argent; c'est une noire calomnie, et afin de le prouver, je vous ferai l'amour d'abord et je vous donnerai de l'argent après. Corbleu! vous me plaisez, madame Dufrêne; eh bien! malgré cela, vous aurez de mes écus. Le monde est plein de canailles et d'imposteurs: je vous prie, lorsque je vous aurai payée, de le dire à tout le monde.

— Je n'y manquerai pas, monsieur; mais l'argent suffit, et la galanterie est du superflu.

— L'argent sera votre profit et la galanterie le mien. Je donne à danser à M<sup>lle</sup> Roger tout exprès pour avoir affaire à vous. Il y aura de fort grands seigneurs à ce bal, madame Dufrêne; les trois MM. d'Harcourt, les Elbœuf, les Créquy, et ces personnes-là vous bâilleront leurs pratiques si vous me décorez les salons comme il faut. Parbleu! puisque les violons sont à moi, j'ai le droit d'engager qui je veux, et s'il vous plaît de venir à la fête, je vous prie bien fort de ne pas vous en gêner, madame Dufrêne.

— Je ne l'oserais pas, mon gentilhomme, on se moquerait de moi.

— Non point, je vous le jure, car on sait que je le souffrirais mal, et que mon épée est fort pointue.

— Eh bien! cela n'est pas de refus.

La marchande envoya dès le lendemain des tapisseries magnifiques et de beaux décors chez M<sup>me</sup> Roger; mais comme plusieurs fournisseurs de ses amis lui dirent qu'elle n'obtiendrait jamais d'argent, elle s'en alla chez Rénevilliers pour lui rappeler sa promesse de la payer. Notre homme était à déjeuner. Il fit servir un couvert à M<sup>me</sup> Dufrêne, et lui donna les meilleurs morceaux. On vida une bouteille de vin fin, puis de propos en propos, le chevalier chiffonna la gorgerette de la marchande, comme si elle eût été une jeunesse, et l'amusa si bien en lui contant des drôleries, qu'elle n'eut pas le courage de se fâcher

lorsqu'il avoua tout net qu'il n'avait pas un sou comptant.

— Ma foi, dit-elle en jetant son mémoire au feu, vous me payerez quand il vous plaira; je n'importunerai pas davantage le gentilhomme le plus aimable que je connaisse.

Rénevilliers n'était pas au bout. Il fallait encore pourvoir aux sucreries et rafraichissements. Notre homme tourna ses batteries sur la femme d'un Lombard. Cette marchande avait bien la cinquantaine, et il paraît qu'elle fut plus difficile à manier que la tapissière, car les mauvais plaisants ont assuré que le chevalier avait été contraint de pousser la galanterie jusqu'aux dernières extrémités. On en fit une histoire, vraie ou fausse, où il était dit que la Lombarde avait aussi déchiré ses mémoires en s'écriant :

— Allez! vous êtes un charmant garçon qui ne méprisez point la vicillesse. Je vous fournirai des confitures autant que vous voudrez, et que je sois rouée si je vous demande jamais rien.

Mais on ajoutait que Rénevilliers, ayant trouvé le calice amer, disait de son côté :

— Encore une folie de cette espèce, et je quitte le métier pour me faire plus rangé qu'un procureur.

Quoi qu'il en soit, tout fut admirablement prévu pour le bal. On avait su dans le public les préparatifs, et aussitôt les gens les plus difficiles avaient changé de résolution. C'était à qui se ferait engager.

Le moment de la fête arrivé, on vit dès six heures une grande file de chaises, de chevaux et de carrosses dans la rue Ville-neuve. Les salons se remplirent bientôt de dames qui admirèrent le bel arrangement des décors. Les miroirs, le feuillage vert et les chandelles étaient à profusion chez M<sup>me</sup> Roger. Des tapisseries à personnages, tendues sur les murs et devant les portes, faisaient singulièrement bien; les guirlandes qui tournaient à l'entour des corniches donnaient aux appartements une apparence fort mythologique, et qui rappelait ces temples des anciens, dont le grand poète, M. Croisilles, avait fait des descriptions si fidèles dans ses *Épîtres héroïques*.

Cependant les seigneurs de la cour n'étaient pas encore venus à sept heures, et on n'osait pas commencer les danses avant leur arrivée. Rénevilliers, qui devait ouvrir le bal par une courante avec M<sup>lle</sup> Roger, perdait patience, et voulait donner le

signal aux violons. Enfin, il se fit un grand bruit de chevaux dans la rue; tout le monde se recueillit. M<sup>me</sup> Roger courut au sommet de l'escalier.

Dix minutes s'écoulèrent ainsi dans l'attente. Les chevaux s'étaient bien arrêtés devant la porte. La lueur des flambeaux de main se voyait des fenêtres; des voix parlaient en nombre considérable, et pourtant les conviés n'entraient point encore. Tout à coup on entendit de grands cris, des pas précipités dans la cour et un cliquetis d'armes.

— Messieurs, dit un gentilhomme qui était fort agité, ayant avec lui sa famille entière, ceci nous annonce quelque tour de Rénevilliers. Au lieu de ducs et de princes, il nous amène sans doute des Bohèmes comme lui pour nous dévaliser. Nous sommes des fous d'avoir pu nous fier à un tel homme. Il faut maintenant faire bonne contenance. Quoique nous n'ayons que nos méchantes épées de bal, fermons les portes et défendons-nous.

Mais on avait arraché les portes de leurs gonds pour danser plus commodément, et il semblait impossible d'éviter une bataille. Les hommes s'avancèrent jusqu'aux degrés, les armes au poing, pour faire face aux assaillants, et les dames se tinrent en arrière en grand désordre. M<sup>me</sup> Roger apporta enfin des nouvelles rassurantes, et raconta ce qui venait de se passer.

Des valets qui jouaient entre eux en étaient venus à se battre devant la porte de la rue. Un cuisinier avait mis une épée dans le trou de la serrure, et, par mégarde, il avait lardé le prince d'Harcourt, croyant adresser le coup à l'un de ses camarades. Si le noble seigneur ne se fût tourné par hasard, afin de parler à quelqu'un, la lame lui eût traversé le corps. Heureusement il n'avait reçu qu'une égratignure dans les chairs; mais, se sentant blessé, il avait appelé du secours, et ses gens s'étaient jetés dans la maison, résolus à tout massacrer. Les deux frères du prince étaient en fureur. Un de leurs estafiers avait poursuivi un bourgeois en le couchant en joue avec un mousquet, et l'aurait tué, s'il ne se fût réfugié dans les genoux de M<sup>me</sup> Roger. Trois hommes avaient été abattus à coups de fusil dans la cour; mais par bonheur, on découvrit plus tard que c'étaient seulement des valets (1).

(1) C'est ainsi que s'expriment les écrivains du temps.

L'affaire aurait mal fini si M. d'Harcourt ne se fût donné beaucoup de peine pour calmer les esprits. Tout rentra bientôt dans l'ordre, la belle noblesse ayant fait son apparition dans les salons, on se mit à danser. M. d'Harcourt lui-même figura au premier quadrille.

Le bal n'aurait plus été troublé sans M. de Bonteville, qui s'était fort diverti de la bagarre, et qui ne cessait de répéter :

— Je voudrais voir encore un peu de mouvement ici; je me sens une fièvre démangeaison d'amener un petit tumulte.

Comme M. de Roquelaure passait en dansant, Bonteville lui arracha sa perruque et la jeta au plafond. M. de Roquelaure, tout en colère, riposta par un beau soufflet. Voilà les épées au vent; les deux champions s'allaient égorger si on ne se fût élé entre eux. Il fallut encore une heure entière de cris et de débats pour les accommoder.

Il était bien évident que M. de Rénevilliers n'avait aucune part aux accidents survenus dans son bal; malgré cela, on le voulut rendre responsable de tout.

Le lendemain, on fit grand bruit de cette affaire par la ville, et les gens qui n'étaient point venus contèrent les choses d'une manière exagérée. Les dames qu'on avait vues danser et qui s'étaient fort diverties, n'osaient point l'avouer, et disaient qu'on ne les reprendrait plus à pareilles fêtes. Pendant le temps de la *fronderie*, lorsqu'on voulait parler d'une maison forcée ou d'un pillage, on appelait cela donner les violons comme Rénevilliers.

Le renom de mauvais sujet que le chevalier s'était acquis bien justement prit un nouveau lustre, une fois que l'attention publique se tourna vers lui. Tout ce qui fut brisé de vitres, tout ce qui fut donné de coups de bâtons à la maréchaussée, tout ce qui se coupa de jarrets pendant trois mois dans les rues de Paris, fut mis sur le compte de Rénevilliers, et voyez comme le monde est souvent mal informé! huit jours après le bal de M<sup>me</sup> Roger, notre gentilhomme avait changé ses manières de vivre et s'était merveilleusement amendé par une faveur particulière du ciel.

Il passait un jour dans la rue des Prouvaires, entre deux vins et cherchant aventure. On voyait alors beaucoup de visages sombres, à cause d'une épidémie qui tuait bon nombre de gens. L'air était vif et le brouillard incommode; mais tandis que les



autres se couvraient le nez de leur manteau, Rénevilliers entr'ouvrait sa chemise pour respirer plus à l'aise et se faisait un éventail des plumes de son chapeau. Depuis le détour de la rue, le chevalier voyait devant lui une jeune fille vêtue de deuil, qui s'en allait toute seule faire ses dévotions à Saint-Eustache. Il doubla le pas afin de la rejoindre, et quand il fut près d'elle, il lui prit la taille sans façon, et lui demanda poliment la permission de l'embrasser.

Soit que M. de Rénevilliers s'y fût pris avec moins de galanterie que d'habitude, soit que la jeune fille fût en fâcheuse disposition, elle jeta sur le chevalier un regard fort indigné en disant :

— Hélas ! si monsieur mon père n'était pas mort de la fièvre rouge, ce vilain homme-là ne m'insulterait point !

Le chevalier n'était pas habitué à recevoir des réponses de ce genre ; il demeura tout rêveur du regard courroucé de la jeune fille qui était belle et avait l'air fort décent.

— Par le diable ! pensait-il en se mordant les lèvres ; cette jolie enfant me tient pour un manant et un animal. Je lui veux prouver qu'elle se trompe et lui faire réparation.

Notre homme entra dans l'église, mais il chercha vainement la demoiselle. Il y avait à l'entour de la chaire une grande foule écoutant un prédicateur. Rénevilliers, après avoir rôdé dans les chapelles, prêta un moment l'oreille au sermon ; le prêtre commentait ces paroles de l'Évangile : « La conversion d'une âme égarée cause plus de joie dans le ciel que les prières de cent âmes fidèles. »

— S'il en est ainsi, pensait le libertin, il ne tiendrait qu'à moi de mettre le paradis en une furieuse allégresse, et si jamais je me convertis, il sera heureux que j'aie commencé par être un impie.

Le sermon touchait les auditeurs, car les bonnes gens pleuraient de tout leur cœur ; le chevalier lui-même se sentit fort troublé à plusieurs reprises. Il prit une chaise et demeura jusqu'à la fin du discours. On chanta ensuite un salut en musique avec des orgues qui jouaient divinement bien. Rénevilliers n'hésita pas à croire que son émotion était un rayon de la grâce ; il s'achemina vers un confessionnal, et fit au tribunal de Dieu la confession de toutes ses folies.

Le lendemain, il était parti pour sa terre de Rénevilliers, en Picardie, afin d'éviter la compagnie de la jeunesse débauchée, car il comprenait bien que l'occasion amènerait une rechute.

Rénevilliers demeura trois ans retiré à la campagne et se confirma chaque jour davantage dans son beau dessein de se réconcilier avec le ciel. Il mena une vie exemplaire, suivit assidument les offices et observa les jeûnes et le carême ; il fut nommé marguillier de sa paroisse, à laquelle il fit du bien. Ayant eu querelle avec le chapitre de Beauvais, il montra une modération qui acheva de lui gagner l'estime de tout le monde. On le vit même supporter publiquement des paroles injurieuses, ce qui était bien étrange d'un cœur aussi haut placé que le sien ; mais il s'était mis en tête de se conduire en vrai chrétien dans cette rencontre, et il s'en acquitta de façon à édifier jusqu'à ses ennemis. Pendant son dernier séjour à Paris, ses anciens compagnons le raillèrent fort de sa conversion et d'une petite croix en or qu'il portait à son cou ; mais sa patience ne se démentit pas un instant.

Cependant la fin de M. de Rénevilliers prouve bien que les mauvaises habitudes ne se perdent jamais entièrement, et que celui qui a long-temps lâché la bride à ses passions ne peut guère être assuré de les dompter tout-à-fait.

Un jour qu'il chassait sur son domaine, le chevalier rencontra un gentilhomme du voisinage qui prenait le même plaisir sans se gêner, et comme s'il eût été chez lui ; Rénevilliers envoya un de ses piqueurs donner l'ordre à cet étranger de quitter la place. Le voisin fit une réponse impertinente et continua de courir un lièvre que ses chiens avaient levé. Les choses se seraient passées tranquillement, si le hasard n'eût amené les deux chasseurs en présence l'un de l'autre. Une querelle s'éleva, dans laquelle le voisin eut tous les torts imaginables. Cet homme poussa l'imprudencé jusqu'à lever le bâton sur Rénevilliers, qui le tua d'un coup de mousquet à bout portant. Il s'ensuivit un procès dont notre chevalier ne se tira qu'avec grande peine. Cette fâcheuse affaire causa tant de chagrin à M. de Rénevilliers qu'on ne sait pas bien s'il n'en eut pas la cervelle un peu dérangée. M. de Brissac, dans un voyage qu'il fit au Havre-de-Grâce, reconnut son ancien ami qui montait sur un vaisseau en charge pour l'Amérique.

— Eh! où allez-vous comme cela? lui cria le duc.

— Je vais au Canada, épouser la reine des Hurons, à laquelle je suis fiancé, répondit notre gentilhomme.

Et jamais on ne l'a revu. Il est probable qu'il mourut aux Indes, car on ne reçut point de ses nouvelles.

Le coadjuteur de Retz, qui l'avait connu, disait un jour :

— Ce garçon-là n'a jamais fait rien à propos : il fut débauché quand il fallait être sage, et s'est jeté dans la dévotion quand la carrière était ouverte aux ambitieux. S'il se fût donné à moi, je l'aurais mené loin.

M. de Gondi se vantait, car il n'a mené loin personne ; mais peut-être disait-il cela dans l'instant où il pensait devenir premier ministre à la faveur des troubles. Néanmoins le coadjuteur pouvait assurer avec raison que M. de Rénevilliers aurait fini moins tristement, s'il eût été dirigé par quelque personne plus sage que lui.

PAUL DE MUSSET.

---

---

# LE SINAI.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

XI.

LE KHAMSIN. — LE GOUVERNEUR DE SUEZ.

Nous continuâmes, le lendemain, de marcher encore dans la même direction, c'est-à-dire en descendant vers la mer. Depuis longtemps déjà nous distinguons Thor à notre gauche ; mais, à mesure que nous approchions, la ville nous paraissait perdre de son importance : enfin nous jugeâmes qu'elle ne méritait pas que nous fissions un détour pour la visiter. Nous fîmes en conséquence un angle aigu à droite, et, après une heure ou deux de marche sur le sable tamisé qui borde la mer Rouge, nous rentrâmes dans les montagnes, et, vers le soir, nous descendîmes dans une ouaddi délicieuse appelée la Vallée-des-Jardins. Des palmiers aux panaches flottants, des sycomores au noir feuillage, couvraient de leur ombre une source d'eau fraîche et pure : cette oasis commandait une halte, et nous dressâmes notre tente au pied d'un bouquet de palmiers.

La nuit fut délicieuse ; nous possédions l'eau et la fraîcheur, ces deux trésors dont le désert est si avare. Aussi nous réveillâmes-nous reposés et vigoureux, et nous nous mîmes en route dans une disposition d'esprit des plus joyeuses. Au moment de partir, nos Arabes se montrèrent les uns aux autres quelques lignes rougeâtres qui sillonnaient l'orient ; néanmoins ils ne parurent

pas s'en occuper davantage, et nous avions déjà oublié ces symptômes inquiétants, qui ne nous avaient cependant pas échappé, lorsque, en entrant dans l'ouaddi Pharan, nous sentîmes passer autour de nous quelques-unes de ces âcres bouffées de vent, haleines fiévreuses du désert. Bientôt la chaleur devint insupportable ; le sable, soulevé par un brise insensible, qui semblait une vapeur de la terre, nous enveloppait d'un nuage qui nous brûlait les yeux, et, à chaque aspiration, pénétrait dans le nez et dans la gorge. Nos Arabes, de leur côté, paraissaient, contre leur habitude, souffrir comme nous de ces inconvénients, qui auraient dû leur être familiers ; ils échangeaient entre eux des paroles brèves et courtes, et peu à peu les restes d'inimitié de la veille se fondirent dans une commune préoccupation. Les deux tribus rapprochées se mêlèrent, les dromadaires eux-mêmes parurent se chercher les uns les autres, galopant avec agitation et sans ralentir leur allure, et allongeant leurs longs cous de serpent de manière à ce que leur lèvre inférieure effleurât le sol. De temps en temps ils faisaient des écarts irréguliers et soudains, comme si la terre leur eût brûlé les pieds. « Prenez garde, » disait alors Toualeb. Et après lui les Arabes répétaient cet avertissement, que j'entendais sans pouvoir comprendre de quel danger nous étions menacés. Je m'approchai de Bechara pour lui demander d'où venait ce malaise dont nous étions atteints tous, hommes et animaux ; mais le temps des conversations était passé : Bechara, pour toute réponse, prit un pan de son manteau, et, le rejetant par-dessus son épaule, il s'en enveloppa de manière à s'en couvrir le nez et la bouche. J'en fis autant, et, en me retournant, je m'aperçus que notre exemple avait été suivi par les Arabes, dont on n'apercevait plus que les yeux noirs et brillants plus noirs et plus brillants encore sous leurs burnous et leurs abbayes : enfin, au bout d'un quart d'heure, nous n'avions plus de questions à faire, Francs et Arabes, nous en savions autant les uns que les autres. Le désert nous prévenait par tous les signes et nous parlait avec toutes ses voix : c'était le khamsin.

Notre course était dévergondée ; car le sable s'élevait comme un mur entre l'horizon et nous. A chaque instant nos Arabes, dont les yeux ne pouvaient percer ce voile de flamme, hésitaient et faisaient des crochets qui dénotaient leur irrésolution.



Cependant la tempête augmentait toujours ; le désert devenait de plus en plus houleux ; nous entrions dans des sillons de sable agités comme des vagues, et nous traversions, ainsi qu'un habile nageur fend une lame, la crête brûlante de ces monticules. Malgré la précaution que nous avons prise de couvrir nos bouches de nos manteaux, nous respirions autant de sable que d'air ; notre langue s'attachait à notre palais, nos yeux devenaient hagards et sanglants, et notre respiration, bruyante comme un râle, révélait, à défaut de paroles, nos mutuelles souffrances. Je me suis trouvé quelquefois en face du danger, mais je n'ai jamais éprouvé une impression pareille à celle que je ressentais : ce doit être à peu près celle d'un naufragé perdu sur une planche au milieu d'une mer orageuse. Nous allions comme des insensés, sans savoir où, toujours plus rapidement et plus obscurément ; car le nuage de poudre qui nous enveloppait devenait de plus en plus intense et brûlant. Enfin Toualeb fit entendre un cri perçant : c'était un ordre de halte. Les deux chefs, Bechara, Araballah, et l'Arabe qui marchait ce jour-là en tête de la caravane, se réunirent en conseil : c'étaient les pilotes les plus expérimentés de cette mer changeante où nous étions égarés. Les avis furent émis tour à tour, et, malgré la situation, ou peut-être à cause de la situation suprême où nous nous trouvions, émis avec une sage modération et une solennelle lenteur. Pendant ce temps-là, la houle de sable continuait de se soulever. Enfin Toualeb résuma les opinions en étendant les bras vers le sud-ouest, et la course frénétique recommença aussitôt, mais cette fois sans hésitation et sans écart, et sur les traces des deux cheiks, qui, vu la gravité des circonstances, avaient pris la conduite de la caravane. Nous marchions vers un but, mais nous n'avions pas le loisir de demander lequel ; nous savions seulement que, si nous le manquions, nous étions perdus.

Le désert était imposant et mélancolique ; il semblait vivre et palpiter, et fumer jusque dans ses entrailles. La transition avait été rapide et singulière : ce n'était plus l'oasis de la veille, le repos au pied des palmiers, le sommeil rafraîchi par le bruit murmurant de la fontaine ; c'était le sable enflammé, c'étaient les secousses du rude dromadaire, la soif dévorante, inhumaine, insensée ; la soif qui fait bouillir le sang, fascine les yeux, et montre au malheureux qu'elle brûle, des lacs, des îles, des ar-

bres, des fontaines, de l'ombre et de l'eau. Je ne sais s'il en était des autres comme de moi ; mais j'étais en proie à une véritable folie, à un rêve, à un délire sans fin, qui se pliait à tous les dévergondages de mon imagination. De temps en temps nos dramadaires s'abattaient, creusaient le sable ardent avec leur tête pour trouver au-dessus de sa surface un semblant de fraîcheur, puis ils se relevaient fiévreux et haletants comme nous, et reprenaient leur course fantastique. Je ne sais combien de fois ces chutes se renouvelèrent, je ne sais comment nous fûmes assez heureux pour ne pas être écrasés sous le poids de nos haghins, ou ensevelis sous le sable ; ce dont je me souviens, c'est qu'à peine tombés, Toualeb, Bechara et Araballah étaient près de nous, rapides et secourables, mais muets comme des spectres, relevant hommes et chameaux, puis se remettant en chemin, silencieux et enveloppés de leurs manteaux. Une heure encore de cette tempête, j'en suis bien convaincu, et elle nous ensevelissait tous. Mais tout à coup une rafale de vent passa, éclaircissant l'horizon comme si l'on tirait à nos yeux la toile d'un théâtre : Le Mokatteb ! cria Toualeb ; le Mokatteb ! répétèrent tous les Arabes. Puis le sable s'éleva de nouveau entre nous et la montagne ; mais Dieu, comme pour nous rendre la force, nous avait montré le port désiré. Le Mokatteb ! le Mokatteb ! répétions-nous, sans savoir ce que c'était que le Mokatteb, mais devinant que c'était le port, le salut, la vie. Cinq minutes après, nous nous glissions, comme des serpents, dans une caverne profonde, mais dont la gueule étroite laissait passer peu de lumière et peu de chaleur, tandis que nos montures, agenouillées, la tête tournée et étendue vers le rocher, étaient déjà tombées dans une immobilité qui les faisait ressembler, avec leur peau grise recouverte de sable, à des chameaux de pierre. Quant à nous, sans nous inquiéter de tente, de tapis, de repas, nous nous couchâmes pêle-mêle, en proie à la fois à un engourdissement et à un délire qui tenaient le milieu entre le sommeil et la fièvre chaude : puis, sans parler, sans dormir, sans remuer, nous restâmes là jusqu'au lendemain matin, étendus sur la face, comme des statues précipitées de leur base.

La tempête continuait toujours, et nous l'entendions hurler au dehors ; cependant peu à peu ses mugissements tombèrent. Vers le milieu du jour, elle avait perdu presque toute sa force,

et c'était elle qui râlait à son tour, et qui, à son tour, touchait à son agonie. Il y avait trente heures que nous n'avions mangé : nous revenions à la vie par la faim ; quant à la soif, elle ne nous avait pas quittés. Abdallah se leva et fit ses apprêts de déjeuner. Pendant ce temps, les Arabes cherchèrent une source dans tous les coins de la caverne, mais inutilement ; il fallut se contenter de l'eau empoisonnée de nos outres. Nous faisons, tristes et maussades, notre maigre repas de riz et de dattes, quand Mohammed entra avec l'air piteux qui lui était familier lorsqu'il avait une demande à faire. Les Arabes, selon leur louable habitude, n'avaient rien emporté avec eux, et l'escorte était doublée. Nous partageâmes entre trente le déjeuner qu'Abdallah était censé avoir fait pour trois, mais que probablement prévenu de la chose, il avait tant soit peu allongé : chaque Arabe reçut du riz plein le creux de la main et une datte ; il est vrai que nous n'en mangeâmes guère davantage.

Le troisième jour le vent changea, et malgré les apparences fâcheuses du ciel, nous quittâmes la caverne du Mokatteb, car nous sentions qu'avec notre surcroît de bouches, nos provisions ne nous permettaient guère de nous arrêter en route. Lorsque nous reparûmes à la lumière, nous nous regardâmes et nous nous effrayâmes mutuellement, tant nous ressemblions à des spectres. L'épreuve de ces trois jours était profondément écrite sur tous les visages : nous avions l'œil terne et vitreux, la peau sèche, la respiration haletante, et le corps entièrement courbaturé. Bientôt nous aperçûmes la mer, et comme notre chemin nous conduisait un instant sur ses bords, nos Arabes y coururent remplir d'eau leur bouche, et revinrent la souffler dans les narines de leurs dromadaires, ce qui leur redonna à l'instant toute leur ardeur. J'eus l'envie de me baigner, mais je ne l'osai pas, dans la crainte de ne pouvoir résister au désir de boire. Au reste, toute saumâtre qu'eût été l'eau de la mer, elle ne m'eût certes pas paru plus fétide et plus impotable que celle de nos outres.

Vers le soir, nos Arabes trouvèrent enfin une citerne. Cependant, craignant que notre avidité à boire cette eau glacée, après un si long jeûne et une si rude chaleur, ne fût nuisible à notre santé, ils dressèrent la tente à quelque distance de la source, et quelques instants après, Bechara revint avec les



gargoulettes pleines. Ce fut une véritable fête, et cela nous mit en appétit pour le souper. Il paraît, au reste, que l'eau avait une vertu apéritive, et qu'elle produisit le même effet sur nos Arabes, car, pendant la nuit, ils mangèrent tout le sucre et le reste du michmich, pour augmenter leurs rations. Quant aux dattes, nous avons mangé les dernières dans la caverne du Mokatteb.

Nous nous aperçûmes de la soustraction le lendemain au déjeuner, pour lequel Abdallah ne nous servit que ses infâmes galettes que nous ne mangions jamais, du raisin sec et du café. Nous demandâmes autre chose; alors il nous avoua la vérité. Le bonheur du danger passé et la certitude qu'il avait fallu à nos hommes un besoin bien pressant pour se livrer à ce maraudage, nous rendirent moins sévères: notre indulgence porta ses fruits. Le soir, après avoir mangé avec nous le reste du riz, qui n'était pas considérable, il est vrai, ils achevèrent le café et raisin sec.

Le lendemain, nous nous mîmes en route par un temps radieux; Toualeb donna le signal du départ en mettant son dromadaire au galop. Nous suivîmes son exemple, et pendant six heures nous allâmes ventre à terre sans pouvoir deviner la cause de cette vélocité. Enfin, vers le milieu du jour, nous aperçûmes les sources de Moïse, où nous avons fait halte en venant; nos dromadaires redoublèrent de rapidité, en aspirant de plus d'une lieue leur fraîche émanation. Arrivés aux palmiers, ils s'agenouillèrent d'eux-mêmes; les Arabes dressèrent la tente avec une activité et un empressement que je ne leur avais pas encore vu; cinq minutes après, leur promptitude et leur complaisance nous furent expliquées: nous n'avions plus absolument rien à manger; dattes, sucre, michmich, café, raisin sec, ils avaient tout dévoré. Nous nous décidâmes alors à nous rejeter sur ces malheureuses galettes que nous avons méprisées la veille, mais notre répugnance pour elles n'avait point échappé à nos guides, et pendant que nous dormions, ils avaient mis le reste de la farine sur les braises. Heureusement nous avions de l'eau en abondance, nous en bûmes chacun une gargoulette pleine, puis nous nous remîmes immédiatement en route, quelque envie et quelque besoin que nous eussions de repos; l'urgence de la position nous avait rendu des forces, il

fallait arriver au passage de la mer Rouge à l'heure opportune, sous peine de jeûner toute la journée et toute la nuit. Quant à nos dromadaires, ils étaient d'acier, et comme le soleil de Louis XIV, ils acquéraient des forces en allant. Nous avons bien fait douze ou quinze lieues le matin, nous en fîmes environ la moitié autant de deux heures de l'après-midi à cinq. Enfin nous arrivâmes au gué, épuisés, haletants; il était trop tard, les eaux étaient hautes.

La situation n'était pas couleur de rose, car là nous n'avions plus même d'eau; dans l'espérance d'arriver à temps et d'après la certitude que nos Arabes, jaloux de ne pas nous désespérer, nous avaient donnée, nous n'avions pas pensé à emporter de l'eau des sources, de sorte que nous mourions littéralement de soif et de faim. Si le soleil avait été dans toute sa force, nous devenions enragés du coup; enfin Bechara, voyant notre détresse, nous dit qu'il y avait quelquefois sur l'autre rive un passeur avec un bateau; en tirant un coup de pistolet en l'air, ce qui était le signal, il était probable qu'il viendrait nous prendre. Il n'avait pas achevé que j'avais fait feu; nous attendîmes dix minutes avec anxiété, et nous vîmes avec peine que je n'avais pas été entendu. Un feu général de toutes nos armes fut alors commandé par M. Taylor. Cette fois la manœuvre fut couronnée d'un plein succès; nous vîmes la bienheureuse embarcation se détacher de la rive et glisser sur les vagues. Un quart d'heure après, elle abordait sur la rive où nous l'attendions; nous nous élançâmes aussitôt dans la barque en faisant signe à Abdallah et à Mohammed de nous suivre. Quant aux Arabes, ils restèrent pour garder les bagages; mais notre premier soin, en débarquant, fut de leur renvoyer Mohammed avec des provisions; quant à nous, nous nous acheminâmes vers Suez de toute la force que notre estomac avait laissée à nos jambes. Enfin nous arrivâmes toujours en courant chez M. Comanouly, qui nous reçut à bras ouverts, et nous donna la chambre de Bonaparte. Je dois avouer à notre honte que nous y entrâmes avec une préoccupation toute différente de celle que nous avions éprouvée la première fois que nous en avions franchi le seuil. Nous avons vraiment besoin de quelque chose de plus nourrissant que des souvenirs, si glorieux qu'ils fussent. M. Comanouly eut la bonté d'aller au-devant de nos désirs; il

est vrai que je crois bien que de notre côté nous fîmes au moins la moitié du chemin ; le fait est qu'il nous improvisa un souper dont il nous fit ses excuses , et dont nous lui fîmes nos remerciements.

Le repas achevé , nous nous approchâmes de la fenêtre ; elle donnait sur le port de Suez , et nous jouîmes avec délices de la fraîcheur de la mer. Notre veille s'y prolongea fort avant dans la nuit ; car quelque besoin physique que nous eussions de nous reposer , les émotions que nous avions ressenties , les dangers auxquels nous venions d'échapper , nous tenaient éveillés. Là nos haltes de chaque soir , avec leurs incidents divers , vinrent se représenter à notre esprit ; le désert , avec son concert de chakals et d'hyènes , ses traces de lézards et de serpents , son soleil dévorant et son khamsin mortel , n'était déjà plus qu'un souvenir , mais un souvenir vivant , que , pour ainsi dire , nous touchions de la main encore , et qui , si près que nous en étions , se présentait déjà à notre esprit avec toute sa poésie et toute sa magnificence. Depuis , la distance et le temps n'ont fait que grandir encore ces souvenirs ; et après huit ans d'intervalle , toutes les émotions douces et terribles de ce merveilleux pèlerinage sont restées si palpitantes dans mon cœur , que je n'hésiterais pas , si une occasion d'y retourner se présentait , à les racheter encore au prix des mêmes fatigues et des mêmes dangers.

Le lendemain , le gouverneur de Suez eut notre première visite ; il paraît que nous lui étions vivement recommandés , ou que notre amabilité lui avait laissé un souvenir des plus agréables , car l'accueil qu'il nous fit fut véritablement fraternel. A peine fûmes-nous entrés , qu'on nous apporta , dans les mêmes gargoulettes d'argent , de cette fameuse eau que j'avais regrettée si souvent , pendant les trois semaines que nous venions de passer à chercher sa pareille sans avoir pu la trouver. Après l'eau , vinrent la pipe et le café , et après la pipe et le café , le récit de nos aventures.

Je disais et Mohammed répétait , ce qui me donnait la faculté de suivre sur la physionomie bienveillante et grave du pacha les impressions qu'éveillaient en lui les différents événements de notre voyage. La supercherie du Père de la Victoire parut le réjouir beaucoup ; mais ce qui m'étonna le plus , ce fut l'espèce de

plaisir avec lequel il accueillit la dénonciation bien innocente et bien désintéressée que je lui fis du larcin de nos Arabes. Arrivé à cet endroit, il me fit répéter deux fois l'épisode du michnich, du sucre et du café; puis il demanda la suite avec un visage si radioux, qu'il était évident qu'il avait pris le plus grand plaisir à la traduction de ma prose. Cela me donna une haute idée de son goût et le regret bien sincère qu'il n'ait pas pu apprécier le texte original. Lorsque j'eus achevé de raconter notre odys-sée, le gouverneur nous fit rapporter de l'eau, et exigea que nous lui promissions de dîner avec lui. Nous n'avions aucun motif de refuser cette invitation; nous acceptâmes donc, après nous être défendus le temps convenable. Nous allâmes faire un tour dans la ville, puis nous revînmes à l'heure dite.

En traversant la cour intérieure du pacha, nous remarquâmes que, pour nous faire honneur, il avait déployé un appareil militaire. Tout était sur pied dans le palais, serviteurs, esclaves, eunuques. On nous introduisit dans une grande salle carrée, où il nous attendait, accroupi à l'angle du divan. Après les salutations d'usage, que notre fidèle interprète Mohammed traduisit quant aux paroles, car, pour les gestes, nous commençons à les exécuter assez confortablement, on apporta un grand plateau d'argent que l'on posa à terre. Nous nous levâmes aussitôt et allâmes nous accroupir autour. Alors un esclave entra avec des aiguères et des bassins d'argent, et nous donna de quoi nous laver. Le pacha demanda de l'eau deux fois; nous n'avions jamais vu un Turc pousser si loin la propreté.

Le plateau supportait quatre plats d'argent, recouverts de dômes du même métal, d'une ornementation un peu lourde, mais riche. L'un contenait le pilau de rigueur avec sa poule couchée au milieu; le second, un ragoût au piment dont je ne pus deviner la composition; le troisième, un quartier d'agneau, et le quatrième un poisson. Nous mîmes hardiment la main au plat, tout en conservant une certaine hiérarchie, même entre nous, et nous commençâmes par écarteler la poule. Quant à la partie liquide du repas, nous avions chacun près de nous une gargoulette de notre eau favorite, et je ne connais pas de vin que je lui eusse préféré en ce moment.

De la poule nous passâmes au ragoût. Ici le service devenait plus facile encore; la viande de l'animal qui nous était offert



avait été coupée d'avance par morceaux. Chaque morceau nous servit de cuillère, pour emporter avec lui une certaine quantité de l'assaisonnement. Seulement nous nous aperçûmes que ce que nous avions pris pour de la viande était un légume quelconque. En somme, la chère eût été fort médiocre pour des parisiens; mais pour nous, qui étions devenus de véritables fils d'Ismaël, tout était pour le mieux.

Après le ragoût vint le quartier d'agneau. Nous remarquâmes, à la démonstration par laquelle le gouverneur accueillit ce nouveau plat, que, pour découper, il était de l'école de Toualeb et de Bechara. Il allongea les deux bras, maintint d'une main le morceau dans son récipient, et de l'autre pinça la chair, qui se détacha de l'os avec une facilité qui tenait de l'enchantement. Cette fois, nous ne tentâmes même pas de suivre l'exemple, certains que nous échouerions à notre honte. Nous demandâmes au gouverneur la permission de tirer nos lames, afin qu'un geste inattendu ne l'effrayât point trop, et, cette permission accordée, nous nous mîmes à découper l'animal avec nos poignards.

Restait le poisson, et là nous attendait une des plus rudes épreuves par lesquelles nous soyons passés de toute notre vie. Le cétacée, dont j'ignore le nom, était farci intérieurement d'un nombre effroyable d'arêtes, de sorte qu'aux premières bouchées nous nous aperçûmes qu'il y avait des précautions préparatoires à prendre, si nous ne voulions pas périr par la strangulation. Nous nous mîmes donc à inventorier chacun avec un soin tout particulier le morceau que nous avions devant nous, afin d'en tirer les corps malfaisants; ce que voyant, le gouverneur, qui avait avalé sa ration sans paraître s'inquiéter des arêtes; il se fit apporter un nouveau morceau de poisson sur un plat d'argent, en détacha avec la main droite un fragment, qu'il mit dans le creux de la main gauche, commença d'en extraire les arêtes depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, joignit à cette première préparation du pain émietté en quantité à peu près égale, y ajouta quelques épices, roula le tout ensemble de manière à en faire une boulette de la grosseur d'un œuf, déposa cette boulette sur un plat d'argent, fit signe à l'esclave de la porter à M. Taylor, et se mit incontinent à exécuter une seconde édition du même ouvrage. L'idée que cet hom-



mage était pour moi m'arrêta court, et je sentis que j'aurais grand'peine à achever même ce que j'avais sur mon assiette. Le gouverneur vit mon interruption; il crut que j'attendais mon tour, et se hâta davantage, sans cependant, il faut lui rendre justice, y mettre un soin moins minutieux. La besogne terminée, il m'envoya le fruit de son travail; c'était une fort jolie boulette de la grosseur d'un abricot à peu près. Je la pris en m'inclinant, et, comme pour admirer la perfection avec laquelle elle était arrondie, je l'examinai, attendant un moment où le gouverneur aurait les yeux tournés d'un autre côté, et rappelant pendant cet intervalle toutes mes notions d'escamotage, afin de l'avalier comme paillasse avale les couteaux. La ruse me réussit. Le gouverneur, infatigable dans sa courtoisie, se mit immédiatement à la boulette destinée à Mayer, et absorbé dans cette opération, qu'il exécutait en véritable artiste, il ne s'aperçut pas que la mienne, au lieu d'entrer dans ma bouche, était passée dans ma manche, et de ma manche dans mon gilet. Quant à celle de M. Taylor, il me fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue, et je l'ai toujours soupçonné de l'avoir courtoisement digérée.

Pour Mayer, sa position était clairement dessinée. Après lui, il n'y avait personne à servir, de sorte que tous les yeux l'avaient pris pour point de mire. Aussi il prit son parti en brave, et avala loyalement la boulette d'un coup et au risque de s'étouffer, ce qui lui fit grand honneur aux yeux du pacha, qui prit pour de l'empressement ce qui n'était que le désir d'en avoir plus tôt fini avec cette singulière pâtisserie.

Le second service était composé de gâteaux, de confitures et de sorbets, préparés par les femmes du gouverneur, le tout d'un aspect fort réjouissant, mais d'un goût assez médiocre, grace aux mélanges inouis qui constituent le fond de la cuisine turque.

Au reste, le pacha, qui pendant tout le dîner avait été d'une humeur charmante, se montra plus gai que jamais au dessert. Il nous reparla de notre voyage, nous demanda de nouveaux détails sur la manière dont nous avons été enlevés par le Père de la Victoire à la tribu d'Oualeb-Saïde, et nous fit raconter une seconde fois comment voleurs et volés s'étaient réunis pour manger notre sucre et boire notre café; puis, lorsque j'eus fini :

—Maintenant, dit-il, levons-nous, et allons voir couper la tête à tous ces brigands-là.

Nous crûmes avoir mal entendu, et nous fîmes répéter Mohammed ; mais à la stupéfaction de notre interprète, à la manière dont il balbutiait, en nous répétant la proposition du gouverneur, nous vîmes que notre hôte avait pris la chose au plus grand sérieux. M. Taylor, comme chef de la caravane, se leva, et supplia le pacha, qui avait déjà fait quelques pas vers la fenêtre, de vouloir bien l'entendre. Le gouverneur se retourna, et répondit que c'était avec un très grand plaisir qu'il écouterait ce que nous avions à lui dire, et qu'aussitôt l'exécution faite, il serait à nous. M. Taylor lui fit observer que c'était justement au sujet de l'exécution qu'il avait quelques objections de conscience à lui soumettre. Le gouverneur fit un signe gracieux et se prépara à écouter, non sans jeter un dernier regard vers la fenêtre, comme pour dire à l'orateur : Faisons vivement, car nous sommes attendus pour le spectacle.

Alors M. Taylor, au grand étonnement du gouverneur, se mit à plaider la cause de notre escorte ; il exposa au pacha que ces pauvres diables, mourant de faim, étaient bien excusables d'avoir grignotté tant soit peu nos provisions. D'ailleurs cette petite infidélité n'avait eu d'autre résultat que de nous faire jeûner vingt-quatre heures, tandis que s'ils ne l'avaient pas commise, ils seraient, eux, assurément morts de faim ; quant à l'espièglerie du Père de la Victoire, elle rentrait tellement dans les mœurs arabes, que c'eût été à nous de ne pas nous y laisser prendre. D'ailleurs elle n'avait eu d'autre suite que de nous donner une escorte plus nombreuse et par conséquent plus sûre. Il pria donc instamment le pacha de ne pas insister sur l'article de la punition.

Le gouverneur répondit que ce que M. Taylor avait dit, en parlant des mœurs arabes, était parfaitement vrai, et prouvait qu'il avait étudié le pays en observateur ; la chose même, il était obligé de l'avouer, s'était déjà renouvelée plusieurs fois, mais sur des voyageurs ordinaires, de misérables peintres ou de pauvres savants, gens qui ne valaient pas la peine, au dire du pacha, que l'on s'occupât de quelle manière ils avaient été traités. Mais pour nous, c'était bien autre chose : nous étions des ambassadeurs du gouvernement français, accrédités près du vice-roi

d'Égypte , et spécialement recommandés à tous les gouverneurs par Ibrahim-Pacha. Il nous devait donc justice pleine et entière ; en conséquence, il nous invitait de nouveau à nous joindre à lui pour regarder couper le cou aux coupables. Ce disant , il fit un pas vers la fenêtre.

Nous vîmes alors qu'il tenait si sérieusement à nous donner cette preuve de considération pour nous , que nous commençâmes à trembler pour nos pauvres compagnons de voyage. Nous nous levâmes à notre tour , et joignîmes nos instances à celles de M. Taylor. Le gouverneur alors parut se faire violence, et nous faisant signe de nous rassurer, il ordonna qu'on fit entrer les coupables , et nous invita à nous asseoir à ses côtés. Cinq minutes après, nos braves amis parurent, Toualeb et Abou-Mansour en tête , puis Bechara , Araballah , et le commun des martyrs ensuite ; le tout escorté par une trentaine de soldats le sabre nu à la main.

Toualeb et Bechara nous jetèrent, en entrant, un regard d'indicible reproche qui nous alla jusqu'au cœur. Nous leur fîmes signe de se rassurer ; ils en avaient grand besoin . car ils tremblaient de tous leurs membres , et étaient aussi pâles que leur teint basané leur permettait de le devenir. Le fait est que depuis trois heures qu'ils étaient arrêtés , sans que nous en fusions informés , ils avaient appris de leurs gardes le sort qui leur était réservé , de sorte que , reconnaissant au fond du cœur qu'ils étaient dans leur tort , et parfaitement instruits de la manière expéditive et impitoyable dont procédait la justice turque, ils se regardaient déjà comme décapités , et cela avec d'autant plus de raison. que , croyant que la dénonciation venait de nous , ils étaient loin d'espérer en notre intercession ; le regard amical que nous échangeâmes lors de leur entrée, tout rassurant qu'il était, n'en demeura donc pas moins d'abord tout-à-fait inintelligible pour eux.

Lorsqu'ils furent rangés en cercle autour de nous , le gouverneur les regarda un instant en silence , et avec un œil si terrible , que les malheureux perdirent bientôt le faible espoir que nous leur avions rendu ; enfin lorsqu'il les vit suffisamment abattus et repentants : — Misérables enfants du prophète , qui avez manqué à tous vos devoirs envers ceux qui s'étaient confiés à vous , leur dit-il , notre intention première avait été de vous

faire trancher la tête pour votre crime ; mais touché par les instances que viennent de nous adresser l'envoyé du sultan des Français et les honorables Européens qui l'accompagnent, nous vous faisons grâce de la peine capitale. Vous en serez donc quittes , chacun , pour cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. Allez.

Ce n'était pas encore là précisément l'affaire de nos Arabes ; ils aimaient mieux la bastonnade que la décollation , mais il était bien évident qu'ils eussent fort préféré leur grâce tout entière à la bastonnade ; heureusement pour eux nous partagions entièrement cette opinion. M. Taylor fit donc un signe pour qu'ils demeurassent encore un instant ; et se retournant vers le gouverneur , étonné de notre obstination, il lui exprima en notre nom et au sien toute sa gratitude pour l'aimable accueil que nous avons reçu de lui. Il lui affirma , en outre , que cette reconnaissance était si grande, que nous n'avions aucunement besoin de la nouvelle gracieuseté qu'il voulait nous faire aux dépens de la plante des pieds de nos Arabes. Il le pria , en conséquence, de les tenir généreusement quittes de tout châtiment, attendu que si ces hommes avaient, pressés de la faim, manqué à leur strict devoir, il avaient , en mille autres occasions , dépassé par leurs prévenances et leur dévouement ce qu'ils s'étaient engagés à faire pour nous ; que d'ailleurs , après les services qu'ils nous avaient rendus, nous ne les regardions plus comme des guides à qui on a promis un salaire , mais comme des amis qui ont droit au partage. Sachant nos sentiments, ils avaient agi en conséquence ; leur seul tort était d'avoir fait leur part avec tant de laisser-aller, qu'il ne nous était rien resté pour la nôtre ; mais cela était une erreur , et non un vol. Or , tout homme qui se trompe et qui avoue franchement qu'il s'est trompé, étant excusable, il demandait que l'amnistie fût accordée sans restriction. et qu'après avoir sauvé leur tête, ils obtinssent grâce pour leurs pieds ; M. Taylor ajouta que c'était , au reste , non-seulement son désir, mais encore celui des deux autres Européens qui l'accompagnaient , ainsi que le gouverneur pouvait s'en assurer, s'il nous permettait de joindre nos prières aux siennes. Le gouverneur se retourna vers nous d'un air de doute, mais il vit à nos regards suppliants, encore plus qu'à nos paroles , la vérité de ce que lui avait dit M. Taylor , et resta un



instant sans nous répondre, indécis et réfléchissant, comme s'il cherchait la solution d'un problème impossible à résoudre. Pendant ce temps les Arabes avaient suivi la traduction du discours de notre ami, avec l'expression de la reconnaissance la plus vive, accompagnant chaque parole miséricordieuse de gestes à l'appui, de sorte que lorsqu'ils nous virent nous joindre à leur avocat, ils pensèrent que le moment était venu : en conséquence ils s'agenouillèrent, et tendant les bras vers le juge indécis, ils firent chorus de supplications et de prières. Enfin le gouverneur nous regarda une dernière fois comme pour nous demander si bien décidément nous voulions rémission pleine et entière pour les coupables, et trouvant dans notre voix, dans nos regards et dans nos gestes, la même expression qu'il y avait déjà lue, il se retourna vers ses soldats et leur fit, avec un soupir, signe de se retirer ; les soldats obéirent. Quant à Tonaleb et au Père de la Victoire, il leur adressa, en leur qualité de cheiks, une longue admonestation où nous ne comprîmes rien autre chose, si ce n'est qu'ils étaient bien heureux d'avoir affaire à des maîtres aussi indulgents que nous. Ce discours achevé avec la dignité convenable, nos Arabes se retirèrent en silence et sans demander le reste.

Quant à nous, nous exprimâmes au gouverneur toute notre reconnaissance pour ses bons procédés, et nous lui assurâmes que si jamais nous repassions par Suez, notre première visite serait certainement pour lui. Il nous remercia à son tour de nos bonnes dispositions, et nous fit promettre que nous lui écririons du Caire comment notre escorte s'était conduite à notre égard pendant le reste du voyage. Cette double convention arrêtée, nous prîmes congé de lui.

A dix minutes de chemin de son palais et en tournant l'angle de la première rue, nous trouvâmes nos Arabes qui nous attendaient. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils se précipitèrent sur nos mains, qu'ils baisèrent avec une effusion qui ne laissait aucun doute sur leur gratitude. Ces démonstrations reconnaissantes étaient en outre accompagnées de promesses d'un attachement inviolable et à toute épreuve. Ce qui les touchait surtout, c'était non pas que nous eussions intercédé pour leur tête, mais que nous eussions résisté au plaisir de voir donner la bastonnade, ce qui était, à leur avis, un spectacle des plus inté-



ressants et des plus curieux. Néanmoins, après les premiers moments d'effusion, ils nous proposèrent de partir sans retard. La clémence du gouverneur leur avait paru si peu naturelle, qu'ils ne s'y fiaient pas parfaitement. Nous nous informâmes alors où nous devions rejoindre les chameaux. Ils étaient sellés et chargés, et nous attendaient sur la route du Caire. A peine sortis du palais, quatre d'entre eux étaient partis pour tout préparer, de sorte que nous pouvions quitter Suez à l'instant même. Nous comprîmes l'empressement de nos Arabes, et nous les suivîmes en riant. Effectivement, à la porte occidentale de la ville, nous trouvâmes nos dromadaires; en un instant nous fûmes en selle comme par enchantement. Nos Arabes, de leur côté, ne se donnèrent pas le temps de faire agenouiller leurs montures; ils grimpèrent dessus en courant comme je l'avais vu faire à Bechara en sortant du Caire; et une fois dessus, Toualeb et Abou-Mansour, fraternellement unis désormais par le danger commun qu'ils avaient couru, prirent la tête de la colonne, et lui imprimèrent un mouvement de galop à l'aide duquel nous mêmes, en moins de deux heures, une dizaine de lieues entre nous et le gouverneur de Suez, dont ils ne pensaient pas pouvoir jamais être assez loin.

Néanmoins, comme la nuit était arrivée pendant que nous parcourions les deux dernières lieues, il nous fallut bien faire halte. En un instant notre tente fut dressée. Nos Arabes étaient gais et légers comme nous ne les avons jamais vus; Bechara surtout était d'une hilarité qui allait jusqu'à la folie; il courait et gambadait sans cause, comme pour s'assurer que ses jambes n'avaient éprouvé aucune mésaventure, et nous étions retirés depuis longtemps dans notre tente, que nous l'entendions encore parler avec une volubilité qui trahissait l'émotion fiévreuse qu'avaient laissée en lui les événements de la journée.

Le lendemain nous nous mîmes en route avec le jour; nous suivîmes, comme nous l'avions fait en venant du Caire, la ligne des ossements: une carcasse de dromadaire, encore garnie de quelques lambeaux de chair, et de laquelle s'échappèrent à notre approche deux ou trois chakals, nous prouva qu'une caravane était passée depuis nous, qui avait payé son tribut à la route sinistre. Nous passâmes sous l'arbre du désert sans nous arrêter, nous plantâmes les piquets de notre tente sur l'emplacement de la forêt

pétrifiée ; la terreur de la veille avait bouleversé toutes les habitudes topographiques de nos Arabes. Au reste, la journée avait été rude, nous avions fait au moins une vingtaine de lieues, sans nous reposer plus d'une heure.

Nous étions engagés dans le chemin sinueux et malaisé du Mokattan avant que le soleil ne fût levé ; il parut à l'horizon comme nous atteignons le haut de la montagne, et la lueur de ses premiers rayons se refléta sur les dômes dorés du Caire. Nous saluâmes la populeuse cité toute hérissée de madenels, toute couverte de coupoles, et l'immense horizon qui l'encadre, avec toute la joie du retour. Nous fîmes au sommet le plus élevé de la montagne une halte de dix minutes, pour embrasser tous les détails de cette vue merveilleuse, plus splendide encore au soleil levant qu'à aucune autre heure de la journée ; puis, comme si nos haghins eussent deviné notre intention, à peine arrivés au versant occidental du Mokattan, ils s'élançèrent au galop et eurent bientôt dévoré l'espace qui nous séparait des tombeaux des kalifes. De là au Caire, il n'y a qu'un pas. Cette fois nous rentrâmes dans la ville, triomphants et sans craindre que nos dromadaires nous jouassent de mauvais tours. Nous étions devenus des écuyers consommés, et avec nos costumes arabes et nos figures brûlées par le soleil, il eût été vraiment difficile de nous reconnaître pour des chrétiens. A dix heures nous étions chez M. Dantan, vice-consul de France, qui parut enchanté de nous voir sains et saufs. Il fit aussitôt prévenir les otages de la tribu d'Oualeb-Saïde, qui, quoique moins expansifs que lui, parurent aussi fort satisfaits de revoir notre troupe au complet et en bonne santé : on se rappelle que leurs têtes répondaient des nôtres.

Immédiatement après ces premiers moments donnés au plaisir de revoir un compatriote et de se retrouver, pour ainsi dire, en France, il fallut songer aux affaires. L'arrangement amical fait au pied du Sinaï entre Toualeb et le Père de la Victoire, était qu'ils partageraient entre eux le prix du retour. Pour ne pas priver nos fidèles amis du salaire qu'ils avaient si loyalement gagné, nous décidâmes que ce serait nous qui supporterions la différence. Nous donnâmes, en outre, à chacun de nos guides, un batchis aussi considérable que nous le permettait l'état de nos finances, ce qui fit que nous nous séparâmes, eux

nous promettant de garder un souvenir éternel de nous , nous leur promettant de revenir un jour. Je ne sais si jamais je pourrai tenir mon engagement vis-à-vis d'eux ; mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ont tenu le leur vis-à-vis de nous , et que plus d'une fois, sur le haghin au galop rapide, autour du feu allumé du désert, ou sous la tente voyageuse de la tribu d'Oualeb-Saïde, nos noms ont été répétés par Bechara et par Toualeb, comme ceux de loyaux amis et de braves compagnons.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

---

---

# UNE RÉIMPRESSION.

---

Le morceau qu'on va lire sert de préface à un ouvrage que l'auteur des *Études sur les poètes latins* doit publier prochainement sous le titre de *Mélanges*. Des appréciations critiques, des souvenirs de voyages, composeront ce livre. M. Nisard, en discutant, dans la préface, la valeur des divers travaux qu'il a recueillis, s'applique à lui-même les principes sévères à la défense desquels il a consacré depuis longtemps l'autorité d'une parole grave et indépendante. La conscience que M. Nisard a apportée dans cette tâche délicate, ainsi que la révision des différentes parties de son livre, lui mérite la bienveillance et l'attention du public sérieux.

Ces deux volumes de mélanges sont une réimpression d'articles déjà parus. Ce n'est pas tout ce que j'ai écrit ; c'est un choix aussi sévère que j'ai pu le faire entre les travaux de quelque étendue que j'ai publiés. Le public ne m'a pas donné le droit de réimprimer pêle-mêle tout ce qui est sorti de ma plume ; c'est même d'après ses indications, qu'un écrivain honnête et de quelque sens ne peut pas prétexter d'ignorer, que j'ai choisi les morceaux qui composent ces deux volumes. Là où le public, ou du moins ce que chaque auteur se connaît de lecteurs, n'a pas manifestement marqué de curiosité ou d'approbation, j'ai laissé dans l'oubli d'une première publication l'écrit qui n'a pas su se faire distinguer. Au contraire, là où le public a donné des signes d'adhésion, j'ai cru qu'il ne lui déplairait pas de revoir ce qu'il a approuvé une première fois. J'ai donc réimprimé tout ce qui avait paru de quelque mérite, sans que mon courage contre les choses exclues, ait été difficile et plus violent que ma tendresse n'a été vive pour les choses conservées.

Pour un écrivain qui s'est rangé à la discipline classique, une



réimpression est un cas de conscience. Dans cette revue du bagage de quelques années, que va reconnaître sa raison, que va-t-elle desavouer? Quel terrible discernement va-t-elle faire de ce qui lui est venu du dehors et de ce qui lui a toujours appartenu en propre? Il remonte donc avec découragement, et d'un pas traînant, ce chemin qu'il a descendu à la course et l'ivresse à la tête. Que d'endroits où il ne se retrouve plus! Que de choses qu'il croyait avoir écrites avec son sang, et du fond de son être, et qu'il écrivait sous la dictée d'un autre! Que de ruines sa raison a faites dans les pensées qu'il a le plus aimées!

Rien n'est plus pénible que le dépaysement d'un disciple de la tradition classique au milieu des écrits de sa jeunesse. Il lui semble y voir deux mains; l'une qui trace avec une incertitude prétentieuse des idées vagues et empruntées; l'autre qui conduit la plume avec fermeté sur le terrain des vérités générales. Il ne se trompe pas: la première est la main de son époque, s'il faut appeler de ce nom un moment dans cette époque, ou plutôt encore une fantaisie dans ce moment: la seconde est sa propre main. Or, à la vue de ces marques de son servage, il est pris de dégoût pour lui-même. Rien ne le console, ni de savoir que ces commencements sont communs à tous les écrivains, même aux écrivains supérieurs, lesquels débute par imiter leurs contemporains ou leurs devanciers immédiats; ni de s'entendre dire par des amis indulgents que l'imitation, dans les écrits d'un jeune homme sincère qui l'a prise pour l'inspiration, peut être ingénieuse et forte, et que l'esprit, même avant d'être dans sa voie, est toujours de l'esprit. Toutes ces considérations lui paraissent des pièges de son amour-propre, et la dernière d'une vanité trop énorme pour un écrivain qui se pique de raison. Car s'il est vrai que les commencements d'un écrivain qui doit être un homme de génie sont fort intéressants, soit pour l'histoire de l'art, soit en eux-mêmes et à cause de ce qui les a suivis, et que ce serait une perte que Racine n'eût pas recueilli les *Frères ennemis* où il imitait Corneille, ni La Fontaine les quelques pièces où il continuait Voiture et Sarrazin, les commencements d'un écrivain, dont tout l'avenir est d'être un homme de talent, n'étant que des fautes de conduite, n'excitent aucun intérêt et ne méritent aucune publicité.

Cette réimpression est le fruit de tous ces scrupules. Elle a été



laborieuse, à cause des nombreux dépits qu'elle m'a donnés, et des soudaines rougeurs qu'elle m'a fait monter au front. Mais elle a eu sa douceur, par le contentement que m'ont procuré les retranchements et les ratures. Rien ne ressemble plus à une révision des œuvres, dans ces principes aujourd'hui fort peu de mise, qu'un examen de conscience au confessionnal. Il doit y avoir le même soulagement à décharger sa modeste réputation des fautes d'imitation, qu'à nettoyer sa conscience des péchés qui la souillent.

Parmi les morceaux exclus de cette réimpression, j'ai recueilli quelques pensées raisonnables qui y étaient comme égarées, et que j'ai transplantées dans certains endroits des morceaux conservés, où elles se sont trouvées dans leur air natal, en compagnie d'autres pensées de la même famille. Ce sont de ces révélations involontaires, qui, dans les premières années, viennent au hasard, parmi des idées de mode et d'imitation. On ne les distingue pas d'abord, si ce n'est pour s'en méfier, à cause du peu de ressemblance qu'elles ont avec ce qui réussit. Mais plus tard, quand l'esprit est ramené sur les sujets auxquels ces pensées appartiennent, il se souvient qu'il les a rencontrées une première fois, et qu'il les a exprimées quelque part ; tant est profonde la trace qu'imprime dans la mémoire une pensée juste, lors même qu'elle n'a fait que traverser un esprit emporté par des idées factices et sans durée ! Alors l'écrivain va chercher dans tout ce plumage emprunté, avec lequel il a fait la roue devant le public, comme le geai de la fable, ce qui était vraiment à lui, et il est tout surpris de trouver ces pensées vivantes et agréables par la force de la vérité qui les a marquées. C'est de cette façon que j'ai pu restituer à des pages écrites ultérieurement quelques vues ainsi retrouvées. J'ose croire qu'on ne sentira pas le travail matériel de ces restitutions : les pensées que j'ai ainsi rapprochées sont sœurs ; elles se sont rappelées et reconnues. Elles marquent le chemin silencieux que trace la raison, dans les premières années où l'on écrit, sous les agitations, les changements, les emprunts d'un esprit qui s'est avisé de décider sur les autres avant d'avoir pris possession de soi.

Des deux volumes dont se compose cette nouvelle édition, il en est un que je n'avais pas songé à réimprimer, et un autre que je n'aurais peut-être pas dû réimprimer.

Le premier, c'est le volume de *Souvenirs de Voyage*. J'avais cru que, pour des souvenirs de ce genre, quelque soin que j'eusse mis d'ailleurs à les rendre dignes d'être lus, c'était assez d'une première édition et d'une semaine de publicité dans une Revue. Peu à peu, la tendresse d'auteur se réveillant, je me laissai persuader doucement, que si la petite part d'attention qu'ont attirée sur moi, dans ces dernières années, mes travaux de critique et d'histoire littéraire, avait pu faire lire de plus près les plus récents de ces *Souvenirs*, il était probable que les plus anciens, signés d'un nom inconnu, avaient été à peine feuilletés; et que, pour ceux-là du moins, une seconde édition équivalait à une première publication. Enfin, la vanité s'en mêlant, par l'inévitable effet de toute méditation un peu longue d'un auteur sur la convenance d'être réimprimé, j'allai jusqu'à penser que mes principes littéraires avaient pu, sinon donner à ces *souvenirs* des qualités que ne donnent ni les principes, ni le travail, du moins n'y pas laisser pénétrer certains défauts à la mode dont l'absence suffirait pour rendre un écrit recommandable. Au reste, si je me suis trompé, j'aurai eu du moins le mérite d'un premier bon propos : c'est souvent le seul que laissent aux écrivains, et en général à tous les hommes, la faiblesse de la nature et l'imperfection de la volonté.

Quant au second volume, j'avais des raisons plus graves pour ne pas le publier de nouveau. Outre ses défauts, sur cinq écrits de quelque étendue qui le composent, deux ont paru attaquer personnellement deux des hommes les plus illustres de la littérature contemporaine, et le troisième est un manifeste contre plus de la moitié de cette littérature. Ces trois écrits m'ont fait beaucoup d'ennemis, et ne m'ont donné que des amis fort discrets, soit qu'il n'aient pas trouvé le champion de taille avec les principes, soit qu'ils n'aient pas voulu faire mes affaires en faisant celles de nos opinions communes. Moi-même j'ai senti s'affaiblir ma confiance. En relisant ces pages écrites avec une conviction si forte et si désintéressée, il m'est venu des doutes en ce qui touche les personnes. Qu'y a-t-il d'étonnant? N'ai-je pas vécu quelques jours de plus? Or, vivre et vieillir rend plus tolérant et plus timide. J'ai éprouvé qu'il y a dans ce temps-ci beaucoup moins d'avantage pour le public que d'incommodité pour le critique à s'attaquer à des auteurs vivants. Quand on est

très-jeune et qu'on vit solitaire et inconnu, on ne voit pas les hommes derrière les livres, et on bataille dans sa mansarde contre les livres, sans songer que les coups qu'on leur porte font saigner, non-seulement des hommes, mais l'espèce d'hommes la plus sensible. On est alors imprudent par une bonne qualité et par un défaut : la bonne qualité, c'est la candeur, qui fait qu'on lit les livres plus sérieusement que les auteurs ne les font ; le défaut, c'est cette superbe, propre à la jeunesse, qui fait qu'on se croit infaillible parce qu'on ne doute pas. Plus tard, quand le critique est descendu de sa mansarde dans le monde réel, et qu'en même temps qu'il s'est fait connaître comme auteur, comme homme il s'est mêlé à la société, quelle n'est pas sa surprise de voir les livres qu'il a attaqués s'éloigner de lui sous la figure d'hommes irrités et irréconciliables !

Il est reçu par les amis de ses victimes comme un étranger devant qui tout ne peut pas se dire. Si on rend justice à sa bonne foi, c'est à la condition de la qualifier de manque de portée ; si on estime son esprit, c'est avec réserve et inquiétude. Se rencontre-t-il un homme d'un cœur assez libéral pour aimer l'auteur sans haïr le critique ? Cet homme ne pourra pas les avoir tous deux le même jour à sa table. L'auteur dira : « Ne comptez pas sur moi, si votre ami le critique est de la fête. » Le critique dira : « Je gênerais votre ami l'auteur, que j'ai eu le tort, dans ma jeunesse, de prendre pour une idée impalpable. » Le critique inquiète donc la vie d'autrui et sa propre vie. Le poète en parle à son foyer comme d'un ennemi personnel ; la femme du poète en parle à ses enfants comme du loup ou du revenant.

Étonné d'avoir fait tant de mal innocemment, il s'interroge avec douleur. De quel droit a-t-il critiqué les œuvres d'autrui ? Si le droit est incontestable, a-t-il été digne de l'exercer ? Y était-il désigné par la voix publique ? De qui ce censeur tenait-il son élection ? Supposons, à mettre les choses au mieux, qu'il ait eu la conscience qui donne le droit, et assez de talent, eu égard à la mesure commune de son temps, pour exercer ce droit à l'honneur de son esprit, quel bien a-t-il fait ? Le critique, même approuvé du public, qu'empêche-t-il ? Que corrige-t-il ?

Vous avez beau mettre votre corps en travers, ô Quintilien ! ces mille auteurs ingénieux et à demi fous, entre lesquels se partage à peu près également ce qu'il eût fallu de talent dans

un temps plus propice à l'art pour faire un écrivain supérieur et un livre durable, vous passeront sur le corps. Le public même qui vous goûte, dans quelle mesure vous estime-t-il ? Selon qu'il s'intéresse à l'art. Or, vous savez combien c'est peu. Son attention est ailleurs : les écrivains, auteurs et critiques, n'en ont que le rebut. Dans des temps meilleurs, il eût proportionné son estime à la grandeur pratique et à l'action immédiate des vérités défendues par vous ; car son estime n'est jamais gratuite, et tant rapporte la vérité, tant vaut l'homme qui la défend. Mais qu'importe que vous ayez raison, si c'est dans un temps où il n'est plus nécessaire ni utile que vous n'ayez pas tort ? Votre conscience, votre talent, vos veilles, sont appréciés en raison du profit : si le profit est petit, votre conscience sera une fantaisie ; votre talent, une certaine dose d'esprit dont vous couvrez votre stérilité d'invention ; vos veilles, une préférence de nécessité que vous donnez aux livres sur les plaisirs.

Pourquoi donc n'ai-je pas poussé la confession jusqu'à la contrition en ne réimprimant pas ces articles de critique ? C'est que les personnes n'en sont pas toute la matière, et qu'au milieu d'analyses plus ou moins sûres de certains talents particuliers, il y a une grande place donnée aux principes dont la recherche et l'expression intéresseront toujours les bons esprits.

Il ne me répugne pas de déclarer que je ne persiste que faiblement quant aux personnes. Si ma bonne foi avait découvert une injustice gratuite, je l'aurais rayée de cette édition ; j'aurais fait aux pensées malveillantes la même guerre qu'aux imitations et aux fautes de français. Mais je ne trouve rien à rétracter quant aux intentions. Ceux que j'ai critiqués nommément n'ont pu se plaindre d'avoir été attaqués dans leurs personnes que pour se donner le change sur les blessures faites à leur esprit, et pour affaiblir à leurs propres yeux mes raisons par mes intentions. A quoi donc se réduisent les attaques qui pourraient s'appeler personnelles ? Serait-ce à quelques vivacités de plume, inévitables dans la polémique ; à des allusions au caractère public, lequel n'est pas muré apparemment à de très-rare passages où j'ai pu paraître m'emporter contre les hommes par trop d'amour théorique, soit pour leurs propres qualités gâtées par eux de gaieté de cœur, soit pour les principes qu'ils ont ruinés par leurs préfaces et leurs exemples ? Je vais plus loin : j'y mets la



petite part de malice, qui est au fond des plus honnêtes gens ; tout cela vaut-il une rétractation ? Toutefois, n'ayant plus la même confiance en cette partie de ma critique et n'y trouvant pas la même solidité qu'aux principes, j'estime si peu l'espèce de courage qu'il peut y avoir à la laisser, que je l'aurais volontiers retranchée, si elle n'eût été nécessaire pour lier et proportionner toutes les parties du travail.

Il est une belle qualité qu'il aurait été glorieux d'avoir dès l'abord : c'est cette impartialité par laquelle le critique ou le polémiste laisse aux principes tous seuls à écraser ses adversaires, et ne mêle point à la force naturelle et calme des raisons la vivacité de son caractère personnel, ni les misérables avantages qu'il peut tirer des faiblesses de celui de ses adversaires. C'est la qualité de Bossuet dans l'*Histoire des Variations*. En face du grand principe de la tradition et de l'unité catholique sous lequel il combat, Luther, Mélancthon, Zuingle, Calvin, sont dans la poudre. Mais sitôt que Bossuet les aborde et les juge comme homme, avec quelle équité et quelle stricte estime il les apprécie ! Avec quelle justesse il caractérise la diversité de leurs esprits et de leurs talents ! De quel œil tranquille et doux le père de l'Église, redevenu homme, regarde ces adversaires abattus par le grand principe de la tradition et de l'unité sous lequel il courbe lui-même avec tant d'obéissance sa tête puissante ! Ce sont les principes qui tonnent dans ce livre, ce n'est pas l'homme : l'homme est tendre et compatissant ; il semble même qu'il veuille adoucir les coups que le principe a portés à ses adversaires, et qu'il tienne à montrer que la main dont il panse leurs blessures n'a pas été troublée par la colère. Mais comment se proposer pour exemple une des qualités de Bossuet ? La moindre de toutes est trop grande pour nos proportions et nos querelles.

Ce que je n'ai pas eu la force de ne pas dire, en ce qui touche les personnes, faute de cette impartialité supérieure, restera donc dans cette édition, pour servir de documents d'histoire littéraire. Les critiques sagaces qui rechercheront quelque jour les éléments de cette histoire feront, avec ces détails, de la critique anecdotique et pittoresque, et y trouveront peut-être matière à des paradoxes dont j'aurai été la cause innocente.

J'ai cru me devoir à moi-même cet aveu public, quant à la partie



de ces études qui peut paraître hostile aux personnes. Cet aveu ne me coûte point. J'ai besoin d'être vrai avec moi-même, et je ne veux pas affecter la confiance sur le papier, ayant le doute dans le cœur. Je ne sais pas jouer avec ma plume. Il est des hommes merveilleusement doués chez qui l'écrivain est une personne et l'homme une autre. Ils peuvent se dérober à eux-mêmes, et l'écrivain vivre dans un monde où l'homme ne pénètre jamais. Ils n'ont besoin que d'une portion de leur être pour faire de grandes choses, et pourvu que l'écrivain soit tout entier à son œuvre, il n'importe que l'homme sommeille ou même contredise. Je n'ai pas été doué comme ces hommes-là. Je suis de ceux qui n'ont pas trop de toutes les forces réunies de l'homme et de l'écrivain, de la conduite et de l'esprit, pour se tirer, l'honneur sauf, de la rude tâche d'écrire des choses raisonnables. Comment ne serais-je pas vrai avec les autres? Je sais l'être avec moi, contre moi.

Pour la partie de principe, je n'ai rien à rétracter ni à modifier. Si ma religion, à cet égard, vient d'une vue bornée, il n'y a pas d'apparence que je m'en puisse corriger; si c'est un fruit de raison, comme sa nature est de croître avec les années, il n'est guère probable que je me lasse d'y persévérer.

J'en suis demeuré à ce que je disais il y a deux ans, dans un écrit dont il n'est pas besoin de faire connaître la cause à ceux qui l'ignorent, ni de la rappeler à ceux qui la savent. Qu'on me permette d'en citer un passage, où je raconte ce qui m'a ramené à ces principes, après quelques divagations que la fatigue des études de collège et le premier sang de jeunesse m'avaient fait faire du côté des novateurs. Cette citation sera ici à sa place soit comme faisant suite aux réflexions qu'on vient de lire, soit comme devant faire corps avec un volume tout entier consacré à l'exposition et à la défense des principes.

« C'est, je crois, l'éternelle vertu de ces principes, que l'étude et le bon sens y réconcilient bientôt tous les hommes naturellement droits, qui en ont été distraits ou éloignés par les caprices littéraires contemporains. Puisque j'ai été loué de mon bon sens, j'allais dire puisque j'en ai été accablé, j'aurai quelque autorité à affirmer que ce n'est pas un choix calculé, une décision après des tâtonnements, une place vacante que j'ai enfin trouvée, un rôle à prendre parce qu'il était le seul qui ne fût pas pris,

mais ce bon sens qu'on veut bien me reconnaître qui m'a retiré des théories nouvelles où, d'ailleurs, « *je n'avois pas donné en plein*, » comme cela m'a été dit quelque part assez peu élégamment. Au plus fort de ma confiance, je me souviens que je faisais une distinction fort commune, fort peu ingénieuse, mais par laquelle je devais revenir au vrai, entre les *monuments* des dix-septième et dix-huitième siècles, et les *essais* de la nouvelle école. C'était la planche de salut que, par une prévision d'instinct, je m'étais préparée en cas de naufrage. Si aujourd'hui j'ai une foi si ferme à ces principes, c'est que je sens bien que je ne les ai pas pris comme le costume d'un rôle, mais qu'ils me sont venus naturellement, et au moment même où mon imagination (je voudrais trouver un mot plus modeste pour qualifier ce qui n'est pas proprement ma raison) forgeait des subtilités pour justifier ma complicité momentanée dans les nouvelles doctrines. Le bon sens classique m'est revenu au moment où j'avais assez corrompu mon langage par la recherche et la subtilité, pour être encouragé et même goûté par quelques écrivains allemands.

» Je ne réclame pas le droit d'*inspiration* que les critiques favorables aux novateurs ne conçoivent que pour une forme particulière d'ouvrages, appelés par eux *ouvrages d'art*; mais je puis désirer qu'on reconnaisse que le mouvement d'esprit plus humble, plus bourgeois, qui m'a ramené aux idées classiques, et qui m'y fait persévérer plus que jamais, pouvait avoir quelque chose de commun avec l'inspiration propre aux écrivains d'*art*, qui serait d'avoir été sincère et spontané comme elle.

» Pourquoi craindrais-je de raconter comment mon retour aux doctrines classiques a eu toute la vivacité et toute la soudaineté d'une inspiration? Ce fut après la révolution de juillet que je sentis les premiers dégoûts, non pour les talents nouveaux dont je suis resté l'admirateur réservé, mais pour les théories dont ils autorisaient leurs défauts, et pour leurs mépris des *vieux* des derniers siècles, comme disait la bonne mademoiselle de Gournay des poètes de l'école de Ronsard. Soit que ce grand événement eût tué d'un coup toutes mes sympathies pour les petits effets de style, soit qu'il m'eût vieilli, je vis que l'indifférence avait commencé avant que la foi eût été entière.

» Un voyage en Angleterre acheva ma conversion. J'avais apporté pour les soirées et pour les jours de pluie un Homère et un La Fontaine, deux grands maîtres, fort généreusement tolérés par la nouvelle école, qui m'eût volontiers autorisé à les emporter. Peut-être ne les avais-je pris qu'avec l'idée qu'ils ne pouvaient me rendre que modérément classique. La saison étant fort pluvieuse, j'eus tout le loisir de lire ces deux poètes incomparables, lesquels ont eu à la fois l'inspiration et le bon sens. C'était tout mon plaisir et tout mon repos, après de longues promenades dans les rues de Londres, au milieu de toutes ces merveilles de bon sens, de civilisation, de raison pratique, dans cette nation qui a fait, en quelque sorte, l'histoire de chaque besoin et de milles manières dont les individus l'éprouvent, et qui a pourvu à tout par l'intelligence accumulée de ses générations à la fois si fidèles à la tradition et si inventives. J'oserais conseiller à tout père de famille, dont le fils aurait la tête faible et incertaine, de l'envoyer en Angleterre, dans ce pays où la logique pratique est dans l'air, où on la reçoit par tous ses sens : où on la foule sous ses pieds. Si, d'ailleurs, ce fils entendait assez la langue d'Homère, ou seulement celle de La Fontaine, pour en faire des lectures et corriger les influences trop prosaïques, je ne doute pas que son esprit ne se raffermît, et qu'il ne revint de son voyage sain et assuré pour le reste de sa vie.

» Pour moi, je revins d'Angleterre entièrement guéri. Je ne comprenais plus les livres que j'avais aimés, et je commençais à aimer les livres que je n'avais pas encore compris. Mon embarras fut grand d'abord quand je me trouvai tout à fait changé pour les écrivains, ne l'étant pas encore pour les personnes; et cet embarras se montra dans deux articles; où, tout en louant M. Victor Hugo, je déclarais la poésie impossible, et la montrais mourante entre les mains les plus poétiques de l'époque. Peu à peu je me retirai des personnes afin de mettre ma conduite en harmonie avec mes nouvelles croyances, qui sont les vieilles croyances, et de ne pas en abaisser la majesté devant les exigences d'amour-propre et l'insatiable besoin de flatterie, qui sont le trait distinctif des chefs d'école, non-seulement de ce temps-ci, mais de tous les temps. Rendu à moi-même, je défis ce que j'avais fait. Je pris le dégoût du neuf qui n'est pas le

vieux senti et pensé de nouveau par un esprit sain, de la couleur qu'on broie sur des mots sans idées, et des images qu'on a sans imagination ; je lus les grands écrivains, et je vis que tout leur secret, au lieu d'être un mystère entre eux et leur muse, était d'avoir sur un sujet assez d'idées et de convictions pour en être émus jusqu'au fond de leur être. et pour sentir le besoin de les répandre au dehors ; que ce qui les rend si naturels est que leur pensée a été trop abondante et trop pressée de sortir pour supporter les lenteurs et les puérités de la recherche du style, et que ce qu'ils travaillaient surtout, c'était la pensée, s'abandonnant à l'émotion intérieure pour tout ce qui est d'ornement dans le style, pour toutes ces richesses d'exécution, qui ne sont que misères, séparées de la pensée.

» Appliquant ces idées à ma propre conduite, je sentis que, puisque j'avais osé prendre la plume et me donner pour écrivain, malheureusement plus par cette vocation vague que se sentent tous les jeunes gens dans un pays où la presse est libre, qu'avec des forces réelles et un but sérieux, je devais acquérir sur un point, si humble qu'il fût, assez d'idées et de convictions pour en écrire avec quelque autorité, et pour qu'on reconnût que j'avais pris la plume, non du droit supérieur et individuel que s'attribue l'école nouvelle, mais parce qu'il y avait lieu et convenance à le faire. Or, cette inspiration de bon sens dont je me suis vanté plus haut, des jours de plus sur ma tête, un peu plus de cette expérience de la vie qui fait comprendre les grands écrivains, lesquels ne sont que de grands peintres ou de grands historiens de la vie, deux ou trois de ces événements domestiques qui mûrissent l'homme rapidement en développant son cœur, m'avaient ramené naturellement à l'admiration des chefs-d'œuvre de notre langue, et à l'intelligence de la tradition dans la littérature. Ce fut là le point où je me concentrai, où je m'enfermai, comme dans une solitude féconde, où j'amassai des réflexions et des pensées. Il était modeste, il était proportionné à mes forces, puisque je m'y suis assez distinctement établi pour qu'on ait bien voulu y voir un rôle habilement choisi et bien rempli. Ce n'était pourtant que l'humble rôle d'un admirateur du passé défendant les grandes traditions littéraires, à côté d'autres hommes qui défendent les grandes traditions de liberté politique, d'honneur national, de religion,



de morale publique et privée. Mais cette admiration, que, dans un autre temps, j'aurais obscurément emportée avec moi, ou exprimée innocemment dans quelques écrits sans utilité, parce qu'ils auraient été sans contradicteurs, devait prendre le caractère d'une lutte à l'époque où nous vivons, à cause des contradicteurs, qui ont voulu nous la disputer, à moi et à tous ceux qui la partagent. Dès lors, ce qui n'eût été qu'une bonne et honnête habitude d'esprit, est devenu une foi vive, inquiète, agressive, comme toute foi disputée.

» Telle est l'histoire exacte de mes opinions littéraires. Je me diminue peut-être en me défendant de m'être conduit par ambition; car l'ambition suppose le caractère et la volonté, et ce n'est pas peu douer un homme, quelle que soit l'intention, que de le douer, en ce temps-ci, de caractère et de volonté. Mais j'aime trop mes croyances pour croire que je me suis servi d'elles comme d'une gymnastique d'esprit, dans un but même noble, quand il est vrai que c'est en devenant plus sérieux, plus désintéressé, plus modeste, que je me suis élevé jusqu'à elles. Ceux qu'on veut bien appeler mes ennemis, et que j'appellerai simplement des personnes qui ont quelque intérêt littéraire à voir ruiner mes opinions par ma conduite ou par mon insuffisance d'écrivain, pourront triompher de ce que cette histoire de mes opinions n'est, après tout, que celle de mes contradictions. C'est vrai, je m'y suis exposé. Mais l'opinion dont je suis revenu m'a pris à vingt-deux ans et m'a quitté à vingt-cinq : celle qui la remplace a déjà quelques années, et j'ai toute ma vie pour la fortifier et la défendre. J'aime mieux, pour ce qui me regarde, que ce soit l'homme mûr qui corrige l'enfant, que l'enfant qui corrige l'homme mûr. Plus que jamais je tiens à ma foi, parce que je sens que je lui dois le peu que je vau; parce qu'elle m'épargne tout effort factice; parce qu'elle me fait voir clair au fond de moi-même, et me préservera, j'espère, de rien soulever sur mes épaules que mes épaules ne puissent porter; parce qu'elle m'a débarrassé des incertitudes et de l'orgueil de l'autoeratie individuelle, cette maladie de tant d'écrivains de ce temps-ci, qui se surfont et qui s'ignorent; parce qu'elle a mis ces actions d'accord avec mes écrits; parce qu'elle me donne la tranquillité d'esprit et me garde de toute envie, jalousie et amertume contre les personnes, tout en augmentant



en moi la disposition à admirer ; parce qu'elle me rend docile aux conseils de ceux qui me croient digne d'en recevoir , et reconnaissant même pour les sévérités où se montre un fond d'estime... »

Depuis cette déclaration, il n'est rien survenu, à ce qu'il semble, qui ait dû me faire regretter de l'avoir écrite, et, sur ce point de mes opinions, je n'ai pas peur, du moins, d'être prochainement menacé du doute.

NISARD.

---

---

# Critique Littéraire.

---

## VOYAGES.

LE DUC DE RAGUSE, LE PRINCE PUCKLER-MUSKAU,  
M. V. COUSIN.

---

Quel étrange concours de circonstances se sont amassées pour donner à ce voyage un aspect et un intérêt peut-être uniques ! Entrepris par un homme qu'une série d'événements inouis dans l'histoire a poussé avec bien d'autres à un faite éblouissant de fortune , pour l'en précipiter ensuite , par un homme qui , retombé de bien haut dans la vie privée , et non-seulement dépouillé de tout caractère public , mais encore la tête chargée d'une sorte de proscription , parcourt l'Europe et le monde pour se distraire dans les fatigues , dans les privations , dans les périls , accrochant les ennuis de sa chute à toutes les épines d'une vie nomade , et semant les chemins de l'exil des cendres de sa fortune évanouie en fumée ; ce voyage lui fait retrouver sous ces cendres mêmes des splendeurs plus qu'équivalentes à celles de ses grandeurs passées. La roche Tarpéienne ne lui laisse rien à envier des pompes et des honneurs du Capitole. Pour lui faire fête , l'Asie rivalise avec l'Europe , l'Afrique avec l'Asie. Toutes les trois le possèdent tour à tour , et chacune semble ne le lâcher qu'à regret. Il a commandé des armées , et les armées se rassemblent encore au seul bruit de son approche , pour passer sous ses yeux , comme elles feraient pour leur général. Les flottes même qui croisent au sein des mers rentrent dans les ports pour saluer cet homme qui n'a jamais commandé un vaisseau. Il a

gouverné des provinces, et ceux qui gouvernent à leur tour, soit comme souverains, soit comme lieutenants de ceux-ci, l'introduisent dans le secret de leurs pensées, de leurs vues, et livrent à ses investigations, du fondement jusqu'au faite, l'édifice de leur politique. Dans tous les États où il se présente, on lui remet, pour ainsi dire, les clés de la maison; on sollicite son approbation, on provoque ses critiques et ses conseils. Toutes les prospérités viennent s'incliner devant cette infortune et l'interroger sur le secret de la stabilité et de la durée. Ce qui est debout demande à cette ruine errante comment on fait pour se maintenir. Voici donc déjà un spectacle assez rare et qui ne manque pas de grandeur. Mais le lecteur seul en est frappé; car pour M. le duc de Raguse, il voit tout cela sans s'en étonner, sans y attacher d'importance; il ensevelit tout ce cortège d'honneurs et de déférences entre deux parenthèses ou dans quelque phrase incidente, et il faut y regarder de près pour en découvrir quelque chose dans son livre. Commençons donc par lui rendre ce témoignage. Jamais homme n'a parlé plus convenablement de lui-même; jamais homme, ayant à se mettre en scène, n'a su mieux s'effacer pour attirer toute la lumière sur les matières qu'il a jugées dignes de son attention et de la nôtre, ni s'abstenir avec plus de naturel de toute fausse modestie calculée, comme de toute préoccupation de sa personne. On sent le contact de l'homme mûri aux épreuves de l'une et de l'autre fortune; supérieur à la bonne, parce qu'il en connaît les retours et qu'il y est préparé; supérieur à la mauvaise, parce qu'il trouve en lui-même de quoi s'en dédommager; sensible à tout ce qui n'a voulu agir que sur la sensibilité de l'homme; impassible pour tout ce qui ne frappe, en bien ou en mal, que le personnage, et par suite se tenant également éloigné de toute jactance au sujet du présent et de toute récrimination sur le passé. Si avec ces qualités privées qui, du reste, ne peuvent guère briller que dans un homme qui porte encore l'auréole et les meurtrissures de la vie publique; si de plus, avec son âge, avec son expérience et la grande école où elle s'est formée, avec son passé guerrier et proconsulaire, M. le duc de Raguse n'avait obtenu dans les pays visités par lui que cette protection que s'accordent réciproquement les nations civilisées, son récit aurait déjà, sur tous les autres du même genre, un immense avantage, celui

d'avoir été écrit par un observateur habitué à manier les affaires et les hommes, qui a vu et remué le fond des choses, qui sait aller droit au nœud des questions, qui sait en prendre le tour sans hésiter, qui en mesure d'un coup d'œil la portée, et en saisit avec sûreté le véritable terrain et les limites. Si l'on ajoute à cet avantage, qui tient à la personne même, les facilités de tout genre qui ont été faites à M. le duc de Raguse, l'empressement avec lequel on lui a ouvert toutes les sources d'informations, ses jugements acquerront un grand poids, et son livre, outre l'attrait qu'il aura pour les hommes d'imagination par le spectacle qui s'y déroule, deviendra pour les penseurs un dépôt d'enseignements investi de toute l'autorité que peut, en pareil cas, avoir la parole d'un homme.

Le simple aperçu de l'itinéraire de M. le duc de Raguse, résumé sur le titre de l'ouvrage, semble indiquer que le but de son voyage était une étude approfondie de ce que la langue politique appelle la question turque, dans tous ses tenants et aboutissants. Bien qu'une place à part ait été réservée à la discussion expresse de cette question, il est probable que ce n'est pas pour les quinze ou vingt pages spéciales qu'il y consacre, comme en passant, que M. le duc de Raguse a entrepris de sonder et d'étudier avec un soin si scrupuleux toute l'étendue du terrain où elle est plantée, où elle pousse ses racines, où elle se développe, se mûrit, et où la catastrophe dernière qui en amènera la solution doit remuer le sol, non-seulement à sa surface, mais à de grandes profondeurs. Il est à remarquer, en effet, que, de tous les points sur lesquels il trace sa route, le maréchal a cette question sous les yeux. Il la suit à la piste sur la carte, et son pied, dans le long méandre qu'il a dessiné, ne s'est pas posé sur un point où elle ne palpite.

Cette question est si capitale, elle domine de si haut toutes celles qui se peuvent rencontrer entre le Danube, la Crimée, les Dardanelles, la mer Rouge et le chemin de fer projeté de l'isthme de Suez; elle en est si bien l'inévitable aboutissant, qu'elle doit être, bon gré mal gré, la continuelle obsession de l'observateur qui parcourt ces contrées. Pour un voyageur comme M. le duc de Raguse, qui ne s'abandonne certainement pas aux coups de vent de son caprice ou d'une curiosité sans but, il est difficile de croire qu'une suite d'explorations ainsi dirigées ne se rapporte



pas à un projet d'étude arrêté, et l'on ne voit pas quel projet d'étude pourrait attirer en Orient un homme qui a passé une grande partie de sa vie dans le maniement des grandes affaires politiques, si ce n'est l'examen de la question où sont engagés, d'un côté, l'existence même du vaste empire qu'il parcourt, de l'autre, l'assiette politique de l'Europe et le problème de son équilibre. Sans vouloir soulever le voile dont la discrétion de l'auteur a enveloppé ses vues à cet égard, nous nous défendons difficilement de l'idée que toutes ses observations se rapportent dans sa pensée à cet intérêt principal; que c'est là ce qui les a provoquées, orientées, et que tout, dans son livre, s'y peut rattacher, tout, jusqu'aux observations météorologiques et aux expériences de toute nature qu'il a faites sur les montagnes, pour en déterminer la hauteur; sur les sources, pour connaître la température ou la composition de leurs eaux, et sur mille autres points de géographie physique qui intéressent autant le général d'armée que le savant. Les notes de M. le maréchal paraissent même s'adresser au premier plutôt qu'au second, en ce qu'elles sont, pour la plupart, relatives à des faits déjà observés sur les mêmes lieux, ou conformes à des lois connues, et que par conséquent elles n'ont aucune prétention à se recommander comme acquisitions pour la science. Il y en aurait fort peu à excepter. Mais quoi qu'il en soit de ces conjectures, fondées ou non, elles pourront être utiles aux lecteurs qui se sont occupés de la question turque, en donnant l'éveil à leur attention, et en l'aiguillant d'avance sur bien des circonstances enfouies dans le récit qui eussent pu se dérober facilement à la vue de l'esprit, s'il n'eût été mis sur ses gardes et pointé à leur recherche.

Quant aux autres lecteurs, le livre tout entier ne leur en reste pas moins. A une grande variété de connaissances, à la lucidité d'un esprit bien nourri et très-orné, M. le duc de Raguse joint une clarté, une facilité, une sobre abondance d'expression qui fait que, partout où il se trouve, il sait non-seulement s'emparer de la question que les circonstances locales lui fournissent, mais encore la revêtir de formes qui la rendent accessible et même attrayante pour tous. Politique, administration, stratégie, histoire, archéologie, sciences naturelles, voilà les sources où son récit puise indifféremment un intérêt toujours également soutenu. Chaque pas qu'il fait le met en présence d'un sujet d'étu-

des et d'observations qui relève de l'un ou de l'autre de ces chefs : ainsi en Hongrie , les haras , les régiments-frontières et la transformation que le mouvement de besoins et d'idées imprimé à toute l'Europe tend à faire subir à cette contrée où se sont conservés, mieux que partout ailleurs, les traditions, l'esprit et les mœurs barbares dans leur inculte et sauvage âpreté; ainsi, dans la Russie méridionale, les colonies militaires, d'abord; l'état actuel de ce pays qui, hier encore, n'était qu'un désert; l'avenir qui lui est promis et le système d'organisation qui l'y achemine; la marine et la navigation de la mer Noire; l'agriculture etc.; à Constantinople, considérations politiques sur l'état actuel de cette ville, de ce peuple, de cet empire; considérations militaires sur son armée; historiques, sur son caractère et son passé; stratégiques, sur l'hypothèse où l'Europe viendrait prendre ce pays pour champ de bataille. En Asie Mineure, recherches sur les ruines de tant de villes célèbres, sur ces cours d'eau, sur ces montagnes illustrées par la poésie et par l'histoire, sur ces monuments dont le génie du peuple le plus inventif et le plus sensible aux émotions de l'art avait converti un sol aujourd'hui désolé. En Syrie et en Palestine, souvenirs bibliques ou d'histoire profane, croisades, et pour le présent, étude des richesses et des ressources que possèdent les populations actuelles, des conditions de leur développement, de celles où elles se trouvent placées par suite de leur adjonction au nouvel empire qui vient de se fonder en Égypte; visite aux ruines de Balbek, les plus solennelles ruines de l'univers. En Égypte, des ruines encore plus que partout ailleurs, et plus que partout ailleurs aussi, de l'histoire, de la politique, des vues sur l'administration, sur l'agriculture, sur l'organisation militaire, sur l'industrie, sur tout ce qui fait la richesse, la force et la durée des États. Nous possédions déjà un ouvrage précieux sur ce pays : le voyage de MM. de Cadalvène et de Breuvery. Il était difficile de parler de l'Égypte après eux sans tomber dans des redites. M. le duc de Raguse, en effet, se rencontre plus d'une fois avec ses devanciers soit dans l'exposé des faits, soit dans les déductions qu'il en tire. Mais plus d'une fois aussi l'avantage de sa position personnelle et des attentions toutes particulières dont le vice-roi l'a comblé, lui ouvre des points de vue qui étaient nécessairement fermés pour tous ceux dont l'expérience ne s'é-

tait pas mûrie aux mêmes épreuves, et dont les antécédents n'avaient pas provoqué les mêmes faveurs et la même intimité.

Il ne manque qu'une chose à l'ouvrage de M. de Raguse ; c'est un atlas. Nous ne concevons pas que l'on puisse mettre en vente et livrer à la publicité un travail de cette nature, sans le faire accompagner de son atlas. L'atlas, en pareil cas, est la clef du récit. Pascal dit, dans la première de ses lettres, que « pour avoir le pouvoir prochain de voir, il faut avoir bonne vue et être en plein jour, car qui aurait bonne vue dans l'obscurité, n'aurait pas le pouvoir prochain de voir, puisque la lumière lui manquerait, sans quoi on ne voit point. » Le lecteur à qui on livre un voyage sans son atlas, est précisément dans ce cas. Il peut avoir très-bonne vue, c'est vrai ; mais quoi ! il n'a pas la lumière, sans laquelle on ne voit point. Cette lumière a été promise par l'éditeur. Attendra-t-il, pour nous donner l'atlas, que notre vue se soit détournée du livre pour s'appliquer à autre chose ?

Il a été dit, il y a quelque temps, du haut de la tribune, que M. le duc de Raguse ne faisait qu'insulter continuellement chez les peuples étrangers à la révolution de juillet. Nous ne savons quel usage il fait chez les Allemands de la langue allemande à laquelle il a dû s'accoutumer. S'il l'emploie à calomnier son pays, c'est un fait à déplorer, non pas pour nous, mais pour lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que son livre dément depuis la première page jusqu'à la dernière une pareille imputation ; et nous, qui n'avons à le juger que là-dessus, nous nous plaisons à reconnaître que, quelles que soient les habitudes nouvelles de sa parole ou de sa plume, il s'est souvenu cette fois qu'il écrivait en français et pour des Français. S'il y a là-dessous quelque hypocrisie, nous avouons sans détour que nous nous sommes laissé prendre comme bien d'autres à ces calmes et simples allures d'un homme droit dont ni la prospérité, ni les revers n'ont pu faire fléchir le caractère ; qui ne laisse obscurcir la clairvoyance et l'indépendance de son jugement ni par les fumées de l'une, ni par les nuages des autres. et qui n'a même pas besoin d'efforts pour étouffer des ressentiments fondés ou non qu'il pourrait nourrir contre son pays, tant le sentiment de ce qu'il lui doit est gravé dans son âme.

Si nous nous transportons maintenant à l'extrémité opposée de l'Afrique, nous allons y rencontrer un autre voyageur. Il y a un saut plus grand à faire pour passer du livre de M. le duc de Raguse aux *Lettres sur l'Afrique* du prince Puckler-Muskau, que pour passer du Caire ou d'Alexandrie à Tunis et à Alger. Les *Lettres sur l'Afrique* sont l'ouvrage d'un élégant désœuvré qui a assez d'esprit et d'imagination pour trouver le temps de s'ennuyer dans ses loisirs de gentilhomme, *de pauvre seigneur de la Lusace que la nature avait destiné à ne jamais faire autre chose que chasser le lièvre et planter des choux dans son pays*. Ce n'est donc pas tout à fait en vue de s'instruire que M. le prince Puckler-Muskau subit les fatigues et les hasards d'une lointaine pérégrination, c'est surtout en vue de se distraire, de s'amuser, de se reposer peut-être, car il a adopté pour sa correspondance le nom de Semilasso. Fatigué de courre le lièvre, il court le monde pour se délasser. Mais aussi cela peut-il bien s'appeler courir le monde? Non : c'est se laisser aller nonchalamment au penchant d'une fantaisie. Le voyage pour Semilasso est une vanité, une coquetterie d'homme comme il faut. Assez frotté de poésie, de littérature et de brouilles scientifiques pour pouvoir se tirer de toutes les rencontres, assez frivole pour ne pas s'y arrêter au delà de son plaisir, il ne s'attache pas à suivre laborieusement et jusqu'au bout une ligne d'études, une veine d'observations. Il prend à droite, à gauche, de ceci, de cela ; il butine. Il n'y a qu'une chose qu'il suit toujours sans la perdre de vue, c'est lui-même. Il ne se quitte pas. Quel que soit l'objet qu'il embrasse momentanément, son image s'y reflète, et c'est elle surtout qui se présente à nos contemplations. Ce n'est pas pour voir des choses ou des mœurs nouvelles qu'il a changé de soleil et qu'il traverse chaque jour des villes nouvelles et de nouveaux horizons ; ce n'est pas pour voir, c'est pour être vu. Il voyage pour exposer toutes les faces de sa personne à tous les accidents de la lumière. Il se présente sous mille attitudes diverses, dans mille cadres divers. Toute cette série de tableaux que les œuvres de la nature ou les œuvres de l'homme déroulent successivement devant lui, ne sont qu'autant de miroirs où il se contemple et s'expose. Il mire son érudition dans la pierre mutilée sur laquelle il se penche pour déchiffrer quelque inscription à demi effacée dont la restitution lui tient, du reste, fort



peu à cœur. Il mire son imagination poétique dans le dessin de quelque paysage grandiose qu'il reproduit du haut de quelque mont ardu ou de quelque falaise bruyante ; il mire sa causticité dans la peinture de quelque usage ou de quelque saillie de mœurs qui provoque son rire sardonique. Il mire sa philosophie dans quelque digression morale sur la nature de l'homme, des passions, des sociétés. Il s'étale mollement et avec une affectueuse complaisance pour lui-même sur le champ de ses explorations. Il en occupe tous les points. Il est le centre et la circonférence du monde qu'il parcourt. Tout y prend son empreinte, tout y est pour lui, tout y est lui. Avec Semilasso, faire le tour du globe, ce serait faire le tour de Semilasso. Aussi peut-on se flatter, lorsqu'on a lu ses *Lettres sur l'Afrique*, de le connaître mieux que l'on ne connaît l'Afrique et qu'il ne la connaît lui-même.

Ne vous alarmez donc point quand vous sôyez Semilasso se hasarder au milieu de populations à moitié sauvages et habituées à vivre de brigandages et de rapines. D'abord Semilasso est brave, bien armé et bien accompagné ; ensuite, quoique possesseur de biens-fonds en Silésie, ce qui, à en juger par certain passage de son livre, revient à peu près à n'être pas plus riche que Bias, il traîne dans ses bagages tout ce qu'il faut pour se concilier la protection et l'amitié des chefs, et pour amadouer la cupidité des inférieurs. Ne vous alarmez pas en le voyant s'enfoncer dans le désert ; il ne s'est pas plus oublié avant le départ qu'il ne s'oublie pendant le voyage, et il saura bien faire du désert un pays de Cocagne. La prévoyance attentive avec laquelle il a pourvu à cet objet lui vaut même parfois de singulières disgrâces. Une malheureuse caisse, qui a primitivement contenu des chandelles, et qui porte encore en grosses lettres sur sa couverture, les titres qui constatent son humble origine, a reçu, depuis, le dépôt du confort destiné à la sérénissime bouche de Semilasso. Or il arrive qu'un jour, le prince voyageur ayant reçu l'hospitalité chez un épicier, la malencontreuse inscription, qui s'étale sans vergogne à tous les yeux, vient frapper ceux de l'hôte, et éveille dans son esprit soupçonneux de fâcheux pronostics et les inquiétudes jalouses que suscitent dans le cœur d'un honnête marchand les indices précurseurs d'une concurrence nouvelle. Déjà il laisse voir qu'il songe au moyen de se débarrasser du serpent qu'il a reçu dans

son sein ; mais le serpent a pitié du pauvre homme, et, pour couper court à ses tribulations, il ouvre la caisse comme par hasard, et y prend, au milieu des nombreux ravitaillements qu'elle renferme quelque friandise qu'il porte à sa bouche. Ce trait dénote la bonté d'âme de Semilasso, qui, loin de s'offenser de la méprise peu flatteuse d'un pauvre diable, ne dédaigne pas de compatir aux soucis qu'elle lui cause, et de l'en soulager. Il pousse même l'aménité jusqu'à rire fort agréablement à cette idée de s'être vu pris pour un marchand de chandelles, ce qui vaut mieux, ajoute-t-il, que de passer pour un éteignoir dans son pays. Il n'est cependant pas toujours disposé à tant de condescendance et à ce bienveillant oubli de sa dignité. « Les anciens Maures, dit-il quelque part, sont très-polis, tandis que les manières républicaines des Français de cette classe, non-seulement ici, mais même en France, deviennent chaque jour d'une familiarité plus amusante. » Plus amusante ! Il aurait pu mettre : plus insolente. Heureusement il a le caractère bien fait, et il s'amuse de tout. Mais aussi, il faut avouer qu'il joue de malheur ; car il n'y a que lui qui puisse mettre la main sur un tailleur qui entre sans ôter son chapeau, oublie votre pantalon pour parler de la mort de l'empereur d'Autriche et *de la fin du règne de M. de Metternich*, ou sur un garçon sellier qui s'étale et s'endort sur un canapé en attendant les ordres qu'on va lui donner. De même il n'y a que lui qui ait pu rencontrer un bureau de diligences où le commis chargé d'enregistrer les envois, entame, *d'un air capable*, avec l'expéditeur, un dialogue comme celui-ci : « Berlin !... où est cela ? — En Prusse, monsieur. — Ah ! je comprends ; en Russie ! » Cette fois, Semilasso s'amuse trop fort : il n'est personne en France qui ne sache où est Berlin, et s'il pouvait se trouver, même dans un bureau de diligences, un homme sachant lire et écrire, un commis qui l'ignorât, le dernier paysan sorti du dernier village en saurait assez pour lui faire la leçon. Il n'est pas jusqu'aux chevaux et aux banquettes de Franconi qui ne sussent au besoin lui répondre, aussi bien que Semilasso lui-même : En Prusse, monsieur. Sur ce point, l'éducation du peuple français est toute faite ; elle l'est depuis longtemps et pour longtemps.

En somme, si affable et si débonnaire que soit Semilasso, le grand seigneur (Dieu nous garde de lui en faire un reproche !)

se retrouve toujours sous cette écorce de Roger Bontemps, de *bon raillard*, comme dirait Rabelais, et avec le grand seigneur les grandes manières. Cela est bien partout où cela est naturel et sans affectation, et, chez lui, l'affectation n'est pas là ; elle est plutôt dans un laisser-aller étudié, dans une aisance quelque peu laborieuse, dans une rondeur compassée. Le prince sait fort bien comment un homme de goût et de naissance se tient, noue sa cravate et porte son habit ; mais le Roger Bontemps ne sait pas encore aussi bien comment on chiffonne l'une et comment on ôte l'autre. Il en résulte que, ces deux personnages travaillant à l'ajustement du même homme, l'effet des soins du premier est détruit par la besogne du second. Il semble qu'il se travaille sans cesse pour oublier et pour faire oublier qu'il a le malheur d'être prince ; mais le mal qu'il se donne pour cela n'attire-t-il pas les yeux sur ce qu'il a l'air de vouloir cacher ? Non-seulement il affectera une humeur et des habitudes qui ne sont pas les siennes ; mais il se donnera un nom de fantaisie, il se fera passer pour mort plutôt que de passer pour ce qu'il est, comme si ce que l'on est, même lorsqu'on est prince, ne valait pas toujours mieux que ce que l'on veut paraître. Ne peut-on pas se laisser être prince tout simplement, comme on serait autre chose, et n'y aurait-il pas à cela moins de prétention qu'à se guinder sans cesse avec effort vers une simplicité plus roturière ? Le fief héréditaire est-il devenu une prison insupportable à habiter, qu'on ne puisse plus en franchir le seuil sans jeter son bonnet (une couronne héraldique !) par-dessus les moulins et se mettre à courir les champs à tort et à travers avec une verve de caprice et d'insouciance qui sent l'école buissonnière ? En mettant la bride sur le cou à son imagination, l'auteur des *Lettres sur l'Afrique* a cru donner à son récit toute la grâce des mouvements et d'allures attachée à la liberté, tout le charme de la soudaineté et des rencontres imprévues. Mais *la folle du logis* ne paraît pas être, chez lui, une coureuse d'aventures ; elle regimbe devant la liberté qu'on lui accorde, ou plutôt qu'on lui impose ; elle se prête d'assez mauvaise grâce à faire les tours de son métier, et ses gentilles rétives ne cèdent qu'aux coups d'éperon, comme la science de Sganarelle ne cédait qu'aux coups de bâton.

M. le prince Puckler-Muskau nous paraît être un Allemand

de l'école de Frédéric, qui, lui-même, était un Allemand de la façon de Voltaire, mais non pas certainement son meilleur ouvrage. On trouve ici, comme dans les vers et dans la prose du roi de Prusse, quelques restes de cette philosophie ricaneuse qui s'aiguise en sarcasmes ou en parodies, et qui, montée sur des épigrammes, regarde de là-haut, avec une bonhomie simulée et caustique, toutes les choses d'ici-bas. Il semble que ce soit pour cette philosophie qu'ait été inventé le refrain que Béranger met dans la bouche de son petit homme gris : Moi, je m'en ris ! Le monde n'a été créé que pour faire rire Frédéric le Grand et sa descendance ; c'est un spectacle qui leur a été destiné de toute éternité, et auquel ils assistent des premières places. Le monde est une comédie, soit ; mais quels en sont les acteurs, et quels en sont les spectateurs ? en haut ou en bas ? Pour ceux qui sont en haut, la scène paraît être en bas ; pour ceux qui sont en bas, elle ne peut être qu'en haut.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique  
 Où chacun fait ses rôles différents :  
 Là, sur la scène, en habit dramatique,  
 Brillent prélats, ministres, conquérants.  
 Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,  
 Troupe futile et des grands rebutée,  
 Par nous d'en bas la pièce est écoutée ;  
 Mais nous payons, utiles spectateurs,  
 Et quand la farce est mal représentée,  
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Cette épigramme, qui n'est pas une des moins bien faites de J.-B. Bousseau, me paraît fixer nettement la question. *Mais nous payons !* c'est à nous évidemment que revient le droit de rire et de siffler. Peut-être est-ce pour user de ce droit sans scrupule que le prince Puckler-Muskau est venu sous un pseudonyme se confondre dans les rangs de la foule. Bien que le nom féodal perce à chaque instant sous le nom de circonstance, et le prince sous le touriste fantasque, les apparences du moins sont sauvées et le décorum officiel n'a point à souffrir. Après tout, prince ou touriste, l'auteur des *Lettres sur l'Afrique* est un homme d'esprit et qui en aurait bien davantage s'il se contentait de celui qu'il a.



De même que la fortune, et bien mieux encore que la fortune, l'esprit, la grâce, l'agrément, nous viennent en dormant. Celui qui les possède n'a pas besoin de les chercher, puisqu'ils sont tout trouvés pour lui, et celui qui les cherche ne les trouvera pas. Ce que l'on appelle esprit dans le monde, c'est le don de saisir rapidement, de voir comme d'une seule vue dans les choses ce qui y est et ce qu'on doit en prendre. Perspicacité vive, discernement prompt et sûr, voilà le fonds de tout homme d'esprit. Chaque chose recèle son agrément en elle-même. Il ne s'agit que de le saisir où il est et de le dégager pour le mettre en relief. Ce don manquant, vous prêtez aux objets que vous voulez égayer un agrément étranger puisé dans votre imagination, non dans le sujet même, qui ne s'y adapte qu'en le violentant et fait plus ou moins disparate. Vous faites comme ces gens qui, pour agrandir leur jardin étouffé entre quatre murailles et lui créer des points de vue, étendent leurs parterres et la perspective de leurs allées en les prolongeant en peinture sur le mur qui les resserre. Assurément rien n'est plus faux et plus disgracieux que ce mariage forcé d'une imitation artificielle avec la nature; que cet appendice inanimé cousu effrontément à la réalité vivante. Nul œil n'est dupe de ces lointains dont les lignes maladroites essaient en vain de se rajuster avec celles qu'elles ont la prétention de continuer. L'œil, aussi bien que la réflexion, se révolte contre cette verdure immobile et immuable mise en concurrence avec cette autre verdure qui tremble et frissonne, aspire l'air et la lumière et se nuance diversement à toute heure; contre ces ombres qui ne sont pas des ombrages, pour lesquelles il n'y a ni matin, ni midi, ni soir, et qui ne savent jamais où est le soleil dont les rayons violent, échauffent et illuminent en toute irrévérence, sans les éclaircir, leurs sombres profondeurs. Qui se fiera à cette perspective où l'on voit tout à coup les troncs éventrés des gros chênes se cacher et disparaître sous la moindre limace qui, d'aventure, passe par là en rampant sans se douter *qu'elle chevauche à travers des forêts*, et qu'à l'aide de chacun des mouvements par lesquels elle se ramasse sur elle-même pour se pousser en avant de la longueur de ses cornes, elle exécute de cime d'arbre en cime d'arbre des sauts de cinquante toises? Ainsi en est-il du mouvement, des couleurs, des formes et des dimensions factices que vous prêtez

aux objets, lorsque vous ne savez pas vous emparer ou vous contenter de ce qu'il y a à tirer de leurs données naturelles, et que vous y substituez vos propres fantaisies et les jeux de votre esprit. Vos imaginations jurent à côté de la chose à laquelle elles se superposent. Tout dans cette amalgame est faux et rompu, tout s'entre-détruit, tout est contresens. rien ne s'ajuste. L'homme qui veut avoir de l'esprit montre déjà qu'il en manque. Il tire son esprit de lui-même, comme l'autre fait sortir son jardin d'un pot de couleurs ; il crée des rapports imaginaires, des rapprochements forcés, des aperçus qui ne portent sur rien et au bout desquels on ne distingue rien. Celui qui a de l'esprit le prend dans les choses même dont il parle, car c'est là qu'il est, et non en lui. Aussi (admirez le bon sens instinctif qu'ont parfois les langues), dit-on du premier qu'il *fait* de l'esprit ; l'autre n'a pas besoin d'en faire, il le trouve tout fait. Et la langue a encore consacré ceci par un mot ; car d'une expression, d'une vue si juste, si complète, si satisfaisante, qu'on n'y puisse rien ajouter ni rien en retrancher, on dit comme suprême éloge que c'est *trouvé*. La première condition, pour faire preuve d'esprit, est donc de mettre du sien aussi peu que possible dans ce que l'on dit, et de ne pas déranger, par des interpolations incongrues, l'économie des harmonies naturelles et *préétablies*. Qui a jamais eu plus d'esprit que La Fontaine ? Mais aussi qui s'est mieux laissé conduire par ses bêtes ? L'abeille tire son miel du suc des fleurs, non d'elle-même, et elle s'arrange de ce que les fleurs lui donnent. Le secret est, pour faire notre miel, de puiser dans notre sujet, de nous y accommoder, et non de puiser en nous ou d'accommoder notre sujet à nous-mêmes. L'imagination a gâté bien des hommes d'esprit.

Mais nous voici bien loin de l'Afrique et même bien loin de la Hollande où je voulais en venir. Comment passer de cette belle digression sur l'esprit au volume de M. Cousin sur l'instruction publique en Hollande ? Bien qu'un pareil travail semble condamné à une gravité et même à une aridité peu compatible avec ce qu'on est convenu d'appeler esprit, nous trouverons cependant ici de quoi poser le pied sans sortir absolument de notre propos. Nous en tirerons même occasion de nous y affermir. Assurément ce serait faire un bien ridicule éloge d'un ouvrage de cette nature que de le louer pour l'esprit qu'on y a trouvé. Cependant si, sans

déroger en rien à la gravité de la matière qu'il traite, M. Cousin a su y répandre tout l'attrait qu'elle comporte et en déguiser la sécheresse avec un art qui, pour reposer agréablement le lecteur, n'en concentre pas moins toute l'application sur le fond sérieux de l'objet principal, et ne laisse pas de nous maintenir dans l'assiette convenable en semblable matière, on pourra dire aux conteurs de voyages ou d'autres choses qui visent à l'agrément quand même : Voilà comment s'en tire un homme d'esprit. Et cela sans infirmer en rien le droit que l'on se réserve de relever d'autres mérites plus sérieux et plus essentiels dans un travail de ce caractère. Pour rassembler les matériaux de cet écrit, M. Cousin a visité les principales villes de la Hollande. Ces matériaux une fois rassemblés, si l'auteur, rentré dans le silence de son cabinet et la porte fermée sur toutes les distractions et sur les incidents du voyage, se fût borné à coordonner et à rédiger le dépouillement de ses observations, il n'eût fait qu'un rapport, et son ouvrage n'eût eu d'autre intérêt que celui qui s'attache aux hautes questions qui y sont traitées. M. Cousin, en subordonnant tout à cet intérêt capital, a cru pouvoir, par surcroît lui en donner encore un autre pris dans le mouvement et la variété des tableaux. Il ne livre pas seulement au lecteur le fruit de son voyage, mais son voyage même. Nous ne sautons pas sans transition d'école en école, les yeux toujours enfermés entre quatre murailles garnies de classiques tableaux tout barbouillés de grammaire ou d'arithmétique ; l'auteur nous fait asseoir à côté de lui dans sa chaise de poste et, chemin faisant, nous ramassons les souvenirs historiques dont la route peut être semée, les particularités notables qui la recommandent sous un titre ou sous un autre. En un mot, nous avons le temps de jeter un coup l'œil rapide sur l'étendue de pays qui sépare l'école ou l'université d'où nous sortons, de celle que nous allons visiter. Nous voyons en courant, car nous ne sommes pas venus là pour la récréation de nos yeux, mais enfin nous voyons. Nous vivons dans le temps et dans l'espace, et non pas seulement dans l'abstraction et le raisonnement. Assurément c'est une idée, non-seulement féconde à exploiter, mais encore parfaitement convenable, que d'aller puiser dans l'histoire des arts, des sciences, de la littérature ou des gouvernements, les ornements épisodiques d'un livre consacré à l'instruction publique.

Sur la terre de Hollande, les occasions abondent, surtout pour un homme comme M. Cousin. La Hollande, cette terre nourricière de l'esprit philosophique, cette mère adoptive, cette patrie née de tous les philosophes proscrits et repoussés du sein de la mère-patrie ! Chose étrange, au premier abord, que ce pays des intelligences calmes, sobres, réglées, soit précisément celui où l'indépendance absolue de l'esprit a su le mieux étendre et maintenir ses franchises et privilèges. C'est que l'appareil des menaces et des restrictions de la loi devient inutile là où la nature a mis dans le tempérament même des peuples un frein plus solide et plus sûr. Il n'y a pas un grain de poudre dans le cerveau d'un Hollandais ; il n'est pas à craindre que la lampe destinée à y répandre la lumière y cause une explosion. Sur leur terre et dans leur atmosphère amphibie, les Hollandais ont, au moral comme au physique, bien moins à redouter du feu que de l'eau. Ils n'élèvent des digues que contre la mer. A peine a-t-il mis le pied sur ce sol hospitalier, que l'auteur trouve à saluer un souvenir de Descartes. Il cherche dans Bréda « le coin de rue où était affichée, vers 1617, l'annonce d'un problème de mathématiques, qu'un petit officier français, au service de Hollande et en garnison dans la place, se fit lire par son voisin, et qu'il résolut sur-le-champ. Ce petit officier était le futur auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie. » Plus loin, en traversant le Moerdyk, la barque qui le porte lui ramène d'autres souvenirs. En Hollande, la philosophie s'est si bien acclimatée et a tellement prospéré, elle y a poussé de si fortes et de si nombreuses racines, qu'elle se trouve mêlée à tout. Elle y a tout consacré. Dans les villes, elle court les rues, elle vous arrête aux coins des carrefours ! dans les campagnes, elle a semé des ermitages, de calmes et studieuses retraites. Son ombre plane sur la terre-ferme ; elle vous y enveloppe, vous l'y respirez. Quittez la terre, vous la retrouverez mêlée à l'écume des flots, que les rames soulèvent sous vos pieds. Un poète biblique dirait *que son esprit est porté sur les eaux*. Cette fois, c'est encore un souvenir de Descartes qui fait à M. Cousin les honneurs de la mer. « Un jour qu'il voyageait aussi en bateau, entendant le hollandais, il comprit, à la conversation des mariniers, qu'il voulaient lui faire un mauvais parti et le jeter à l'eau. Aussitôt il tire son épée, va droit à eux, et les menace de les percer, s'ils font mine de lui chercher querelle. Une aventure à peu près semblable ar-



riva à Leibnitz, en Italie, sur l'Adriatique. Ayant été assailli par une tempête, il entendit les matelots italiens qui le portaient lui attribuer cette tempête, à lui hérétique, et délibérer entre eux s'ils le jetteraient à la mer. Leibnitz, sans faire semblant de les avoir entendus, tira de sa poche un chapelet dont il s'était pourvu, et, en les rassurant ainsi sur son orthodoxie, sauva des passions et de la folie des hommes l'auteur de *la Théodicée*. Dans la différence de conduite de ces deux grands hommes est tout entière la différence de leur caractère et celle de leur philosophie et de leur mission. « Et moi, ajoute M. Cousin, que ferais-je à cette heure, si ces deux paisibles mariniers qui marmottent entre eux voulaient me jouer le même tour ? Il y a quinze ans, j'aurais fait comme Descartes ; je ferais aujourd'hui comme Leibnitz. Mais, grâce à Dieu, il n'est pas question de tout cela. » On ne saurait trop louer Dieu, en effet de ne plus exposer les philosophes, qui confient aux mariniers eux et leur fortune, à se voir forcés, le couteau sur la gorge, de choisir entre la *philosophie* de Descartes et celle de Leibnitz, dans un siècle où un philosophe, même peu orthodoxe, ne porte plus ni épée ni chapelet.

L'enseignement général, en Hollande, est réparti sur une échelle à trois degrés principaux, qui sont l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, et enfin l'enseignement supérieur. A ces trois degrés correspondent trois sortes d'établissements, les écoles primaires, les écoles latines ou gymnases, les universités. Entre les écoles primaires et les écoles latines sont deux autres sortes d'écoles, nommées écoles françaises et écoles intermédiaires. Les premières sont ainsi nommées parce que l'étude de la langue française est ajoutée au programme des cours des écoles intérieures. Les autres tirent leur nom, non pas de l'état de leur programme, qui est le même que celui des écoles primaires, mais de la position de fortune de ceux qui les fréquentent. Elles servent de transition entre les écoles primaires, qui sont gratuites, et les écoles latines, dont le prix assez élevé n'est pas abordable pour tout le monde. A côté et au-dessus des écoles primaires, il y a les écoles normales primaires, qui se recrutent des premières, et où les jeunes gens qui veulent entrer dans celles-ci comme maîtres reçoivent un enseignement spécial plus développé. Enfin, à côté des universités, il y a un établissement d'un caractère particulier qui tient son enseignement, à peu de chose près, au niveau

de celui des universités. mais qui n'a pas le droit de conférer les grades. les athénées. Ces athénées ont dû leur naissance à la suppression des deux universités de Harderwyk et de Franeker, dont les services n'étaient pas en proportion de ce qu'ils coûtaient.

Les trois caractères les plus frappants de l'instruction publique en Hollande sont l'absence complète de l'enseignement religieux positif dans les écoles, la substitution générale de l'externat au pensionnat. l'indépendance absolue des établissements scholastiques par rapport à l'État, sauf les athénées, qui, établis en dehors du système général et institués par le gouvernement, sont des établissements royaux. Les deux athénées de Deventer et d'Amsterdam, celui-ci très-ancien, font toutefois exception, et rentrent, comme tout le reste, sous la main municipale.

De ces différents ordres d'enseignement, le mieux constitué est l'enseignement primaire. Les écoles latines méritent trop bien leur nom. « Leur système, dit M. Cousin, ne prépare guère que des docteurs et des théologiens. » Encore faut-il croire que ces théologiens ne sont guère préparés que sur la connaissance du latin car nous avons vu que l'enseignement dogmatique de la religion était exclu du programme des écoles hollandaises, et l'on peut ajouter à cette exclusion, pour les écoles latines en particulier, celle de la philosophie, qui n'y est pas représentée par un cours spécial. Les langues vivantes, les sciences naturelles et mathématiques, y végètent dans une défaveur qui équivaut presque à un abandon complet. Les universités, qui reprennent l'enseignement au point où l'abandonnent les écoles latines, pour le généraliser et le pousser à son apogée. se ressentent nécessairement de ces lacunes laissées dans l'enseignement du degré immédiatement inférieur. Une autre particularité à remarquer dans le système des écoles latines, c'est que chaque branche d'études y a son professeur spécial, et que chaque professeur suit ses élèves d'année en année et parcourt avec eux tout le cercle de travaux qu'ils doivent épuiser. Les Hollandais, dont le génie pratique est avant tout, sont pénétrés mieux que personne au monde de ce principe que le but capital et final de l'instruction est l'éducation. Former des hommes, voilà ce qu'il y a à faire. Et néanmoins, c'est chez eux, et chez eux seulement, que l'enseignement universitaire a fait divorce complet avec l'enseignement moral et religieux. C'est chez eux en outre qu'à cette première

dérogration aux règles qui, en matière d'instruction publique, règnent avec le plus d'empire chez les autres peuples, appuyées qu'elles sont sur des superstitions plus enracinées et plus susceptibles, on ne craint pas d'ajouter un dernier et mortel relâchement en substituant au pensionnat l'externat qui paralyse absolument l'action directe, raisonnée et suivie, du maître sur le cœur et l'esprit de l'élève : chose remarquable, comme le fait observer M. Cousin, chez l'un des peuples les plus moraux et les plus religieux de la terre. Toutefois nous ne devons pas trop nous en étonner, nous qui avons la contre-partie exacte de ces institutions et de leurs résultats dans les institutions et les résultats diamétralement contraires. Dieu sait quelles vertus civiques et évangéliques croissent et bourgeonnent chaque jour entre le cachot et la chapelle de nos colléges !

Mais il y a des considérations à l'aide desquelles s'expliquent les succès obtenus en Hollande par le système hollandais. Nous indiquerons d'abord, quant au détail, le soin pris par les professeurs de ramener en toute occasion l'esprit de leurs élèves aux principes éternels et universels de religion et de morale ; ensuite, et par une prévoyance qui saisit les choses de plus haut, le discernement sévère apporté dans le choix des chefs d'établissements, et la latitude presque sans bornes qui leur est laissée dans l'exercice de leurs fonctions. On a bien compris que le nerf de l'éducation publique n'étant pas dans l'organisation du système qui y est appliqué et dans un corps général de prescriptions émanées d'une autorité centrale qui y préside, devait être reporté ailleurs, et que son action devait rester d'autant plus libre qu'elle était plus isolée, plus individuelle, c'est-à-dire appuyée sur un concours moins imposant de forces. Quand M. Cousin dit au directeur d'une école primaire : « Pourriez-vous, monsieur, me donner communication du règlement de votre école ? — Monsieur, lui répond celui-ci, c'est moi qui suis le règlement. » En France, pays d'unité, de légalité, d'égalité, si l'État, ses proviseurs une fois nommés, abandonnait à leur pouvoir discrétionnaire les colléges qu'il leur confie, on ne manquerait pas de crier au privilège, à l'arbitraire, et de demander des garanties à la loi, au droit commun ; en France, pays de centralisation, on repousserait bien loin l'idée de faire d'un homme le grand ressort d'une machine aussi compliquée

et aussi difficile; mais toutes les forces de la grande machine de l'État seront appelées chaque jour à intervenir dans le déplacement d'un fétu. En France, on aime les perspectives bien alignées, les coups d'œil uniformes; et par suite, les théories, les abstractions, les systèmes, parce que sur ce terrain les obstacles se laissent faucher comme de l'herbe, rien ne résiste. Grâce à cette passion pour l'uniformité, c'est la loi qui fait tout chez nous. L'homme n'y est rien, n'y peut rien, la loi l'a dépouillé. Ne vous étonnez pas de voir dans tous nos collèges, des Pyrénées à la Manche, un même mouvement s'exécuter à la même heure, sur un même signal. C'est le règlement qui tire le cordon des cloches. La loi en France a tout envahi, elle a pénétré partout: elle règne, gouverne et administre. Et ce n'est pas tout; sa sollicitude n'a rien dédaigné: elle sonne les cloches, comme nous venons de le voir, et compose des médicaments. Elle est elle-même la panacée universelle; et chaque jour encore on lui reproche des négligences! Bientôt on l'enverra cultiver les champs. L'homme, donnant sa démission, n'aura plus qu'à se croiser les bras et à la regarder faire.

Quand on considère cette disposition toute française, on est étonné de voir que les communications à la vapeur aient tant de peine à s'établir en France. La vapeur, c'est comme la loi: une chose aveugle et brutale qui va droit devant elle, sur un terrain nivelé, sans se détourner jamais, sans prendre garde à rien, sans tenir compte de rien. Une fois lancée, elle brise ou renverse tout ce qui se rencontre sur son passage, et se briserait elle-même contre plus fort qu'elle plutôt que de reculer ou de s'arrêter à temps. C'est souvent le bon sens qui se rencontre sur le passage de la loi, comme M. Cousin l'a fort bien démontré au sujet de certaines parties de notre loi sur l'instruction publique; mais malheureusement, contre elle le bon sens n'est pas le plus fort.

Il y a trois parties distinctes dans l'ouvrage dont nous nous occupons. La première est consacrée à l'observation des faits, à l'inspection des écoles et à la discussion des pratiques, car nous ne voulons pas dire des systèmes, qui y sont suivis. Cette partie est purement analytique. L'autre, plus théorique, reprend les procédés généraux d'enseignement dans leurs bases, les apprécie, les compare, en suit l'histoire dans le développement



de la législation hollandaise, en tant qu'elle y a concouru. On y voit tout ce qui a été fait pour assurer le sort de l'instruction publique et des hommes qui s'y sont voués. M. Cousin a apporté dans l'exposé des faits, comme dans la discussion des questions qui s'en détachent, une richesse de connaissances, une maturité d'homme-pratique, une lucidité et une netteté d'esprit qui mettent ses lecteurs en pleine possession de la matière. La troisième partie contient des documents officiels.

Nous ne nous sommes pas arrêté avec M. Cousin, à son passage en Belgique, pour jeter avec lui un coup d'œil sur les chefs-d'œuvre des maîtres flamands et sur les sculptures en bois que renferment les musées et les églises d'Anvers ; mais puisque nous nous sommes engagé dans les Pays-Bas et dans l'instruction publique, nous n'en sortirons pas sans nous occuper un moment de quelques travaux historiques de M. Altmeyer, professeur à l'université libre de Bruxelles. Un livre produit par la Belgique est chose rare ; aussi M. Altmeyer n'est-il pas Belge, et l'université libre ne l'est-elle pas sans conteste. Fondée en dehors du système d'organisation de l'instruction publique du pays, en butte à des hostilités actives et puissantes, elle ne doit son existence et son maintien qu'à l'assistance municipale. Ainsi, bien qu'appuyée sur une institution éminemment vivace et propre à la Belgique, elle n'y a pas ses racines dans le sol, elle n'y est que tolérée, et le moindre des revirements qui travaillent sans cesse les corps électifs peut lui ravir cette existence précaire. Elle est aujourd'hui une dérogation, une superfétation ; demain elle peut n'être plus rien. Enfin, ce qui achève de la rejeter en dehors de ce qui caractérise la nationalité belge, c'est qu'elle étudie et qu'elle fait des livres. Il faut, comme on le voit, se hâter de les saisir au bond, si l'on veut s'en faire une idée avant que la nationalité belge les ait étouffés dans leur germe.

S'il y a pour l'université libre des inconvénients inhérents à son origine et à sa position en dehors du droit commun, elle y trouve des compensations dans la facilité qu'elle a de s'affranchir du joug des routines communes. Elle s'est attachée à suivre le mouvement des idées françaises, et elle est pour nous en Belgique comme une sorte d'avant-garde, ou plutôt comme une sentinelle perdue. Elle a peut-être fait en cela un acte d'héroïsme plutôt que de discernement. Outre qu'elle prêche dans le désert,

les emprunts qu'elle nous fait pourraient bien n'être pas toujours dignes des honneurs de l'exportation. Je donnerais, par exemple, pour une page de l'*Histoire de la hanse teutonique* de M. Altmeyer, qui n'a aucune prétention à représenter quelque chose, toute son *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité*, qui représente tout ce qu'il y a de confus, de vide et de déclamatoire dans les prédications de nos apôtres de la religion de l'avenir et de l'humanité. La philosophie de l'histoire à ce point de vue est devenue, en France, un lieu commun facile et fastidieux. C'est un texte banal sur lequel se ruent les imaginations faméliques, une idée toute trouvée pour ceux qui n'ont pas une idée, une science toute faite à l'usage de ceux qui n'ont rien appris et qui voudraient bien avoir l'air de savoir tout en esquivant la dure nécessité d'apprendre. Quand on n'a su employer les huit années qu'on a passées sur les bancs qu'à se lester d'un fonds solide de paresse, d'ignorance et de vanité, au sortir de là, faute d'être bon à quelque chose, on se fait philosophe et grand-prêtre de l'humanité. Rien n'est plus facile, et il n'y faut pas grande préparation. Il ne s'agit que de prendre un ton d'oracle, d'ouvrir une grande bouche et de souffler beaucoup de vent. On enveloppe sa nullité de deux ou trois phrases vagues, emphatiques et sentencieuses, qu'on retourne en tout sens, qu'on débite à tout propos, et, sous cette draperie d'emprunt, le cancre de collège devient un penseur et un apôtre. Voilà comment les choses se passent généralement en France. La Belgique, à ce qu'il paraît, n'en est pas encore venue à ce point. Là, les hommes qui ont des études et de la science ne craignent pas de les employer à remplir ces ballons que nous leur envoyons gonflés seulement de forfanteries humanitaires et de ridicules vanités. Des esprits nourris de travaux sérieux et positifs se laissent saisir par la trombe de ces vacuités sonores qui passe sur leur tête et les arrache au fructueux sillon qu'ils avaient commencé à ouvrir pour les emporter dans le vide. Ils y sèment tout leur savoir lentement amassé; mais tout cela meurt sans produire, faute de pouvoir prendre pied en terre, car le vide est stérile. Ce qu'il y a de mieux à faire en lisant l'*Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* de M. Altmeyer, c'est donc de ramasser grain à grain toute l'érudition qu'il y a dépensée, et de la dégager du

milieu où il l'a placée , pour la replanter en un lieu meilleur.

Malgré le mépris un peu cavalier que M. Altmeyer affecte , dans la préface de son *Introduction* , pour les *chroniques arides et les petits mémoires de quatre pages au moins et de seize au plus* , sans couleur ni saveur philosophiques , nous faisons assez de cas de son *Histoire de la hanse teutonique dans ses relations avec la Belgique* , qui , il est vrai , est une brochure dont le texte remplit jusqu'à cinquante-deux pages. Les chroniques , si arides qu'elles soient , et les petits mémoires ne sont pas à dédaigner , parce que ce sont là les sources de l'histoire ; et c'est grâce à leur dédain superbe pour ces petites choses , que tous nos faiseurs de philosophie humanitaire vont ensevelir leur ignorance dans des rêveries creuses , dans des systèmes sans base et qui ne portent sur rien , dans une emphase de langage où les mots sont bien forcés de tenir la place des idées absentes. M. Altmeyer , qui n'a pas les mêmes raisons pour exprimer le même dédain , et qui s'est nourri du lait de la science , ne devrait pas mordre les mamelles où il l'a sucée , ni leur reprocher leur aridité. De la part des autres , c'est sottise ; de la sienne , c'est ingratitude. Il sait bien qu'avant d'avoir une philosophie de l'histoire , il faut avoir une histoire , et qu'il n'y en aurait pas s'il ne s'était jamais rencontré de chroniqueurs pour nous transmettre la mémoire des faits. Il sait bien en outre que l'histoire est une , car il n'y a qu'un genre humain , et qu'il ne dépend de personne de faire l'histoire autre qu'elle est ; tandis que la philosophie de l'histoire est ce qu'on veut la faire , selon le point de vue où l'on se place , et n'a d'autre valeur que celle de l'intelligence qui s'en est emparée et qui la fléchit à son gré dans un sens ou dans un autre. L'histoire a donc une autorité absolue , irrécusable , souveraine. La philosophie de l'histoire n'a qu'une autorité éventuelle , contingente , et qui ne lui appartient pas en propre . car elle n'existe pas par elle-même , mais par l'ouvrier qui la tire des entrailles de l'histoire , quand il ne la tire pas de son imagination. Elle varie par conséquent selon les temps , les lieux ou les hommes ; l'histoire au contraire , quelle que soit la main qui y touche , est immuable en elle-même. Où donc la philosophie de l'histoire a-t-elle pris le droit de dédaigner les chroniques et autres monuments écrits sans lesquels elle n'existerait pas , et qui existent et se recommandent

fort bien sans elle ? Comment peut-elle appeler arides les flancs qui l'ont portée et qui sont destinés à bien d'autres enfantements du même genre ? inépuisables et impérissables flancs qui voient chaque jour périr et se renouveler leurs fruits, sans jamais tarir ni se renouveler eux-mêmes. D'où vient, pour parler un langage d'école qui est ici à sa place, que le conséquent fait fi de l'antécédent ; l'interprétation, du texte interprété ? D'où vient que la chose arbitraire, individuelle, contestable, insulte à la chose fixe, universelle, essentielle ? Historiens philosophes, reconnaissez que l'histoire toute nue est bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à produire la philosophie de l'histoire. Et comme vos systèmes ne sont obligatoires pour personne, tandis que l'histoire a en elle-même sa force et son autorité propres, laissez-nous le droit de l'étudier en dehors de vos systèmes, dans les chroniques arides et les mémoires petits ou grands. Laissez-nous, monsieur Altmeyer, le droit de lire votre *Histoire de la hanse teutonique*, qui ne mérite pas d'être traitée avec le dédain que nous lui aurions témoigné sur parole et avant tout examen, si nous nous en étions tenus aux suggestions de la préface de votre *Introduction* ; et parce que nous nous serons montrés satisfaits, ne nous appelez pas gens *futiles et niais*. Bien que cette histoire ne compose qu'une brochure très-mince, le cadre étroit où nous devons enfermer nos jugements sur un assez grand nombre d'ouvrages ne nous permettant d'exprimer que des opinions très-sommaires, nous regrettons de n'en pouvoir donner une analyse ; mais nous la recommandons très-spécialement à tous les hommes qui s'occupent d'histoire. Elle est le fruit de recherches neuves et très-curieuses, au résultat desquelles M. Altmeyer a su conserver pour le lecteur tout l'intérêt qu'il y avait porté lui-même.

A ces deux ouvrages il en a joint un troisième, beaucoup plus volumineux ; c'est un *Précis de l'Histoire ancienne*. Rien n'est difficile à faire comme un précis, et aucun travail n'exige plus d'abnégation et de désintéressement de la part de son auteur, car aucun n'est plus stérile en renommée, en dédommagements d'amour-propre. Pour l'entreprendre, il faut être touché, avant tout, de l'ambition d'être un homme utile, et borner à cette satisfaction tout ce que l'on attend du succès. M. Altmeyer, tout en conservant au sien la forme élémentaire d'un livre destiné



aux universités et aux collèges , s'est efforcé de l'élever au niveau où les travaux récents de la France et de l'Allemagne ont fait parvenir les connaissances historiques. Son récit , qui emprunte à toutes les sources que ces travaux ont ouvertes , philologie , législation , architecture , etc. , est rapide , substantiel et plein. Mais nous aimons généralement assez peu ces chapitres qu'il met à la fin de ses résumés sur l'histoire de chaque peuple et qu'il intitule : généralités sur la Grèce , généralités sur l'histoire romaine , etc. C'est encore là de l'histoire à la manière des prophètes. A ces hauteurs , chacun voit ce qu'il veut voir , et personne n'est tenu de prendre pour argent comptant ce qu'on lui présente. L'historien peut s'élever sans doute pour étendre son horizon et lier dans des vues d'ensemble ce qu'il a parcouru en détail ; mais il ne doit jamais quitter la terre , car c'est sur la terre que se joue , comme on dit , le drame de l'histoire , et non dans les nuages.

A. B.

---

---

# ADÉLAÏDE,

## MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

---

### I.

Je suis née à l'île Bourbon en 1760, de parents français établis depuis longtemps dans cette colonie. Mon père y tenait un rang élevé parmi les négociants; il avait de grands magasins d'épicerie et de marchandises de l'Inde, une belle habitation à Saint-Denis, et beaucoup d'esclaves des deux sexes pour le service de sa maison. Je venais d'atteindre ma septième année. lorsqu'un matin, en me réveillant, je vis près de mon petit lit de bambou une jeune mulâtresse esclave, appelée Marie-Rose, qui pleurait à chaudes larmes. Marie-Rose avait été élevée dans la maison de mes parents; et, grâce à son bon naturel, à son esprit intelligent, elle possédait toute la confiance de mon père, qui l'avait exclusivement chargée de prendre soin de moi, devoir dont elle s'acquittait avec un zèle infatigable et une tendresse vraiment passionnée. Surprise de son chagrin, je lui en demandai la cause avec une curiosité d'enfant. Elle fut longtemps à ne me répondre que par des sanglots; enfin, avec des mots entrecoupés, elle me dit: « Pauvre chère petite, ta mère est morte en te mettant au monde, et voilà que ton père vient de mourir aussi; à présent, il ne te reste plus que Dieu au ciel et Marie-Rose sur la terre. » A ces tristes paroles, je me mis à fondre en larmes, moitié par sympathie pour la douleur de Marie-Rose, moitié parce que je compris d'instinct que la mort était une absence sans retour, et que je ne reverrais jamais mon père.

Deux jours après, Marie-Rose m'emmena hors de la maison, et s'embarqua avec moi sur un gros bâtiment marchand appartenant à la compagnie des Indes, et qui faisait voile pour la France. J'ignorais le motif de cette subite expatriation, et je ne m'en inquiétais guère; mais je m'attristais en voyant les larmes que ma bonne versait toujours, et je lui demandais souvent quand nous verrions la terre, des maisons et des bois. Enfin, après une traversée de quatre mois, nous atteignîmes les côtes de la Basse-Bretagne, et nous débarquâmes à Lorient.

Fondée par la compagnie des Indes orientales, qui y avait établi l'entrepôt exclusif de son commerce, la ville de Lorient était, avant la dissolution de cette compagnie, une des villes les plus riches et les plus animées de la France. Chaque année, durant la saison des armements, et surtout pendant celle où se faisait la vente des denrées coloniales, on voyait y affluer un concours prodigieux d'étrangers venus de presque toutes les parties de l'Europe, les uns comme négociants, pour approvisionner leur maison de commerce des produits de l'Inde, les autres comme simples curieux, pour prendre part aux fêtes brillantes dont la ville était alors le théâtre. Une de ces ventes périodiques, annoncées à l'avance par tout le royaume, venait de s'ouvrir lorsque nous mîmes pied à terre, le 25 mai 1767. Je me rappelle encore la vive admiration dont je fus saisie en débarquant. Le port avec ses beaux magasins, encombrés de toutes les richesses de la Chine, du Bengale, des côtes du Coromandel et de Malabar, ressemblait à l'un de ces bazars splendides et merveilleux dont parle l'auteur des Mille et une Nuits. Depuis la balle de café et celle de coton, depuis la papaye confite, si douce au goût, jusqu'aux achars que le palais blasé d'un Indien peut seul supporter, depuis le thé et l'indigo jusqu'aux somptueuses étoffes de la Perse, enfin, depuis le simple collier de pois d'Angole jusqu'aux diamants de Golconde, toutes ces productions variées du sol le plus admirablement fertile se trouvaient étalées aux yeux d'une foule avide et curieuse qui circulait à l'entour. Des négociants français à l'air affairé, des négociants indiens suivis de leurs esclaves noirs, des officiers de terre et de mer, de modestes bourgeois mêlés aux fiers gentilshommes campagnards, des femmes de tous rangs, mais pour la plupart vêtues comme elles le sont à Lorient, avec le luxe colonial et l'élégance

française, tout cela allant, venant, se pressant devant les magasins, et formant les plus piquants contrastes de figures et de costumes, tel fut le spectacle qui, dans l'enceinte du port, s'offrit à nos regards ; tandis qu'à l'horizon se déployait une ligne immobile et majestueuse de navires, et qu'un grand nombre de légères chaloupes cinglaient à pleines voiles de la rade au port, et du port à la rade. Le mouvement continuel des marins de service, des acheteurs et des marchands, le bruit du calfat mêlé à la voix de quelques chanteurs ambulants qui criaient à tue-tête des couplets en l'honneur de la compagnie des Indes, enfin, ce mélange d'activité, d'industrie et de richesse était bien fait pour inspirer une sorte d'ivresse à des gens qui, depuis quatre mois, n'avaient vu qu'une mer sans rivage. Pour ma part, je fus transportée de joie, et, dans mon délire enfantin, je tendis les deux bras à cette terre étrangère où j'abordais, pauvre orpheline, n'ayant qu'une humble esclave pour appui et pour guide.

Au lieu de se promener dans le port, et malgré mes instantes prières, Marie-Rose me fit traverser rapidement la foule et gagner la ville. Elle avait eu soin, préalablement, de substituer à mon fourreau noir la plus belle de mes robes de mousseline, et de me coiffer d'un madras rouge dont l'éclatante couleur faisait ressortir avec avantage, disait-elle, les boucles noires de mes cheveux et la blancheur de mon visage. Tandis qu'entraînée contre mon gré, je marchais, par dépit, avec toute la mauvaise grâce possible, ma bonne m'apprenait pour la première fois que j'allais paraître devant un ancien ami de mon père, un monsieur bien riche, et elle me recommandait vivement d'être douce, gentille, caressante, enfin de bien me conduire dans cette entrevue. Sur une indication qu'on nous donna, nous nous arrêtâmes, au milieu de la principale rue de la ville, devant une maison de belle apparence. Un laquais sans livrée, mais élégamment vêtu, nous ayant demandé à qui nous voulions parler, Marie-Rose prononça le nom inconnu pour moi de M. Laurenty, et ajouta : « Dites-lui que c'est la petite Adélaïde Sainville qui arrive de l'île Bourbon. » Peu de minutes après, le domestique nous conduisit vers le cabinet de son maître. Ma bonne paraissait fort émue. Quant à moi, j'étais joyeuse et sans crainte ; car j'avais eu le temps de contempler en passant une



longue enfilade de pièces magnifiquement meublées, et l'aspect du luxe divertissait mes yeux et caressait agréablement mon imagination.

A mon entrée dans le cabinet, où je remarquai des tableaux, des bustes en marbre et beaucoup de livres, un homme qui me parut bien vieux, quoiqu'il n'eût guère plus de cinquante ans, et dont l'air était à la fois aimable et grave, me tendit les bras en proférant une exclamation bienveillante. Je me jetai à son cou, et je l'embrassai avec une effusion naïve. Enchantée de ce début, Marie-Rose pleurait de joie et nous regardait en silence ; mais à défaut de paroles, elle faisait une quantité de gestes, et sa pantomime était si expressive que M. Laurenty en parut vivement touché. Tour à tour, la pauvre fille se posternait aux pieds de mon nouveau protecteur, et restait devant lui les mains croisées dans l'attitude d'une personne en prières ; puis, se relevant, elle plaçait de force autour de ma taille les deux bras de M. Laurenty, comme pour lui faire entendre que j'étais son enfant et qu'il devait prendre, en quelque sorte, possession de moi. Enfin, ayant recouvré la faculté de parler, elle en usa avec une vivacité extraordinaire, et termina un long discours que je ne compris pas bien, en présentant à M. Laurenty un portefeuille de maroquin rouge. Mais avant qu'il le prit de sa main, elle-même l'ouvrit et en tira une lettre pliée sans cachet, qu'elle couvrit aussitôt de baisers et de larmes, et qu'elle remit aux mains de M. Laurenty. J'étais attentive à toute cette scène, bien que le sens m'en échappât, ouvrant de grands yeux, et les fixant tantôt sur ma bonne, tantôt sur l'heureux propriétaire des belles choses qui m'environnaient. Lorsque M. Laurenty eut pris et déployé la lettre, qui, comme je l'ai su plus tard, avait été écrite par mon père à son lit de mort, une expression profondément triste se peignit sur ses traits, et il s'écria à plusieurs reprises avec l'accent d'une douleur sincère : « Pauvre Sainville, malheureux Sainville ! » Il lut quelques secondes, pendant lesquelles Marie-Rose semblait dans l'attente et retenait sa respiration, comme par crainte de l'interrompre. Dès qu'il leva les yeux : « Vous acceptez, monsieur ! s'écria-t-elle avec une énergie que je ne saurais rendre. — Oui, j'accepte, répondit M. Laurenty en s'essuyant les yeux, car il pleurait ; et, se baissant vers moi, il m'embrassa avec une tendresse encore plus marquée que la pre-

mière fois. » — « Adélaïde, tu n'es plus seule au monde, me dit Marie-Rose d'un ton de voix solennel ; voilà monsieur qui est ton tuteur, et moi je suis là pour te servir. Dieu t'a fait retrouver un père, tu le remercieras, mon enfant. » Je commençai alors à comprendre, et quoique le mot de tuteur me fût inconnu, celui de père me fit pleurer.

Mon tuteur, c'est le nom que je donnai dès-lors à M. Laurenty, mon tuteur me prit par la main et me conduisit dans une chambre où se trouvait une jeune dame, si belle et si magnifiquement habillée que j'en demeurai toute ravie. C'était M<sup>me</sup> Laurenty. « Voici, lui dit son mari en me présentant à elle, voici, ma chère Lise, une jolie enfant dont vous prendrez soin pour l'amour de moi ; je vous dirai bientôt qui elle est. » A ces mots, la dame, se récriant vivement sur la beauté de mon visage, me prit dans ses bras et me caressa avec une extrême pétulance ; puis, presque aussitôt paraissant fatiguée de ma visite, elle pria son mari de passer avec moi chez Clémentine.

Clémentine était une petite fille de dix à onze ans, unique fruit d'un premier mariage de mon tuteur. Grande pour son âge, elle avait une figure pâle et fluette dont l'expression de sérieux compassé fit tourner subitement en répugnance et en crainte mes joyeuses impressions. Mon tuteur nous ayant laissées ensemble, je demeurai toute déconcertée et n'osant faire un pas vers ma nouvelle compagne, qui, de son côté, restait muette et immobile. Ce ne fut qu'au bout d'une minute que, mon naturel reprenant le dessus, j'avancai mes deux bras autour de Clémentine pour l'embrasser. « Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle aussitôt en reculant d'un air de détresse, cette petite fille va me chiffonner ! » Une pareille terreur me parut si bizarre, à moi enfant de la nature, qui n'avais jamais craint de déchirer mes plus belles robes et dont tous les mouvements étaient spontanés, que je partis d'un éclat de rire ; mais la toilette toute nouvelle et un peu étrange pour moi de ma compagne, dont j'examinai alors curieusement les détails et l'ensemble, ne tarda guère à m'imposer une sorte de respect.

Clémentine avait les cheveux poudrés à blanc, crépés et relevés avec des nœuds de ruban orange. Sa robe en pekin de même couleur, bien serrée au corsage, était gonflée sur les hanches par une jupe baleinée. Une espèce de collier de velours noir

serrait son cou et lui imposait une immobilité permanente. Enfin, ses petits bras, revêtus d'une manche étroite qui descendait jusqu'au coude, étaient en cet endroit entourés d'une manchette de dentelle noire qui les faisait paraître encore plus maigres et plus effilés. Après avoir contemplé de tous mes yeux cette parure si différente de notre léger costume créole, et dans laquelle Clémentine se tenait aussi droite qu'une poupée plantée sur un bâton, je repris la parole sans cérémonie : « A quoi donc allons-nous jouer ? — Je ne reçus aucune réponse. — Tu ne veux donc pas jouer ? dis-je de nouveau. — Non, répartit sèchement Clémentine ; ce n'est pas encore l'heure. » Alors sans plus m'accorder un seul regard, elle s'installa sur sa chaise comme pour une longue séance, et tirant d'un joli coffre en laque une bande de feston, un dé et des ciseaux en or, elle se mit à travailler avec un air d'activité et de plaisir qui me parut peu bienveillant pour moi. Voyant mes avances si complètement repoussées, je me suis mis à bouder, puis à pleurer, et je courus me plaindre à ma chère Marie-Rose du mauvais accueil que j'avais reçu.

Je placerai ici les détails que j'ai appris dans la suite sur la vie et le second mariage de mon tuteur. Il était d'origine créole et fils d'un riche propriétaire de l'île Bourbon, qui le maria fort jeune encore à une femme non moins riche que lui. Après la mort de son père, obligé de gouverner seul ces deux immenses patrimoines, il ne tarda pas à trouver une pareille charge trop pesante. La nature de son esprit le rendait peu capable des soins assidus et minutieux qu'exige le maintien ou l'agrandissement d'une fortune coloniale ; il aimait les livres et l'étude, et passait la plus grande partie de son temps à écrire en prose et en vers. Ces goûts, si éloignés de ceux de nos compatriotes, ne tardèrent pas à l'isoler de toute société, et à lui attirer même une sorte de ridicule de la part de la foule qui ne les comprenait pas. Au milieu de la vie de nabab qu'il menait, de la considération que lui procuraient à la fois ses richesses et le bon usage qu'il en faisait. au milieu des jouissances d'un luxe inconnu en Europe. il s'attristait de ne rencontrer près de lui aucune sympathie intellectuelle ; il se renfermait seul, fuyant la compagnie de ses voisins, qui ne connaissaient d'autre passe-temps qu'un jeu effréné ou une oisiveté absolue. Son unique plaisir était d'épier

l'arrivée de quelque personne venant de France, avec laquelle il pût s'entretenir de science et de philosophie, des gens de lettres et des savants de Paris. C'était vers Paris que se tournaient incessamment ses regards et son affection ; il aurait voulu quitter la colonie et aller s'y établir, et il faisait pour cela mille projets qu'il abandonnait l'un après l'autre, vaincu par les difficultés de l'exécution. Enfin, après de longues années, le principal obstacle à l'accomplissement de ce désir ayant disparu par la mort de M<sup>me</sup> Laurenty, mon tuteur s'occupait de réaliser en capitaux toutes ses propriétés : habitations, raffineries de sucre, esclaves, il vendit tout, à perte et sans regret ; il donna sa démission de la place de conseiller attaché au gouvernement de la colonie, charge qu'il exerçait depuis longtemps et dont le titre honorifique lui fut conservé ; puis, croyant voir s'accomplir le plus cher de ses rêves, il dit pour toujours adieu au sol natal, et s'embarqua avec sa fille unique sur un vaisseau de la marine royale qui toucha terre au port de Lorient. M. Laurenty n'avait jamais vu la France ; l'envie de savourer peu à peu, en quelque sorte, ce plaisir tout nouveau pour lui, le retint plusieurs mois sur la côte de Bretagne. Son intention n'était point de s'y fixer ; il aspirait vers Paris comme vers le centre de la littérature et du bon goût. Mais une circonstance purement fortuite changea toutes ses idées à cet égard.

A peu de distance de Lorient et non loin de la mer, sur le penchant d'une haute colline, on voit un vieux château avec quatre tourelles et un pont-levis. Cet antique manoir, abrité au nord par une épaisse forêt, et ayant à ses pieds un joli village, de beaux champs de sarrasin et une petite rivière qui serpente dans des prairies plantées de pommiers, appartenait, à l'époque où mon tuteur vint en France, à un gentilhomme appelé le marquis de Kervarek de Lampestras. Ainsi que la plupart des nobles de la Basse-Bretagne, le marquis se disait issu en droite ligne de Bertrand Duguesclin, et se montrait fort orgueilleux de cette origine. Quoiqu'il ne possédât pour toute fortune que son vieux château de Lampestras, dont le mince revenu ne suffisait pas à payer d'anciennes dettes, il affectait les manières d'un gentilhomme riche, dévastant les terres de ses vassaux avec une meute de chiens maigres, donnant des diners, où, à défaut de bonne chère, on buvait jusqu'à tomber sous la table, et ne s'in-



quiétant jamais de rétablir la balance entre l'actif et le passif. De cette manière, il arriva que le château de Lampestras, grevé d'hypothèques, ne parut bientôt plus une assez bonne caution pour de nouveaux emprunts, et que le gentilhomme breton, réduit aux abois, menacé d'être exproprié, prit le parti de vendre lui-même son domaine. Le château fut affiché et mis aux enchères dans toutes les études de la province. Mais, à la grande surprise des acquéreurs qui se présentèrent, le marquis stipulait, pour clause principale, qu'un vieux colombier qui occupait le beau milieu de la cour d'honneur, serait excepté de la vente, et resterait sa propriété personnelle à perpétuité, son projet, disait-il, étant d'y établir sa demeure. Cette étrange fantaisie fournissait matière à toutes les conversations de la ville de Lorient. Mon tuteur en entendit parler; et comme, à l'exemple des moralistes anglais dont les livres étaient une de ses lectures favorites, il avait un goût prononcé pour les originaux, il voulut connaître le gentilhomme de qui tout le monde s'égayait, et faire des observations personnelles sur ce singulier caractère. Un matin, montant seul en voiture, il prit la route de Lampestras, et s'y présenta comme acheteur.

Pour montrer que sa résolution était sérieuse et invariablement arrêtée, le marquis de Kervarek se trouvait déjà installé dans l'obscur et étroite demeure qu'il avait choisie, et dont les habitants naturels, dépossédés, volaient tristement par bandes à l'entour. Le marquis reçut M. Laurenty du plus haut de ses airs de gentilhomme, et lui dit : « Monsieur, vous n'ignorez pas sans doute mes conditions ?— Oui, monsieur, répondit mon tuteur en souriant; mais j'espère que vous y renoncerez; j'aime à être tout à fait chez moi; d'ailleurs ce colombier masque une belle vue, et mon intention serait de l'abattre. »

Ces mots soulevèrent dans l'âme du marquis une violente indignation, et il s'écria : « Un colombier ! monsieur, un colombier ! C'est le donjon de Lampestras ! c'est une tour bâtie il y a plus de cinq siècles, dont mes ancêtres et moi nous avons pu faire tel usage que nous voulions, mais qui n'en demeure pas moins vénérable. » Et frappant du pied, il ajouta : « Ici dessous, monsieur, est la chambre où nous faisons garder nos archives, et à la porte de laquelle, de temps immémorial, nous nous asseyons le soir de Saint-Yves pour recevoir l'hommage de nos

vassaux. Ne pas savoir respecter des murailles noircies par le temps, parler d'abattre à tort et à travers, c'est le propre d'un parvenu qui s'imagine que tout dans le monde est, comme lui, né d'hier, et peut disparaître sans inconvénient ! Savez vous, monsieur Laurent ou Laurenty, peu m'importe, que les armoiries de Bertrand Duguesclin sont sculptées sur ce que vous appelez un colombier ! Savez-vous que la charte des droits seigneuriaux des sires de Lampestras en réserve exclusivement l'exercice aux seuls possesseurs de cet antique donjon, et que je ne suis pas homme à les vendre, fût-ce à quelqu'un du nom de Rohan !

Cette véhémence sortie, loin d'émouvoir mon tuteur, le réjouit au contraire comme un trait vraiment curieux de parfaite originalité. Après quelques mots qui apaisèrent le gentilhomme irrité, il se disposait à sortir et à descendre l'espèce d'échelle qui, dressée extérieurement contre le mur de la tour, conduisait à l'habitation du marquis de Kervarek, lorsqu'un grand rideau de serge verte, qui divisait en deux cette unique chambre, s'ouvrit et s'écarta brusquement. Une jeune personne de dix-huit ans à peu près, belle de taille et de visage, parut, et s'écria d'un ton décidé : « Comment, mon père, vous êtes bien résolu à n'avoir pour moi et pour vous d'autre demeure que ce grenier ! Je suis fière aussi de notre nom ; mais ne doit-il pas nous suivre partout, et qu'avons-nous besoin de nous enterrer ici ? » Après cette apostrophe d'une impétuosité toute bretonne, la jeune fille s'arrêta et rougit, comme si elle se fût aperçue tout à coup de la présence d'un étranger.

Tandis qu'elle baissait les yeux, mon tuteur examinait avec soin sa figure et toute sa personne. Malgré quelque chose d'un peu mutin dans l'expression du visage, M<sup>lle</sup> de Kervarek était vraiment charmante. Elle avait une robe de soie brune dont la couleur passée et les nombreuses reprises attestaient l'ancienneté ; mais ce vêtement, presque usé, était d'une propreté si rigoureuse et s'adaptait si bien à la taille élégante de celle qui le portait, qu'elle n'eût pas paru plus belle dans une fraîche et splendide parure. Cette observation que mon tuteur fit au milieu de beaucoup d'autres le frappa vivement ; il crut voir dans cette manière de braver en quelque sorte la pauvreté le signe d'un grand sens, d'un esprit ferme et de toutes les qualités sé-

rieuses. En revenant à la ville, l'image de M<sup>lle</sup> de Kervarek, si belle et si grande dame malgré l'infortune, l'occupait et le faisait rêver. Ses rêves le menèrent à un projet que sa raison eut d'abord peine à admettre, mais qu'il lui fut impossible de repousser. Enfin, quoique mon tuteur eût déjà cinquante ans et qu'il fût en toute chose d'une grande prudence, il pensa à un second mariage. Dans l'admiration que lui inspiraient les écrits de J.-J. Rousseau, il s'était pris d'une sorte de passion pour les deux héroïnes du roman de *la Nouvelle Héloïse*, et il avait fait peindre par un artiste habile, et placer dans sa chambre, les portraits de Julie d'Étanges et de sa cousine. Or, il se trouva par hasard que les traits de M<sup>lle</sup> de Kervarek offraient quelque ressemblance avec la figure idéale de Claire, qui était sa prédilection; et cette circonstance, légère pour tout autre, influa d'une manière assez forte sur sa détermination. Il mit dans tout cela une précipitation qui étonna beaucoup de personnes, donnant ainsi lui-même, à ce qu'on disait, un exemple de singularité.

L'orgueil féodal du marquis de Kervarek ne tint pas contre l'immense fortune de M. Laurenty; il lui accorda sa fille sans prononcer le mot de mésalliance, et ravi au fond du cœur de n'être plus réduit à l'expédient d'habiter un colombier pour conserver ses droits seigneuriaux sur la terre de Lampestras, qui, peu de temps après, devint, par sa mort, la propriété de mon tuteur. Le premier acte de pouvoir qu'exerça sur lui sa jeune épouse fut de le décider à abandonner, pour l'amour d'elle, ses projets d'établissement à Paris, et à se fixer pour toujours dans la ville de Lorient, ville où elle se flattait de briller au premier rang, et de jouir, parmi des compatriotes, de tous ses avantages de naissance, que devait effacer ailleurs le nom roturier de Laurenty. C'est ainsi que mon tuteur, parti de l'île Bourbon pour aller vivre à Paris au sein de la philosophie et des conversations littéraires, finit, malgré ses résolutions, par s'établir dans une petite ville de Bretagne. Il était marié depuis six mois lorsque j'arrivai chez lui, et déjà on pouvait concevoir quelques doutes sur l'avenir de bonheur qu'il s'était promis à lui-même en formant de nouveaux nœuds.

Le caractère de sa jeune femme et le sien offraient des oppositions que la différence d'âge rendait encore plus vives.

M<sup>lle</sup> de Kervarek, quoique bonne au fond, avait les goûts légers, une humeur fantasque, et le penchant le plus prononcé pour les plaisirs du monde, le faste et la dépense. Mon tuteur, au contraire, n'aimait ni le bruit ni les fêtes; sa plus grande jouissance était de passer les heures dans sa bibliothèque, et de trouver le soir un petit cercle d'amis à qui il pût lire les morceaux de vers ou de prose qu'il avait composés dans la journée. D'abord étonné du peu de sympathie qui existait entre lui et la femme que, sur sa physionomie, il s'était plu à décorer de toutes les qualités qu'il préférait, il essaya de lui inspirer le goût des occupations sédentaires et de lui apprendre à vivre agréablement chez elle. Mais M<sup>me</sup> Laurenty, tantôt riant, tantôt se fâchant, résista aux avis; et ses inclinations mondaines, que la mauvaise fortune avait irritées en les contrariant, l'emportèrent de toute leur force dans le tourbillon des plaisirs bruyants. Mon tuteur, en homme faible et amoureux, céda; insensiblement il s'habitua à voir sa maison envahie du soir au matin par la belle compagnie de la ville, qui se pressait à ses bals, faisait honneur à ses soupers, mais ne lui donnait ni ces auditeurs intelligents et attentifs, ni ces interlocuteurs spirituels qu'il aurait trouvés dans les salons de Paris, et dont il s'était fait un besoin. L'amour qu'il ressentait, malgré son âge, lui adoucit quelque peu cette pénible déception, mais ne lui épargna pas les regrets.

## II.

Il y avait près d'un an que j'étais chez M. Laurenty, qui, dans ses soins et son affection, me distinguait à peine de sa propre fille, lorsque ma bonne m'apprit que nous allions partir toutes deux pour le couvent. En effet, mon tuteur craignant, non sans raison, que, s'il m'abandonnait à la seule direction de sa femme, mon éducation ne fût singulièrement négligée, avait pris la détermination de me confier à des mains étrangères. La maison religieuse dont il fit choix, sur sa grande réputation, fut celle des Dames de la Visitation du Saint-Sacrement, à Paris. Je n'ai pas perdu le souvenir des premiers jours que je passai dans cette retraite, et de la tristesse mêlée de dégoût que son aspect et les habitudes claustrales m'inspirèrent. Ces figures voilées, qui me paraissaient toutes vieilles, laides ou



Iléties , ce silence monotone , ces longues prières du matin et du soir , auxquelles mon cœur ne pouvait se joindre , une certaine odeur de renfermé que je retrouvais partout , dans les salles , dans les corridors , au parloir , enfin le manque total de caresses et d'empressement , tout cela saisit péniblement mon imagination , qui ne s'était point rebutée des incommodités d'un voyage sur mer et de la société des marins goudronnés. Je devins à la fois sauvage et languissante ; ma vivacité naturelle m'abandonna ; je refusais de partager les amusements de mes camarades. Tout , excepté les soins de Marie-Rose , m'était insupportable ; et , dans cet ennui que j'éprouvais pour la première fois de ma vie , l'image de mon pays natal . de son ciel coloré , de sa belle mer , de ses forêts parfumées , me revenait à la mémoire avec le souvenir de mon père , que j'appelais souvent tout haut , comme s'il eût pu m'entendre et venir à moi.

Quelques semaines suffirent pour triompher de cette misanthropie , si singulière dans un enfant de mon âge. Insensiblement je me laissai aller au train de vie , aux ébats et aux petites passions de mes compagnes. Les années se passèrent , et je grandis sans que la solitude me parût pesante , sans me tourmenter du monde et du sort qui pouvait m'y attendre. Une seule fois , durant l'espace de dix années , je reçus la visite de mon tuteur ; mais il ne cessait de veiller de loin aux progrès de mon éducation , et de se conduire envers moi comme un véritable père. Mes désirs étaient satisfaits par lui avec une prodigalité intarissable ; mes besoins n'avaient pas le temps de naître ; et , parmi mes compagnes , j'étais celle qui possédais le plus de ces bagatelles brillantes qui font le luxe d'une pensionnaire. Je jouissais des présents de M. Laurenty comme d'un bien qui m'appartenait légitimement , et dont sa main n'était à mon égard que la simple dispensatrice ; car , d'après les souvenirs que j'avais conservés de l'air d'opulence qui régnaît dans la maison de mon père , j'étais loin de me croire sans fortune. C'était pour moi une assez douce pensée ; mais l'orgueil et le sentiment précoce de l'indépendance n'y avaient aucune part : tout son charme consistait dans l'espérance de pouvoir quelque jour enrichir l'homme que je choisirais pour mari , s'il était pauvre. Le mariage se présentait à mon esprit sous l'aspect d'un engagement où ce serait

moi qui donnerais le plus. Telle était ma vision favorite lorsque je rêvais à l'avenir.

Avec un extérieur calme, des manières timides et une égalité d'humeur qui me faisaient passer pour indifférente, j'avais un fonds de sensibilité inquiète, un besoin de tendresse qui s'adressait à tout et que rien ne pouvait rassasier. Dans mon enfance, c'était ma bonne, c'était l'une ou l'autre de mes compagnes, un oiseau, une fleur, que sais-je encore? qui tour à tour avaient alimenté ce besoin d'aimer avec passion dont je m'étais sentie tourmentée de bonne heure; mais lorsque le progrès des ans eut fait de moi une jeune fille rêveuse et enthousiaste, la sphère où je vivais me parut trop étroite pour le choix de mes amitiés, le monde réel que j'avais devant les yeux trop pâle et trop mesquin; alors je m'élançai, avec toutes les illusions de mon âge et toutes celles que j'avais puisées dans mes lectures, vers un monde de ma création, au milieu duquel je me plaçai et où je me façonnais chaque jour de nouveaux objets d'affection et de culte. C'était une société d'élite, composée de personnes toujours jeunes et de figure agréable, ayant de beaux sentiments, faisant de belles actions, et que je transportais selon les caprices de ma pensée tantôt dans la vie bruyante et active, tantôt dans la solitude et les bois. Un accord parfait régnait entre elles; chacune d'elles cherchait à complaire aux autres; toutes m'aimaient avec préférence, et c'est ainsi que, dans ce songe que je faisais tout éveillée, j'étais à la fois la jeune fille la plus heureuse et la plus fière qu'on pût voir.

Mais parmi ces sentiments demi-enfantins, demi-romanesques que j'accordais à des personnages imaginaires, le plus vif de tous, peut-être, fut celui dont je m'épris pour une figure de l'ange Gabriel, placée dans un tableau de l'Annonciation de la Vierge qui décorait le chœur de notre chapelle. Le plaisir singulier que je trouvais à contempler le visage candide et doux de cet ange, ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds, séparés en bandeaux et bouclés gracieusement autour du cou, m'occupait souvent, je l'avoue, durant les offices, et quelquefois ajoutait à ma dévotion. Souvent aussi le besoin d'y rêver à mon aise me poursuivait si vivement au milieu de mes études ou des amusements de nos récréations, que, sous le premier prétexte venu, je m'évadais et je courais à la chapelle. Là, m'agenouil-

lant auprès de la balustrade du chœur, je tombais peu à peu dans une sorte d'extase, les yeux fixés sur l'ange du tableau; je l'animais, je lui donnais la parole, je lui faisais me tenir de pieux discours; et lorsqu'un incident fortuit me réveillait en sursaut, je regrettais mon illusion évanouie.

Vivant en quelque sorte hors de la réalité, et toujours préoccupée d'une idée agréable que j'embellissais à ma fantaisie, je n'étais guère tourmentée par les incidents extérieurs. Tout ce qui fait couler les larmes des jeunes filles au couvent, l'envie, l'amour-propre blessé, les rivalités haineuses entre camarades, glissait sur la surface de mon âme remplie par les objets chers et charmants que je créais pour me complaire; aussi mes compagnes me voyant chaque jour également satisfaite et tranquille, même lorsque j'étais atteinte par les épines qui les blessaient quelquefois, avaient l'habitude de dire en plaisantant: « Adélaïde ne mourra jamais de chagrin. » Je le disais aussi, mais avec cette différence que l'on croyait que je manquais d'un sens pour les affections douloureuses, et que moi, confiante dans ma destinée et me flattant toujours que l'avenir réaliserait quelque-une de mes chimères, je m'abandonnais avec sécurité à l'espérance d'un bonheur sans nuages et sans fin.

Durant les dix années de mon séjour au couvent, Marie-Rose ne m'avait pas quittée. Elle possédait les qualités les plus essentielles, et son intelligence, déjà fort au-dessus de sa condition, s'était encore développée par l'assiduité qu'elle avait mise à suivre toutes mes études. Son langage n'avait rien de vulgaire, et, lorsqu'elle se passionnait, il pouvait devenir éloquent. Je la traitais en amie plutôt qu'en subordonnée, et je l'aimais avec tendresse. Mais combien cette affection était loin d'égaliser celle qu'elle me portait, et dont elle m'avait donné une si forte preuve en quittant sans retour son pays natal pour s'attacher à mon sort. Malheureusement son amour, qu'éclairait pourtant un esprit vif et judicieux, ne savait se manifester que par des actes d'un dévouement aussi aveugle qu'absolu. Quoiqu'elle vît mieux que personne où se trouvaient la raison, le bon sens, la prudence, elle ne se croyait pas faite pour me guider. Quelques avis timides, hasardés en tremblant, voilà tout ce qu'elle osait se permettre, et encore fallait-il de grandes occasions pour que son cœur l'emportât jusqu'à lui faire oublier ses habitudes d'o-

béissance passive et son rôle d'esclave. Elle pliait, bien qu'avec regret quelquefois, devant toutes mes fantaisies; et sa faiblesse, ou plutôt cet excès d'humilité, fruit des habitudes de sa condition, l'avait ainsi empêchée de prendre sur moi l'ascendant qu'elle aurait dû exercer pour mon bien.

Mon tuteur m'écrivait souvent; mais jamais dans ses lettres il ne disait le moindre mot sur l'époque où il comptait me rappeler près de lui. Lorsque j'eus atteint ma dix-septième année, Marie-Rose commença à s'alarmer de ce silence. Dans ses préoccupations exagérées, elle allait jusqu'à redouter que M. Laurenty n'eût conçu la pensée de forcer ma vocation, et de m'obliger à prendre le voile. Par tendresse pour moi, ma bonne était ombrageuse et méfiante, prévoyant le mal de loin, et craignant toujours que l'on ne me fit pas tout le bien qu'elle souhaitait. Ce trait de son caractère était antipathique au mien; car je donnais dans l'excès opposé: non-seulement j'avais une confiance sans réserve dans toutes les personnes qui m'étaient chères, mais je ne doutais jamais du succès de mes vœux, quels qu'ils fussent. Aussi, quand Marie-Rose, avec sa voix timide, me prédisait parfois que ma trop grande crédulité pourrait bien un jour me rendre victime de quelque fatale illusion, je l'écoutais sans la croire, ou je riais sans l'écouter. Quoi qu'elle pût dire sur la prolongation indéfinie de mon séjour au couvent, je ne concevais aucune inquiétude, et chaque jour s'écoulait, pour moi, dans la même tranquillité.

Six mois se passèrent; et au moment où je m'y attendais le moins, je me vis tout à coup arrachée à cet état de calme profond par l'incident le plus ordinaire. Une dame intimement liée d'amitié avec mon tuteur vint me voir de sa part. Elle se piquait d'esprit et de talent pour la poésie, et cette conformité de goût avait été la première cause de l'attachement qui existait entre elle et M. Laurenty. Elle avait même conçu pour lui une admiration passionnée et comme une sorte d'amour intellectuel. Ils entretenaient ensemble une correspondance assidue sur un ton de sentiment de galanterie raffinée, et la dame répondait, sous le nom de Zirphile, aux élégies pastorales que mon tuteur publiait, sous le nom de Philémon, dans le *Mercure de France*. Elle me parla avec tant d'enthousiasme des belles qualités de l'homme qui était pour moi un protecteur et un père, elle me



peignit d'une manière si vive le noble caractère et l'esprit de celui que je m'étais habituée à aimer sans le comprendre et presque sans le connaître, que je me sentis frappée intérieurement par cette image toute nouvelle pour moi. Mes sentiments irréfléchis d'affection et de reconnaissance se transformèrent en une espèce de culte pour des perfections que j'admirais. Tout ce qu'il y avait d'exalté dans ma tête et dans mon cœur sembla dès lors se concentrer vers une seule idée, celle de voir et d'entendre un homme si spirituel, si généreux, si plein d'âme et d'intelligence. Je ne sais si cette impression était due tout entière aux paroles de l'amie de mon tuteur, ou si une force intérieure, qui, jusque-là, avait sommeillé en moi, éclatant d'une manière soudaine, me poussa, malgré que j'en eusse, à diriger, vers un objet réel les élans d'âme que j'adressais auparavant aux créatures de mon imagination. Quoi qu'il en soit, le portrait moral de M. Laurenty me devint présent à toutes les heures, et occupa, dans mon esprit, la place de mes anciennes chimères. Je fus saisie du désir le plus impatient de me retrouver sous le même toit que mon protecteur, de revoir ce cabinet d'études où il m'avait accueillie pour la première fois, et qui m'apparaissait maintenant comme un sanctuaire de la vertu et du talent. Depuis ce moment, je commençai à trouver le temps long, et même à partager vaguement les appréhensions de ma bonne. Je craignis qu'en effet quelque circonstance inconnue de moi, et plus forte que l'extrême bienveillance de M. Laurenty, ne l'obligeât, malgré lui, à rendre éternelles ma vie de retraite et notre commune séparation.

Les désirs s'enchaînent naturellement l'un à l'autre; en rêvant au jour où je reverrais mon tuteur, je me représentai, avec des couleurs beaucoup plus vives et plus attrayantes que jamais, la vie de famille, les plaisirs du monde, les charmes de la liberté; et ces pensées m'inspirèrent bientôt une sorte d'horreur pour le couvent. Une agitation fébrile succéda à mon ancienne tranquillité; il me semblait que j'étais sous le poids d'une tyrannie insupportable; mon imagination, toujours tendue vers un seul point, ne m'offrait dans mes rêveries que départ, voyages, courses à travers le monde entier, mouvement d'une grande ville. Souvent mon oreille cherchait à saisir les différents bruits qui se faisaient hors de l'enceinte où maintenant je me sentais cap-

tive ; et mon œil suivait avec une persévérance mélancolique le nuage qui fuyait lentement à l'horizon, et le vol rapide de l'oiseau qui planait joyeux au-dessus de moi. Je devenais pâle et soucieuse ; on me disait que j'étais méconnaissable.

Enfin j'eus l'idée bien simple d'écrire à mon tuteur ; je lui peignis vivement l'état de mon âme, et je le suppliai par le motif le plus touchant pour lui, celui du désir extrême que j'avais de le revoir, de me rappeler à Lorient. J'attendis sa réponse dans un continuel transport d'espoir et d'impatience, et rien ne peut peindre la joie que je ressentis en la recevant. M. Laurenty, sensible à ma peine et à l'attachement que je lui témoignais, m'avertissait de me tenir prête pour le départ. Il ajoutait qu'une dame de ses amies se chargeait de me reconduire près de lui, et viendrait me chercher sous peu de jours. Je courus aussitôt répandre cette nouvelle par toute la maison ; je distribuai en cadeaux tout ce que je pouvais donner, et, mes adieux faits bien avant le temps, je ne m'occupai plus que de compter les heures, les minutes, les secondes, qui, en s'écoulant, me rapprochaient de plus en plus de l'instant désiré. Mon attente ne fut pas longue ; deux jours après la réception de la lettre de M. Laurenty, M<sup>me</sup> de Laborderie, c'était le nom de la personne à laquelle j'étais confiée, se présenta au couvent ; et je vis les grilles de cette demeure où j'avais passé dix ans de ma vie s'ouvrir enfin pour moi. Je venais d'entrer depuis deux jours dans ma dix-huitième année. Je pleurai quelque peu en recevant les derniers adieux de mes compagnes ; mais de ces pressentiments confus, de ces troubles mystérieux qui vous saisissent, dit-on, le cœur dans les circonstances décisives, je n'en éprouvai aucun. Le lendemain, j'étais sans mélange d'inquiétudes ou de doutes sur l'avenir, tout entière au bonheur de me voir libre, ne pensant qu'à mon cher tuteur, et brûlant du désir de me mettre en voyage, et de faire, comme les hirondelles, beaucoup de chemin.

M<sup>me</sup> de Laborderie, veuve d'un ancien intendant de l'île Bourbon, était une femme de quarante ans passés, encore belle, aimable dans ses propos, et de manières fort insinuantes. Je restai huit jours à Paris dans sa maison ; mais quoique je m'y trouvasse bien, je voyais avec regret qu'elle différait de plus en plus à fixer l'instant de notre départ. Enfin elle m'apprit qu'une affaire très-importante l'obligeait à prolonger de beaucoup son

séjour à Paris, et que ne pouvant plus prévoir à quelle époque il lui serait possible de se mettre en route pour la Bretagne, elle avait pris la détermination de me confier pour le voyage à un autre elle-même, ce furent les expressions dont elle se servit; puis elle ajouta : « Mon neveu Frédéric d'Artevalle vient d'être nommé lieutenant de vaisseau, et de recevoir du ministre l'ordre de se rendre à Lorient : c'est lui qui sera votre guide et vous ramènera auprès de votre cher tuteur. Avec le chaperonage de Marie-Rose, qui est une fille d'une raison parfaite et de manières tout-à-fait dignes, cet arrangement, que la nécessité nous force à prendre et dont je viens de prévenir M. Laurenty, ne dérogera en rien aux convenances; j'espère qu'il ne vous déplaira pas. » Je répondis vivement que je serais fort contente de partir, n'importe avec qui; et cette expression, peut-être un peu trop fidèle de ma pensée, ne parut nullement blesser M<sup>me</sup> de Laborderie, qui m'engagea à m'occuper sur-le-champ de mes préparatifs de départ, en me disant que le conducteur que je voulais bien agréer me serait présenté le lendemain.

Je cherchai aussitôt Marie-Rose pour lui faire part de la bonne nouvelle que je venais d'apprendre, et je fus quelque temps sans la trouver. Enfin je la surpris seule et à l'écart, lisant avec un air d'attention et d'intérêt un papier déchiré qui semblait un fragment de lettre, et qu'à ma vue elle cacha précipitamment dans son sein. Il n'en fallait pas tant pour exciter au plus haut point ma curiosité. Je demandai à voir ce papier mystérieux; et malgré ses défaites plus ou moins adroites et sa répugnance visible, ma bonne fut obligée de céder. La feuille à demi déchirée qu'elle me présenta était un brouillon de lettre écrite à mon tuteur par M<sup>me</sup> de Laborderie. Marie-Rose l'avait trouvé par hasard, et, mon nom ayant frappé sa vue, elle n'avait pu résister au désir de le lire. L'ayant toujours conservé, je vais le copier, textuellement. Le papier commençait par une dizaine de lignes raturées, et continuait dans ces termes :

« Mon neveu Frédéric d'Artevalle, âgé de vingt-huit ans, est le dernier rejeton mâle d'une ancienne famille de Normandie qui, sous le précédent règne, occupait encore d'assez belles charges, et qui maintenant est tout-à-fait ruiné. Privé de fortune, Frédéric a dû prendre la profession des armes; mais son caractère assez grave et ses goûts studieux l'ont toujours éloigné des so-

ciétés bruyantes et de mœurs légères, dont l'oisiveté fait contracter l'habitude et le besoin aux jeunes militaires. Toutefois sa sévérité n'a rien de farouche et ne s'exerce jamais sur la conduite des autres. Loin de là, il joint à des talents agréables une politesse douce et caressante qui rendent son commerce charmant. Enfin, mon cher conseiller, je vous le livre avec orgueil comme l'un des jeunes gens les plus accomplis, en fait de bonnes manières et de bons sentiments, que l'on puisse rencontrer. J'ai de l'ambition pour lui, j'en ai beaucoup, et je mets un grand prix à ce que vous jugiez de son caractère solide et de ses belles qualités, comme j'en juge moi-même.

» J'ai avec moi votre Adélaïde depuis huit jours; et j'aurais dû commencer par vous dire combien la grâce de ses manières, la beauté touchante de son visage m'ont frappée pour elle d'intérêt et d'admiration. Cette chère pupille, que vous n'avez point vue depuis son enfance, est aujourd'hui une belle fille, grande, mince, élancée comme les palmiers de son pays, et dont les yeux bleus couleur ardoise, la figure blanche et rose, l'air à la fois simple et rêveur, n'ont rien du type créole, mais quelque chose de doux, de gracieux et presque d'aérien. Les mêmes mots pourraient donner une idée de son caractère: il offre un parfait assemblage de sérénité et d'imagination, de retenue et d'enthousiasme. On voit qu'elle sent beaucoup plus qu'elle ne réfléchit, et que son heureux instinct suffit pour la rendre aimable et modeste. Enfin je vous le répète, mon neveu Frédéric est le seul homme qui.....»

Le papier s'arrêtait là. Sa lecture m'avait fait rougir à la fois de plaisir et de confusion. Jamais je n'avais entendu un tel éloge de moi, et j'apprenais pour la première fois que dans le monde je serais trouvée belle. Mais quelque précieuses que fussent pour une jeune fille de pareilles informations, un sentiment plus vif encore que celui de la vanité me préoccupa aussitôt. Que signifiait cette phrase interrompue si mal à propos: « Frédéric est le seul homme qui.... » J'aurais donné tout au monde pour en savoir la fin, et il se mêlait à ma curiosité quelque chose d'inquiet et de doux que je ne pouvais définir. Marie-Rose, avec sa perspicacité habituelle, lut dans mes yeux la pensée qui m'agitait, et prévenant la question que j'étais prête à lui faire, elle me dit d'un ton fort simple: « Cette phrase devait très-certainement se con-



clure de la manière suivante : Qui m'inspire assez de confiance pour mettre sous sa garde une si jeune et si belle personne. » Ce devait être en effet le sens du passage interrompu , il n'y avait pas lieu d'en douter ; et cependant j'aurais voulu, et je souhaitais au dedans de moi-même , que ma bonne y eût trouvé une autre conclusion.

Le soir même, M. d'Artevalle vint chez sa tante et me fut présenté ; il portait l'uniforme de son grade , habit bleu et veste écarlate avec des galons d'or aux parements et sur les coutures. Je m'étais attendu à le trouver beau et bien fait ; car toute personne jeune dont on me vantait le mérite s'offrait ainsi d'avance à mon imagination. Mais comme j'avais encore dans la tête un type de beauté tout spécial , celui de la figure d'ange dont j'avais si souvent contemplé les traits candides et gracieux, et à l'imitation duquel je créais tous les personnages de mes rêves, j'éprouvai, je l'avoue, à l'aspect du jeune officier de marine, une sorte de mécompte. Loin d'avoir avec cette figure presque féminine la moindre ressemblance, M. d'Artevalle en différait au dernier point. Sa taille était au-dessus de l'ordinaire ; sa physionomie était mâle et sérieuse, et son teint fort brun. Des yeux du plus beau noir éclairaient seuls, par l'expression aimable dont ils s'animaient quelquefois , ce visage où se peignaient la force morale et la dignité de l'homme , plus que la grâce et la douceur que j'aurais voulu y trouver. Dans mon dépit de me voir déçue d'une illusion qui me plaisait , je jurai à part moi que M. d'Artevalle me resterait indifférent , et que le premier coup d'œil que je lui avais accordé ne serait suivi d'aucun autre. Mais je ne fus pas longtemps fidèle à cette résolution. A peine m'eût-il adressé quelques paroles, que je sentis naître dans mon cœur une disposition plus favorable pour lui. Sa voix avait un charme particulier, un accent de bienveillance et de sensibilité qui démentait ce que sa physionomie un peu froide faisait penser de lui au premier abord. A chaque nouveau regard que je jetais à la dérobée sur ce visage qui m'avait déplu au premier aspect, j'étais de plus en plus frappée de ce qu'il avait de beau et de noble. Je ne ressentais, il est vrai, au dedans de moi-même , aucune émotion extraordinaire ; mais à compter de ce moment , l'ange avec son teint blanc et rose, ses cheveux blonds et ses yeux bleu d'azur fut effacé de mon souvenir.

## III.

Ainsi que me l'avait annoncé M<sup>me</sup> de Laborderie, le lendemain je partis avec son neveu dans la même voiture, et n'ayant en tiers que Marie-Rose, qui, par respect, ne soufflait pas le mot devant un étranger. C'était une chose bien bizarre pour moi, qui, depuis ma tendre enfance, n'avais jamais vu que des femmes, de me trouver tout à coup et quasi seule avec un jeune officier, forcée de vivre sous ses yeux, et ne pouvant, en quelque sorte, soustraire à ses observations que les mouvements de mon âme. Mais ce que cette situation imprévue avait d'étrange et d'embarrassant ne s'offrit pas d'abord à ma pensée. La rapidité avec laquelle les chevaux, à la sortie des barrières, nous emportèrent sur le grand chemin, me jeta dans une sorte d'ivresse. En me voyant en pleine campagne, sans autre horizon que le ciel, rasant, presque aussi vite que l'oiseau qui vole, les buissons, les arbres, les champs, je me crus libre pour la première fois, et je sentis avec transport le bonheur de vivre et de courir. Mes yeux, avides de jouir de chaque aspect nouveau que présentait le paysage, ne savaient où se fixer. Ils allaient d'une portière à l'autre, et souvent, oubliant la présence de mon compagnon, je m'écriais : « Oh ! Marie-Rose, vois-tu là-bas cette jolie maison ? vois-tu ces beaux arbres ? vois-tu ce moulin ? » A la fin, je me fatiguai de tout ce mouvement, qui m'était si peu ordinaire ; et une petite pluie d'orage, que le vent fouettait dans l'intérieur de la voiture, devenant incommode, je fis tomber la glace, et je concentrai en moi-même la joie que j'éprouvais.

Ce fut alors qu'une circonstance à laquelle je n'avais pas fait d'abord la moindre attention me causa une véritable gêne. M. d'Artevalle, par excès de courtoisie, avait cédé la seconde place du fond à Marie-Rose, et s'était assis en face de moi. Cet arrangement, qui forçait nos regards à s'attacher les uns sur les autres ou à se croiser sans cesse, produisit pour moi, dès que je me tins en repos, une contrainte d'autant plus embarrassante, qu'il s'y mêlait je ne sais quel désir vague d'inspirer à mon compagnon une idée favorable de mes manières et de mon esprit. Lorsqu'il m'adressait la parole, au lieu de répondre avec ma simplicité habituelle, je cherchais en moi-même les tours de phrases

les plus distingués, ce qui, dans l'état de confusion où j'étais, me fit rester court plusieurs fois. Alors je poussais le pied de ma bonne pour l'engager à venir à mon aide, et il me prenait envie de pleurer. Désespérée de voir que mes efforts pour être aimable n'aboutissaient qu'à me faire paraître plus gauche, je pris le parti du silence, et je restai les yeux baissés. J'offris ainsi successivement à M. d'Artevalle le spectacle de la pétulance d'une pensionnaire échappée et celui de la maussaderie d'un enfant intimidé. Mais vers le soir, lorsque l'obscurité commença à me rendre invisible pour lui, je retrouvai un peu de liberté d'esprit. Ses attentions polies achevèrent de me remettre, et un entretien agréable s'établit entre nous. Nous devons voyager toute cette première nuit; plusieurs heures s'écoulèrent sans que la moindre envie de sommeil se fît sentir à moi et ralentît notre conversation.

C'était une belle nuit sans lune, une nuit chaude et sombre du mois de juin. A travers les ténèbres qui nous enveloppaient, je ne voyais que la ligne blanche du chemin et le ciel d'un bleu foncé où scintillaient des groupes d'étoiles brillantes. Notre voiture côtoyait, sans bruit et sans cahot, la lisière d'une longue forêt dont les arbres projetaient, au milieu de l'obscurité, des ombres encore plus noires. Soit par un effet du silence de la nuit, soit par suite d'une certaine disposition de mon âme, la voix de M. d'Artevalle résonnait plus douce à mon oreille, et me semblait empreinte de tendresse et de mélancolie. L'idée me vint que ce qu'il y avait d'affectueux et de particulièrement expressif dans l'accent de cette voix provenait de ma présence et s'adressait à moi comme une vive protestation d'amitié. Mon imagination n'alla pas plus loin; mais je ne sais pourquoi, sous l'influence de cette pensée, je tombai peu à peu dans une rêverie dont mon compagnon était l'objet, et qui me faisait oublier de lui répondre. Il crut que je voulais dormir; il se tut par discrétion, et cette pause fut pour moi comme le silence encore expressif qui survient entre deux amis après un long accès de confiance et d'épanchements mutuels. Je trouvai là un nouveau charme; car je me figurais que je venais de causer avec mon frère, et que nous nous reposions en pensant l'un à l'autre. Tandis que, dans la pure joie de mon cœur, je me livrais à cet aimable songe, M. d'Artevalle, croyant que je venais de céder

au sommeil, veillait attentivement sur moi, et, à chaque mouvement de la voiture, paraissait craindre que la secousse ne me fît quelque mal. Au point du jour, une brise un peu froide s'étant élevée, il étendit doucement son manteau sur mes genoux, et plusieurs fois, pendant le sommeil de Marie-Rose, il avança la main pour soulever derrière ma tête un coussin sur lequel je m'appuyais. bercée par tant de soins délicats, je m'endormis enfin, et je rêvai de tendresse fraternelle près de celui dont, sans me l'avouer bien clairement, je souhaitais déjà obtenir un autre genre d'affection.

Le lendemain, dans le courant de la journée, une des roues de notre voiture se brisa, mais si mollement que nous n'en ressentîmes ni grande secousse ni frayeur. Nous étions à peu de distance d'un petit village où se trouvait le relai de poste; il fallait nous y rendre à pied, ou attendre sur le chemin que le postillon, qui partit avec ses chevaux, nous eût envoyé des hommes pour réparer la voiture. Nous prîmes le premier parti; et laissant à la garde du valet de chambre de M. d'Artevalle, qui occupait le siège, notre voiture brisée, nous nous mîmes tous les trois en marche. Le soleil était ardent, et nous avions les pieds dans la poussière. Pour éviter ce double inconvénient, je proposai de traverser une prairie qui bordait la grande route, et de gagner un petit bois dont l'une des extrémités aboutissait au village. M. d'Artevalle accepta avec empressement, et Marie-Rose n'ayant osé faire aucune objection, nous nous engageâmes, après quelques pas, sous d'obscurs et frais ombrages, suivant le cours d'un ruisseau qui tantôt s'enfonçait sous des fourrés de chênes et de noisetiers, tantôt roulait entre deux rives bordées de roseaux.

Un préau stérile, un monotone jardin fruitier enclos de grands murs, telles avaient été mes seules promenades au couvent. L'aspect si nouveau pour moi d'une nature riche et sauvage, le murmure de l'eau courante, le gazouillement de mille oiseaux, me jetèrent dans un ravissement inexprimable. Je restai un moment recueillie dans la délicieuse impression que j'éprouvais; puis je me mis à courir à l'aventure, changeant de direction suivant mon caprice, et comme entraînée malgré moi à travers les touffes d'arbres impénétrables et les sentiers non frayés. Mais bientôt je ressentis un peu de confusion de me montrer



d'humeur si enfantine; et ce sentiment de honte me rendit au calme qui m'était naturel, et dont une joie imprévue ou une vive surprise avaient seules le pouvoir de me faire sortir. Pendant ma course folâtre, je m'étais éloignée de M. d'Artevalle. En me voyant parcourir le bois d'un pas plus tranquille, il se rapprocha et m'engagea à me reposer ; car l'exercice que je venais de prendre avait coloré mes joues du rouge le plus vif, et je paraissais fatiguée.

Le lieu qu'il choisit pour notre station, après une courte recherche, était, dans une clairière du bois, un petit espace dégarni de broussailles et tapissé de mousse. Un cercle de grands chênes et de hêtres, qu'on eût dit plantés régulièrement par la main des hommes, y formait comme une enceinte mystérieuse. Quelques arbres fruitiers sauvages venus çà et là penchaient leur tête sur la verdure. et une petite source, contenue dans un bassin de forme presque circulaire, bouillonnait sur un fond de sable fin, et s'échappait en filet d'eau claire et vive parmi l'herbe et les fleurs. Je pris place au pied d'un arbre, contre lequel je m'appuyai. M. d'Artevalle s'assit près de moi, Marie-Rose un peu plus loin. Le bleu du ciel apparaissait à travers la clairière, et de mobiles rayons de soleil se jouaient capricieusement au milieu de l'ombrage qui nous couvrait. Lorsque j'eus observé un instant cet agréable réduit, l'espèce de vertige de liberté dont j'avais été saisie en entrant dans le bois fit place à d'autres impressions. Un sentiment de bien-être calme et reposé s'insinua dans mon âme, et l'attendrissement y surmonta la joie. Il me semblait que le plus beau de mes rêves venait de se réaliser, et que je me trouvais par enchantement dans un séjour où j'avais déjà vécu en idée. C'était bien là le ruisseau, la pelouse, le bois que j'avais vus dans mes songes; il ne manquait, pour que le tableau réel ressemblât en tout point à celui de mon imagination, qu'une petite maison rustique; mais j'apercevais la place où l'on pourrait la bâtir, et je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « Comme deux amis vivraient heureux dans cette solitude ! » En prononçant ces mots, je tournai involontairement la tête vers mon compagnon de voyage, et je surpris ses yeux attachés sur mon visage avec une expression que je ne saurais rendre. On eût dit qu'ils cherchaient à pénétrer jusqu'au fond de mon cœur; et au trouble, à la confusion que j'éprouvai, à la

rougeur que je sentis sur mon visage, je compris pour la première fois le mystère que depuis la veille ce cœur trop tendre renfermait.

Effrayée de la découverte que je venais de faire, je ne sus que baisser les yeux pour cacher mon agitation. Je craignais d'avoir été devinée, et mille sensations tumultueuses et confuses vinrent m'assaillir. M. d'Artevalle ne prononçait pas un mot, et je n'osais ni le regarder ni lui adresser la parole. Pendant que, pour me donner une contenance, je promenais sans but mes regards d'un objet à l'autre, je les arrétau un moment sur le ruisseau qui serpentait à mes pieds. Je vis une feuille détachée de l'arbre sous lequel j'étais assise tomber dans l'eau en tournoyant; je la suivis de l'œil sur le courant qui l'entraînait. Tantôt elle s'arrêtait entre des brins d'herbe, tantôt le flot la reprenait pour la porter plus loin. Il me vint à l'esprit que cette feuille était l'image de ma vie, qu'un courant plus fort que moi allait entraîner aussi vers une destinée inconnue. Un effroi superstitieux me saisit; un léger frisson me traversa le cœur, et pour en finir avec cette idée, je me levai précipitamment et je me penchai pour retirer la feuille de l'eau. M. d'Artevalle crut que je voulais cueillir des fleurs; il s'empessa de se lever aussi et de m'en présenter une. C'était une clochette d'un bleu pâle. « Voyez, me dit-il en me la donnant, comme cette fleur est fraîche et gracieuse ! » Et il ajouta : « Vous la garderez en souvenir de ce jour... et de moi. » Ces derniers mots furent prononcés après une petite pause qui les rendit plus expressifs. Je les reçus comme s'ils eussent été une réponse à ma pensée secrète, une assurance qui détruisait le charme du mauvais augure. Je me sentais dans une plénitude de contentement et d'espérance, et je ne sais pourquoi je prêtai à M. d'Artevalle des impressions tout-à-fait semblables aux miennes. Il me sembla même, à plusieurs reprises, que je l'entendais soupirer. « Voilà le soleil qui baisse, » dit Marie-Rose, comme si cette scène l'eût contrariée et qu'elle voulût faire diversion. M. d'Artevalle regarda à sa montre. « En effet, dit-il, déjà près de sept heures. » Et il m'offrit son bras que j'acceptai. Malheureusement nous nous étions égarés, et pendant plus d'une heure nous parcourûmes un dédale de sentiers qui se croisaient et nous ramenaient toujours au même point. Le soleil était couché,

lorsque nous retrouvâmes notre première direction. Je me sentais extrêmement lasse, mais je ne songeais point à m'en plaindre. M. d'Artevalle, attentif à chacun de mes pas, paraissait deviner que je souffrais. A chaque signe de ralentissement dans ma marche, à chaque difficulté qu'offrait le terrain, il me serrait doucement le bras et me conjurait de m'appuyer davantage sur le sien. La timidité, un sentiment de retenue m'empêchaient de profiter de cette offre ; mais j'étais si ravie de tant de sollicitude et de soins, que j'oubliais ma fatigue et que je souhaitais souvent que le chemin ne finît jamais.

Il était plus de huit heures lorsque nous atteignîmes le village. Notre voiture nous attendait à la poste, et l'accident était déjà réparé. Mais dans l'état de lassitude où m'avait mise notre longue promenade, il n'y avait pas moyen de repartir de suite ; et, quoique le gîte fût mauvais, nous décidâmes que nous passerions la nuit à l'auberge. Je soupai en tête-à-tête avec M. d'Artevalle, dans une petite salle basse dont les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur de vastes prairies où une troupe de faucheurs et de faneuses prolongeait son travail du jour dans la crainte d'un changement de temps. Le crépuscule d'été, avec sa fraîcheur et ses parfums, venait de succéder aux derniers rayons du soleil. Ce moment, ce souper, cette campagne encore animée par des travailleurs actifs et joyeux, tout se réunissait pour m'enchanter et ouvrir mon imagination à des scènes de bonheur à venir. Je me figurai d'abord que j'étais chez moi, dans une jolie maison des champs, mariée et présidant à tous les travaux du ménage. Puis d'autres tableaux de vie conjugale survinrent et remplacèrent celui-là. M. d'Artevalle venait de me parler avec une chaleur éloquente de ses espérances d'avancement et de gloire dans la campagne qui s'ouvrait : il comptait que son vaisseau irait rejoindre la flotte du comte d'Estaing dans les passages des Antilles. Sous le charme de ces épanchements, je me croyais, en idée, la femme d'un marin, partageant sa gloire, attendant son retour, saluant du port le vaisseau chéri qui me ramenait le repos et la joie. Ces illusions, quelque diverses que fussent les scènes où elles me plaçaient, avaient cela de commun qu'elles me présentaient toujours l'image de l'homme qui se trouvait là près de moi, et dont il me semblait déjà que la vie était liée à la mienne. Je me voyais en perspective l'heureuse

épouse de celui dont je n'étais encore que la compagne de voyage ; et sans cesser de l'écouter, de m'enivrer de ses attentions pour moi, de répondre à ses sourires, je complétais mon bonheur actuel en rêvant la félicité que j'ambitionnais pour l'avenir.

Quoique notre repas fût terminé depuis longtemps, nous ne songions ni l'un ni l'autre à quitter la table. Enfin Marie-Rose vint m'avertir que dix heures sonnaient. Il fallut mettre un terme à cette soirée si douce pour moi. Prête à sortir de la chambre, en prenant congé de M. d'Artevalle, je remarquai dans l'expression de ses yeux un déplaisir si vif, qu'involontairement je me rassis. Aussitôt ma bonne, qui d'ordinaire montrait tant de patience et de soumission, laissa échapper quelques signes d'humeur : elle prit vivement un des flambeaux qui se trouvaient sur la table ; et ce geste me fit comprendre qu'il fallait me retirer. Lorsque j'entrai dans la chambre où je devais passer la nuit avec elle, j'étais au comble de l'espérance et de l'enivrement. Je me déshabillai et je me couchai sans rien dire ; mais je n'eus pas plus tôt la tête sur l'oreiller, que, tourmentée du besoin d'épancher mon cœur, j'entamai ainsi l'entretien : « Marie-Rose, dis-je à ma bonne au moment où elle se disposait à dormir, n'as-tu pas été charmée de notre promenade dans le bois ?

— Je l'ai trouvée un peu longue pour moi, répondit-elle ; et je crains que vous ne vous ressentiez toute la nuit de vous être trop fatiguée.

— Fatiguée ! oh ! qu'est-ce que cela fait ? repris-je vivement, je suis prête à recommencer demain. Avec un conducteur tel que celui que nous avons, je ferais dix lieues de bon cœur ! Mais dis-moi, ma chère bonne, que pensais-tu, quand tu nous voyais, lui et moi, nous donnant le bras et causant si bien ensemble, que pensais-tu ?

— Rien, dit Marie-Rose d'un ton qui marquait de la surprise et qui me contraria ; et je dis :

— Rien ? Est-ce possible ! quoi ! rien du tout ?

— Absolument rien, mademoiselle, je vous assure, répliqua tranquillement Marie-Rose.

— C'est singulier, lui dis-je en lui laissant voir que j'étais mécontente, c'est singulier. J'aurais cru que cela te donnait des



idées de mariage pour moi, et que tu faisais des vœux pour que le sort qui m'avait procuré un si aimable compagnon de voyage ne s'en tint pas là.

— Moi, mademoiselle, des idées de mariage pour vous, à-propos de M. d'Artevalle que nous connaissons depuis deux jours! oh! je vous aime trop pour vous jeter ainsi à la tête du premier venu.

— Premier venu! repris-je avec un extrême dépit, premier venu! un homme dont tu sais le nom, l'état, dont tu as lu tant d'éloges, qui va devenir l'ami de mon tuteur. oui, j'en suis sûre, son ami intime. D'ailleurs, ajoutai-je avec tout le despotisme qu'en enfant gâtée j'exerçais sur la faible Marie-Rose, c'est m'offenser que de parler si légèrement d'une personne pour laquelle j'ai beaucoup d'estime. »

Consternée de m'avoir déplu, la pauvre fille resta d'abord muette, et me répondit ensuite d'une voix émue: « Je ne voulais ni vous manquer de respect, ni vous faire de la peine, mademoiselle; pardonnez-moi. »

« Je ne l'en veux plus, ma bonne Marie, lui dis-je avec effusion; mais, tiens, parle-moi vrai et n'affecte pas d'être étonnée de tout ce que je dis: n'as-tu pas remarqué depuis hier que M. d'Artevalle me paraît bien aimable?... Et, comme elle gardait le silence... Oh! oui, bien aimable, repris-je avec un grand soupir que l'instinct me dicta pour faire comprendre à ma bonne tout ce que je n'osais dire.

— Eh bien! oui, me répondit-elle timidement, je me suis aperçue que vous trouviez agréable la société de votre compagnon de voyage. Mais je pensais que ce sentiment n'avait rien que de fort simple; et j'espère qu'il n'amènera rien de sérieux.

— Oh ciel! comment peux-tu dire que tu espères cela, toi qui connais M. d'Artevalle, un homme si parfait, qui pourrait rendre une femme si heureuse, qui..... tiens, je n'ai pas de mot pour m'exprimer. »

J'attendis en vain les signes d'assentiment qui, à ce que je croyais, ne pouvaient manquer d'éclater. Je ne reçus pas même une réponse. Outrée de ce silence, et dans un véritable transport d'indignation, je m'écriai: « C'est une injustice, c'est une injustice que tu lui fais; et je sais bien la cause de ton antipathie pour

lui. Tu sais qu'il est sans fortune, et tu as probablement la sotte et vulgaire ambition de me voir épouser, non pas un homme digne d'être aimé, digne d'être admiré, mais un homme riche ; dis le contraire. »

Ma bonne allait répondre cette fois ; mais j'étais si animée que je lui coupai la parole, et croyant qu'elle se disposait à me faire des calculs d'argent : « Que me fait le plus ou moins de richesse, m'écriai-je, s'il s'agit de bonheur, du bonheur de toute ma vie ! Fais des rêves brillants pour moi, fais-en à ta manière ; mais je ne mettrai pas mon affection au prix de pareilles choses. »

Marie-Rose eut l'air de retenir avec effort des mots prêts à lui échapper. Puis, après un moment de silence, elle dit : « Tenez, mademoiselle, je ne le crois pas aussi désintéressé que vous.

— Eh bien ! repris-je avec feu, quand il ne m'aimerait pas seulement pour moi-même, quand la fortune aurait à ses yeux, plus de prix qu'aux miens, c'est une faiblesse bien pardonnable et je n'en serai que plus heureuse de partager avec lui ce que mon père m'a laissé de bien. »

Ma bonne poussa un profond soupir, et il y eut un second silence plus long que le premier. « Va, lui dis-je d'un ton à la fois triste et dédaigneux, tu ne me comprends pas ; tu n'es pas faite pour me comprendre. »

Loin de se montrer blessée de cette apostrophe peu obligeante, Marie-Rose reprit avec une extrême douceur : « M. d'Artevalle vous a donc fait une déclaration ?

— Y penses-tu, ma bonne ? répondis-je d'une voix beaucoup plus agréable, car le mot de déclaration avait bien sonné à mon oreille, et il m'offrait en perspective un moment rempli de charme, auquel je n'avais pas encore songé. Y penses-tu ? une déclaration pendant ce voyage où je lui suis confiée ! Il lui est bien permis de m'aimer en silence ; mais faire entendre des paroles d'amour à une jeune fille qu'on a mise sous sa garde, oh ! ce ne serait pas d'un homme d'honneur, ce ne serait pas bien.

— Sans doute, mademoiselle, répliqua Marie-Rose avec vivacité ; mais à propos de quoi parlez-vous donc de mariage, puisque vous ne savez pas positivement si vous êtes aimée ?

— Je ne sais pas, dis-tu ? Oh ! Marie-Rose, examine M. d'Arte-

valle , et tu verras si je puis avoir l'ombre d'un doute là-dessus.

— Ah ! mademoiselle , j'ai bien examiné , plus que vous ne pensez peut-être , et je n'ai vu , du moins je n'ai cru voir qu'un hommage irréfléchi rendu à votre beauté. Ces choses-là arrivent tous les jours et n'engagent à rien.

— A rien ? m'écriai-je , est-ce qu'un homme délicat ne doit pas se croire engagé par le sentiment qu'il inspire ? Est-ce que la conduite d'un homme tel que M. d'Arleville peut avoir quelque chose d'irréfléchi ? Dans le silence commandé par sa position , il éprouve certainement ce que j'éprouve moi-même ; tout est commun entre nous , sympathie , croyance , vœux secrets. Chacun de ses regards est une promesse. Attends seulement quelques jours , et tu verras si je m'abuse. »

Je croyais avoir fait une réponse victorieuse , et j'espérais , cette fois , que ma bonne s'avouerait convaincue. Mais elle garda de nouveau le silence ; et j'allais éclater contre elle en reproches d'indifférence et de froideur , lorsqu'il me sembla que je l'entendais pleurer. Je pensai que c'était un mouvement de jalousie et de dépit , de me voir éprise aussi vivement d'une autre affection que la sienne. Quoique je trouvasse dans ce sentiment quelque peu d'égoïsme , je le respectai , et je cessai de parler.

Mécontente de ce premier accueil fait à mes confidences , je ne fus plus tentée , pendant le reste du voyage , d'ouvrir mon cœur à Marie-Rose. Dans tous les instants où nous aurions pu causer en liberté , je restais muette avec elle , ou je ne lui adressais la parole que sur des sujets indifférents. Réduite au rôle de spectatrice silencieuse d'un amour dont les symptômes n'avaient plus rien d'équivoque pour elle , ma bonne , quoique dévorée en secret du besoin de m'avertir des périls où je me précipitais , n'osait braver ma mauvaise humeur et me parler avec fermeté. Loin de là , par suite de la complaisance excessive de son attachement pour moi , elle était prête quelquefois , en dépit d'elle-même , à caresser ma passion. Mais aussitôt son cœur se resserrait , ses yeux se mouillaient de larmes , et le regard triste et pénétrant qu'elle attachait sur moi semblait me dire : Illusion , illusion , que tout cela ! Ces alarmes et cette tendresse muette auraient pu me toucher et me faire réfléchir , tout en me contrariant , si je ne m'étais persuadé que l'unique cause de tout cela était un esprit de

calcul et une ambition d'avantages matériels que pour ma part je repoussais loin de moi. Cette idée me rendit aussi insensible à la tristesse de Marie-Rose que je l'avais été à ses premiers avertissements. Je feignis de ne rien voir de ce qui se passait dans son cœur, et je continuai à me livrer aveuglément au penchant qui m'entraînait.

J'étais d'ailleurs une jeune fille trop simple et trop passionnée pour envisager l'amour autrement que sous un point de vue romanesque. L'attachement inconsidéré qui s'était si vite emparé de mon cœur, loin de s'offrir à moi comme un sentiment dangereux, ne me paraissait qu'un effet de sympathie mutuelle, un rapprochement de deux âmes qui se cherchaient et dont le destin était de s'unir. Ce que je sentais d'une manière si vraie, je le croyais pleinement partagé, et si j'étudiais M. d'Artevalle, ce n'était pas pour faire avec finesse le tour de son caractère et peser dans la balance de ma raison le bien et le mal que j'y découvrais, mais pour trouver en lui de nouveaux titres à mon admiration et pour épier dans ses manières, ses paroles, ses moindres regards, quelques signes d'un amour tout pareil à celui dont je m'étais éprise. Que j'étais heureuse lorsqu'assise en face de lui, je le voyais me regarder d'un air doux et animé, lorsqu'à la chute du jour il devenait rêveur, et qu'au lieu de me répondre il soupirait. Je croyais lire dans son silence toutes les émotions qui m'agitaient. Il m'aime autant que je l'aime, me disais-je; et quelle autre à ma place aurait là-dessus le moindre doute? Sans cesse occupé de moi, de me garantir du froid, du chaud, de la fatigue, de la peur, il veille la nuit tandis que je dors, et le jour il ne regarde ni le ciel, ni le paysage; mais ses yeux ne quittent pas un moment celle qui, plus timide, n'ose le contempler qu'à la dérobée.

Chaque nouvel incident du voyage me semblait amener de nouvelles preuves d'un sentiment toujours contenu par le respect, mais de plus en plus tendre et profond. Quand, pour descendre de voiture, je lui tendais la main, il la retenait dans la sienne plus longtemps qu'il n'était nécessaire, et avant de me la rendre, il la pressait légèrement. Si, pour nous délasser de nos longues heures d'immobilité, nous montions à pied quelque côte escarpée, laissant derrière nous Marie-Rose, dont le pas était moins jeune que le nôtre, notre conversation, animée l'instant



d'aparavant en présence de ma bonne , tarissait à mesure que nous gagnions du terrain et que nous échappions à sa vue. M. d'Artevalle , comme s'il se fût débattu jusque-là sous une contrainte qui lui était importune, devenait plus hardi dans ses regards , sinon dans ses propos. Toutes ses manières me le montraient dominé par des mouvements d'âme plus forts que sa volonté. Il avait constamment les yeux tournés vers mon visage , et il les y arrêtait malgré ma rougeur. Moi , confuse et heureuse tout à la fois, je tâchais de paraître inattentive; je regardais la route où nous marchions, mais sans la voir, et, dans certains moments , je perdais jusqu'à la conscience du lieu où j'étais et des objets qui m'environnaient. Je crois que de son côté, M. d'Artevalle éprouvait quelque chose de semblable ; car il me conduisait fort mal , et nous allions à peu près à l'aventure , faisant des tours et des zigzag capables de nous rendre bien ridicules , si nous n'avions pas été sans témoins. Une fois nous arrivâmes , sans nous en douter, jusque sur le bord d'un fossé profond et rempli d'eau. Je m'en aperçus la première et je poussai un cri, l'effroi me fit chanceler. M. d'Artevalle, passant vivement son bras autour de ma taille , me soutint, et je sentis qu'il me pressait contre sa poitrine en me disant : « Ne craignez rien, ne craignez rien. » Cette action passionnée et à laquelle j'étais loin de m'attendre, me causa un trouble si singulier que je me mis à fondre en larmes.

Trois jours s'écoulèrent durant lesquels , plongée dans une sorte d'ivresse, j'oubliais le monde entier, le but de mon voyage, et jusqu'à mon tuteur que j'avais si passionnément souhaité de revoir. Toutes mes idées se concentraient dans le sentiment de ma vie actuelle, et, comme mes yeux, elles ne s'écartaient guère de l'étroit espace que j'occupais avec mon compagnon de voyage. Sa voix, son sourire , les soins et les questions tendres que certains instants du jour amenaient périodiquement , et dont j'attendais le retour avec impatience, tel était le cercle d'impressions, de souvenirs et d'espérances que mon cœur parcourait et recommençait sans cesse, et au delà duquel je ne voyais rien à désirer. Tranquille et sereine, je goûtais parfois une joie paisible et de pur instinct, comme celle d'un enfant qui repose sur le sein de sa mère ; mais d'autres fois les émotions étaient si vives et si abondantes, qu'elles oppressaient mon cœur et le char-

gaient d'un poids aussi pénible que celui de la souffrance. Alors j'aurais donné tout au monde pour pouvoir trouver le prétexte de fondre en larmes et de soupirer librement.

Le quatrième jour, au matin, Marie-Rose, qui jusque-là avait été d'humeur sombre, s'écria tout à coup d'un ton joyeux : « Ah ! voici Lorient ; nous arrivons. » Jamais réveil plus brusque au milieu d'un rêve agréable. Je restai comme stupéfaite à cette exclamation , qui me rappelait que Lorient était le terme de mon voyage et la fin d'une vie que j'aurais voulu prolonger jusqu'au dernier de mes jours. Pour cacher mon trouble je me penchai à la portière, et j'aperçus en effet, à travers les brouillards amoncelés à l'horizon , une masse grise : c'était la ville de Lorient. Triste et décoeuragée, je restais sans rien dire, feignant de regarder avec intérêt ce qui me faisait tant de mal à voir , lorsque ma bonne, qui n'avait pas abandonné l'autre portière , se mit à dire : « Un nuage de poussière sur la route.... quatre chevaux.... un carrosse.... Oh ! je parie que c'est M. Laurenty ! Oh ! oui, oui , c'est lui ! c'est lui ! répétait-elle. Il a reçu ma lettre d'avis. » Je fis un cri où la surprise avait plus de part que la joie, et je me rejetai dans l'intérieur de la voiture , ne pensant plus qu'à profiter des derniers instants pour échanger quelques regards et rechercher dans ceux de M. d'Artevalle l'expression de ses regrets, un signe de tristesse et d'adieu. Mais je n'eus point cette consolation : mon compagnon de voyage, si tendre, si empressé l'instant d'auparavant, avait pris subitement la contenance grave et cérémonieuse qu'on a vis-à-vis des étrangers. Aucun nuage ne troublait sa physionomie, et je remarquai même qu'il avait trouvé le moyen de remettre un peu d'ordre dans sa coiffure et de déchiffrer ses manchettes. J'en ressentis quelque dépit , et je baissai la tête, en pensant que c'était bien vite s'occuper de soins indifférents ; mais je n'eus pas le loisir de m'abandonner à de longues réflexions sur ce sujet.

Le carrosse approchait, et nos chevaux, animés par le postillon, à qui Marie-Rose, hors d'elle-même, criait d'avancer, semblaient voler à sa rencontre. Les deux voitures s'abordèrent et s'arrêtèrent en même temps. « C'est lui ! c'est bien lui ! s'écria ma bonne ; je le reconnais ! mademoiselle ; voilà votre tuteur ! » A ces cris, l'affection que je portais à M. Laurenty se réveilla comme en sursaut dans mon âme, qu'agitaient encore quelques

regrets égoïstes. Je fis ouvrir la portière, et je m'élançai au cou de mon cher tuteur, au moment où, moins lesté que moi, il se préparait à descendre les trois degrés du marche-pied. Je le pressai dans mes bras avec transport et l'embrassai à plusieurs reprises, sans lui donner le temps de respirer et de me rendre mes caresses. « Mon Adélaïde, disait-il, ma fille chérie ! Ah ! qu'elle est devenue grande et charmante ! Assez, assez ; je suis trop vieux et trop laid pour tant de baisers. » Et au milieu de ses exclamations, il me serrait contre sa poitrine, qui paraissait oppressée par l'émotion et une joie toute paternelle. M. d'Artevalle, qui avait mis pied à terre, monta à son tour dans le carrosse de mon tuteur, et reçut de lui, avec les plus vifs remerciements, l'invitation formelle de regarder, tant qu'il séjournerait à Lorient, la maison de M. Laurenty comme celle d'un ami. Après quoi, prenant congé de nous, M. d'Artevalle rentra seul dans sa voiture, et la nôtre prit les devants au grand galop.

## IV.

Aussitôt que nous fûmes arrivés, mon tuteur s'empressa de me conduire chez sa femme, qui, disait-il, m'attendait avec impatience. M<sup>me</sup> Laurenty avait à peine trente ans ; elle ressemblait à une reine par la magnificence de ses ajustements et la noblesse de sa taille, et quelquefois aussi à une jeune pensionnaire, par la vivacité soudaine et la mutinerie de ses manières. Le temps n'avait détruit aucune des perfections de son visage ; mais on pouvait dire qu'il n'avait pas eu plus de prise sur sa raison. Toujours fantasque et rebelle aux avis, elle gouvernait son mari par l'obstination de ses volontés et par l'empire de sa grâce. Il céda le plus souvent avec douceur et résignation, quelque fois en faisant des épigrammes contre l'esprit des femmes ; mais il s'attristait de sa sujétion volontaire, et regrettait de n'avoir pas le courage de braver quelques orages domestiques pour établir chez lui son pouvoir de chef de famille et de maître. C'est ainsi que les choses se passaient depuis douze ans dans le ménage de mon tuteur, et que sa faiblesse même, qui était un obstacle au bon ordre intérieur de la maison, maintenait, du moins pour le public, les apparences de la paix et de la concorde entre deux époux si mal assortis.

Lorsque je fus introduite auprès de M<sup>me</sup> Laurenty, que je n'avais pas vue depuis douze ans, elle était dans son cabinet de toilette. Un peignoir de mousseline des Indes garni d'une riche dentelle, par dessus un court jupon à hauts falbalas festonnés, recouvrait ses épaules et sa taille, et voltigeait entr'ouvert, laissant voir les plus jolis pieds du monde chaussés dans de petites mules de satin rose à talons de maroquin violet. Elle s'occupait de sa coiffure, le regardant, avec un air de plaisir et d'attention minutieuse, dans un élégant miroir encadré d'une bordure d'argent à filigranes, sur le sommet duquel s'élevait, en guise d'ornement, un petit Amour de porcelaine de Sèvres, ayant dans sa main droite, au lieu d'arc ou de flèches, une houppe à poudrer. Le miroir avait pour support une table de bois des îles, incrustée d'ivoire, aux deux côtés de laquelle se tenaient deux femmes de chambre, l'une avec un rouleau de pommade, l'autre avec des épingles noires d'un demi-pied de long. Mais elles semblaient être là plutôt comme des figurantes que comme des acteurs indispensables ; car, derrière la chaise de leur maîtresse, une petite fille de dix à onze ans, grimpée sur un tabouret, s'occupait seule, et avec autant d'intelligence que d'adresse, de tous les détails de la coiffure, crépant, poudrant, plaçant d'une main vive et légère les pompons et les fleurs. Cette enfant, d'une physionomie spirituelle et maligne, était l'unique fruit du second mariage de mon tuteur ; et dans l'emploi qu'elle remplissait auprès de sa mère consistait, je dois le dire, toute l'instruction qu'elle en eût jamais reçue. A quelques pas plus loin, dans l'embrasure d'une fenêtre, j'aperçus une grande jeune personne de vingt à vingt-trois ans, qui brodait au métier. Sa figure, sérieuse et impassible, se détachait sur un rideau de lampas bleu, et formait un singulier contraste avec les peintures d'amours à faces riantes et bouffies qui ornaient les lambris et le plafond de l'appartement. Je n'eus pas de peine à reconnaître dans cette grande demoiselle, au maintien raide et guindé, mon ancienne compagne Clémentine, la fille aînée de M. Laurenty ; et c'était elle en effet.

A ma vue M<sup>me</sup> Laurenty se souleva à demi, et me tendit gracieusement la main. Clémentine se leva toute droite, et, après avoir fait un profond salut à son père, s'avança pour m'embrasser, mais avec une dignité si prudente et tant de circonspection,



que je me rappelai aussitôt qu'il fallait éviter l'écueil de notre première entrevue, et ne pas chiffonner ses rubans. La petite fille me sauta au cou, et se replaça ensuite sur son tabouret, pour reprendre ses fonctions de coiffeuse, fonctions dont elle ne s'occupa plus qu'avec une distraction visible, ce qui lui porta bientôt malheur.

« Eh bien, dit M<sup>me</sup> Laurenty d'une voix enjouée et caressante, vous voilà donc enfin, ma belle créole. Allons, vous passerez gaiement le temps ici, et, par dévouement pour vous, je tâcherai de me rapprocher un peu de votre âge.

— Cela ne sera difficile d'aucune façon, dit mon tuteur en souriant.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, reprit la dame avec un petit air de coquetterie, que je n'aime ni les compliments ni les épi-grammes. Ainsi retirez votre phrase à deux fins, et laissez-moi parler sans m'interrompre. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta avec le plus agréable sourire : Pour fêter votre bienvenue, ma belle, j'ai l'intention de donner un bal.

— C'est une attention fort aimable et, de votre part, tout à fait désintéressée, dit mon tuteur ironiquement; mais je suis disposé à croire qu'Adélaïde, habituée à la solitude, ne trouvera pas là tout le plaisir que vous lui préparez. »

M<sup>me</sup> Laurenty allait répondre, lorsque tout à coup une expression de colère se peignit sur sa physionomie et en fit disparaître soudainement la grâce et la douceur. « Laurette, dit-elle avec impétuosité, venez ici ! »

Celle à qui s'adressaient ces paroles descendit lentement du tabouret, où elle se tenait encore, et, d'un air craintif et surnois, se plaça devant sa mère, qui, joignant le geste aux paroles, tendait le doigt d'un air de commandement. « vous m'avez piquée jusqu'au sang, mademoiselle, s'écria M<sup>me</sup> Laurenty; et tout aussitôt, sur la joue de Laurette, retentit un assez rude soufflet.

A cette correction maternelle la petite jeta des cris perçants, et courut se réfugier dans les bras de mon tuteur, qui, un instant, incertain, la serrait sur sa poitrine, en regardant sa femme d'un air visiblement mécontent. Puis, tout à coup, prenant Laurette par la main, il la conduisit à la porte, soit qu'il fût impatienté des cris qu'elle poussait, soit qu'il eût hâte de pouvoir réprimander M<sup>me</sup> Laurenty de sa vivacité. Mais à peine Laurette fut-elle

hors de la chambre, que ses cris redoublèrent, et qu'elle se mit à frapper de toutes ses forces, avec le talon de ses mules, contre la porte, comme si elle eût voulu l'enfoncer.

Ce trait d'empportement et d'indiscipline, loin de fâcher davantage M<sup>me</sup> Laurenty, lui rendit aussitôt sa bonne humeur. « Quel petit diable ! s'écria-t-elle en éclatant de rire. Eh bien ! je me reconnais ; voilà comme j'étais à son âge. Il ne faut pas s'en inquiéter ; les caractères changent beaucoup avec le temps.

— Oui, c'est vrai, dit Clémentine, qui n'avait pas interrompu son travail pendant cette scène ; et, tout en égalisant avec son dé le point de tapisserie qu'elle venait de faire, elle répéta deux fois : Oui, c'est vrai, c'est parfaitement vrai. »

Mon tuteur poussa un soupir et ouvrit la bouche pour parler ; mais M<sup>me</sup> Laurenty le prévint en disant d'un ton vif et délibéré : « Mon ami, il me faut pour le bal cent louis ; cent louis, ni plus ni moins.

— Ma chère Lise, répondit-il en se plaçant en face de sa pétulante jeune femme et en la regardant avec gravité, permettez-moi de vous faire une courte citation. »

Malgré l'adjectif, M<sup>me</sup> Laurenty fit une petite mine d'impatience ; mais mon tuteur, ne lui laissant pas le temps d'exprimer un refus, ajouta aussitôt : « Un philosophe disait, il y a cinquante ans : Quand la civilisation sera complète, et que les hommes seront parfaitement sages et parfaitement prévoyants, je crains bien qu'ils ne se marient plus, tant ils seront frappés...

— De la difficulté de trouver une femme sensée, n'est-ce pas ? reprit vivement M<sup>me</sup> Laurenty. Votre philosophe était un impertinent, et je vous arrête fort à propos pour vous empêcher de devenir son complice.

Puis, voyant que son mari souriait : — Allons, dit-elle en reprenant son air enjoué, allons, mon ami, ne soyez pas avare et inflexible. Quel prix peut avoir pour vous l'argent qui n'apporte pas la joie dans votre maison, qui ne fait pas sourire votre femme et répéter votre nom comme celui de l'homme le plus aimable et le plus magnifique ? A chaque fête que vous donnez, toute la ville est dans l'ivresse ; on vous bénit, on envie mou sort. Les gens du monde, les marchands, les ouvriers, chacun y gagne, les uns du plaisir, les autres de l'argent. Allons, allons,

cent louis pour l'amour de votre belle pupille et de votre Lise, qui va vous embrasser.

En prononçant ces derniers mots, M<sup>me</sup> Laurenty se leva, et, avec une grâce à la fois coquette et enfantine qui la rendait irrésistible, alla baiser le front de son mari.

— Ah! madame, s'écria-t-il d'un ton charmé, vous faites de moi tout ce que vous voulez, et je pourrais dire de vous aujourd'hui ce que les Athéniens disaient de Périclès : « La déesse de la persuasion repose avec toutes ses grâces sur vos lèvres ; mais... »

— Pas de mais, interrompit la dame en frappant du pied, pas de mais ; la moindre condition mise au présent que vous voulez me faire lui ôterait toute sa grâce et serait une offense pour moi. Voici un crayon et du papier ; écrivez : Bon pour cent louis, à madame. C'est cela même ; signez à présent. Je ferai remettre ce billet à votre intendant. »

Mon tuteur avait écrit ponctuellement les paroles que sa femme venait de dicter. Mais avant de lui rendre ce mandat improvisé, il traça quelques mots sur le revers de la feuille. M<sup>me</sup> Laurenty s'en étant emparée avec la vivacité folâtre qu'elle mettait à tous ses mouvements, lut à voix haute le quatrain suivant :

Ainsi chantait sur sa musette  
Le vieux Philémon l'autre jour.  
Il fut applaudi par l'amour ;  
Le sera-t-il par sa Lisette ?

» Applaudi par tout le monde ! s'écria-t-elle en riant d'un rire aussi frais et aussi éclatant que celui d'un enfant ; applaudi par tout le monde, je vous en répons. Toutes les fois que vos chansons pourront se traduire en louis d'or et en bals, je défierais Anacréon lui-même de chanter aussi bien que vous. »

Là-dessus, nous présentant sa belle main, elle nous congédia l'un et l'autre avec un sourire gracieux, et je sortis de la chambre sans avoir eu l'occasion de prononcer une phrase entière.

Le lendemain de ce jour, en m'éveillant après une nuit agitée d'insomnie et de rêves, j'aperçus Marie-Rose à genou devant mon lit. « Que fais-tu là ? lui dis-je étonnée.

— Je vous regardais dormir, mademoiselle, répondit ma bonne mulâtresse d'une voix mélancolique, et je pensais au temps où je vous berçais dans votre petit lit et où vous m'appeliez avant d'ouvrir les yeux. A présent, ce n'est plus mon nom que vous prononcez dans votre sommeil.

— Ah ! ma chère bonne, m'écriai-je, j'ai donc rêvé tout haut ? j'ai donc parlé de lui ?

Marie-Rose, sans me répondre, alla ouvrir les volets.

— Conçois-tu bien ce que j'éprouve ? repris-je avec épanchement ; et oubliant tout à coup mes projets de réserve : — Je ne l'ai pas vu depuis hier, et j'espère le revoir aujourd'hui. Mon esprit se partage entre ces deux idées ; l'une me rend triste, et l'autre fait battre mon cœur de joie. Tiens, donne-moi ma robe de chambre, je veux me lever, m'habiller, aller me promener dans la ville. Il n'y a que le mouvement qui puisse me faire supporter l'agitation où me jettent à la fois le regret et l'attente....

— Vous l'aimez donc tout de bon ? interrompit Marie-Rose.

— Ah ! je l'aime plus que ma vie !

— Et vous croyez qu'il vous aime aussi ?

— Je serais ingrate si j'en doutais, répondis-je avec une sorte de transport.

— Ah !... dit Marie-Rose.

Elle se tut après cette exclamation, qui fut accompagnée d'un soupir.

— Toujours des réticences et des soupirs ! m'écriai-je d'un ton fâché. Marie-Rose, tu as adopté là un langage qui me déplaît. Eh bien ! quoi ? que veut dire cet ah ! lamentable ?

— Je voudrais être sûre que vous ne vous abusez point, dit ma bonne avec sa douceur accoutumée ; voilà tout.

— C'est beaucoup trop. Tu devais en croire tes yeux ou mes paroles. Mais c'est assez là-dessus, ajoutai-je avec humeur ; habille-moi. »

Marie-Rose n'osa rien répliquer.

Lorsque ma toilette fut terminée, j'ouvris une fenêtre qui donnait sur le jardin de la maison, beau et vaste jardin, orné de fleurs rares et d'arbres exotiques. Dans la plus large et la plus droite des allées qui le traversaient, je vis Clémentine vêtue d'un déshabillé du matin aussi scrupuleusement correct qu'eût pu



l'être une toilette de bal. Elle parcourait l'allée d'un pas qu'on eût dit mesuré, et qu'elle n'interrompait quelquefois que pour couper, avec de longs ciseaux, de petites branches de buis dont les feuilles dépassaient çà et là les limites imposées à cet arbuste, qui, taillé en pyramides régulièrement espacées, formait la brodure des plates-bandes. Laïrette marchait derrière sa sœur, dont elle singeait avec une exagération comique les allures graves et méthodiques. Si, par moments, Clémentine venait à tourner la tête, aussitôt la petite fille faisait semblant de lire avec attention dans un livre qu'elle tenait à la main, et qui sans doute contenait sa leçon. Après m'être divertie un instant du manège de la fille cadette de mon tuteur, je demandai à Marie-Rose comment elle trouvait l'aînée.

— Désagréable, répondit ma bonne avec vivacité.

— Tu es injuste, répliquai-je ; Clémentine est bien, et, autant que je puis comparer, beaucoup mieux que dans son enfance. Elle a le visage noble et de grands yeux.

— Oui, de grands yeux, reprit ma bonne ; mais ils sont fixes comme ceux d'un portrait. Des yeux verts qui ne disent rien, qui semblent n'avoir jamais ni ri ni pleuré.

— Sa peau est blanche, repris-je en souriant de ce commentaire.

Et Marie-Rose répliqua : — Blanche à la façon du marbré ; on voit qu'au-dessous il n'y a pas de sang.

Je continuai : — Du moins elle a une belle taille, haute et régulière.

— Ah ! mademoiselle, dites sans forme et roide comme une barre de fer. Ce n'est pas là une taille créole. Qui croirait que cette grande fille sans tournure et sans grâce est née à l'île Bourbon, dans mon cher pays, où les femmes sont si bien faites, si souples de mouvements, et ont des yeux si brillants et si tendres ?

Il y avait dans ce portrait, quoique un peu chargé, de la vérité et de la finesse ; mais je ne voulus pas l'avouer.

— Dans tout cela, dis-je à Marie-Rose, je ne vois qu'une chose, c'est que M<sup>lle</sup> Laurenty n'a pas l'avantage de te plaire.

— Eh bien ! oui, reprit ma bonne encore plus vivement ; j'ai dans le cœur je ne sais quoi de contraire à de l'inclination pour elle.

— Je m'en doutais, répondis-je, et tu as tort ; car, réellement, elle n'est pas mal... Et malgré son peu d'affabilité, comme elle me paraît d'un caractère tout à fait inoffensif, je crois, pour ma part, que je l'aimerai.

— Inoffensif ? dit Marie-Rose en secouant la tête.

— Quoi ! tu la supposes méchante ?

— Non pas précisément ; mais peu indulgente, manquant de tact et de chaleur d'âme. Avec cela on peut faire beaucoup de mal.

— Marie-Rose, dis-je avec un accent de reproche, Clémentine est la fille de celui qui me tient lieu de père ; tu devrais ne pas l'oublier.

— Ma chère maîtresse, répondit-elle, vous m'avez interrogée, et j'ai dit mon opinion avec franchise. Je vous assure qu'à toute autre que vous je ne parlerais de M<sup>lle</sup> Laurenty qu'avec respect.

— Et j'espère aussi avec éloge ; car certainement, tu ne peux manquer de reconnaître en elle de bonnes qualités.

— Oh ! dès à présent je lui en reconnais une bien précieuse.

— Et laquelle ? m'écriai-je avec curiosité.

— La richesse, répliqua Marie-Rose d'un ton qui marquait une sorte d'envie dont je ne me rendais pas compte ; la richesse. M<sup>lle</sup> Laurenty aura en dot un million pour le moins ; elle sera bien heureuse.

— Heureuse ! dis-je avec étonnement ; tu crois donc que sa fortune servira à la faire aimer ?

— Non, mais à la faire épouser par qui elle aimera. Les jeunes gens les mieux nés de la province la recherchent en mariage. Chaque jour c'est une nouvelle demande. M. Laurenty ne sait auquel entendre.

— Vraiment ! repris-je. Il t'a fallu peu de temps pour savoir les secrets du logis. Et dit-on qu'elle ait fait un choix ?

— Non ; elle ne veut pas se presser, et à moins qu'elle ne trouve un homme parfait, un chevalier Grandisson, comme elle dit, elle assure qu'elle ne se mariera pas. C'est son idée.

— Elle n'est pas si mauvaise, cette idée, dis-je en riant aux éclats, et je connais quelqu'un qui serait très-capable de la réaliser.

— J'y ai déjà pensé, répondit ma bonne en jetant sur moi un regard triste dont je compris le sens.

— Il n'y a qu'une difficulté, répliquai-je avec feu, c'est qu'il n'y songera pas ; il n'y peut plus songer ; sa pensée est ailleurs.

— Ah ! mademoiselle, dit Marie-Rose, Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! car, malgré tout ce que vous croyez de mon désir de vous voir faire un mariage riche, je donnerais jusqu'à ma vie pour que M. d'Artevalle vous épousât.

— A la bonne heure ! m'écriai-je, à la bonne heure ! C'est parler, cette fois, comme quelqu'un qui m'aime.

— Mais il me semble, reprit Marie-Rose d'un ton insinuant, il me semble que si votre cher tuteur était averti des espérances que vous a inspirées la conduite de M. d'Artevalle, je serais plus tranquille.

— Quoi ! tu veux que j'aïlle.... Oh ! Marie-Rose, je n'oserais jamais. Comment m'y prendre ?

— Tout naturellement. Vous raconterez votre voyage, et les aveux viendront d'eux-mêmes.

Il y eut une pause assez longue, après laquelle je repris fort émue :

— Et tu crois que je ferais bien ?

— Oh ! oui, oui, s'écria ma bonne ; et plutôt aujourd'hui que demain.

Sans être frappée de ces paroles comme d'un mauvais augure, je me mis de nouveau à réfléchir. Mon cœur ne demandait qu'à s'épancher, et l'idée de faire de mon tuteur un confident ne me déplaisait pas. C'était d'ailleurs un moyen adroit, dans le cas où il n'approuverait pas entièrement l'affection qui me liait à M. d'Artevalle, de l'empêcher de songer à d'autres partis pour moi.

— Allons, dis-je à Marie-Rose, vois comme je suis docile à tes avis. Je tenterai à l'instant même de mettre en pratique celui que tu viens de me donner.

— Ah ! que je suis contente ! s'écria-t-elle en frappant des mains ; et selon l'habitude des mulâtresses, lorsqu'un sentiment de joie les transporte, habitude que Marie-Rose avait conservée en dépit de sa seconde éducation et de son caractère sérieux, elle se mit à chantonner, sur un air monotone, des paroles qu'elle improvisa pour louer ma résolution et me promettre un bon succès.

Pour aller de la chambre que j'occupais dans le cabinet de

mon tuteur, j'étais obligée de traverser tous les appartements du rez-de-chaussée et de gagner le grand escalier du vestibule. Je rencontrai à la porte du jardin Clémentine revenant de sa promenade. Nous nous abordâmes, et nous fîmes ensemble quelques pas de long en large au pied de l'escalier. Pendant que je m'impatientsais du retard et du contre-temps, des voix partant d'en haut se firent entendre dans la direction du cabinet de M. Laurenty. Il semblait que ce fût une dispute très-animée.

» Ce n'est rien, dit Clémentine, voyant que je m'arrêtais d'un air inquiet ; c'est ma belle-mère qui se fâche.

— Hélas ! lui dis-je, votre père n'est donc pas heureux ?

Au lieu de me répondre, Clémentine regarda à la montre d'or ciselée et émaillée qui pendait à son côté, et reprit : « Il faut qu'avant le déjeuner Laurette me récite sa leçon ; je n'ai qu'une demi-heure. » Et là-dessus elle me laissa seule.

Effrayée par la scène qui, selon toute apparence, venait de se passer dans le lieu où je devais me rendre, j'hésitai un moment ; mais une force secrète me poussait, et quelque chose semblait me dire que les minutes étaient précieuses. Je montai l'escalier, j'entrai timidement dans le corridor, et, n'entendant plus aucun bruit, je me rassurai un peu, et je frappai à la porte du cabinet. Au mot : *entrez*, toutes mes terreurs se dissipèrent pour faire place à une vive espérance. Mon cœur battait, non plus de crainte, mais de joie, à la pensée que, par cette confiance, j'allais fixer ma destinée. Je trouvai M. Laurenty assis devant son bureau, et écrivant sur un petit cahier de papier orné de nœuds de faveur rose. Selon sa coutume, et malgré l'heure matinale, il était mis avec recherche, portant ce jour-là un habit de moire pensée, ainsi que des manchettes et un jabot du plus beau point. Au premier abord, je vis sur sa physionomie qu'une contrariété secrète l'agitait, et que, malgré ses efforts pour la surmonter, il n'apportait à son travail qu'une demi-attention. J'appris plus tard, par le bruit qui en courut dans la maison, qu'ayant reçu, le matin même, de plusieurs marchands fournisseurs de M<sup>me</sup> Laurenty, des mémoires à payer pour une somme considérable, mon tuteur s'était cru obligé d'avoir à ce sujet une explication très-vive avec sa femme. Pendant que je l'embrassais, il souriait doucement ; mais lorsque je me fus assise à côté de lui, sa figure devint sombre et pen-



sive, et il me dit après un instant le silence : « Le bal que ma femme t'avait promis pour célébrer ton retour n'aura lieu que dans deux mois, au château de Lampestras, où nous allons bientôt nous rendre. Je l'ai voulu ainsi pour des raisons que je ne puis t'expliquer ; mais je serais désolé si tu en éprouvais le moindre regret. »

Je répondis à ces paroles et à la crainte qu'elles exprimaient avec toute l'effusion de mon âme. Charmé de mon air de sincérité et d'affection, M. Laurenty s'écria, lorsque j'eus fini de le rassurer : « Tu es bien bonne et bien aimable, ma chère Adélaïde, et depuis hier j'ai déjà dit plus d'une fois avec le poète grec : heureux l'époux qui la conduira dans sa demeure. Mais plus je te vois charmante, plus je me préoccupe de ta destinée, et permets-moi là-dessus de te donner un avis. S'il manque d'à-propos, il n'en est pas moins important. Sois prudente dans tes affections ; ne les livre pas au premier qui aura séduit tes yeux ; et lorsque tu voudras te marier, ce que toute fille veut bientôt, ne prends pas ta raison pour une sottise et ton cœur pour un oracle. Les mariages d'amour sont souvent des mariages de folie qui font le malheur de celui des deux époux qui a été le plus confiant et le plus épris. »

Un sourire amer contracta les lèvres de mon tuteur lorsqu'il prononça cette dernière phrase. Je vis bien qu'il faisait une allusion secrète à son propre état, et tout en le plaignant d'être réduit à chercher des consolations dans la moquerie de soi-même et de ses infortunes, je repliquai avec vivacité : « Eh ! mon Dieu, comment peut-on se décider à passer toute la vie ensemble, quand on ne s'est pas beaucoup aimé d'avance ? Je crois que le meilleur mariage qu'on puisse faire est celui que le cœur a conseillé. »

— Idée de jeune fille, répondit mon tuteur, idée de jeune fille, et qui ne conduit qu'à de tristes désabusements. En disant ces mots, il se leva, et alla prendre dans sa bibliothèque un petit volume précieusement relié et doré sur tranche, qu'il ouvrit à la page où se trouvait le sinet. — Écoute, ajouta-t-il, ce qu'un auteur, léger en apparence, dit très-sagement sur ce sujet. Le passage que je vais te lire est tiré d'un conte intitulé : *Les sottises du cœur, par une dupe de l'Amour* :

« On ne s'efforce plus de plaire quand on est sûr d'être aimée. »

Alors le plaisir cesse d'être une faveur. Le bonheur devient une habitude; les liens fragiles de la tiède reconnaissance remplacent insensiblement les chaînes de l'amour. Les égards succèdent aux sentiments, l'ennui survient, et l'on n'est à son aise que lorsqu'on n'est plus ensemble. »

Pendant la lecture de cette phrase, je laissai échapper quelques signes d'incrédulité dont M. Laurenty s'aperçut, et, qui, dans son humeur morose, l'excitèrent à développer avec plus de sérieux et de chaleur sa thèse contre les mariages d'inclination. Frappée de ce qu'un pareil discours avait d'inconciliable avec mes propres sentiments, et avec la confiance que je m'étais proposé de faire, je baissai les yeux et gardai le silence. Mon tuteur, croyant voir dans cette attitude une preuve que la conviction me gagnait enfin, redoubla de verve, et fit si bien, que je sortis d'auprès de lui tout effrayée, me promettant intérieurement de ne jamais révéler à cet ennemi inflexible de l'amour et des pauvres amants, le secret de mes espérances et d'une passion que trois jours avaient suffi pour faire naître. Ce fut en vain que Marie-Rose essaya de me persuader que des paroles prononcées dans un moment d'irritation ne prouvaient pas que M. Laurenty dût manquer d'indulgence à mon égard; ce fut en vain qu'elle me répéta que les opinions les plus arrêtées se modifiaient selon les circonstances et les personnes auxquelles on les applique, je fus inébranlable; l'heure de la confiance était passée pour moi, et je résolus fermement de tout cacher aux yeux de mon tuteur, jusqu'au jour où M. d'Artevalle lui demanderait ma main.

Bientôt, comme si toutes choses se fussent hâtées de concourir à l'accomplissement de mes vœux, j'eus l'indicible plaisir de voir mon compagnon de voyage reçu cordialement à toutes les heures comme l'ami le plus intime de la maison. Il dînait souvent avec nous en famille, y soupaît chaque fois qu'il y avait du monde, et ne s'en allait jamais assez tard au gré des personnes qui l'écoutaient, car il causait avec grâce sur les sujets les plus divers. Littérature, beaux-arts, politique, nouvelles de cours, rien ne lui était étranger; l'agrément de ses manières simples et distinguées, le goût qu'il montrait pour les ouvrages d'esprit, son respect pour les occupations littéraires, tout en lui était à l'unisson des idées et des façons d'être de

mon tuteur, qui, s'éprenant chaque jour davantage d'amitié et de confiance pour son jeune ami, ne cessait de vanter la solidité et la douceur de son commerce, et de nous l'offrir, à sa fille et à moi, comme le modèle d'un cavalier accompli. Ces éloges n'éprouvaient aucune contradiction de la part de M<sup>me</sup> Laurenty et de Clémentine. La première trouvait au neveu de M<sup>me</sup> de Laborderie le grand mérite d'être bien né et parfaitement bien fait; la seconde, cette fille si ponctuelle, dont toutes les actions étaient réglées par l'aiguille de la pendule, avait remarqué et répétait souvent que M. d'Artevalle était l'homme le plus exact de la province, et qu'en outre il possédait toutes les traditions de l'ancienne politesse, saluant, marchant, parlant comme l'eût fait lord Chesterfield lui-même. Quant à moi, plus timide que jamais, lorsqu'il s'agissait de mon compagnon de voyage, je ne disais pas si haut tout le bien que j'en pensais, mais les éloges qu'on faisait de lui me transportaient d'orgueil et de joie.

Si la conduite de M. d'Artevalle, durant le voyage, m'avait donné lieu de croire à son affection et d'y compter, ses assiduités dans la maison de mon tuteur accrurent de jour en jour cette espérance. Bien que depuis notre arrivée à Lorient, il gardât avec moi plus de réserve encore qu'auparavant, j'attendais le moment de l'explication avec une sérénité parfaite et toute la foi d'une âme neuve et sincère. L'amitié empressée que témoignait à M. d'Artevalle la famille Laurenty bannissait de mon cœur jusqu'à la pensée du seul obstacle que j'eusse quelque peu redouté. Ses bonnes qualités, me disais-je, l'emporteront dans l'esprit de mon tuteur sur ce que l'absence de fortune a de favorable dans le monde auprès des parents ou de ceux qui les représentent. Quoique je ne sache pas encore à quoi se monte le bien que m'a laissé mon père, administré comme il a dû l'être par M. Laurenty, il ne peut manquer d'être suffisant pour vivre à deux. Là-dessus, devant le temps, je bâtissais pour mon avenir conjugal des plans de ménage appropriés à la modeste fortune que je croyais m'être au moins assurée. Je calculais, comptais et recomptais sans cesse, comme si j'y étais déjà et que je n'eusse plus que cela à faire, les dépenses de ma maison. Je l'ornais de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable, je la gouvernais en simple et active ménagère, fermant la porte

aux oisifs et aux indifférents, y recevant avec transport les véritables amis. Dans ce rêve délicieux, je voyais régner autour de moi le bon goût sans recherche, la gaieté sans éclat, l'esprit sans médisance, et j'entendais celui dont l'image, toujours présente, animait et colorait tous mes tableaux, me dire : Que je suis heureux ! Que la vie est douce avec toi ?

Pendant que je me plongeais avec béatitude dans de si douces contemplations, Marie-Rose s'agitait pour savoir où tout cet amour et ces continuelles extases me conduiraient. Je ne concevais aucun ombrage de ce qu'il se trouvait dans la maison même une autre fille à marier que moi ; je me croyais la seule au monde pour M. d'Artevalle, et l'idée ne me venait pas que ces visites multipliées, ces empressements, cette amabilité qui me charmaient jusqu'au délire, pussent avoir pour but de plaire aux parents de Clémentine. Mais ma bonne avait quelquefois des craintes vagues à ce sujet. Quoiqu'il lui fût impossible de s'arrêter sérieusement à l'idée que M. d'Artevalle, simple lieutenant de vaisseau, et tout à fait sans fortune, recherchât la main de M<sup>lle</sup> Laurenty, que tant d'hommes riches et d'un rang élevé briguaient sous ses yeux, quoiqu'elle eût même fini par croire, sur mes vives assurances, qu'entre M. d'Artevalle et moi il existait un lien de sympathie et d'amour véritable, le soupçon lui traversait le cœur plus souvent que l'espérance.

Dans l'état d'anxiété où elle flottait sans cesse, elle voulait savoir les moindres détails de ce qui se passait au salon où ses yeux ne pouvaient malheureusement pénétrer, et ne s'en tenant pas à ce que je lui disais là-dessus, elle cherchait avec adresse à se procurer de tous côtés des informations indirectes ; elle avait des conférences fréquentes avec Laurette, petite fille curieuse, babillarde et spirituelle. Tantôt gaie, tantôt morose selon la nature des commérages de sa petite nouvelliste, Marie-Rose, depuis que nous habitons Lorient, avait des inégalités d'humeur qui me fatiguaient, quoiqu'elle osât bien rarement me communiquer toutes ses impressions. Ses remarques, quand il lui arrivait d'en faire, tombaient sur l'extrême réserve et le silence prolongé de M. d'Artevalle à mon égard. Quoi ! répétait elle, il ne vous dit rien, il ne cherche pas à vous ouvrir son cœur ! Qu'il diffère de s'expliquer avec votre tuteur, cela se conçoit ; des motifs puissants l'y obligent peut-être ; mais s'il vous aime,



comment ne s'empresse-t-il pas de vous annoncer au moins ses intentions ? Comment ne fait-il pas tous ses efforts pour vous trouver seule et vous parler ?

Ce discours et d'autres semblables ne produisirent d'abord sur mon esprit aucune impression ; mais à force d'entendre dire les mêmes choses , l'idée d'un entretien d'amour , que j'avais écartée jusque-là comme contraire aux bienséances , s'empara de moi et ne me laissa plus de repos. L'attente du moment où les mots, je vous aime, seraient prononcés par M. d'Artevalle, me causait des angoisses d'impatience. Toujours l'œil au guet , épiant ses entrées dans la maison, je volais sur son passage pour tâcher de me rencontrer avec lui seul ; mais près de l'aborder, ma timidité, une timidité invincible m'arrêtait. Je restais penchée sur la rampe de l'escalier , le regardant ouvrir la porte du salon, ou bien je passais de longues heures dans la chambre de la petite Laurette , qui donnait sur le même corridor que le cabinet de mon tuteur. Je semblais tout occupée de l'enfant , de ses leçons ou de ses jeux, et mon attention était ailleurs ; je prêtai l'oreille au moindre bruit pour entendre les pas de l'homme qui remplissait toute ma pensée retentir dans le corridor ; je trouvais mille raisons pour laisser la porte entr'ouverte, afin de mieux écouter, et, s'il était possible, de faire remarquer ma présence. Le cœur palpitant du désir d'être aperçue de lui , j'étais prête, lorsqu'il approchait , à m'élaner de la chambre ; mais aussitôt, rendant nuls tous les plans que j'avais laborieusement combinés , je me retirais hors de la portée de sa vue , et ne sortais de ma retraite que lorsqu'il était déjà loin. Ainsi s'écoulaient mes journées. Ne pouvant accorder ensemble ma modestie et le désir impérieux qui me tourmentait l'âme, je ne me sentais plus si pleinement heureuse , et dans l'état d'irritation et de tristesse qui me gagnait de plus en plus, je regrettais les jours du voyage et le calme de mes premières espérances.

Sur ces entrefaites, nous partîmes pour le château de Lampestras. Grâce aux embellissements de toutes sortes faits par mon tuteur, ce vieux manoir était devenu une demeure charmante. Le colombier-donjon n'existait plus , et M<sup>me</sup> Laurenty avait vu disparaître sans regret ce monument de sa pauvreté passée. Jamais elle ne se montrait plus fastueuse et plus dissipée que lorsqu'elle habitait le lieu témoin des privations de sa jeu-

nesse. Tout ce que la province renfermait d'hommes distingués et de femmes aimables était invité par elle à venir passer des mois entiers au château dont les portes, nonobstant ce choix, restaient ouvertes aux gentilshommes du voisinage et aux riches bourgeois de la ville, qui arrivaient pour le dîner. Cette hospitalité sans bornes donnait au château de Lampestras l'aspect d'une hôtellerie; car la plupart du temps les maîtres de la maison savaient à peine qui entraient chez eux et qui en sortait, et les noms de ceux qui garnissaient la table et passaient la nuit dans la maison. Mon pauvre tuteur perdait à ce genre de vie le repos et la santé, mais il ne s'en plaignait que les jours où quelque fantaisie exorbitante de sa femme excitait sa mauvaise humeur et le forçait à prendre une décision sévère qui n'était jamais exécutée. Toujours galant pour les femmes, dont il médissait cependant quelquefois, il faisait en l'honneur des jolies visiteuses de son château une foule de petits vers qu'on applaudissait fort, et ce succès d'amour-propre suffisait souvent pour lui faire oublier ses tribulations domestiques.

M. d'Artevalle fut du nombre des personnes qui accompagnèrent la famille au château et qui s'y établirent pour un certain temps. La joie d'habiter sous le même toit que lui, l'espérance de trouver bientôt dans la liberté de la vie de campagne l'occasion d'un tête-à-tête, firent une heureuse diversion à la mélancolie qui me tourmentait. Je me blâmai moi-même d'avoir gâté mon bonheur par des inquiétudes sans motif. L'avenir m'apparut de nouveau riant et coloré. Toutes les fleurs de mon imagination, qu'un instant de tristesse semblait avoir flétries, s'épanouirent comme les fleurs d'un parterre après une pluie d'orage, et mon ancienne sécurité, avec ses extases indéfinissables et ses élans passionnés, reprit possession de moi. En un mot, j'étais revenue aux douceurs de mon premier état de nonchalance et de quiétude, lorsque m'arriva l'aventure que je vais raconter.

## V.

Parmi les hôtes passagers du château de Lampestras, il s'en trouvait un qui, dans toutes ses visites, témoignait pour moi une attention particulière. C'était un commissaire de la marine

royale, homme d'un caractère peu honorable, et qui avait, à ce qu'on disait, plus que doublé sa fortune dans les derniers armements. Il se flattait à quarante-cinq ans, avec de gros yeux ternes, une taille courte et replète, et un esprit des plus vulgaires, de me paraître aimable, et je le trouvais disgracieux et ignoble au dernier point. Ce ridicule personnage m'avait impertinément proclamée la dame de ses pensées. Il soupirait près de moi, s'emparait de mon bras aux heures de promenade, et me poursuivait partout de ses fadeurs. L'obsession dont il m'ennuyait était un spectacle et un amusement pour le reste de la société, et M<sup>me</sup> Laurenty surtout s'en divertissait sans mesure et sans pitié pour moi. Mon seul recours contre les persécutions galantes du commissaire était la petite Laurette. Négligée par sa mère, qui la gâtait et la rudoyait à la fois, détestée des domestiques qu'elle se plaisait à tourmenter par des tours d'espiègle et un espionnage continu, Laurette vivait à part de tout le monde, comme un petit singe rusé, curieux, moqueur, et n'avait dans ses malicieuses fantaisies d'autre frein que la crainte des corrections maternelles. Ses yeux éveillés exprimaient une intelligence et une finesse d'observation extraordinaire. Tous les ridicules la frappaient, et elle en tirait bon parti pour ses plaisirs particuliers. Peu bruyante, elle faisait ses tours à la sourdine, et restait de sang-froid et avec une mine sérieuse lorsque les autres éclataient de rire. Elle n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'ennui que me causaient les empressements du commissaire, et plutôt par malin vouloir envers ce personnage que par amitié pour moi, elle mettait tout en œuvre pour le contrarier dans ses opiniâtres assiduités.

Un dimanche qu'il y avait grande compagnie au château, M. le commissaire Brousson nous arriva au dîner en parure très-soignée, moyen de succès qu'il n'avait pas encore essayé aussi complètement. Il avait un habit de moire gris-perle brodé en chenille de toutes couleurs. Il était poudré à profusion, et sentait les essences au point de donner le mal de nerfs. Placée près de lui par une attention maligne de M<sup>me</sup> Laurenty, j'eus à subir pendant tout le repas ses petits soins à la fois gauches et bruyants. Plein de confiance dans l'effet que devait produire le bon goût et la nouveauté de sa toilette, il se donnait des airs de triomphe, et, malgré ma froideur glaciale, il paraissait ne pas

douter que pour cette fois mon cœur ne fût pris. Je ressentais toute la tristesse que donnent l'ennui et la contrainte, lorsqu'au dessert Laurette entra, et, selon la mode des enfants, fit le tour de la salle pour récolter des friandises que chacun lui prodiguait. Du plus loin qu'elle aperçut M. Brousson, elle s'arrêta pour le contempler, et je vis à sa figure qui devenait sérieuse et sournoise qu'elle avait trouvé dans son arsenal d'espiégleries une bonne malice pour me venger des importunités dont j'étais victime.

S'approchant de moi comme pour me parler, elle exprima fort naturellement par ses regards et par des gestes naïfs une vive admiration pour la belle toilette de mon voisin. Ce manège, qui chatouillait la vanité du personnage, ayant attiré l'attention de tous les convives, la petite comédienne saisit un instant de silence et s'écria : — « Monsieur le commissaire, voulez-vous que je vous dise la morale d'une jolie fable que papa a composée l'autre jour ? »

— Sans doute, mademoiselle, répondit celui-ci qui prenait la demande de Laurette pour une cajolerie enfantine ; sans doute, vous me ferez plaisir ainsi qu'à toute la société. »

Et élevant la voix, il cria : — « Chut ! messieurs, » pour que chacun se disposât à écouter.

— Oh ! mon Dieu, dit Laurette, voilà que j'ai honte à présent, ce n'était que pour vous, pour vous seul, monsieur le commissaire. »

Puis sur un signe de son père qui ne se doutait nullement de ce qu'elle avait en tête, elle débita aussi haut qu'elle put et avec l'expression convenable, les vers suivants :

Presqu'au-dessous de rien, l'on se croit quelque chose.  
 Chacun sur ce qu'il est se fait illusion :  
 La vanité voit mal, et l'orgueil en impose.  
 Tel se croit un phénix qui n'est qu'un pauvre oison.  
 Adieu, retenez bien cette utile leçon.

— Ma fille, dit vivement M. Laurenty, qui avait hâte de détourner l'application que toute la compagnie faisait déjà ; ma fille, si vous vouliez faire preuve de mémoire, il fallait réciter la fable entière. Comme auteur, je vous sais très-mauvais gré d'avoir mutilé mon ouvrage. »



Ces paroles, qui avaient pour but de donner le change sur les intentions malicieuses de Laurette, n'empêchèrent pas tous les yeux de se diriger vers le commissaire de marine, et il se fit un grand silence accompagné de sourires, comme dans l'attente de quelque nouvelle espièglerie de la spirituelle petite fille. Encouragée par l'attitude de l'assemblée, et surtout par sa mère, qui la stimulait en dessous par des clignements d'yeux et des signes, Laurette répondit : — « La fable, papa, je la sais sur le bout du doigt, et je vais la dire à présent, si vous voulez. C'est l'histoire d'une chenille. Et s'adressant à sa victime, elle ajouta en renforçant le son de sa voix : — D'une chenille, monsieur le commissaire.

Une laide chenille, animal rebutant,  
Dont l'œil de la beauté se détourne avec crainte.

N'est-ce pas cela, Adélaïde? dit-elle en s'interrompant tout à coup. Je crois que c'est cela; dites-moi si je me suis trompée? »

Je ne pus tenir à cette dernière saillie, dont l'élégante broderie qui ornait l'habit de M. Brousson rendait l'effet irrésistible, et je partis d'un éclat de rire qui fut comme un signal, car à l'instant même toute la compagnie m'imita. Le commissaire, qui jusque-là avait roulé dans tous les sens ses gros yeux effarés, incertain si Laurette se moquait de lui, comprit enfin qu'il était le jouet de la petite fille et le but de cette raillerie générale. Il devint rouge, et jetant sur moi un regard de colère, il but coup sur coup trois ou quatre verres de vin.

Après le dîner, Clémentine, qui était fort sévère sur le chapitre des bienséances, et qui seule avait gardé, pendant que tout le monde riait, un sérieux imperturbable, Clémentine m'adressa une assez verte remontrance en présence de M. d'Artevalle. Elle m'accusait d'avoir provoqué par mon éclat de rire intempestif ceux des convives; et sans me reprocher, comme elle aurait pu le faire, d'avoir manqué de bienveillance et péché contre la charité chrétienne, elle me dit d'un ton grave et satisfait, en terminant son admonition. « Les règles du savoir-vivre défendent de gesticuler, de se moucher, de tousser, de parler trop haut, mais surtout d'éclater de rire en compagnie. Vous avez fait une

chose qui fera dire de vous que vous êtes une étourdie, et je suis sûre que votre compagnon de voyage pense comme moi. »

A ce propos doctoral, M. d'Artevalle ne répondit que par un sourire dont l'expression n'était pas bien claire ; et en-dessous il jeta sur moi un regard plein d'indulgence. Mon cœur qu'agitait déjà la crainte de lui avoir déplu en effet, se sentit allégé aussitôt.

Tandis que toute la société se promenait réunie dans le jardin, moitié par dépit contre la pédanterie de Clémentine, moitié par envie de rêver à ce qui m'occupait sans cesse, je la quittai, et m'acheminai seule vers une allée déserte qui s'enfonçait sous les ombrages les plus obscurs du parc. Au bout d'une centaine de pas, j'entendis derrière moi un froissement de feuilles, et, en me détournant, je distinguai, à travers les épais branchages qui me séparaient d'un petit sentier, la haute taille de M. d'Artevalle. M'imaginant qu'il me suivait avec mystère dans l'intention de m'aborder lorsque je serais encore plus loin, je poursuivis ma route comme si je ne l'avais pas vu, craignant, par le moindre signe de trouble, de paraître effarouchée et de lui faire changer de dessein. Arrivée dans un endroit bien solitaire, je m'assis sur le gazon au pied d'un arbre, oppressée par l'attente, par la joie, par la confusion de me voir si loin de tout le monde et bientôt si près de celui que j'aimais. Pour épier ses pas, je prêtais l'oreille avec une attention extrême ; mais le cœur me battait si fort, que je ne pouvais distinguer aucun son à travers le bruit de ses violentes pulsations. Enfin, après deux minutes, j'entendis la marche ferme d'un homme qui s'approchait rapidement. Sous l'empire d'un trouble insurmontable, je restai les yeux baissés, immobile, et comme enchaînée à ma place. Mais quelles furent ma terreur et ma cruelle surprise quand ces mots : *Ah ! la voilà !* prononcés avec l'expression d'une joie brutale, m'apprirent qu'au lieu de M. d'Artevalle, M. Brousson était à deux pas de moi.

Je voulus m'éloigner de toute la vitesse de mes jambes ; mais ma robe s'étant accrochée à un buisson, l'odieux personnage s'élança sur moi, me saisit par la taille et me retint de force entre ses bras. Je me débattais avec violence, et je poussais des cris qui, loin de lui faire lâcher prise, semblaient l'exciter à me

serrer plus fort , et le faisaient rire d'un gros rire à la fois vulgaire et méchant..

« C'est mon tour, disait-il ; il faut que je me venge. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que les jeunes filles se promènent seules dans le bois. »

Là-dessus il tenta de m'embrasser malgré mes prières et mes efforts. Il me parut que sa tête était fortement troublée par le vin qu'il avait bu au dîner. A moitié morte d'effroi et de dégoût, je me recommandais à Dieu, et, dans ma détresse, j'appelais à mon secours Marie-Rose, mon tuteur, et jusqu'à M. d'Artevalle. Tout à coup ce dernier, semblable à un génie bienfaisant, sortit d'un taillis épais, et s'avança vers nous. Sa figure était pâle, et ses regards pleins de colère et de mépris.

« Quoi ! c'est vous, monsieur le commissaire ! vous, qui osez !..... » Et d'un geste impératif, il lui fit signe de s'éloigner.

Sans attendre la répétition de cet ordre muet, l'ignoble commissaire, dans une rage concentrée, tourna le dos et disparut sur-le-champ.

Le passage subit d'une extrême frayeur à la joie la plus vive produisit sur mes nerfs une violente secousse. Je me laissai tomber sur le gazon plutôt que je ne m'y assis, et fondant en larmes, je ne pus que balbutier des paroles sans suite, où le mot *merci* se trouvait répété dix fois. M. d'Artevalle, s'étant placé à mes côtés, s'empara doucement d'une de mes mains, qu'il garda entre les siennes, et me dit d'une voix affectueuse : « Calmez-vous, mademoiselle, calmez-vous; rien ne doit plus vous inquiéter.

— Ah ! m'écriai-je, c'est la joie, c'est la reconnaissance, c'est la vue de mon bienfaiteur, car vous êtes cela pour moi, qui m'émeut si fort et me fait pleurer. Mon Dieu ! quel service ! Ah ! que ne vous dois-je pas ?

— Je n'ai eu d'autre mérite que celui de la prévoyance, répartit M. d'Artevalle. M'étant aperçu que ce plat animal vous suivait depuis votre sortie du jardin, j'ai craint qu'échauffé par le dépit et par le vin, il n'eût formé le projet de vous faire quelque injure, et je vous ai suivie de mon côté. Vous voyez, ajouta-t-il en souriant, qu'il est quelquefois dangereux pour une jeune fille de rire tout haut d'un sot personnage et de s'aventurer seule au

fond du bois... Comme ces dernières paroles me firent rougir : — Est-ce que mon observation est indiscreète? est-ce que je vous afflige? s'écria-t-il vivement.

— Non, lui dis-je avec un accent de tendresse que je ne songeais point à modérer; non, votre observation n'est pas indiscreète, et, loin de me blesser, elle vous donne de nouveaux droits à ma reconnaissance; elle me prouve que vous avez un peu d'amitié pour moi. Je voudrais vous entendre toujours me parler avec la franchise d'un frère, et aujourd'hui plus que jamais je regrette de n'en avoir pas un qui vous ressemble. »

Il y eut un moment de silence, durant lequel il me pressa légèrement la main qu'il tenait, et qu'il abandonna ensuite comme par réflexion; puis, après avoir un peu hésité: « S'il est vrai, reprit-il, que mes conseils vous paraissent bons à quelque chose et ne vous causent aucun déplaisir, permettez-moi de vous engager à reprendre de suite le chemin de la maison.

— Hélas! m'écriai-je tout émue et pleine de dépit à la pensée qu'il souhaitait que notre tête-à-tête se terminât si vite, vous voyez comme je tremble encore; je pourrais à peine faire un seul pas.

— Essayez, reprit-il, essayez, je vous en conjure pour vous-même. Si quelqu'un vous rencontrait ainsi défaillante et toute en larmes dans ce bois, que penserait-on? que dirait-on? Des choses qui vous soulèveraient d'indignation si vous veniez à les apprendre. Voilà comme vous parlerait un frère, ajouta-t-il après une assez longue pause.

— Et voilà comme je réponds, m'écriai-je en me levant aussitôt. Quoique j'eusse le sourire sur les lèvres, j'étais triste intérieurement. Je trouvais les discours de M. d'Artevalle fort sages, je comprenais la délicatesse de ses sentiments; mais j'aurais voulu, je le confesse, que celui de la prudence pour moi ne lui tint pas au cœur plus fort que les autres, et que le soin de ma réputation ne l'eût pas occupé avant tout.

Quoique soutenue par lui, je marchais avec difficulté. Le désir passionné que j'avais d'entendre de sa bouche quelques paroles d'affection plus tendres et moins austères, la pensée qu'il était libre de parler sans détour, que mon trouble, l'attendrissement de mes regards, tout l'y conviait, et qu'il se taisait pourtant; l'embarras mêlé de charme que j'éprouvais à me trouver



seule avec lui dans cette solitude ; enfin , mille sensations à exprimer , m'assaillirent avec tant d'empire , que mes forces nerveuses n'y purent résister . Semblable à une liqueur qui bouillonne et fermente dans un vase trop fragile , toute la vie qui s'agitait en moi , cette vie si puissante d'émotion et d'amour , parut briser sa faible enveloppe . Je chancelai deux ou trois fois , mes yeux se couvrirent d'un voile noir , des sons étranges bourdonnèrent à mes oreilles , la terre et les arbres tournèrent et disparurent . Je m'évanouis pour la première fois de ma vie .

Je ne sais si dans cet instant de défaillance un songe agréable traversa mon imagination , ou si au milieu des ombres épaisses qui enveloppaient mon esprit , j'avais encore la faculté de percevoir un fait réel , mais voici ce que je crus sentir durant ma courte léthargie . M. d'Artevalle m'ayant assise sur l'herbe appuya ma tête contre un arbre , et me soutint de son bras passé autour de moi . Sa figure était baissée sur mon visage ; ses cheveux effleuraient mon front , et je frissonnais de je ne sais quel vague plaisir à ce contact léger . J'entendais avec délices sa respiration animée et le froissement de son habit de soie , lorsque tout à coup ma joue ressentit l'empreinte et la chaleur d'un baiser appliqué doucement . Que ce fût une illusion ou la vérité , je ne puis le dire , mais hélas ! pourquoi le battement de mon cœur me réveilla-t-il ? Lorsque j'ouvris les yeux , il n'était plus là . Ce fut en vain que je le cherchai du regard , que je l'appelai timidement , il avait disparu , me laissant seule et évanouie dans un lieu où personne ne pouvait entendre mes plaintes , et sans un très-grand hasard venir à mon secours . Je restai accablée sous le sentiment de ce cruel abandon , pleurant à chaudes larmes , et n'ayant ni l'idée ni le courage de me remettre en route . Bientôt je vis accourir Marie-Rose tout effarée ; je pris son bras et je rentrai , mais je ne rejoignis pas la compagnie qui faisait cercle dans le salon .

La nuit et la réflexion calmèrent la tristesse extrême que je ressentais de cette aventure , ou , pour mieux dire , par un acte d'imagination facile à mon caractère , je tournai la chose en bien , et j'en fis , au lieu d'un trait d'indifférence et d'inhumanité qu'elle m'avait paru d'abord , une preuve de passion délicate et même de dévouement . La conduite de M. d'Artevalle , lorsqu'une inspiration soudaine l'avait porté à se méfier du commissaire

Brousson, à épier ses pas, à veiller sur les miens ; cette conduite pouvait-elle laisser le moindre doute sur la tendresse et la vivacité de son intérêt pour moi , sur sa bonté de cœur à mon égard ? S'il m'avait quittée durant mon évanouissement , c'était malgré lui, pensai-je, bien malgré lui, et parce que le sentiment des convenances du monde, si impérieux chez un homme de son caractère , lui prescrivait de ne pas courir le risque d'être vu seul avec moi dans un pareil lieu et dans un pareil moment. En obéissant à ce devoir, il avait accompli un sacrifice, il s'était fait une violence héroïque dont je devais lui savoir plus de gré que de toutes les démonstrations d'amour possible. Voilà les idées qui m'occupèrent à mon réveil , et dont je fis part avec orgueil à Marie-Rose, au moment où elle vint le matin assister à ma toilette.—Mais si vous étiez morte , faute de secours ! me dit-elle , d'un air indigné.

— Les suppositions exagérées ne sont pas des raisons , répondis-je. M. d'Artevalle savait bien qu'un simple évanouissement ne fait pas mourir : et même il devait croire que les soins d'une personne de mon sexe, dussent-ils être un peu tardifs, me vaudraient mieux que les siens. Je suis sûre qu'il a couru de toutes ses forces pour aller te chercher, et qu'il était bien ému quand il t'a parlé.

— Il était au moins bien pâle , dit ma bonne , et je ne puis vous exprimer le bouleversement que sa vue m'a causée...

— Ah ! comme il m'aime ! Pauvre ami , comme il m'aime ! repris je avec vivacité. Qu'il a dû souffrir lorsqu'il s'est enfui d'auprès de moi ! qu'il lui eût été plus doux de suivre l'impulsion de son cœur, de me faire un oreiller de sa poitrine, de me porter dans ses bras.... Et si tu savais ce que pendant mon évanouissement j'ai cru voir ! si tu savais !

— Je sais, interrompit Marie-Rose, d'un ton à la fois doux et chagrin, que le jour comme la nuit vous faites de très-jolis rêves, mais cela malheureusement ne change en rien la réalité.

Je pris fort mal cette réplique , je boudai ma confidente jusqu'au soir.

M<sup>me</sup> AUGUSTIN THIERRY.

---

---

# DU MONUMENT DE MOLIÈRE.

---

Parmi les écrivains , race assez abandonnée des dieux et des gouvernements , il s'en est rencontré un qui du premier coup et presque à son premier ouvrage a eu des admirateurs , et , ce qui est plus précieux encore, des ennemis. A peu près sans naissance , il a souvent été traité comme un grand seigneur par la cour la plus difficile en matière de distinctions. Comparé par les plus grands écrivains de son temps aux modèles du genre qu'il traitait , il a joui de son vivant de la protection d'un roi , de l'amitié d'une noblesse avare même d'estime , et de la constante adoration du public. Plus connu, pendant sa vie, que Corneille, mieux accueilli que Racine, plus riche que Boileau , plus aimé que La Fontaine , il a continué par sa mort une renommée littéraire dont il n'y pas d'exemple en Europe. Immuable au centre des révolutions que le bon ou le mauvais goût a produites et a déchaînées au pied de toutes les idoles , il a résisté au silence désastreux que Voltaire fit planer pendant un demi-siècle sur la tête de Corneille ; il n'a éprouvé aucun des outrages que Racine a subis au moment d'une transformation récente et dont sa joue est encore chaude ; il a presque soutenu à lui seul , de son pied de bronze , tout l'édifice du xvii<sup>e</sup> siècle , fortement ébranlé. Servi par la postérité mieux que ne l'ont jamais été conquérants , inventeurs , rois , législateurs , philosophes , son nom est écrit quelque part dans chaque ville du royaume. Si ce n'est pas une rue, c'est une place publique ; si ce n'est une place publique, c'est un théâtre qui porte son nom au fronton. Cet

homme inféodé dans la pierre , incarné dans la mémoire , c'est Poquelin de Molière.

C'est à cet écrivain si peu connu , comme on voit , si peu rémunéré pendant sa vie et après sa mort , que MM. les comédiens ordinaires du roi ont voulu rendre l'honneur tardif d'un monument. Ils ont découvert une profonde injustice , et ils ont cru qu'il leur appartenait de la réparer.

Un monument s'élèvera donc pour apprendre à la postérité que , blessés de l'oubli de la nation française , de l'indifférence des Parisiens , qui ont déjà pourtant une rue Molière , un passage Molière , deux cents établissements Molière , les comédiens français ont consacré un monument de 15,000 fr. à la mémoire de Molière.

Pour subvenir aux frais de ce monument si hautement réclamé par la justice et le bon goût , des souscriptions sous toutes les formes se sont ouvertes à Paris et dans le reste de la France. Hors Paris , ces souscriptions ne produiront rien ; dans Paris , elles n'iront pas à 20,000 fr. : 20,000 fr. , c'est moins que rien ; c'est peu. Ce résultat serait presque un affront pour Molière , si Molière n'était pas plus qu'un homme , pas plus qu'un dieu , ce qui est dire moins qu'un homme peut-être dans un siècle philosophique. Molière est un fait ; c'est la comédie , comme Napoléon c'est la guerre , comme Homère c'est la poésie.

On l'a du moins compris ainsi , et voilà pourquoi , excepté les comédiens et quelques souscripteurs qui ne sont jamais tant hommes de lettres qu'un jour de souscription , personne n'a déboursé un petit écu enthousiaste pour le monument de Molière. On aurait tout autant ou tout aussi peu souscrit pour ériger une statue au dieu Mars ou au demi-dieu Énée. Molière sera forcé de rester immortel sans souscription.

Il y avait cependant un moyen de rattacher affectueusement l'attention du siècle au projet de MM. les comédiens français. S'ils étaient venus dire : Il existe dans la rue Richelieu une maison branlante , décrépète , de deux ou trois étages , qui a été habitée par Molière. Il y a vécu , il y a pensé , il y est mort. Cette maison vaut 40,000 fr. ; achetons-la. Nous la ferons adroitement étayer ; en la laissant vieille , nous tâcherons qu'elle ne s'écroule pas. Nous supplierons le cadastre de ne pas abattre cette maison de Molière ; nous l'attendrirons par de beaux vers ,



de l'éloquente prose, par des paroles en prose, en vers et en or; et si le cadastre ne nous écoute pas, nous irons nous plaindre au roi, qui essaiera d'apaiser le cadastre, ce monstre composé de papier timbré, de niveaux, de haches et de marteaux. Nous vaincrons le cadastre d'une manière ou d'une autre. Cela obtenu, les constructions nouvelles dont la rue Richelieu s'embellira s'arrêteront respectueusement à quelques pas de distance de la maison de Molière. Nous planterons autour de la maison isolée quelques arbres, comme il en croît à la place Royale, de ces petits, de ces merveilleux arbres qui raconteraient aux vieillards de la rue du Pas-de-la-Mule les amours de Bussy-Rabutin, si les vieillards de la rue du Pas-de-la-Mule parlaient. Un gardien ouvrira la grille aux visiteurs étrangers, et leur dira : — Ici, messieurs, Molière appuyait le pied quand il composait; là il pleurait sur la légèreté de la Béjart; là, à cette croisée, il prenait le frais après son dîner ou après le spectacle; là il mourut. — Si les comédiens français avaient ainsi intéressé au souvenir de Molière, peut-être aurait-on répondu à l'appel d'une souscription destinée à transformer en monument la maison de la rue Richelieu.

Savez-vous comment ont agi les comédiens ordinaires du roi, dès qu'ils ont eu la généreuse pensée de faire connaître Molière à la France par un monument? ils ont tout simplement ordonné la démolition de la maison placée en face de celle où Molière rendit le dernier soupir. Comme si le monument à bâtir, fût-il splendide comme le Louvre, pourrait jamais valoir la vieille maison de Molière. Étrange détermination! Mais demain, si le propriétaire de cette maison le veut, il abattra ce qui rappelait Molière à la mémoire par la voie la plus sûre, par l'angle le plus net et le plus vif. La pioche crèvera une toiture sacrée, renversera les murs, effondrera les plafonds et amoncèlera en tas les pierres qui étaient la maison de Molière. Ce qui fut son escalier, son abri, son appui, sera pilé sur place. Toutefois les précautions seront bien prises : on suspendra une croix pour avertir les passants que Molière est en démolition.

Que penserait-on du respect des habitants de la Brède, s'ils abattaient la maison où vécut l'auteur de l'*Esprit des lois*? Que diraient les journaux, si on détruisait la maison de Michel Montaigne, le château de Ferney, la maison de M<sup>me</sup> de Sévigné?

Tous nous rappelleraient l'Angleterre, où le château de Pope, le chêne de Shakespeare, la maison de Milton, sont vénérés comme des objets de culte. Eh bien, cette fois, les journaux n'ont rien dit : probablement le fait était trop près d'eux pour qu'il les intéressât. Ces journaux qui, il y a trois ans, remplirent longuement leurs colonnes de l'histoire d'un fauteuil où s'était assis Molière lorsqu'il était à Pézenas, n'ont pas eu une ligne de colère contre la destruction, possible maintenant, de la maison de Molière. A deux cents lieues de Paris le fauteuil où fut créé *Pourceaugnac*, était, pour les journalistes, une relique sainte ; à Paris la maison où fut conçu le *Misanthrope* est une maison comme une autre maison. Puisqu'on veut à toute force rendre Molière à la tendresse des affections privées, que ne nous montrait-on dans la même ville la maison où il naquit, sous les piliers des halles, et la maison où il mourut, rue Richelieu ? — Le berceau et la tombe.

Nous n'aurons que le berceau. Grâce au bon souvenir de l'honnête propriétaire de la maison du pilier des halles, le buste de Molière et une inscription indiquent aux passants que c'est là que naquit l'auteur de *l'Avare*. Quant au propriétaire qui vendra un jour, pour être détruite, et ce jour n'est pas loin, la maison où mourut Molière, nous aimons à croire qu'il fera partie de la garde nationale, qu'il sera chevalier de la Légion-d'honneur et grand admirateur des tragédies de Voltaire. C'est à lui, à ce propriétaire, qu'on devra élever une colonne, au bas de laquelle on gravera ses noms et prénoms, son âge et sa profession, avec ces mots : — *Il a vendu la maison de Molière.*

Le mal est fait : Paris aura le bonheur de jouir, dans un an, d'un exécrable monument de plus. Il avait déjà le paillasse de bronze de la place des Victoires ; le bon Henri IV du Pont-Neuf ; très-bon en effet de ne pas se jeter dans la Seine de douleur de se trouver si laid ; et le Louis XIII de la Place-Royale dont le cheval évacue un arbre, pour me servir d'une expression qui ne rend pas mon idée. Nous aurons un Molière presque aussi laid qu'un roi de France à cheval. On l'entourera d'attributs, de palmes académiques et de vers latins. Thalie pleurera d'un côté, les muses se désoleront de l'autre ; on personnifiera le fanatisme ; la charade sera complète. La charade de pierre coûtera 20,000 fr. et elle reproduira tout, tout excepté Molière, son regard si in-

telligent dans le buste de Caffieri, ce regard qui a cent lieues de profondeur, et cette bouche qui a mordu l'humanité à la joue. On reculera devant le prosaïsme des habits, de la cravate, des souliers, ou bien on trouvera un sculpteur juste-milieu qui sculptera, sur le dos de Molière un habit homérique, et à ses pieds des souliers héroïques.

Peut-être sortira-t-on d'embaras en élevant à Molière une colonne de granit avec un beau socle en marbre de Bretagne. Nous tenons beaucoup à la colonne ; la pyramide n'a pas eu chez nous le même succès. C'est que la colonne est romaine ; elle appartient aux traditions littéraires dont l'influence a été si longue en France. Pourquoi l'excepter du vaste emprunt fait aux habitudes de Rome ? Elle est aussi peu à nous que les tragédies et les arcs de triomphe. Et en vérité la colonne n'est pas plus ridicule que les arcs de triomphe, lorsqu'il n'y a plus de triomphateurs. Elle est tout simplement aussi ridicule. Une des joies de mes loisirs est de voir une colonne de quarante ou cinquante pieds comme une borne exagérée au milieu d'un embaras de maisons dont la moindre a deux fois la hauteur des plus hautes colonnes. Celle de la place Vendôme est beaucoup moins satisfaisante à l'œil que les tuyaux de briques de nos usines. J'en suis fâché pour la poésie des inscriptions et belles-lettres, mais les cheminées manufacturières de Chaillot et de Passy sont les seules colonnes possibles de notre temps. Les colonnes antiques dominaient les villes romaines, les hérissaient, leur donnaient une physionomie distincte ; mais nos colonnes, au contraire, s'enfoncent dans des tourbillons de maisons, sont submergées, et l'on devrait dire, de nos jours, qu'on abaisse une colonne à la gloire d'un homme, et non qu'on la lui élève.

Que ne dirais-je pas de l'arc de triomphe, en général, ce fragment de mur sans commencement ni fin, ce joujou qu'il n'appartient qu'aux fabricants de chocolat et aux confiseurs de la rue des Lombards d'ériger à la gloire de la gourmandise du 1<sup>er</sup> janvier ?

Mais que faire, demandera-t-on, pour consacrer la renommée d'un homme illustre ? Laissez au peuple, au hasard des choses, le soin de créer des points de rappel, qui ne manqueront jamais, soyez-en sûrs. Pourquoi des colonnes ? Pourquoi des arcs de triomphe ? N'avez-vous pas des rues qui portent les noms de



Corneille, de Racine et de Molière ? Encore une millièmè fois, votre architecture, ce sont les rues, les places publiques, les ponts suspendus, les bateaux à vapeur. Vous ne sortirez pas de là sans ridicule. Voyez les Américains, qui n'ont pas de goût, mais du bon sens, ont-ils des colonnes ? Pas l'ombre. Mais leurs villes se nomment Washington, Lafayette, etc. N'est-ce pas beau de changer un homme en une ville, c'est-à-dire faire de son nom le nom de tout un peuple ? Les habitants de Washington, les mœurs de Washington, les richesses de Washington. Cela est grand à prononcer. Un citoyen de Lafayetteville ! Comparez maintenant votre asperge de colonne à une contrée américaine, grande, forte, peuplée, et qui se nomme Penn !

Laissons maintenant cette question plastique qui a bien aussi son côté moral, pour dire deux mots encore sur le peu d'opportunité qu'il y a, selon nous à bâtir un monument à la gloire de Molière.

Nous n'admettons pas de contradiction sur ce point. C'est que si nous n'avons pas eu plus de bonnes comédies en France depuis Molière, la faute en est à Molière ou à ses prôneurs exclusifs, à ses admirateurs forcenés, qui, à genoux devant son image, donnent des coups de pied à tous ceux qui veulent prendre une petite place sur le socle, où on l'a scellé pour l'éffroi bien plus que pour l'exemple des écrivains.

Le grand Molière, le sublime Molière, le divin Molière ! Avec cette massue admirative, on écrase toutes les tentatives, on amortit tous les succès, on éloigne les dévouements les plus hardis. J'aimerais autant être possédé de l'ambition de Prométhée, que de songer à écrire une comédie pour le Théâtre-Français. Aurais-je en moi le talent de style, l'esprit, le génie, la grâce, l'imagination, la verve de toute notre époque, qui est pour moi, à beaucoup d'égards, la plus grande des époques, je ne me hasarderais pas à faire une comédie en un acte pour MM. les comédiens du roi.

Que sera-ce pour un homme illustre, intéressé à ne pas compromettre sa réputation ? Sa peur s'acroitra à raison de sa renommée ; plus il pourrait écrire une comédie, moins il l'écrira. Je sais des poètes autrement inspirés que Molière, je sais des romanciers autrement observateurs que Molière, je sais des vaudevillistes de génie autrement adroits que Molière à combiner un



plan ; d'où vient qu'aucun d'eux n'écrit des comédies ? Je vous l'ai dit , parce que Molière est là. Molière empêche , décourage , dévore. Qu'on défende aux journalistes de nommer Molière, dans leurs feuilletons, pendant dix ans, et dans moins de dix ans vous n'en serez plus aux regrets de n'avoir rencontré personne pour remplacer Molière.

Je crois encore , car , si j'ai la critique rare , je l'ai causeuse , que toutes les comédies sont à peu près bonnes pour leur époque. Excellentes pour le temps , celles de Molière étaient déjà moins une réalité qu'un tableau pour la régence , comme elles ne sont plus pour nous qu'une gravure d'un fort beau fini. La régence a eu les siennes , qui sont d'un esprit délicieux ; sous Louis XV , on a écrit des comédies charmantes ; à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle même, et à la veille de la révolution, le théâtre a eu des comédies très-remarquables. — Citez-les, me dira-t-on. — Jouez-les d'abord, vous répondrai-je ; et la citation sera inutile. Nous fera-t-on croire que la France n'a produit qu'un seul homme capable d'écrire de bonnes comédies ? la comédie ! ce genre si facile ; si naturel aux Français ? Ce qu'on ne me fera pas croire, car je le sais déjà, c'est que nous sommes un peuple jaloux, envieux, routinier ; nous nous cabrons contre toute supériorité, jusqu'au jour où la supériorité nous ayant mis la griffe au cou et sur la tête , nous acceptons la supériorité victorieuse et nous nous en faisons une arme. Avec Corneille on a battu Racine, avec Racine on a souffleté Voltaire, avec Voltaire vous savez qui. Molière a été la plus rude latte avec laquelle on ait fustigé jusqu'ici.

Il y aurait bien d'autres questions à soulever ; je les laisse, non pas à de plus convaincus , mais à de plus intéressés dans la discussion. Depuis longtemps j'ai mon opinion arrêtée sur ce qu'il y a de vrai, de rare mérite dans Molière, et sur ce qu'il y a d'incomplet en lui. Sans tenter ridiculement de le faire descendre du trône un peu fastueux où il est placé, je tiens compte en moi des taches qui m'obscurcissent son soleil.

Mais que ceux pourtant qui sont revêtus du pouvoir exécutif dans les arts, directeurs de théâtres, journalistes et autres, y prennent garde. Pas plus que les systèmes politiques, les systèmes littéraires ne peuvent être exploités avec despotisme, même avec la raison pour soi. J'ai souvent pensé à l'ostracisme, et je n'ai

is tout à fait blâmé le paysan à la coquille. Aristide était peut-être trop juste. S'il eût été Molière, il aurait eu, aux yeux du paysan, le tort de se faire jouer trois fois par semaine.

LÉON GOZLAN.

---

---

# LES HAMILTON.

---

A quelques milles d'Édimbourg, sur la route de Stirling et de Glasgow, on rencontre une petite ville très-vieille et toute brunie par les ans et la fumée : ses murailles, adossées à de vertes collines, sont dominées par les tours massives d'un château en ruines qui se mire dans un joli lac ; c'est la bourgade royale de Linlithgow. La plupart des maisons qui bordent l'unique rue dont se compose la ville sont d'une haute antiquité ; quelques-unes ont même appartenu aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem ; le temps les a bariolées de teintes rouges, olivâtres ou dorées. Penchées en avant sur la rue, ou s'inclinant en arrière sur des jardins, des lézardes profondes les sillonnent dans tous les sens et laissent voir à nu, dans les parties où le plâtre s'est détaché par plaques, leurs charpentes grises et vermoulues, leurs poutres qui cèdent et plient, et leurs lattes à demi-brisées ; on dirait des squelettes de maisons. Linlithgow ne forme qu'une seule rue sur laquelle donnent de petits passages couverts, *closes* ou *lanes*, qui conduisent dans la campagne ; et cependant cette ville est célèbre à plus d'un titre dans l'histoire de l'Écosse. Son vieux palais, entouré d'arbres séculaires, a vu naître Marie Stuart et a longtemps été le séjour favori des monarques écossais. Bien des aventures merveilleuses s'y sont passées, et ce fut dans le chœur de sa gothique chapelle qu'eut lieu, peu de jours avant la bataille de Flodden, la fameuse apparition de l'apôtre saint Jean. Vêtu d'une robe bleu azur, des sandales aux pieds et les cheveux flottants sur les épaules, le mystérieux envoyé parut tout à coup devant le roi Jacques IV, s'accouda familièrement sur le pupitre de la stalle royale, et, regardant fixement le monarque étonné, il lui reprocha d'une voix solennelle ses débauches, son faible pour les femmes, et il

lui prédit , au nom de la vierge Marie , sa mère adoptive , une mort violente et prochaine s'il ne faisait sur le champ pénitence de ses fautes , et s'il persistait dans les desseins qu'il avait formés. Puis , l'inconnu se perdit dans la foule , et disparut sans qu'on sût d'où il venait et comment il était parti.

Plusieurs des vieilles maisons de Linlithgow sont ornées de galeries couvertes, ou plutôt d'espèces de corps de logis en bois, qui s'avancent en dehors sur la rue. L'une de ces vénérables maisons, palais autrefois, aujourd'hui masure, appartenait aux Hamilton; au plus puissant et au plus ambitieux d'entre eux, à l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse. L'archevêque prêta un jour ce logis à son neveu Hamilton, le laird de Bothwellhaugh : nous allons voir à quelle occasion.

A la bataille de Langside, qui décida du pouvoir entre le régent Murray et Marie Stuart, sa sœur et sa reine, et à la suite de laquelle Marie, trahie une dernière fois par la fortune, chercha hors de l'Écosse un refuge qui lui fut si fatal, les Hamilton, qui lui étaient dévoués, et qui avaient favorisé son évasion du château de Lochleven, avaient combattu avec un extrême acharnement. A l'exemple de leur chef, le lord Claude Hamilton, chacun d'eux avait attaqué corps à corps un chevalier du parti ennemi et l'avait combattu à la manière des hommes d'armes d'Écosse, appuyant bouclier contre bouclier, front contre front, et cherchant à désarçonner son adversaire par de terribles secousses. La plupart des Hamilton, et Bothwellhaugh entre autres, avaient couché à terre les chevaliers qui leur étaient opposés; ils se croyaient assurés de la victoire et poussaient devant eux des ennemis qui ne résistaient plus, quand tout à coup Morton, à la tête de ses fusiliers, se porta sur leurs flancs et ouvrit un feu de mousqueterie bien nourri. Plus redoutable que la lance du cavalier, la balle du fantassin renverse les malheureux Hamilton; ils tourbillonnent sur eux-mêmes, reculent en désordre et fuient en laissant la terre jonchée de morts.

Dans cette affaire Hamilton de Bothwellhaugh avait combattu comme un lion; à la tête de quelques hommes de son clan, qu'il était parvenu à rallier, il se portait en désespéré sur les fusiliers de Morton, pour les enfoncer s'il le pouvait, quand son cheval fut tué. Couvert de fer de la tête aux pieds, Hamilton ne pouvait fuir; il fut pris par les soldats du régent; d'autres, plus



heureux que lui , et l'archevêque de Saint-André était du nombre , s'échappèrent sains et saufs du champ de bataille et se réfugièrent dans le château de Dumbarton.

La nuit où Marie Stuart avait trompé la surveillance de ses geôliers , la femme de Bothwellhaugh avait mis au monde un enfant ; héritière de Woodhouselee , elle habitait avec son mari le charmant domaine qui porte encore ce nom et qu'elle tenait de ses ancêtres. Woodhouselee est bâti sur les pentes méridionales des collines de Pentland, non loin du château de Roslin et de la délicieuse vallée de l'Esk. Hamilton et sa femme y vivaient heureux. Le caractère d'Hamilton de Bothwellhaugh était inquiet et audacieux, son âme forte et énergique. Fidèle à la reine Marie , et comme tous les hommes de son clan prêt à s'armer et à combattre pour elle , depuis que Marie était prisonnière , il avait senti l'inutilité de ses efforts , il avait quitté Édimbourg, s'était retiré à Woodhouselee ; et là, tout entier à sa jeune épouse , dont la société adoucissait ses chagrins et tempérait la rudesse de ses mœurs , il se consolait de ses ennuis politiques et des revers de son parti , avec l'amour et le bonheur domestique. Heureux comme amant et comme époux, il venait de connaître une félicité de plus, il était père. Tout à coup, la nuit même que sa femme venait de lui donner un enfant, le bruit des cloches des bourgades voisines retentit dans la vallée de l'Esk. Le tocsin sonne. Un inconnu, dont le cheval est baigné de sueur, se précipite dans la cour de Woodhouselee. C'est un messenger de l'archevêque de Saint-André. — Qu'y a-t-il ? que faut-il faire ? demande Hamilton. — Grande nouvelle ! lui répond l'envoyé, Marie s'est échappée du château de Lochleven ; elle est déjà sur les terres des Hamilton. Huit lords, neuf évêques et quantité de gentilshommes , se sont joints à elle ; et vous aussi, loyal Hamilton, Marie compte sur vous, Marie vous attend ! — Hamilton de Bothwellhaugh n'hésite pas un moment ; il donne un long et douloureux baiser à sa jeune femme , à son nouveau-né , et après ces adieux silencieux, il revêt son armure , couvre sa tête d'un casque et s'élance brusquement sur son cheval de guerre. A voir l'empressement qu'il met à s'éloigner et l'ardeur dont il pousse son cheval , on le croirait bien heureux d'aller rejoindre la reine. Cependant , au moment où il franchit le seuil de sa maison , il abaissa la visière de son casque pour qu'on ne vit

pas ses larmes couler, et il ne prononça pas un mot, de peur qu'un sanglot ne trahît son émotion; quand il arriva au détour de la colline qui allait lui cacher les toits de Woodhouselee, il jeta un long et dernier regard de ce côté, et enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval. Bientôt après il rejoignait les chefs de son clan et la reine Marie.

Nous avons raconté tout à l'heure comment, à la bataille de Langside, le sort fut contraire à Bothwellhaugh et comment il fut pris. Les Hamilton étaient la plupart prisonniers comme lui. Tous avaient montré un si grand dévouement à la reine, que le régent Murray crut nécessaire de les châtier d'une manière terrible. Six d'entre eux, les plus puissants et les plus résolus, furent choisis dans la foule des prisonniers et condamnés à avoir la tête tranchée; Hamilton de Bothwellhaugh était du nombre des six victimes désignées.

L'échafaud avait été dressé à la croix d'Édimbourg, sous les canons du château. Les six condamnés y sont conduits au milieu d'un grand concours de peuple. Bothwellhaugh le premier monte le fatal escalier qui conduit à la plate-forme, au milieu de laquelle le billot est dressé. Son front est calme, son air digne et résigné, et aucune émotion ne trahit à l'extérieur la terrible tempête qui bouleverse son âme. La honte du supplice, la mort présente, la hache qui brille à ses yeux, ne peuvent le distraire d'une seule et désolante pensée, du souvenir de sa malheureuse femme qu'il laisse dans la douleur avec son enfant qu'il n'a vu qu'une heure et qu'il ne doit plus revoir. Du haut de l'échafaud il jette un morne regard vers le sud; c'est là que vivent ces êtres qui lui sont chers et qu'au prix de mille morts il voudrait revoir, ne fût-ce qu'un moment, et presser une dernière fois sur son cœur. Il leur adresse mentalement un déchirant adieu, et place sa tête sur le billot. La hache est levée!... — Arrêtez! arrêtez! s'écrie du milieu de la foule John Knox, l'apôtre de l'Écosse, arrêtez, c'est le régent qui l'ordonne, le régent est clément, le régent fait grâce! Le peuple applaudit au pardon comme il aurait applaudi au supplice. Les condamnés descendent de l'échafaud, ils ont la vie sauve, ils sont libres; on ne veut les punir que par la perte de leurs honneurs et la confiscation de leurs biens. Le régent est clément!

Hamilton de Bothwellhaugh avait sa grâce et il était libre;

on devine facilement l'usage qu'il allait faire de cette liberté à laquelle il croyait à peine. Perdu au milieu de la foule qui l'entoure, qui le presse, qui applaudit, il applaudit comme elle. Tout en roulant sur sa poitrine le plaid qui tout à l'heure allait lui servir de linceul, il descend aussitôt du High-Street au Grass-Market, et sort rapidement d'Édimbourg par la porte du Sud. Lui, qui peu d'instant auparavant s'attendait à mourir, et qui se voyait déjà couché dans la tombe et devenu la pâture des vers, il pouvait encore fouler la terre des vivants. Il était libre !

Une fois sorti de la ville, Hamilton tourna vers le sud. S'il était heureux d'être libre et de vivre, c'est qu'il allait revoir et presser encore une fois sur son cœur sa chère femme et son nouveau-né. Dans son impatience, il hâtait le pas, courant plutôt qu'il ne marchait ; ses pieds rasaient le sol glacé, que couvrait une épaisse couche de neige et ne paraissant pas y poser ; aussi eut-il bientôt traversé les champs de bruyères qui revêtent la base des collines de Pentland et put-il apercevoir, à travers les branchages dépouillés des arbres qui entouraient Woodhouselee, la fumée qui s'échappait des cheminées de sa maison. Cette vue remplit son cœur d'une joyeuse émotion. Sa femme vivait encore, peut-être savait-elle qu'il était libre, peut-être l'attendait-elle et s'apprêtait-elle à fêter son arrivée. Ces pensées roulaient confusément dans son esprit, quand tout à coup un cri aigu retentit au milieu des bois ; ce cri est suivi de plaintes déchirantes. Hamilton s'arrête glacé d'horreur, il a cru reconnaître cette voix. Tremblant, éperdu, il se remet hâtivement en route, quand au détour d'un petit taillis il rencontre un de ses vieux et fidèles serviteurs ; le pauvre homme a cru voir le spectre de son maître, et recule tout effrayé. Il veut fuir, Bothwelhaugh l'arrête.

— Je suis libre, lui dit-il.

— Vous êtes libre, ô mon maître !... Ce furent les seules paroles que le serviteur put articuler, et d'un ton de voix si triste, qu'Hamilton en fut effrayé.

— Oui, je suis libre... Mais ma femme, mon enfant, que sont-ils devenus?..

Le serviteur ne répondit pas et détourna la tête, comme s'il eût craint de rencontrer le regard interrogateur de son maître.

— Ma femme, mon enfant, où sont-ils ? qu'en avez-vous fait ? La voix d'Hamilton était rude et menaçante. Le vieux serviteur regardait son maître d'un air suppliant et n'osait répondre.

— Réponds-moi, malheureux ! Qu'est devenue ma femme ? s'écria Bothwellhaugh en prenant le pauvre homme à la gorge : est-elle morte ? Est-elle vivante ?

— Elle est vivante.

— Et son enfant ?

— Il est vivant.

Hamilton respira.

— Je comprends, ma femme me croit mort, elle se désespère : ma vue va lui rendre la vie. Et il s'élançait du côté de l'habitation.

— Arrêtez, lui cria vivement le vieillard, arrêtez... Votre femme et votre enfant ne sont plus là.

— Où sont-ils donc ?

— Dans la forêt, de ce côté.

— Elle si faible, si délicate ; elle qui doit à peine être relevée de son lit de douleur ; que fait-elle dans la forêt avec son enfant ?

— Écoutez, mais soyez calme, ayez de la force ; hier, dans la nuit, sir James Ballenden est arrivé à Woodhouselee avec plusieurs hommes d'armes.

— Sir James Ballenden ?..

— Il venait au nom du régent Murray, qui lui avait fait don des domaines de Woodhouselee ; ces domaines avaient cessé d'appartenir à Hamilton, disait-il, et il venait en prendre possession.

— Dis-tu vrai ?

— Hélas ! oui ; et pour montrer qu'il était le maître, sir James a fait arracher de la couche où ils reposaient la mère et l'enfant.

— O dieux !

— La pauvre dame ! elle dormait, car nous lui avons caché la nouvelle de votre prochaine exécution, qui était venue jusqu'ici.

— Achève !

— Mon bon maître, calmez-vous, ayez du courage... La nuit



était froide, la neige tombait à gros flocons, la mère et l'enfant étaient presque nus. La mère, tenant son enfant entre ses bras, s'est jetée en suppliante aux pieds de sir James; mais celui-ci, la repoussant avec un rire féroce : — Allez, allez rejoindre votre loyal époux, lui a-t-il dit, il vous attendra demain dans le cimetière des *Grey Friars*. » Et comme la malheureuse femme lui demandait l'explication de ces terribles paroles, sir James l'a fait brutalement jeter à la porte de sa maison par ses soldats.

— Et l'infâme vit encore ?

— Vous voulez dont la mort de ces innocentes créatures ? lui ai-je dit. — Leur mort ! m'a répondu sir James Ballenden ; que m'importe leur mort ? la loi qui tue le loup ne commande pas d'épargner la louve et le louveteau.

— Le loup... le loup n'est pas mort ! s'écria Bothwellbaugh, rugissant de colère et de désespoir... Mais ma femme, mon enfant, qu'en as-tu fait ?

— La pauvre femme sanglottait : — Il est mort, mon mari est mort, s'écriait-elle d'une voix déchirante ; et elle serrait contre son sein et enveloppait de ses bras son petit enfant, qu'elle s'efforçait de réchauffer de son haleine et de ses baisers ; — il est mort, mon Hamilton, et ce cher enfant que je lui gardais va mourir ! L'enfant frissonnait et pleurait, la mère poussait des cris déchirants, ses bras nus étaient froids, et au lieu de réchauffer l'enfant ils glaçaient son corps. Deux grands milles nous séparaient de tout endroit habité ; la tourmente soufflait, la neige tourbillonnait, il fallait traverser une plaine nue et sans abri. — Ayez courage, madame, lui ai-je dit, et j'ai voulu prendre l'enfant pour le réchauffer en le cachant sous mes habits. Elle a poussé un cri terrible : sa raison commençait à s'égarer ; elle a retenu convulsivement son enfant, et s'est enfuie. Je l'ai rejoint à l'entrée du bois, où elle errait à l'aventure ; j'ai ôté mes habits, dont j'ai essayé de la couvrir et de couvrir son enfant. — Suivez-moi, lui disais-je, suivez-moi, nous trouverons un asile de ce côté. Mais elle ne m'écoutait plus ; elle sanglottait, elle poussait des cris aigus, et courait de tous côtés comme une insensée. — Ils ont tué le père, ils veulent tuer l'enfant, répétait-elle en me voyant m'approcher, et elle s'enfuyait. — Ils veulent l'étouffer, ajoutait-elle avec terreur, et elle jetait au loin l'habit qui l'enveloppait. Toute la nuit elle a

pleuré, toute la nuit elle a couru autour de la maison, dont les portes étaient fermées. Tout à l'heure, épuisée de fatigue, elle s'est laissée tomber au pied d'un arbre; j'allais chercher de la mousse et des branches sèches, pour allumer un peu de feu auprès d'elle, quand je vous ai rencontré.

Le serviteur avait cessé de parler qu'Hamilton, muet et comme stupide, l'écoutait encore. Le désespoir, la colère et la pitié se partageaient son âme. Il hésitait, il ne savait ce qu'il devait faire; il eût voulu, tout à la fois, tuer sir James Ballenden, et secourir sa femme mourante. Il entendit un sourd gémissement qui partait du milieu du bois, l'amour et la pitié l'emportèrent, il s'élança de ce côté et trouva l'infortunée étendue au pied d'un arbre. La neige qui tombait à épais flocons, enveloppait déjà ses membres, comme un linceul qui en dessinait les formes. Le froid avait rendu bleus et livides les membres de son enfant nu. Hamilton voulut le prendre dans ses bras pour le réchauffer, la mère poussa un cri douloureux, mais ses forces l'abandonnèrent, elle laissa aller l'enfant, qui ne respirait plus, sans doute le froid l'avait tué. Hamilton le remit à son serviteur, qui s'efforça de le ranimer de son souffle, et s'agenouillant auprès de sa malheureuse femme, il étendit son plaid sur ses membres glacés, prit ses mains de marbre dans ses mains, approcha son visage de son visage pâle et amaigri, et lui parlant d'une voix douce et caressante :

— C'est moi, c'est ton époux, lui dit-il; je viens pour te secourir, pour te sauver, toi et ton enfant; prends courage....

La malade essaya de se soulever, fit entendre une plainte étouffée, et se rejeta en arrière avec épouvante : elle ne reconnaissait plus son mari.

Peindre le désespoir et l'horrible serrement de cœur d'Hamilton serait impossible. Partagé entre le désespoir et le désir de la vengeance, il se levait convulsivement et s'élançait comme un furieux du côté de la maison, pour se jeter sur sir James Ballenden et le tuer; mais, portant machinalement la main à sa ceinture, il s'apercevait qu'il était sans armes, et il s'arrêtait. Ou bien, un soupir ou un gémissement de sa femme expirante le rappelaient près d'elle. C'était à elle seule qu'il devait songer, pour elle seule qu'il fallait vivre : la vengeance aurait son heure. La mort seule pouvait punir le meurtrier : il tuerait sir Ja-

mes !... Mais non, sir James Ballenden n'était qu'un instrument, que l'agent subalterne d'un coupable plus haut placé ; sir James Ballenden n'était qu'un misérable valet agissant d'après les ordres et sous la protection de son maître. Un homme de cœur ne se venge pas sur le chien qui aboie et qui mord, il s'attaque au maître qui l'excite à mordre. Sir James n'était que le dogue brutal qu'un geste et qu'un mot de son maître précipitaient sur le passant : le régent Murray était son maître ; il l'avait lancé sur une femme et un enfant sans défense, le régent seul devait mourir.

Quand Hamilton de Bothwellhaugh eut prononcé ce terrible arrêt au fond de son cœur, il fut plus tranquille ; il se résigna à laisser vivre sir James Ballenden, à abandonner à ce fatal étranger sa maison et ses domaines. Aidé de son fidèle serviteur, il forma un brancard avec les branches d'un arbre qu'il brisa, il y déposa les corps inanimés de sa femme et de son enfant, et tous deux les portèrent au hameau voisin, où ils les déposèrent chez un laird allié des Hamilton. Grâce à ses soins, la dame de Woodhouselee recouvra ses sens ; mais elle ne recouvra pas la raison : la douleur l'avait rendue folle, et bientôt après elle mourut.

Quand l'archevêque de Saint-André, oncle de Bothwellhaugh (il était frère naturel du duc de Châtelherault, chef des Hamilton), vint lui apprendre la mort de sa femme, Hamilton garda le silence et parut atterré ; dans son abattement il semblait avoir oublié le serment qu'il avait fait de se venger. L'archevêque, homme violent et passionné, qui haïssait Murray, comme l'oppresseur de sa famille et l'implacable ennemi des Hamilton, l'archevêque se chargea de le lui rappeler

— Tu pleures, dit-il à Hamilton, essuyant en silence de gosses larmes qui coulaient le long de ses joues ; une femme pleure, un homme se venge !

— Je me vengerai ! reprit Hamilton d'une voix étouffée, en serrant convulsivement la main de l'archevêque. Oui ! pour moi la vengeance est un devoir sacré. Mon bras, le bras d'un homme seul et faible, doit être l'instrument de la Providence. Le bourreau de ma famille, l'oppresseur de l'Écosse doit mourir de ma main. Il faut que le bruit de sa mort retentisse dans tout le royaume comme le cri de douleur de ma malheureuse femme a

retenti dans les bois de Woodhouselee. Le ciel est juste, il le veut, il sera obéi !

De ce jour, Hamilton de Bothwellhaugh s'attacha aux pas du régent Murray comme le destin. Il le suivit d'abord dans les basses terres, sur les frontières que le régent parcourait à la tête de son armée, dissipant les faibles détachements des partisans de la reine Marie qui, de ce côté, tenaient encore la campagne. Quand Murray, prévenant les ordres de la toute puissante Élisabeth, eut licencié son armée, comme un docile lieutenant, et revint à Édimbourg, Bothwellhaugh y rentra avec lui. Toujours sur ses traces, comme le limier sur la piste d'une bête fauve, Hamilton le suivait à York et le guettait au sortir de ces conférences où, frère dénaturé et sujet ingrat, Murray se portait accusateur de sa bienfaitrice, de sa sœur et de sa reine. Le régent venait-il ensuite dans Londres même rendre hommage à la reine d'Angleterre, plier le genou devant elle et prendre ses ordres en sujet soumis, Hamilton arrivait à Londres le même jour que lui. Là il le suivait dans les rues étroites et tortueuses, il l'attendait au sortir du palais, cherchant l'occasion favorable de le frapper du poignard ou de l'épée. Cette occasion ne s'étant pas présentée, Hamilton retournait en Écosse en même temps que le régent. Il l'accompagnait dans chacune de ses courses d'Édimbourg à Perth, de Perth à Glasgow, de Glasgow à Stirling, épiant chacune de ses démarches, étudiant la place où il devait frapper, et, comme un fatal et mauvais esprit, décidé à ne pas quitter sa victime sans l'avoir perdue.

Hamilton cependant n'avait pu trouver encore l'occasion d'accomplir son projet. Dans ces temps de désordre et de trouble, il n'y avait, il est vrai, nulle police pour l'en empêcher ; mais le régent ne sortait jamais sans être accompagné d'une suite nombreuse, et quand il s'arrêtait dans une ville, une troupe de soldats dévoués faisait la garde à la porte de la maison qu'il habitait. Hamilton fut donc bientôt assuré que jamais il ne pourrait rencontrer son ennemi seul à portée de sa dague ou de son épée. Il renonça donc à son premier projet, et, comme il était adroit tireur, il se décida à tuer le régent d'un coup de mousquet.

L'occasion d'exécuter ce nouveau projet ne tarda pas à se présenter. Le régent était alors à Stirling, et Hamilton s'y était



arrêté comme lui. En causant avec un des gardes, il apprend que Murray doit se rendre à Édimbourg ce même jour, en passant par Linlithgow. Voilà donc le moment venu, se dit-il, et il prend aussitôt toutes ses mesures avec un admirable sang-froid et une étonnante prévoyance.

La bourgade royale de Linlithgow, alors comme aujourd'hui, ne formait qu'une seule rue. Or, le hasard avait voulu que l'oncle de Bothwellhaugh, l'archevêque de Saint-André, eût une maison donnant sur cette rue. Hamilton choisit son meilleur cheval de course, se rend de Stirling à Linlithgow, et s'introduit par une porte de derrière dans la maison de l'archevêque. Il attache son cheval dans le jardin du côté de la campagne ; il abat une petite porte du jardin par laquelle il n'aurait pu s'enfuir tout monté. Il barricade solidement la porte principale de la maison qui ouvrait sur la rue ; il accumule des bottes de paille et des fagots de bruyère dans un *close*, ou petite cour en ruelle, qui donnait accès sur la campagne. Il pose des matelas sur le plancher de la galerie fermée, qui s'avancait sur la rue comme une sorte de balcon, pour assourdir le bruit de ses pas ; il étend un drap noir sur la muraille de la chambre où il doit se mettre en embuscade, pour que son ombre ne puisse être aperçue du dehors. Quand il a tout préparé pour rester caché en attendant l'arrivée de Murray, et pour s'enfuir quand il l'aura tué, il charge à balle forcée sa carabine, dont il est sûr, il allume la mèche qu'il tient dans la main, et l'œil fixé sur le côté de la rue par lequel Murray va déboucher, il se tient prêt et il attend.

La petite ville de Linlithgow, comme la plupart des bourgades du temps, était fermée à chacune de ses extrémités par des portes fortifiées. Tout à coup une de ces portes, celle par laquelle Murray doit venir, s'ouvre avec fracas, et la foule qui accourt de la campagne se précipite dans la ville en poussant des cris de joie et des acclamations. C'est le régent, c'est le bourreau de sa femme et de son enfant qu'annoncent ces cris ; il approche, et tout à l'heure il sera dans la ville. Bothwellhaugh voit briller, à l'entrée de la rue, les armures des soldats de sa suite. Sa résolution est toujours la même, son cœur bat dans sa poitrine comme le marteau sur l'enclume ; mais son œil ne se trouble pas et sa main est ferme.

Dans ce moment une foule immense remplissait la rue du côté de la porte de Stirling et le cortège était arrêté par l'encombrement. Ce retard tenait aussi à une autre cause. Murray venait de recevoir un messenger de John Knox qui l'avertissait qu'un complot était tramé contre sa vie et que des assassins étaient postés sur son passage, dans Linlithgow. John Knox le suppliait surtout de se défier de la maison de l'archevêque de Saint-André. Cette maison, inhabitée depuis quelque temps, pouvait recéler les conjurés. John Knox, l'apôtre fanatique de la réforme, était-il doué réellement du don de seconde vue (*second sight*) et de prophétie? Nous n'en croyons rien; et dans cette circonstance, il mettait tout simplement en usage les règles de la prudence la plus vulgaire, quand ces règles étaient oubliées.

James Stewart comte de Murray, sans être téméraire, avait ce courage et cette confiance que donnent un bonheur constant et une longue suite de succès. Lui qui avait échappé à l'épée de Darnley dirigée sur sa poitrine; aux embûches des comtes de Bothwell et de Huntly; lui qui peu de mois auparavant avait traversé sain et sauf la barrière de fer dont les lances et les épées du Northumberland et du Westmoreland réunis fermaient le chemin de l'Écosse, lui que l'Écosse regardait comme son maître et presque comme son roi, reculerait-il devant un ennemi invisible, devant un danger supposé peut-être? James Stewart, comte de Murray, écouta l'avertissement du messenger de Knox d'un air distrait, sourit avec dédain et poussa son cheval en avant. Dans ce moment, Hamilton de Bothwellhaugh s'était glissé dans la galerie, le long du drap noir sur lequel son corps ne portait pas ombre, il s'était assuré que la mèche du fusil brûlait bien, que le bassinet était plein de poudre. Caché dans l'angle du balcon, il attendait; il était calme, maître de son émotion et de sa joie, et cependant son ennemi venait à lui.

Murray s'avancait lentement, au pas de son cheval. Comme il approchait de la maison de l'archevêque, ses amis l'entourèrent, le suppliant de retourner sur ses pas ou de presser son cheval pour passer rapidement le long de la maison où l'on supposait que des assassins étaient cachés. Il y avait folie. lui répétaient-ils, à exposer avec tant de témérité une vie aussi précieuse que la sienne, une vie à laquelle le salut de l'Écosse et du

royaume était attaché. Murray, importuné de leurs instances, fit faire un mouvement à son cheval comme s'il eût voulu retourner en arrière, et sortir de la ville par la porte par laquelle il venait d'entrer. Mais la foule s'était tellement amassée derrière lui, qu'elle fermait la rue de sa masse compacte, à travers laquelle il n'était plus possible de s'ouvrir un passage. Murray fit donc encore une fois tourner son cheval, et prit le chemin de la porte d'Édimbourg. Mais ce moment d'hésitation lui fut fatal; la rue maintenant était encombrée de ce côté autant qu'elle l'était derrière lui. Les campagnards qui n'avaient pu voir le régent, pensant qu'il s'éloignait, s'étaient tous précipités à sa suite. Lorsque Murray arriva en face du balcon où Hamilton se tenait caché, son cheval avait peine à se frayer un chemin à travers la cohue qui l'entourait. Ses amis, inquiets de ces retards, se précipitaient à ses côtés, voulant du moins lui faire un rempart de leurs corps. Leurs yeux étaient attachés sur le balcon et sur les fenêtres de la fatale maison, où nul être vivant n'apparaissait. Le régent allait dépasser l'endroit du danger, quand son cheval fut obligé de s'arrêter, la foule barrant complètement la rue. Dans ce moment, le bout d'un mousquet sort de la fenêtre de la galerie, et, avant qu'une seule voix ait pu s'élever du milieu de la foule, le coup part, et le régent pâlit et chancelle. L'explosion avait été couverte en partie par le tumulte et les cris du peuple; mais le jet de fumée qui s'était échappé du balcon avait été remarqué par chacun. Tous les yeux se tournèrent du côté du régent, qui fit un effort pour rester en selle; mais ses forces l'abandonnant, il laissa échapper les rênes de son cheval, et tomba privé de sentiment. Sa blessure était mortelle; la balle qui l'avait frappé traversa son corps et renversa le cheval d'un gentilhomme qui se tenait à sa droite. Le régent ne fut cependant pas tué sur le coup; il ne mourut que dans la nuit.

Jeter un rapide coup d'œil sur la rue pour être certain que la balle avait frappé juste, courir au jardin, sauter sur son bon cheval et le lancer dans la campagne de toute sa vitesse, fut pour Bothwellhaugh l'affaire de quelques instants. Pendant ce temps, les gens de la suite du régent s'étaient précipités en fureur sur la maison d'où le coup était parti, escaladant les fenêtres et les balcons, brisant les portes avec la hache et la crosse

de leur mousquets ; mais, avant qu'ils eussent pu s'ouvrir un passage et débarrasser les avenues qui donnaient issue sur la campagne, Bothwellhaugh était déjà hors de la portée de leurs coups, fuyant à travers champs dans la direction de la petite ville de Hamilton, capitale de son clan. Aussitôt qu'il l'ont aperçu, les mieux montés des amis du régent se mettent à sa poursuite. Hamilton était obligé de tourner la ville ; il faillit être pris en coupant la route de Stirling, par un groupe de cavaliers qui débouchaient de ce côté pour lui barrer le passage. L'adresse avec laquelle il poussa son cheval, au milieu de ces hommes qui croyaient le tenir, le sauva de ce premier danger. Il eut bientôt gagné sur eux une portée de pistolet ; mais, néanmoins, il n'était pas encore hors d'affaire. Une vingtaine d'excellents cavaliers s'étaient précipités sur ses traces comme une meute furieuse, et tous, poursuivants et pouruivi, ne formant qu'un seul groupe, d'où sortaient des imprécations, des cris confus, un bruit de fer choquant le fer, de pas répétés et rententissants, de respirations brusques et haletantes, tous, dévorant la plaine, avaient disparu en un instant dans la direction du clan des Hamilton.

Hamilton de Bothwellhaugh avait bien peu d'avance sur ceux qui le poursuivaient ; mais son cheval, dont lord John Hamilton lui avait fait présent, était nerveux et plein d'ardeur. Lancé à fond dans cette terrible course, ses jarrets nerveux se tendaient et se détendaient comme des ressorts d'acier ; son ventre rasait la terre, et dans ses bonds rapides et allongés, il franchissait les barrières, les haies, les fossés et les marécages tourbeux. Hamilton ne l'excita d'abord qu'avec la voix ; mais comme la distance qui le séparait des cavaliers ennemis devenait moindre, il employa le fouet ; puis, quand le pauvre animal, tout blanc d'écume, parut mollir, il se servit de l'éperon, l'appuyant d'abord avec ménagement, l'enfonçant ensuite tout entier dans ses flancs saignants. Bientôt l'éperon ne mordit plus la chair meurtrie ; il se cachait dans les trous qu'il creusait dans le ventre du cheval sans que l'animal y parût sensible. L'écume et le sang coulaient de ses nazeaux, sa respiration était brusque et saccadée, sa course molle et inégale, et ses forces semblaient à bout. Les cavaliers gagnaient du terrain ; bientôt ceux dont les chevaux étaient les plus vigoureux ne furent plus qu'à quelques



pas du fugitif ; déjà les fers de leurs chevaux battaient les fers du cheval d'Hamilton ; les flocons d'écume qui s'échappaient de leurs nazeaux blanchissaient sa croupe fumante, et la respiration pantelante et la voix étouffée des hommes qui les poussaient en avant, et qui tout à l'heure n'auraient plus qu'à allonger la main pour le saisir, retentissaient à l'oreille du proscrit plus terribles que le bruit du tonnerre.

Dans ce moment, Hamilton et ceux qui le poursuivaient étaient arrivés sur le bord d'un ruisseau large et profond. Cette eau dormante faisait de nombreux détours à travers un marais, et le terrain des rives était à peine assez consistant pour porter un cheval et son cavalier. Hamilton, cependant, n'hésite pas ; il pousse son cheval en avant, enfonce ses éperons jusqu'aux talons dans ses flancs pour l'enlever et le lancer de l'autre côté, et comme l'animal s'arrête et semble insensible aux morsures des pointes d'acier, Hamilton, qui sent bien qu'il faut passer ou être pris, Hamilton saisit son poignard et en frappe le cheval à la croupe. Le cheval se dresse en fureur, fait un mouvement terrible, et franchit d'un bond le ruisseau et ses rives mouvantes. Hamilton a laissé ses ennemis sur l'autre bord ; il est sauvé !

Quand, le soir, le meurtrier du régent arriva chez ses amis, tout brisé de fatigue, et qu'il leur raconta comment il s'était vengé de leur ennemi commun, il fut accueilli avec des cris de joie et de vives acclamations. Cependant, comme après la mort de Murray, son parti dominait toujours, Hamilton, qui savait quels horribles supplices lui étaient réservés s'il se laissait prendre, et qui d'ailleurs, depuis la mort de sa femme et de son enfant, n'était retenu en Écosse par aucun lien de famille, Hamilton passa en France où les Guise l'accueillirent comme un homme de grand courage et le traitèrent avec une haute distinction. L'assassinat était dans les mœurs du temps comme le duel est dans nos mœurs actuelles, et n'entraînait pas l'infamie. Un assassin de la trempe de Bothwellhaugh était un homme important, un homme qui, dans l'occasion, pourrait rendre de grands services à la cause à laquelle il s'était dévoué ; les Guise le pensaient du moins, et quand il fut question de se débarrasser de l'amiral Coligny, le chef du parti protestant, ils proposèrent tout naturellement à Hamilton, bon catholique, de tuer Coligny comme il avait tué le régent Murray. Hamilton,

en entendant l'étrange proposition, se redressa de toute sa hauteur : — Moi, tuer l'amiral Coligny ! s'écria-t-il avec indignation ; que m'a-t-il fait ? est-il mon ennemi ? Quand j'ai tué le régent Murray, j'ai noblement agi, je me suis vengé. Il n'y a qu'un assassin qui tue pour le compte d'un autre ! Des historiens assurent même qu'Hamilton défia sur place l'homme qui lui avait fait, de la part des Guise, cette insolente proposition.

Hamilton de Bothwellhaugh sut donc se venger et échapper à ses ennemis. Il n'en fut pas de même de son malheureux oncle l'archevêque de Saint-André, qui l'avait encouragé à mettre à mort le régent.

L'archevêque s'était réfugié dans le château de Dumbarton qui, ainsi que la citadelle d'Édimbourg, tenait toujours pour la reine Marie. Le château de Dumbarton est bâti sur la pointe d'un rocher pyramidal que la mer entoure de trois côtés. Ce rocher ne tient au continent que par une langue de terre étroite et basse du côté de laquelle il ne présente qu'une muraille inaccessible. Le sentier perpendiculaire qui conduit de l'isthme au château est taillé dans ce rocher à pic, et comme il est fortifié de distance en distance, quand il est bien gardé, il est impossible de pénétrer par là dans la place : aussi Dumbarton passait-il pour imprenable. La petite garnison du château était abondamment pourvue d'armes et de vivres. L'archevêque de Saint-André y avait transporté ses trésors et s'y croyait en sûreté. Il attendait, pour en sortir, le moment où la face des choses changerait et où son parti reprendrait le dessus. Il fut trompé dans ses calculs et dans son attente.

Parmi ceux qui étaient chargés de bloquer le château, il y avait un aventurier d'un grand courage, qui avait réussi dans plusieurs coups de main audacieux, et qu'on appelait le capitaine Crawford de Jordanhill. Crawford savait que l'archevêque avait avec lui ses trésors : son adresse et sa cupidité étaient vivement excitées. Crawford tournait chaque jour autour de la place, cherchant à en deviner les côtés faibles ; car il avait pour habitude de dire qu'il n'y avait pas de place imprenable ; qu'il en était de cela comme d'une épaule de mouton ou de quelque autre morceau difficile à découper, qu'il s'agissait seulement de trouver le joint. Le capitaine Crawford n'avait pu encore trouver ce joint, quand un soir, comme il s'était retiré dans sa

tente, toujours occupé de son idée fixe, on lui amena un homme qui venait de s'échapper du château. — Puisque ce drôle est sorti de Dumbarton sans qu'on ait pu l'en empêcher, on peut donc y entrer de même, se dit Crawford. Quand il fut seul avec le soldat : — Je te promets la vie et dix pièces d'or, lui dit-il, si tu veux me montrer le chemin par lequel tu viens de t'échapper du château ; sinon, apprête-toi à mourir. Le soldat eut bientôt fait son choix. — Tenez-vous prêt, dit-il au capitaine, et demain, si vos hommes ont le pied sûr, le cœur ferme et la main vaillante, demain nous pourrions manger le souper de l'archevêque. — C'est bien dit, reprit Crawford. Le lendemain, il choisit avec soin une petite troupe d'hommes d'élite, montagnards la plupart, et habitués à grimper à travers les rochers ; il prépara aussi de longues échelles, et attendit que le soir fût venu. Vers le tiers de la nuit, quand l'obscurité fut profonde, le capitaine Crawford, guidé par le déserteur, se rendit avec sa troupe au pied du château, à l'endroit le plus escarpé de la muraille de rochers, et où, par conséquent, on avait négligé de poser des sentinelles. On dressa une échelle, les hommes montèrent ; mais ils n'étaient pas encore arrivés à une petite plate-forme du rocher où ils devaient se réunir, que l'échelle, surchargée, se brisa, et tous roulèrent au bas du précipice. Le bruit de leur chute aurait dû les trahir, et cependant rien ne bougea dans le château. Crawford ne se décourage pas ; il dresse une seconde échelle qu'il attache aux racines pendantes d'un arbre qui croissait dans le rocher, et il monte le premier sur la plate-forme, où ses hommes le rejoignent un à un. Ils n'étaient encore qu'à moitié de la besogne, il fallait maintenant escalader le haut du roc. On assujettit de nouveau les échelles. Crawford monte le premier ; mais le soldat qui le suivait, soit frayeur, soit état de maladie habituelle, fut saisi d'une violente attaque d'épilepsie, se cramponna à l'échelle, et ne voulut plus ni monter ni descendre. La position était critique. Fallait-il tuer ce malheureux, ou bien renoncer à l'entreprise ? Si on le tuait, son corps, en roulant au bas du rocher, les ferait peut-être découvrir tous ; mais, d'un autre côté, comment l'épargner sans tout perdre ? On n'avait pas le temps de délibérer ; aussi, quelque grande que fût la difficulté, Crawford eut-il bientôt trouvé un expédient. Il fait descendre ceux de ses soldats qui étaient

montés après l'épileptique, et qui se tenaient immobiles derrière lui, et, à l'aide de courroies, il attache le malheureux soldat à l'échelle ; puis il la retourne, et, grimpant le premier, il montre au reste de ses hommes comment il faut s'y prendre pour passer par-dessus le corps de leur compagnon. Tout cela s'était fait dans le plus grand silence : aussi, en arrivant au sommet du roc et près d'une petite porte qui ouvrait de ce côté, Crawford et ses soldats surprirent-ils la sentinelle, qu'ils égorgèrent sans qu'elle eût pu donner l'alarme. Ces hommes déterminés ouvrirent ensuite la porte, se précipitèrent dans le château, prirent sans coup férir toute la garnison endormie, et se rendirent maîtres de la personne de l'archevêque de Saint-André, qui, une fois entre les mains des partisans du régent Murray, sentit bien qu'il fallait mourir, et fit bonne contenance. Crawford de Jordanhill conduisit son prisonnier à Stirling ; là on fit le procès à l'archevêque. Convaincu de complicité au meurtre du régent, il fut condamné à mort. Mais, comme on craignait de répandre le sang d'un prêtre, l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse, fut pendu sans cérémonie.

FRÉDÉRIC MERCEY.



---

---

# ADÉLAÏDE,

## MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE.

---

### VI.

L'anniversaire de la naissance de M<sup>me</sup> Laurenty, qui tombait le 15 août, était chaque année un grand jour de fête au château. Le bal que mon tuteur donnait en cette circonstance, et les magnificences qu'il y étalait, avaient, dans toute la province, une réputation presque égale à celle des anciennes ventes de la compagnie des Indes, naguère si brillantes, et qui, depuis quelques années, étaient tout à fait déchues. Les vassaux du domaine prenaient part à cette fête doublement agréable et solennelle pour eux; car outre le plaisir de la danse et d'un festin qu'elle leur procurait, la plupart de ceux que le besoin ou quelque dette tourmentait, recevaient dans leurs chaumières, par les soins de M. Laurenty, des secours en argent, en bétail ou en habits. Tandis que les salons du vieux manoir, remplis d'une foule d'hommes et de femmes richement parés, retentissaient du son des instruments, que l'éclat des toilettes et des bijoux y luttait avec celui des lustres à mille bougies, que les rafraîchissements les plus fins circulaient jusqu'à l'heure d'un souper splendide, servi en vaisselle plate et en porcelaine de la Chine, il y avait sous la feuillée du parc une réunion non moins animée quoique d'un autre genre. Là, à la lueur des lampions suspendus en guirlande d'un arbre à l'autre, le *bignou* et la vielle du ménétrier bas-breton faisaient sauter en cadence les anciens serfs des marquis de Kervarek, et d'abondantes distributions de mets substantiels accompagnés de galettes de blé noir, de crêpes, de cidre et de quelque peu de la liqueur favorite du paysan breton, l'eau-

de-vie, entretenaient l'allégresse bruyante de ces braves gens jusqu'au matin.

Jamais grand seigneur, portant couronne sur ses armoiries, ne sut mieux que mon tuteur, être bienfaisant et magnifique avec simplicité. Mais, s'il obtenait à la fois, par sa générosité délicate et par ses belles manières dépourvues d'affectation, les respects de tous ses voisins, il lui était moins facile de conquérir le suffrage de celle envers qui il se montrait, plus qu'envers tout autre, inépuisable de bonté et de grâces. Quoi qu'il pût imaginer et faire pour donner chaque année, à la fête qu'on célébrait le 15 août, en l'honneur de M<sup>me</sup> Laurenty, l'éclat d'une fête presque royale, les demandes, les fantaisies bizarres et dispendieuses de la dame allaient toujours, en cette occasion, au delà de tous les frais de galanterie et de magnificence de mon pauvre tuteur. Obligé de lutter contre de pareilles exigences, il avait à supporter des bouderies fatigantes et des emportements dont la violence le consternait. Aussi la semaine qui précédait la commémoration de l'heureux jour, où, selon l'expression que lui-même employait souvent, sa Lise était venue embellir le monde, était-elle ordinairement pour lui un temps de soucis cuisants et d'orages qu'il avait hâte de traverser.

Cette année, tout semblait aller au gré des désirs et des caprices de M<sup>me</sup> Laurenty, et mon tuteur, agréablement surpris, s'occupait à célébrer dans des vers galants destinés à être chantés le jour de la fête, la douceur, les grâces et la beauté de sa femme ; mais un matin tout changea d'aspect dans le ménage. M<sup>me</sup> Laurenty se mit en tête de substituer à l'ameublement déjà fort beau des appartements du rez-de-chaussée, un ameublement plus somptueux, qui paraîtrait dans toute sa nouveauté et dans tout son éclat, le 15 août, dont on n'était plus séparé que par vingt jours seulement. Clémentine, qui avait une véritable horreur pour le dérangement et pour tout ce qui contrariait ses habitudes presque mécaniques à force de régularité, essaya de prouver à sa belle-mère que le temps manquerait pour une telle réparation, et que d'ailleurs il serait peu bienséant de fermer le salon pendant vingt jours aux hôtes du château. M<sup>me</sup> Laurenty répondit à ses objections raisonnables avec le ton de despotisme mutin qui lui était ordinaire. « Ma belle-fille, dit-elle, mariez-vous si mes façons d'agir vous choquent. Je ne me pétrifierai

pas pour vous plaire, et je vous avertis une fois pour toutes que je suis la maîtresse céans. » Les remontrances de mon tuteur eurent encore moins de succès ; car elle ne les écouta pas, et comme elle s'était habituée avec lui à briser tout obstacle, elle le laissa dire ce qu'il voulut, et prit en secret des mesures pour l'exécution de sa propre volonté.

Un matin, à son retour d'une promenade en voiture, M. Laurenty, en mettant pied à terre, ne fut pas peu surpris d'apercevoir Clémentine qui venait au-devant de lui presque en courant. Aussitôt qu'elle l'eut abordé : « Venez, mon père, lui dit-elle, venez voir, » et sans rien ajouter, elle l'entraîna plutôt qu'elle ne lui conduisit jusqu'au salon. Il cherchait à deviner la cause des signes insolites de vivacité et d'agitation que donnait sa fille aînée, lorsque ses yeux furent frappés du spectacle le plus offensant pour lui. Des ouvriers tapissiers arrivés la veille au château étaient en train de démeubler toutes les pièces dont M<sup>me</sup> Laurenty avait projeté la remise à neuf. Ces hommes, tout occupés de leur ouvrage, ne firent pas attention à l'arrivée du maître de la maison. Tandis que les uns détachaient de beaux rideaux de damas rouge, qu'ils laissaient tomber tringles et anneaux sur le plancher comme des objets de rebut, que les autres emportaient un large canapé de tapisserie de Flandre et se disposaient à le monter au grenier, quelques-uns déployaient des étoffes nouvelles, et prenaient leurs mesures pour les couper. Des consoles, des tables de jeux, des meubles de tout genre encombraient le vestibule ; une pendule, des candélabres, des vases en porcelaine se trouvaient pêle-mêle sur la première marche du perron, et le beau métier d'ivoire de Clémentine gisait à peu de distance sans que personne s'inquiât de le remettre sur pied.

Dans la première stupéfaction que lui causa cette preuve flagrante de l'indiscipline de sa femme, et de sa folle prodigalité, mon tuteur ne prononça pas une parole, mais il devint pâle et tremblant. Clémentine, que l'aspect du désordre, et surtout de son métier renversé et brisé, exaltait jusqu'à l'énergie, croyant voir dans le silence de son père un témoignage d'hésitation et de faiblesse, s'écria : « Au nom du ciel, soyez homme, mon père, fâchez-vous ! ne voyez-vous pas que si vous laissez tout faire, ma belle-mère, prenant exemple du tyran le plus détesté, mettra

bientôt le feu au château pour avoir le plaisir de le rebâtir à neuf. » Pour toute réponse, M. Laurenty se précipita à travers l'encombrement, et se jetant sur une sonnette, il l'agita avec violence. Il était hors de lui pour la première fois de sa vie. Ses gens accoururent tout effarés. « Qu'on mette à la porte, dit-il, ces hommes qui sont ici occupés à culbuter ma maison. Que chaque objet soit replacé où il était d'abord. Je vous chasse tous comme des vauriens, si dans un quart d'heure mes ordres ne sont pas exécutés. » Ce ton d'autorité et presque de fureur de la part d'un homme habituellement si maître de lui-même, si patient et si doux, produisit sur les domestiques le même effet qu'un coup de tonnerre inattendu : ils eurent un moment de surprise muette, et s'empressèrent aussitôt d'obéir. Les ouvriers, malgré leurs plaintes et leurs réclamations, furent renvoyés, et M<sup>me</sup> Laurenty, que le bruit avait attirée hors de sa chambre, resta immobile, sur le haut de l'escalier, n'osant descendre et faire, en cet instant de crise, la moindre tentative d'opposition. Mon tuteur, étourdi lui-même du grand coup qu'il venait de frapper, se renferma dans son cabinet, pour y prendre un peu de repos.

Deux heures après j'allai chercher un livre que j'avais oublié dans un petit salon contigu au cabinet. A travers la cloison qui séparait les deux pièces, j'entendis les éclats d'une voix de femme en colère ; c'était celle de M<sup>me</sup> Laurenty. La frayeur agit à tel point sur mes nerfs qu'il me fut impossible de faire un seul pas pour m'éloigner et n'être pas témoin de cette scène d'emportement. Après beaucoup de menaces et de propos ridicules, mêlés de sanglots, de larmes et même de cris, M<sup>me</sup> Laurenty se retira en déclarant à son mari, qui avait à peine prononcé quelques paroles, qu'elle allait bien certainement faire revenir les tapissiers. Aussitôt qu'elle fut partie, mon tuteur se mit à marcher à pas précipités dans son cabinet, poussant par intervalles des soupirs que j'entendais fort distinctement et qui me navraient le cœur. Dans ma sympathie pour le chagrin qu'il éprouvait, j'allais sans réflexion ouvrir une porte commune au cabinet de M. Laurenty et à la pièce où je me trouvais, et me jeter dans les bras de l'homme que je vénérerais le plus, pour tâcher de le consoler, lorsque le bruit de la porte qui donnait sur le corridor m'apprit que quelqu'un entrait, de l'autre côté. dans



le cabinet. « Ah ! mon cher d'Artevalle, s'écria au même moment mon tuteur, je suis le plus malheureux des hommes ; je n'y tiens plus ; la vie est un supplice pour moi. Savez-vous ce qui vient de se passer ? » Et dans l'amertume où venait de le plonger la violence de sa femme, il raconta avec feu les événements que j'ai décrits plus haut, et la triste scène qui avait succédé. « Eh bien ! ajouta-t-il en terminant, que feriez-vous à ma place ? Quel conseil me donnez-vous ? »

Je me rapprochai le plus près possible de la porte pour ne rien perdre de la réponse qu'allait faire M. d'Artevalle ; car, depuis son entrée, je ne songeais plus qu'à une seule chose, à me repaître du plaisir que mon cœur trouvait à me savoir si près de lui et à l'écouter. « Mon cher monsieur, mon cher monsieur, dit-il avec un mélange de sympathie et d'embarras qui se faisait sentir dans chacune de ses paroles, ce que vous m'apprenez m'afflige véritablement. La discorde dans un ménage entre deux époux qui s'estiment et qui s'aiment, ah ! voilà bien la plus triste preuve de l'imperfection de notre pauvre nature humaine, et...

— Mais, interrompit vivement mon tuteur, je vous demande ce que je dois faire, et la chose est pressante. Elle m'a menacé de rappeler les ouvriers que j'ai chassés, et soyez sûr qu'elle n'y manquera pas... Il y eut un instant de silence. — Vous ne me dites rien, reprit M. Laurenty.

— J'avoue, répondit M. d'Artevalle, que je suis un peu embarrassé ; je voudrais vous calmer, je voudrais tout concilier ; il me semble que....

— Que je devrais céder, n'est-ce pas ? dit M. Laurenty. Allons ! ce n'est peut-être pas le parti le plus sage ; mais puisque c'est votre avis, je céderai. C'est grâce à vous, grâce à vous seul, et je le lui dirai bien. Puis après une pause durant laquelle M. d'Artevalle toussa deux ou trois fois, mon tuteur reprit la parole avec un ton d'amertume quelque peu emphatique. — Mon cher monsieur d'Artevalle, dit-il, quoique je respecte les illusions de la jeunesse et que je me fasse un véritable scrupule de les détruire avant le temps, l'amitié que je vous porte me presse de vous donner un conseil dont vous profiterez si vous êtes aussi sage que je le crois ; pour la paix et la dignité de votre vie, ne vous mariez pas.

— Comment ! s'écria M. d'Artevalle d'un ton fort gai, et si j'avais le bonheur de rencontrer une femme raisonnable !

— Ce phénix-là ne s'est jamais vu nulle part, dit mon tuteur en prolongeant son ironie ; si vous croyez le découvrir en vous fiant aux apparences, mon cher ami, rien de plus trompeur que le visage d'une femme ; c'est la tête de Janus à deux faces : l'une, la douce, l'angélique, est pour le monde ou pour un amant ; l'autre, que je ne qualifie pas, est pour le mari.

Il y eut un moment de silence. M. d'Artevalle laissa cette boutade sans réponse, et mon tuteur reprit d'un ton cette fois tout à fait grave, et de l'accent qui lui était familier lorsqu'il proférait, pour notre instruction, quelques maximes philosophiques : — N'est-ce pas d'ailleurs une chose insensée que des créatures, qui savent qu'elles sont légères, changeantes, mobiles au moindre vent de leurs désirs et de leurs caprices. s'engagent effrontément, à la face du ciel, à aimer le même homme, à le rendre heureux, à lui rester fidèle sans variations et sans partage. Un bon mari est un phénomène qu'on devrait noter comme l'apparition des météores. Si notre caractère viril, plus stable et plus solide, est presque toujours au-dessous des devoirs qu'impose un pareil contrat, est-il possible que la femme, cet être fragile, sans consistance morale, et à qui des philosophes ont refusé jusqu'à une âme. puisse jamais...

— Ah ! monsieur, interrompit M. d'Artevalle, j'en connais, moi. ...

— Qui sont sages et belles à la fois, reprit vivement mon tuteur ; sans doute, je ne le nie pas, et, plus heureux ou plus juste que Boileau, j'en pourrais peut-être nommer quatre qui méritent cet éloge. Mais en fait de vertu, la régularité de conduite est, pour les femmes, le bout du monde, et, comme Hercule, elles disent : Pas plus loin. Ainsi je n'en conclus pas moins que le mariage est la plus sottise, la plus lourde, la plus triste des nécessités sociales. Tenez, ajouta M. Laurenty après une pause, je vais vous lire une phrase ou deux d'un petit opuscule que j'ai écrit sur cette matière, je l'ai intitulé : *de la Femme avant et pendant le mariage*. J'ai mis quelque soin dans le style, et je me flatte que vous n'en serez pas mécontent.

Là-dessus, mon tuteur se mit à lire le passage suivant, avec une voix si accentuée et si ferme que je n'en perdis pas une

seule parole : « L'étoile du matin qui précède l'aurore du plus beau jour est moins éclatante dans les cieux que la jeune accordée au milieu de sa famille. La candeur de l'innocence est sur son front ; l'ivresse de la joie, tempérée par une aimable modestie, brille dans ses yeux. Mais celle qui, au pied des autels, semblait un ange couronné d'une auréole divine, devient bientôt le tyran... »

A ce mot, par un mouvement involontaire, j'ouvris la porte du cabinet, et j'interrompis brusquement la lecture. J'étais rouge, et une partie de l'angoisse que j'éprouvais devait se peindre sur mon visage. Dans ma naïveté, j'avais pris au sérieux toutes les belles phrases de M. Laurenty, et je craignais qu'elles ne produisissent sur son jeune auditeur une impression fatale à mes espérances. Dominée par ce sentiment, je m'écriai sans réflexion : — Grâce ! grâce ! mon cher tuteur. Ah ! vous en avez dit assez sur ces pauvres femmes. Pardonnez-leur de valoir moins que vous. D'ailleurs, si elles étaient aussi méchantes que vous les peignez, Dieu aurait manqué son but dans l'une des œuvres de sa puissance ; car vous savez aussi bien que moi qu'il a créé la femme pour qu'elle fût la compagne tendre et assidue de l'homme dans les bons et dans les mauvais jours, pour que son dévouement.....

J'ignore ce que l'enthousiasme mêlé de frayeur, qui m'animait, allait m'inspirer pour défendre mon sexe, et balancer, dans l'esprit de M. d'Artevalle, l'effet des tirades moroses qu'il venait d'entendre, lorsque je m'aperçus que ses yeux et ceux de M. Laurenty étaient fixés sur moi, et que tous deux se renvoyaient des sourires qui exprimaient la surprise et une légère nuance d'ironie, du moins je le crus ainsi ; je compris que je venais de faire une sortie ridicule, et, sans pouvoir achever ma phrase, je baissai les yeux avec une extrême confusion. Au même instant, un éclat de rire extrêmement bruyant retentit à la porte du cabinet qui s'ouvrait sur le corridor, et me sauva en détournant l'attention dont j'étais l'objet. Dans ce rire jeune et sonore nous avions reconnu la voix de M<sup>me</sup> Laurenty. C'était elle en effet qui, grâce à la mobilité de son esprit, changeant complètement d'humeur, venait essayer, par une autre voie que l'emportement et la violence, d'arracher à son mari la rétractation des ordres qu'il avait donnés une heure auparavant. — Eh ! mon Dieu ! ma

chère enfant, dit-elle en s'adressant à moi dès qu'elle eut mis le pied dans l'appartement, si vous étiez moins neuve, vous auriez laissé monsieur achever sa période et se perdre à loisir dans le pays des lieux communs. Il n'est qu'une jeune fille comme vous qui puisse être sensible à de telles attaques. Quant à moi, j'étais curieuse d'entendre le développement de cette belle thèse et de voir un peu le revers de la médaille. J'espérais m'y reconnaître à quelques traits finement marqués, et que l'auteur, en peignant les défauts de sa femme, retrouverait tout son esprit

— Ah ! ma chère Lise, s'écria mon tuteur, ne croyez pas... Vraiment non... Je ne songeais....

— Chut ! chut ! interrompit-elle ; c'est doubler ses torts que de les nier. Cherchez plutôt à faire quelque chose qui me soit agréable ; je suis disposée à la clémence, et je vous pardonnerai.

— Ah ! dit M. Laurenty, comme s'il se fût parlé à lui-même, que la douceur lui va bien !

— Et vous, répliqua vivement la dame, que la tyrannie et la médisance vous vont mal ! Mais finissons ; je n'ai besoin pour être tout à fait contente, que de vous entendre répéter une fois trois mots que vous prononciez il y a quelques minutes avec un abandon qui me charmait. Allons, disiez-vous, je céderai.... Eh bien, dites-le encore !

— Non, non, pas en présence de ces jeunes gens, répondit mon tuteur avec un sourire plein de bonté ; je ne veux pas laisser voir que ma tendresse pour vous est plus forte que ma raison.

— Eh ! mon Dieu, s'écria M<sup>me</sup> Laurenty, tout homme n'a-t-il pas son côté faible, par lequel il est vulnérable ? Vous l'êtes par le cœur. Trouveriez-vous plus noble et plus glorieux de l'être comme Achille par le talon droit ? N'ayez aucune honte de vous montrer bon mari, et recevez un baiser de moi ; si vous ne vous en souciez pas, je vous le donne pour punition.

Ainsi se termina la scène violente dont j'avais été le témoin involontaire. Mon tuteur, subjugué par la grâce de sa femme. lui accorda tout ce qu'il avait d'abord refusé de la manière la plus positive, se croyant dédommagé du désordre mis dans le château et de la dépense inutile que ce remue-ménage entraînait, par quelques jours de bonne intelligence conjugale et par quelques caresses qui pour lui étaient toujours d'un effet irrés-



sistible. Quant à moi, je gardai dans mon âme l'impression de tristesse que le spectacle des chagrins domestiques de mon cher tuteur m'avait causée. Mais, je l'avoue, la pensée qui m'affligeait par-dessus toute autre, c'était celle que la vue d'une femme aussi peu sérieuse, aussi peu tendre que M<sup>me</sup> Laurenty, ne fût bien propre à donner quelque poids dans l'esprit de M. d'Artevalle aux arguments, si légers d'ailleurs, dont mon tuteur se servait dans ses heures moroses pour attaquer le lien du mariage. S'il allait, me disais-je, s'imaginer que je ressemblerai un jour à toutes ces images déplaisantes, si son imagination prévenue allait se détourner de moi, s'il allait craindre de m'aimer !

Agitée incessamment par ces idées qui venaient me surprendre au milieu des conversations les plus frivoles, non-seulement presque à toutes les heures j'en entretenais ma confidente, mais, chose incroyable, je ne pus m'empêcher d'en communiquer quelque chose à Clémentine elle-même dont les manières invitaient si peu à l'épanchement. Un jour que je travaillais près d'elle dans le salon, peu d'instants avant le dîner, je lui dis : « Savez-vous que votre père a dit beaucoup de mal des femmes à M. d'Artevalle, et qu'il ne perd jamais l'occasion de prêcher contre le mariage. » A ces paroles, que j'avais prononcées avec un sourire tant soit peu forcé, Clémentine se contenta de répondre un ah ! ah ! flegmatique et insignifiant. Mais, repris-je avec plus de vivacité, ne craignez-vous pas que, venant de la part d'un homme comme M. Laurenty, de pareils propos ne soient capables de faire une bien mauvaise impression ? — Je crois, me répondit-elle en mettant entre chacun de ses mots des intervalles que remplissait pour elle le soin de chercher des ciseaux, d'enfiler son aiguille ou de choisir la nuance d'un peloton de laine, je crois que ce sont de pures plaisanteries, et je suis sûre que M. d'Artevalle, s'il les écoute, est loin de les prendre au sérieux. — Vous avez, repris-je, une grande opinion de son caractère ? — Je l'estime beaucoup, répondit-elle après une assez longue pause que j'attribuai à l'attention imperturbable qu'elle apportait à son travail.

En ce moment M. d'Artevalle entra, et prenant un siège, il s'assit près du métier de Clémentine, ce qui lui arrivait assez souvent. — Nous parlions de vous, lui dis-je en riant. — Ah ! mademoiselle, veuillez m'apprendre ce que vous en disiez, s'é-

cria-t-il avec vivacité. — Volontiers, répliquai-je sur le même ton. Clémentine assurait que vous étiez loin de partager les opinions sévères de M. Laurenty sur les femmes et son admiration pour la liberté du célibat, est-ce vrai ? — M<sup>lle</sup> Clémentine me rendait justice, dit-il, et je l'en remercie. Comme il achevait ces mots d'un ton de sérieux et de sincérité qui me fit du bien, la cloche du dîner sonna. — Voici le premier coup, dit Clémentine avec empressement ; je n'ai plus qu'un quart d'heure pour me préparer ; et couvrant son précieux ouvrage d'un voile de gaze, elle se leva, nous fit une révérence dans toutes les règles, et sortit du salon.

— Et vous, mademoiselle, me dit M. d'Artevalle en reprenant la conversation interrompue par ce départ, partagez-vous le jugement favorable que votre amie veut bien porter sur moi ? — Je n'ai point de motif pour avoir une autre opinion, repartis-je avec embarras. — Et c'est là tout, dit-il en souriant ; je n'ai donc pas encore réussi à me faire bien connaître de vous, à vous inspirer une confiance intime et qui vous soit personnelle. Comme je cherchais dans ma tête ce qu'il fallait répondre pour dire quelque chose de ma pensée sans en trahir le fond, M. d'Artevalle ajouta avec plus de gravité : — Si vous saviez quel prix j'attache à votre bienveillance ! — Ma gratitude et mon amitié vous sont acquises depuis longtemps, repartis-je toute émue. Votre amitié, dit-il, ah ! c'est un trésor pour moi ! Mais si j'osais vous en demander une preuve, me trouveriez-vous trop hardi ?

— Oh ! non, répondis-je avec entraînement. Parlez, parlez sans crainte. — Que vous êtes bonne, dit-il en me regardant d'un air doux. Mais ce que j'ai à vous demander exige une explication, et le moment n'est pas propice pour cela ; si vous le voulez, nous en choisirons un autre.

Je ne sais si je mesurai bien exactement, selon la règle des convenances de mon âge et de mon sexe, les signes d'acquiescement que je donnai ; mais tout ce que j'avais conservé jusque là de doutes et d'incertitude venait de s'évanouir en un moment. Quelle pouvait être, pensai-je, cette explication mystérieuse, sinon celle dont l'attente occupait sans cesse mon imagination, et qui devait me faire triompher du prétendu bon sens de Marie-Rose. Il ne me vint pas dans l'esprit l'ombre d'une autre idée ; et convaincue que M. d'Artevalle venait de contracter avec moi

un engagement formel, je fus complètement calme et plus assurée de l'avenir que je ne l'avais jamais été.

Le lendemain matin, mon tuteur me fit appeler dans son cabinet. Sous l'empire des illusions qui me dominaient, je crus voir dans cette invitation, qui ne m'avait pas encore été faite, l'annonce de quelque chose d'important et de décisif pour moi, et je m'élançai toute joyeuse chez M. Laurenty. Après m'avoir baisée sur les deux joues et m'avoir fait quelques compliments agréables sur l'éclat de mes yeux et la fraîcheur de mon teint, mon tuteur, qui paraissait d'une humeur tout à fait sereine, ouvrit avec une petite clef d'or une assez grande caisse de bois de sandal, qu'un domestique venait de déposer sur son bureau. Il en tira une pièce de mousseline des Indes, brodée en argent, d'un travail merveilleux, et me dit : « Ceci est pour que tu sois belle à la fête. » Ravie de ce magnifique présent, j'allais exprimer ma joie par de vives exclamations ; mais mon tuteur, sans me donner le temps d'ouvrir la bouche, ajouta : « Ce n'est pas tout : voici un collier de perles fines que je te donne aussi. Prends bien garde de le perdre ; car il est précieux, et je veux qu'il te serve le jour de tes noces. » Il me sembla que ces paroles : *le jour de tes noces*, étaient accompagnées d'un sourire tout à fait significatif, d'un sourire qui voulait faire entendre que ce serait bientôt. J'en fus extrêmement troublée, et, oubliant de remercier mon tuteur, je le regardai fixement. Il crut que c'était la possession imprévue d'une si riche parure qui me tournait la tête et me rendait si émue, et il ne put s'empêcher de me dire en riant, que les femmes se ressemblaient toutes sur un point, celui de la vanité. Puis il m'apprit qu'il venait de composer, pour sa femme, une pastorale en dix couplets ; et, louant la justesse et la douceur de ma voix, il finit par me dire qu'il avait compté sur moi pour chanter sa romance au dîner du grand jour. J'essayai de faire quelques objections ; je parlai de ma timidité, de mon embarras devant le monde. « Tais-toi, me dit-il avec enjouement, et passe dans le petit salon d'à côté ; tu y trouveras M. d'Artevalle. C'est lui qui a composé la musique de mes dix couplets ; il se charge de te l'apprendre : ses leçons te donneront du courage. Va, il t'attend au clavecin. »

A ces mots mon cœur bondit de joie. Il n'y a pas de doute, me dis-je ; M. d'Artevalle a tout déclaré, et mon tuteur a donné

son consentement. C'est au tête-à-tête qu'ils ont concerté entre eux. Mon premier mouvement fut de m'élançer vers la chambre que M. Laurenty venait de m'ouvrir ; mais je m'arrêtai court et je restai immobile , rougissant d'une précipitation si naïve. « Que se passe-t-il donc dans cette jeune tête ? » dit mon tuteur en m'examinant avec un air de surprise. Alors, me prenant par la main, il entra avec moi dans le salon. « La voici , s'écria-t-il en s'adressant à M. d'Artevalle , qui s'avançait pour me saluer ; la voici. Faites-la bien chanter ; cela lui déliera la langue ; car elle est muette en ce moment. » Et il rentra chez lui aussitôt.

Pour dissimuler un peu l'émotion qui m'agitait , je m'assis vite au clavecin, et je feignis de porter toute mon attention sur une feuille de musique écrite à la main , qui se trouvait sur le pupitre : c'était la musique des couplets. J'essayai d'en déchiffrer l'accompagnement ; mais rien de plus malheureux que ce premier essai. Dans le désordre d'idées toujours croissant où me tenaient la présence de M. d'Artevalle et l'attente de ce qu'il allait me dire, je ne voyais rien, et mes mains tremblantes brouillaient les notes et se posaient à l'aventure. Placé derrière moi, et s'appuyant sur ma chaise , il semblait écouter avec résignation l'étrange harmonie sous laquelle je défigurais sa musique, et s'apprêter à me donner des conseils qu'il ne hasardait pas encore, soit qu'il eût compassion de mon embarras , soit , comme je le croyais, qu'il fût ému aussi. Mon tuteur, qui s'occupait à perfectionner sa pastorale, fatigué sans doute de la dissonnance de mes accords, se leva, et vint brusquement fermer la porte de communication qu'il avait laissée entr'ouverte.

Cette circonstance, qui aurait dû augmenter mon trouble, produisit sur moi, par je ne sais quelle mystérieuse bizarrerie, un effet tout opposé. En me voyant absolument seule avec celui que j'aimais, la présence d'esprit me revint comme par miracle et je résolus de provoquer moi-même, s'il le fallait, l'explication que j'avais si longtems et si vainement espérée. Il me croit trop timide, pensai-je ; que peut-il oser dire à une jeune fille qui tremble et rougit avant qu'on lui parle, et qui paraît prête à fondre en larmes au moindre mot ? Là-dessus, cessant tout à coup de faire résonner les touches du clavecin, je me retournai du côté de M. d'Artevalle. « Monsieur, » lui dis-je avec résolu-



tion. Mais je ne pus achever ma phrase ; car , ayant rencontré son regard calme et bienveillant , je-fus saisie d'une émotion nouvelle , et toute l'assurance dont je m'étais armée s'évanouit à l'instant. Cependant , honteuse de rester court , et ne voulant par trahir plus de trouble qu'il n'en montrait lui-même : « Monsieur, repris-je en balbutiant, je ne pourrai jamais chanter cet air-là. » Ce n'était pas là assurément ce que j'avais projeté de dire ; mais , à mon grand regret, la timidité l'emportait encore une fois. « C'est un air simple , me répondit M. d'Artevalle , qui ne demande qu'un peu de méthode, et je crois que vous le chanterez à merveille lorsque vous l'aurez étudié. Permettez-moi de vous en donner une idée. »

Alors, s'asseyant devant le clavecin , dont je me retirai pour lui faire place , il se mit à préluder avec beaucoup de goût et d'aplomb. Désespérée d'avoir si mal réussi dans ma tentative d'explication et de voir se perdre des moments précieux, je cherchai, par une distraction affectée, à lui faire sentir que son officieuse leçon ne me causait aucun plaisir. Mon cœur était gonflé par un violent dépit, et, si j'avais dû en ce moment prononcer une seule parole, je suis sûre que ma bouche n'eût livré passage qu'à des sanglots. Mais , avant la fin du premier vers , je fus gagnée par le charme irrésistible de cette voix sonore et pleine d'expression. Mon irritation s'apaisa, et, par degrés , je ressentis un calme et un bien-être moral qui tenaient de la béatitude. C'était comme le repos de la nature après un orage , comme la brise et le frais du soir à la fin d'un jour brûlant. Tandis que mon âme se recueillait tout entière dans cette délicieuse impression, j'oubliais que le temps s'écoulait sans réaliser mon espoir, et que la voix que j'aimais aurait dû me ravir par d'autres paroles que celles d'une chanson. Le réveil de la conscience ne se fit en moi qu'au moment où finit le dernier couplet ; et alors l'angoisse et le dépit me revinrent subitement. Eh quoi , dis-je en moi-même avec amertume , il a chanté tranquillement dix couplets à mes côtés, sans impatience et sans distraction. Je me suis donc trompée ; il n'a rien à me dire.

A cette pensée, et malgré l'enfantillage d'une pareille action, je me levai brusquement et courus vers la porte, dans l'intention de m'éloigner et de punir M. d'Artevalle par mon absence. Je tournais déjà la clef d'une main que le dépit rendait ferme et

décidée , lorsqu'il se leva , et , s'avançant pour m'arrêter, il me dit, d'une voix où la surprise se mêlait à l'accent d'une inquiétude sincère : « Pourquoi vous en aller si vite , mademoiselle ? Ma leçon vous a-t-elle déplu ? Souffrez-vous ? — Je me rappelle que j'ai une lettre à écrire , répliquai-je avec l'hésitation d'une personne qui ment. — Cette lettre est donc bien pressée , dit M. d'Artevalle après une pause, durant laquelle j'eus bien peur qu'il ne crût pas convenable de m'engager à rester. — Pressée... pas précisément , repris-je d'un voix aussi encourageante que je pus. Cependant... si... si ma présence...—Votre présence, mademoiselle, interrompit-il avec vivacité, sera dans cet instant doublement précieuse pour moi ; et , sans attendre de réponse, il saisit ma main et me conduisit au fond de la chambre , près d'un fauteuil. Là, d'un geste à la fois suppliant et respectueux , il m'invita à m'asseoir, et, approchant une chaise, il s'assit lui-même. Je ne pouvais me tromper sur le vraisens de cette action. C'était assurément l'annonce d'un entretien dont ce début presque solennel faisait présager l'importance. Je me crus enfin arrivée à l'instant décisif ; mes idées , tournées à la tristesse , reprirent une autre face, et l'espérance, plus vive que jamais , rayonna de nouveau dans mon cœur. — Vous rappelez-vous, dit M. d'Artevalle , notre conversation d'hier ? — Je ne l'ai pas oubliée une seule minute , répondis-je en baissant les yeux. — Eh bien , dit-il , je veux profiter de ce court moment de liberté pour vous ouvrir mon cœur et vous faire connaître la situation délicate où je me trouve placé... Je... » Il s'arrêta comme pour chercher dans sa pensée un autre mot que celui qui allait venir sur ses lèvres. Malgré cette réticence, une larme de joie roula dans mes yeux ; mais le silence de M. d'Artevalle se prolongea plus que je n'aurais voulu , et mon trouble ne m'empêcha pas de remarquer sur son visage des signes d'hésitation et d'embarras.

Quoique alarmée de tant d'indécision, je m'efforçais de prendre patience en me disant à moi-même qu'il s'était trop avancé pour pouvoir reculer. D'ailleurs, en le voyant seul et si près de moi , je me rappelais les jours de notre voyage ; les plus doux instants de ces jours trop vite écoulés se retraçaient à moi dans tout leur charme, et ce souvenir calmait la sourde angoisse causée par une semblable attente. Mais un léger élan de sa respira-

tion m'ayant annoncé qu'il se décidait enfin à rompre le silence, soudain un frisson parcourut tout mon corps, et je crus que ma vie allait s'éteindre dans le transport de joie qui fit bondir mon cœur, comme s'il eût voulu franchir les bornes de son étroite prison ! Contenant avec effort les témoignages du sentiment que j'éprouvais, je baissais mes yeux pleins de larmes, et je prêtai une oreille avide et attentive, lorsque la porte du salon s'ouvrit. Un mot que je ne pus saisir expira sur les lèvres de M. d'Artevalle, et il se leva aussitôt. Nous n'étions plus seuls : mon tuteur venait d'entrer.

— Mon cher monsieur, dit-il en s'avançant, je vous apporte encore deux couplets ; j'espère que vous n'en serez pas plus mécontent que des autres. Je viens de les composer tandis que vous chantiez : les voici. Écoute, Adélaïde ; tu me diras aussi ton avis :

Ma Lise en tout est accomplie.  
L'enfant qui règne sur les cieux,  
L'Amour même en est amoureux.  
C'est son désir, c'est sa folie.  
Ah ! dites-moi s'il fut jamais  
Objet pourvu de plus d'attraits.

Que de grâces, que de noblesse !  
Que son air est tendre et touchant !  
Chacun se dit en la voyant :  
D'Amathonte c'est la déesse.  
Non, l'œil du jour ne vit jamais  
Objet pourvu de plus d'attraits.

— Charmant ! s'écria M. d'Artevalle, du ton en apparence le plus libre. Vous avez une facilité admirable. Ces vers sont délicieusement tournés, et j'ajouterai, comme le plus bel éloge que j'en puisse faire, qu'ils me semblent tout à fait dignes de l'aimable personne qui les a inspirés.

— Double flatterie, s'écria mon tuteur en riant.

— Non, d'honneur ; je dis ce que je pense.

— En ce cas, ne le répétez plus, interrompit mon tuteur ; car vous finirez pas me faire croire que :

..... Pégase à ma voix docile,  
Toujours, par un chemin facile,  
*Me conduit marchant sur des fleurs.*

Il faut ménager la tête d'un poëte : les fumées de l'orgueil enivrent si aisément. Mais j'avoue que j'étais en verve aujourd'hui, et je trouve surtout le refrain bien amené cette fois :

Non, l'œil du jour ne vit jamais  
Objet pourvu de plus d'attraits.

Qu'en pensez-vous ? Qu'en penses-tu , ma belle ? ajouta mon tuteur en se tournant vers moi et en frappant doucement ma joue du revers de sa main. Tu as l'air d'une des filles de Loth qui s'étaient métamorphosées en statue. Pourquoi ne réponds-tu rien ?

Hélas ! comment répondre ? La brusque entrée de mon tuteur, en arrêtant sur les lèvres de M. d'Artevalle l'aveu si attendu, si désiré de moi, qu'il semblait enfin au moment de me faire, m'aurait causé une contrariété qui tenait du désespoir, et, malgré les violents efforts pour dissimuler ce que j'éprouvais, je sentais mes yeux tout prêts à en donner un témoignage manifeste. Si du moins j'avais pu rêver, comme une heure auparavant, que mon tuteur était instruit des sentiments de M. d'Artevalle, j'aurais retrouvé un peu de courage ; mais il ne m'était plus possible de me bercer d'une telle espérance, de m'imaginer encore que, satisfait de me voir aimée par un homme qu'il distinguait, qu'il estimait tant de titres, M. Laurenty s'était prêté d'une manière toute paternelle au tête-à-tête que je venais d'avoir. Non, pensais-je avec amertume, il ne l'aurait pas interrompu si mal à propos s'il en avait connu la délicatesse et l'importance ; il eût laissé à ses deux protégés le temps de s'expliquer, et de frivoles couplets ne m'eussent pas occupé dans un tel moment. Je voyais trop bien que, soit manque de hardiesse, soit crainte de prendre un engagement irrévocable, M. d'Artevalle n'avait avancé ses affaires d'aucun côté. Ainsi, me disais-je, il ne me reste plus d'autre chance pour nous revoir seuls que celles qui seront amenées par le hasard ; et le formalisme excessif de ses manières, l'indécision qui me paraît être le fonds de son caractère, pourront bien, comme aujourd'hui, l'empêcher d'en profiter.



Je me répétais mille fois ces choses et d'autres semblables ; j'essayai de m'irriter moi-même, de soulever dans mon cœur un sentiment de fierté blessée qui m'éloignât de M. d'Artevalle. Je ne cherchai plus sa présence, je l'évitai même avec une sorte d'affectation ; mais , par une fatalité inexplicable, plus je voulais le fuir, et plus je le rencontrais. Si je me joignais à un groupe de promeneurs écarté du sien, il arrivait toujours, ou que tout à coup il abandonnât sa compagnie pour la nôtre, ou qu'il passât près de nous. J'étais forcé d'admirer alors son adresse à cheval ou sa bonne grâce sous le costume de paysan bas-breton que la société du château avait adopté pour habit de chasse. A table ou au cercle du soir, je me trouvais souvent placée de manière à le voir en face, à l'entendre, à ne rien perdre de ses propos toujours pleins de sens et de mesure, de grâce et de parfait bon ton. Fatiguée par cette expérience du rôle pénible que je m'imposais sans aucun succès, je repris, quoique plus tristement, mes anciennes allures de patience et de résignation, et j'épiai à chaque moment l'occasion de me retrouver en tête-à-tête avec M. d'Artevalle. Il ne s'était pas aperçu de ma bouderie, il ne parut pas remarquer mon retour.

## VII.

Cependant le château de Lampestras se peuplait chaque jour de nouveaux hôtes. C'était, du matin jusqu'au soir, un délire de joie et d'amusements dont mon esprit sérieux ne s'était fait d'avance aucune idée, et qui, dans sa disposition actuelle, me choquait comme une chose de mauvais ton. Au milieu de cette foule bruyante que M<sup>me</sup> Laurenty avait l'art de gouverner aussi despotiquement qu'elle gouvernait son mari, une seule personne restait grave et tranquille. C'était Clémentine ; elle ne se joignait que rarement aux parties de plaisir de chaque jour ; mais aux approches du 15 août, elle parut prendre tout à coup une sorte d'animation, et je la vis plusieurs fois sourire en parlant des apprêts et de l'éclat probable de cette grande solennité. Je pensai que, comme il s'agissait d'une fête annuelle, son instinct de régularité lui faisait trouver du charme aux divertissements de ce jour, parce qu'ils étaient périodiques. Hors cette exception, il me sembla remarquer en elle encore plus d'éloi-

niement que d'habitude pour les parties journalières et tous les passe-temps imprévus dont s'amusaient la compagnie du château. Elle trouvait très-mauvais les dérangements d'heures, le retard du dîner, et surtout les promenades du soir qui, en se prolongeant, rendaient le salon désert et faisaient allumer, disait-elle, en pure perte, les lustres et les candélabres. Ainsi, tandis que la société, profitant de la fraîcheur, errait à l'aventure dans le parc, Clémentine allait seule prendre sa place accoutumée sur le canapé du salon; ou bien elle s'occupait à ranger les cartes et les fiches, et parfois commençait le whist avec deux ou trois joueurs intrépides. Par un hasard que je vis se renouveler plusieurs fois avec surprise, mais sans m'en inquiéter, M. d'Artevalle se trouvait là à point, comme pour être de la partie. Souvent même sa ponctualité était si grande qu'il devançait Clémentine. L'idée de profiter de cette circonstance ne me vint pas. J'étais découragée et plus timide que jamais. L'espoir ne me manquait pas encore, mais je me défiais de moi-même et de toutes ces tentatives inutiles qui m'avaient agitée en pure perte. Tranquille par moments, plus souvent triste, j'atteignis la soirée qui devait avoir, pour lendemain, le jour attendu si vivement autour de moi, le 15 août.

Ce soir-là, je me sentis d'une humeur si sombre que, ne pouvant résister au besoin de donner carrière à ma tristesse, je saisis un prétexte pour quitter la société qui se promenait dans le parc, et, sans trop savoir pourquoi, je me rendis au salon. Ce n'était point dans l'espérance d'y rencontrer M. d'Artevalle, car je le croyais à Lorient où son service, depuis deux jours, exigeait sa présence. Lorsque j'entrai, je fus surprise d'entendre sa voix et de le voir seul avec Clémentine. Ils causaient tous deux dans l'embrasure d'une croisée à demi ouverte. Les flambeaux n'avaient point encore été allumés, quoiqu'une partie de l'appartement fût déjà en pleine obscurité et cet oubli de la règle annonçait de la part de Clémentine, une certaine préoccupation. Ils cessèrent de parler, mais ils ne donnèrent à ma vue aucun signe de contrariété. Quant à moi, saisie tout à coup d'un vif dépit, et jalouse de cette intimité que j'apercevais pour la première fois, je dis avec une précipitation mêlée d'aigreur : « Ah ! pardon ! pardon, je vous dérange. » M. d'Artevalle s'avança vers moi, et m'offrit poliment sa place à la fenêtre ; et

Clémentine, sans l'apparence du moindre embarras, se mit à m'entretenir des préparatifs de toilette qu'elle faisait pour le bal du lendemain. Sa conversation, quoique insignifiante, me parut avoir un caractère tout nouveau de satisfaction expansive, bien différente de sa roideur habituelle et de sa tranquillité, pour ainsi dire machinale. J'en fis la remarque avec un serrement de cœur, et des larmes me vinrent aux yeux. J'allais me trouver fort embarrassée de ma contenance, lorsque dans ce moment mon tuteur entra. Après nous avoir salués, il prit à l'écart M. d'Artevalle et lui parla bas quelque temps. Bien qu'il n'y eût en cela rien que de fort simple, j'y vis une apparence de mystère, et, mon imagination travaillant sur cette donnée, je conçus de vagues soupçons et j'éprouvai une inquiétude poignante.

Dès qu'on eut allumé les flambeaux, je me mis à regarder tour à tour M. d'Artevalle et Clémentine avec attention, cherchant à découvrir dans leurs physionomies des indices qui m'éclairassent sur les motifs de leur tête-à-tête. Mais l'empire qu'ils avaient tous deux sur eux-mêmes les rendait impénétrables, et les manières seules de mon tuteur semblaient témoigner une sorte d'émotion. Lorsqu'il eut terminé l'entretien secret qu'il avait entamé avec M. d'Artevalle, il s'approcha de sa fille, et la baisant au front, il lui ôta avec une douce violence l'ouvrage qu'elle tenait entre ses deux mains, qu'il serra dans les siennes, tandis qu'il portait sur elle des regards attendris. Quelques paroles sans intérêt, et d'abord assez rares, furent échangées entre eux. J'écoutai un instant, puis je tombai dans une profonde rêverie. J'ignore quel chemin suivit la conversation; mais les mots de sympathie, d'amour et de bonheur que j'entendis prononcer par M. Laurenty réveillèrent toute mon attention. Il peignait avec éloquence, et sans charger son discours de cette foule de citations qui lui étaient familières, les charmes d'un mariage où l'âge, les caractères et les âmes se trouvent assortis, cet amour tendre et sérieux, disait-il, qui est à la fois, pour les époux qui l'éprouvent, un devoir, une vertu et le bonheur de toute la vie. Mieux disposée j'aurais recueilli avec délices ces paroles; mais, loin de me plaire cette fois, elles ne firent qu'augmenter le trouble que j'éprouvais et donner à mes inquiétudes une direction plus précise. « D'où vient, me dis-je avec effroi, que mon tuteur

prêche aujourd'hui le contraire de ses opinions intimes? Dans quel but? et à qui s'adresse sa leçon? Hélas! c'est à Clémentine qu'il parle, c'est elle qu'il a toujours regardée. » Ne pouvant plus endurer l'état de souffrance inexplicable que me causaient dans cet instant les maximes morales que jusque-là j'avais le plus aimé à entendre professer, je sortis du salon, afin d'aller pleurer en secret.

Je gagnai une des allées du jardin, et je m'assis sur un banc de pierre. Les dernières lueurs du soleil doraient encore l'horizon, tandis que la lune, déjà haute, versait de mobiles et pâles rayons sur la terre. L'air était calme et embaumé, la solitude profonde. J'étais venue là pour rêver à ma peine et approfondir la cause indistincte de mes alarmes. Mais la douceur de cette belle soirée descendit dans mon âme, et bientôt je ne trouvai plus en moi que les souvenirs encore vivants de mon ancienne sécurité, et le besoin de croire, en dépit de tout, à l'amour de celui que j'aimais. Depuis que je vivais dans le monde, tout entière à la passion qui me possédait et aux devoirs de la société, j'avais trop rarement prié. Dans ce moment où je sentais le besoin de me fortifier par la pensée que Dieu ne m'abandonnerait pas, il me vint un remords de cette négligence; et, en me voyant seule, je m'agenouillai, la tête inclinée sur le banc. Quelques élans de cœur vers Dieu composèrent toute l'oraison que je lui adressai; mais elle était fervente. Je restai ainsi plusieurs minutes dans une demi-extase, dont je fus tirée tout à coup par un bruit de pas et par une voix qui prononçait mon non.

C'était M. d'Artevalle. Je me levai aussi vite que je pus, et ne sachant qu'augurer de sa présence inattendue, j'allai à sa rencontre dans un trouble d'esprit inexprimable. « Ah! vous voilà donc enfin, me dit-il; comme je vous ai cherchée! » Ce peu de mots, qu'il prononça d'un air de reproche tendre, ramenèrent la joie dans mon âme, car je pensai que, si j'avais cessé de lui être chère, mon absence n'aurait pas été pour lui une cause d'ennui ou d'inquiétude. « M. Laurenty vous cherche de son côté, ajouta-t-il après une petite pause; allons ensemble le rejoindre. » J'acceptai son bras, et nous fîmes quelques pas sans qu'il reprît la parole et sans que je songeasse moi-même à rompre le silence. Il paraissait préoccupé d'une idée qui devait lui être agréable, à en juger d'après l'expression animée de sa phy-



sionomie ; et moi, émue comme je l'étais toujours dans mes rares tête-à-tête avec lui, je soupirais. Ces soupirs, dont je ne m'apercevais nullement, réveillèrent son attention, et il me demanda avec sa voix douce et accentuée si j'étais triste ou si j'étais souffrante. Au lieu de lui répondre, cédant à je ne sais quelle inspiration soudaine, je m'arrêtai, et lui montrant du doigt le ciel chargé d'étoiles et le sombre feuillage des arbres qui nous cachait alors les rayons de la lune, je lui dis : « Vous rappelez-vous notre voyage ? » Un frémissement intérieur fit tressaillir son bras droit, sur lequel je m'appuyais. Un tel signe d'émotion me fit croire que je venais d'évoquer dans son cœur un souvenir qui lui était aussi cher qu'à moi, et sa réponse me confirma cette charmante pensée. — Si je me le rappelle ! dit-il avec vivacité. Ce voyage a fait ma destinée ; il ne dépend plus de moi de l'oublier. — Je voudrais bien savoir, répliquai-je sur le même ton, ce que vous entendez par là ? — Vous le saurez tout à l'heure, mademoiselle, dit-il avec une légère nuance d'hésitation et d'embarras, et comme s'il se fût déjà repenti d'avoir dérogé à ses habitudes de réserve ; M. Laurenty va vous l'apprendre ; c'est de lui que, selon toutes les convenances, doit venir cette information. Puis, me pressant la main, il ajouta d'un ton plus circonspect et plus tendre : — Vous n'y serez point insensible ; du moins je l'espère. Je vous ai toujours vue si bonne pour moi. »

Je ne poussai pas plus loin mes questions. J'avais interprété selon mes vœux les plus ardents le sens un peu voilé des paroles de M. d'Artevalle, et je craignais de ne pouvoir, dans mon ravissement, m'exprimer avec toute la mesure dont je venais de recevoir un si parfait exemple. Nous arrivâmes à la maison sans qu'il fût ajouté un seul mot. Le salon était rempli de monde, et M. Laurenty, retenu toute la soirée par les fâcheux, n'eut pas le temps de s'approcher de moi. Je me retirai dans ma chambre sans avoir rien appris de sa bouche, mais pleine de confiance et d'espoir, et avec une attente positive pour la journée du lendemain.

Marie-Rose, tourmentée d'une violente migraine, ne vint pas remplir son service ordinaire auprès de moi, et j'eus le regret de me coucher sans lui dire tout ce que je prévoyais d'heureux. Lorsqu'elle se présenta le lendemain matin, elle fut surprise de

l'air de contenir qui animait mon visage. Je ne lui laissai pas le temps de me faire une seule question, et je lui racontai vivement tout ce qui s'était passé la veille. Elle m'écouta sans paraître émue ni ravie comme je l'espérais; et quand je la pressai de répondre, elle se contenta de secouer la tête d'une manière qui lui était particulière et qui semblait dire : J'ai une autre idée que vous là-dessus. Irritée de lui voir encore de l'ombrage et des doutes là où tout m'apparaissait clair et positif, j'allais lui reprocher son esprit d'obstination et de méfiance, quand la porte s'ouvrit. C'était la petite Laurette que je n'attendais nullement et qui entra sans façon. « Ah ! ah ! dit-elle en fixant sur moi des yeux pleins d'esprit et de malice, je sais un grand secret.

— Quel secret ? Un secret d'enfant, demanda ma bonne avec une ironie sous laquelle on pouvait remarquer des signes de malaise ou d'inquiétude.

— Cela regarde d'autres que vous, madame la moricaude, répondit Laurette ; car il s'agit d'un mari ; et ce n'est pas dans le royaume des blancs que votre visage en trouvera un.

— Un mari ! m'écriai-je ; pour qui ? Et par un mouvement involontaire, j'attirai vivement la petite fille sur mes genoux.

— Devinez, dit-elle.

— Deviner ? Ah ! je ne pourrai jamais, répondis-je en jouant la simplicité, tandis que mes lèvres tremblaient. — Tu sais, Laurette, que je ne suis pas fine comme toi.

— C'est vrai, en général, répliqua-t-elle ; mais par exception, cette fois, vous pourriez bien me surpasser. Essayez, je vous donne une heure.

— Parle tout de suite, ou je cesse de t'écouter, dis-je avec une impatience qu'il me fut impossible de contenir.

— Eh bien ! répondit Laurette, en mettant de longs intervalles entre chaque mot pour agacer ma curiosité et se donner de l'importance ; eh bien !... il s'agit... d'un mariage... qui va se faire dans la maison ; d'un mariage entre M. d'Artevalle et... et... Oh ! pour le coup, dit-elle en s'interrompant et me regardant avec gentillesse, c'est vous qui finirez et qui direz le nom de la mariée.

— C'est le tien, peut-être, répondis-je sans trop savoir ce que

je disais : car le cœur me battait fort et le feu de la rougeur me montait au visage.

— Nenni, nenni, je suis trop petite ; il faut, pour que je sois bonne à marier, que je grandisse encore de deux pieds.

— Eh bien ! repartis-je, c'est donc Clémentine ?

Le visage de Marie-Rose, qui depuis le commencement de ce dialogue exprimait la contrainte et la gêne, devint d'une tristesse sombre qui ne me parut que maussade, et dont je ne m'inquiétai nullement.

— Vraiment, dit Laurette, ceci est différent. Rien n'empêche que ce soit Clémentine. Elle est bonne à marier, elle ! la taille et la raison ne lui manquent pas. Mais il n'y a pas qu'elle au château qui ne joue plus à la poupée. Il y a ma cousine Suzanne de Ploërmel ; il y a mes cousines de Saint-Paul ; il y a encore... devinez, devinez donc.

— Si c'est Clémentine, repris-je en affectant de sourire, pourquoi ne le dis-tu pas clairement ? je conclus de ta réponse évasive que tu n'es pas si bien informée que tu voudrais le faire croire.

— Vous allez voir plutôt si je ne sais pas tout, reprit Laurette avec le ton de l'amour-propre mis au défi ; écoutez seulement mon histoire. Vous saurez d'abord qu'hier papa et maman ont eu dans la matinée une grande conversation, et que ce n'était pas pour se quereller. Ceci, me direz-vous, ne fait rien à l'affaire ; mais plus tard vous verrez la liaison ; si bien que sur les huit heures et demie du soir, un petit quart d'heure avant votre promenade avec M. d'Artevalle, maman eut la fantaisie de se faire recoiffer pour le souper, et me fit venir dans sa chambre. A peine y étais-je arrivée, qu'on frappa à la porte et que papa et M. d'Artevalle entrèrent tous deux. Maman partit d'un éclat de rire ; et s'adressant au dernier, dont la figure rayonnait de joie : Approchez, approchez, lui dit-elle, vous arrivez à propos ; je suis de la meilleure humeur, et je trouve délicieux de traiter avec vous une affaire grave et une question frivole ; car je veux à la fois vous parler de votre mariage et vous consulter sur le bal de demain. — Allons, ma chère Lise, a dit papa, soyez un peu moins badine en pareille matière. La gravité est plus convenable, et vous ira tout aussi bien ; mais, avant tout, il faut renvoyer cette enfant. — Volontiers, a répondu maman ; car ses

distractions, lorsque sa curiosité est excitée, font mon supplice; et voilà, pour commencer, qu'elle me tire les cheveux et me pique jusqu'au sang. Congédiée de cette manière, vous croyez peut-être que j'allai me coucher; pas du tout (et ici Laurette prit un air satisfait); pas du tout; je fis d'abord grand bruit avec le talon de mes mules sur la première marche de l'escalier pour faire croire que je descendais en courant. Puis je m'approchai doucement de la porte; et par le trou de la serrure, j'ai tout entendu.

— C'est une vilaine action, dis-je tout émue, une bien vilaine action; et craignant de l'avoir intimidée par ce reproche qui m'échappait, j'ajoutai aussitôt : — Et qu'as-tu entendu, ma petite Laurette ?

— Eh bien! j'ai entendu ceci et cela; au demeurant, pas grand'chose; tout ce que je puis dire, c'est qu'on parlait mariage, et que votre nom a été prononcé une fois.

— En es-tu bien sûre, dis-je, respirant à peine?

— Oh! sûre, sûre, comme de mon existence.

— Ma chère petite Laurette, m'écriai-je transportée de joie, si tu savais comme je t'aime; mais, repris-je en tâchant de ressaisir mon sang-froid, je te le répète, tu as fait là une vilaine action.

— Laissez-moi finir, me dit-elle d'un petit ton délibéré; car si vous prolongiez votre belle morale, j'oublierais ce qui me reste encore à vous dire, et je crois m'apercevoir que vous en seriez fâchée. A peine étais-je rentrée dans ma chambre pour me coucher, que M<sup>me</sup> Rousselet, la femme de charge, s'en vint me dire bonsoir. Elle est assez curieuse, M<sup>me</sup> Rousselet, et elle se vante de tout voir. Dans le courant de la journée, elle s'était aperçue, à l'air affairé de papa et de maman, aux allées et venues de M. d'Artevalle, qu'il y avait un mystère entre eux, et elle espérait que je pourrais l'aider à le deviner. Elle avait ses poches pleines de pâtes confites et de pralines. Nous fîmes commerce ensemble, elle me donna toutes ses friandises, et je lui racontai ce que je savais. Lorsque j'eus fini et recommencé au moins dix fois, elle me dit que l'épouse future de M. d'Artevalle, c'était vous, que ce ne pouvait être que vous, que depuis longtemps on jasait dans la maison de votre mariage, et qu'enfin elle avait des raisons positives pour être certaine de cela. —



A présent, ajouta Laurette, tout essoufflée de son discours, je n'ai plus rien à vous dire, et je vous quitte pour aller coiffer maman.

— Eh bien ! dis-je à Marie-Rose aussitôt que nous fûmes seules, avais-je tort d'espérer ? Doutes-tu maintenant de mon bonheur ?

— Hélas ! me répondit-elle d'une voix triste, que peuvent signifier les propos d'un enfant bavard et les caquetages en l'air d'une femme de service ? Vous êtes trop prompte à croire et à vous flatter. Peut-être y a-t-il, en effet, quelque chose au fond de tout cela ! mais Dieu veuille que ce ne soit pas du malheur pour vous.

— Et quel malheur ? demandai-je d'un ton si irrité que Marie-Rose n'osa répondre un seul mot. — Vraiment, continuai-je, on te croirait sans affection pour moi ; car tu ne t'attaches qu'aux idées qui peuvent me déplaire et changer en chagrin toutes les joies de ma vie.

— Ah ! mademoiselle, me dit-elle, je m'attache à voir la vérité, et mon seul tort est de n'avoir pas toujours le courage de vous la dire.

— Eh ! répondis-je avec un redoublement d'humeur, à défaut de paroles, n'as-tu pas le langage de ta pantomime langoureuse ? Voir du mal au fond de tout, ne jamais sentir l'espérance, craindre toujours quelque trahison, soit de la destinée, soit des hommes dont notre sort dépend ; ah ! vraiment, c'est une existence aussi triste que celle des réprouvés, et je te plains de l'avoir en partage.

Marie-Rose soupira profondément, et je repris d'un ton plus doux : — Tiens, Marie-Rose, je t'ajourne à l'heure de mes noces.

— Les croyez-vous donc si prochaines ? repliqua-t-elle vivement. Ah ! je vous en prie, mademoiselle, ne prenez pas ainsi des illusions, des rêves pour.....

— Illusions, si tu veux, interrompis-je ; mais prie le ciel que j'y croie toujours ; car le jour où je m'apercevrais que j'ai été la dupe de mon imagination et de mon cœur serait le dernier de ma vie.

Marie-Rose voulut répondre ; mais je lui imposai silence fort vivement. Le cœur navré de ma dureté, elle fit quelques pas vers la porte, en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier. Sa

douceur et la vue de ses larmes calmèrent l'irritation de mes nerfs, et lui tendant la main, je la rappelai d'une voix attendrie. Aux accents de cette voix si puissante sur elle, la pauvre fille se retourna, et s'élançant avec impétuosité, vint tomber à deux genoux devant les miens qu'elle entourait de ses bras, et qu'elle pressa contre sa poitrine d'une manière à la fois si douloureuse et si passionnée, que j'en éprouvai un saisissement mêlé d'effroi. Quelques moments se passèrent avant que mes instances la décidassent à se relever et qu'elle pût achever sa toilette. Quoique je visse bien à son air de distraction et de souffrance, surtout aux demi-mots qui lui échappaient, qu'elle brûlait de reprendre le sujet de conversation que cette petite scène avait interrompue, j'eus soin de parler d'autre chose. Forcée, par la crainte de me déplaire, de renfermer en elle les conseils que son amour pour moi et son bon sens lui inspiraient, elle se borna à me prier de demander une explication à mon tuteur. Je promis de n'y pas manquer, et je sortis de ma chambre avec le projet de tenir fidèlement cette promesse et de tâcher de me rencontrer seule avec M. Laurenty, lorsqu'il reviendrait de sa promenade du matin.

Comme je traversais le vestibule pour passer dans le jardin où je voulais attendre en liberté le retour de mon tuteur, je me trouvai, à mon grand déplaisir, en face de Clémentine qui sortait de l'appartement de sa belle-mère. Parmi d'autres nouvelles de la maison, peu intéressantes pour moi, elle me conta, de son ton sentencieux, que M. d'Artevalle, commandé par des affaires de service, était parti à cinq heures du matin pour Lorient, et qu'il ne reviendrait que le soir à l'heure du bal. Je fus vivement contrariée de cette information; mais je le fus encore davantage quand j'appris que M. Laurenty était retenu dans sa chambre par une légère indisposition, et qu'ainsi tous mes efforts pour le rencontrer sans témoins seraient inutiles. Dévorée par un dépit que je n'osais confier à personne, craignant de subir de nouveau, sans pouvoir y répondre, les interrogations et les doutes de Marie-Rose, je pris le chemin du parc avec la résolution de m'y promener jusqu'à l'heure du dîner.

Dans l'espèce de fièvre qui m'agitait, je marchais fort vite et avec une telle absence d'attention pour les choses extérieures, que je ne voyais ni le ciel sur ma tête, ni le sol que je foulais. La

racine d'un assez gros arbre s'étant rencontrée sous mes pieds, je me heurtai violemment contre elle, et la douleur que je ressentis fut assez vive pour me forcer de m'asseoir sur l'herbe. Le hasard m'avait conduite vers l'un des endroits les plus solitaires du parc. C'était une espèce de labyrinthe, formé d'allées tournantes qui se croisaient dans tous les sens pour aboutir à une seule issue. J'étais là assise depuis quelques minutes, attendant avec impatience le moment où je pourrais continuer ma promenade, car la préoccupation de mon esprit me rendait l'immobilité du corps un véritable supplice, quand tout à coup mon attention fut attirée par la conversation de deux personnes qui passèrent plusieurs fois derrière moi, en suivant les détours du labyrinthe. Je ne pouvais apercevoir leurs figures, et elles ne me virent pas non plus, parce que des ifs et d'autres arbres verts, taillés en guise de muraille, s'élevaient à plusieurs pieds au-dessus de ma tête ; mais à travers ce mince rempart, toutes les paroles pénétraient jusqu'à mon oreille. Du reste, les promeneurs, se croyant seuls, ne songeaient nullement à baisser la

Je reconnus facilement l'un des habitués de la maison, le chevalier de Trégolan, personnage plein de suffisance, qui parlait très-haut et faisait ordinairement de longues séances à la table de jeu. L'autre personne était une femme que je ne connaissais pas, mais qu'à son accent et au ton élégant de sa voix, je jugeai n'être pas de la province. « Oui, disait-elle, je le vois avec peine, mon cher Isidore, vous ne savez suivre que les chances du pharaon, qui vous manquent toujours. Pourquoi n'avez-vous pas été plus assidu auprès de M<sup>lle</sup> Laurenty ? C'était là un mariage à faire.

— Et pourquoi ne se ferait-il pas ? repartit M. de Trégolan ; la personne est peu attrayante, je dirai même qu'elle est glaciale ; mais puisque vous me le conseillez, ma belle cousine, j'échaufferai mon cœur aux rayons de sa dot, et parbleu...

— Il est trop tard, dit la dame, pour vous mettre à cette affaire, car, pendant que vous caressiez vos manchettes, on vous a coupé l'herbe sous le pied.

— Ah ! ah ! je sais de qui vous voulez parler, répliqua le chevalier en riant aux éclats, mais je n'en crois rien. D'Artevalle ne vise pas au solide et ne soupire que pour la grâce et la beauté.

— Je ne vous comprends pas, chevalier, reprit la dame, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le pauvre d'Artevalle est, selon le bruit public, amoureux comme un Céladon, et que s'il se marie ainsi que vous le prétendez, ce n'est pas à l'héritière, mais à la pupille, cette jolie créole qui a vraiment une taille et des yeux à rendre un homme fou. » — Ces derniers mots ne me parvinrent qu'affaiblis par la distance, car les deux interlocuteurs s'éloignaient, et je perdis le reste de leur conversation.

Dominée par l'intérêt le plus puissant, j'avais tout écouté sans oser respirer, de peur de trahir ma présence ; mais dès que le silence le plus complet se fut rétabli autour de moi, je me soulagai de ma contrainte en me livrant à tout le délire que peut inspirer la joie d'une félicité sans bornes à un cœur de dix-huit ans. Je voyais dans la publicité des sentiments de M. d'Artevalle une confirmation du récit de la petite Laurette, et dans le hasard qui m'avait fait entendre un entretien si précieux pour mon repos, je croyais reconnaître le doigt de la Providence et comme un avertissement mystérieux d'avoir confiance en ma destinée. Sous l'influence de ces pensées, ma pauvre tête s'exalta, mon enthousiasme de bonheur devint une véritable ivresse, et j'en donnai des preuves que j'ose à peine raconter. Le trop plein de mon cœur débordant malgré moi, je m'adressai tour à tour à Dieu pour le remercier, à mon amant pour lui dire mille tendresses dont je me faisais les réponses, et à tous les objets qui m'environnaient pour les prendre à témoin de ma félicité. J'embrassais les arbres, je serrais mes bras autour d'eux, et les traitant comme des êtres animés, je leur demandais de n'être pas insensibles à mes caresses, et je croyais sentir qu'ils me les rendaient ; puis courant de toutes mes forces à travers les détours du labyrinthe, je jetai au vent, dans cette folle promenade, des mots d'amour qui, renvoyés par les échos, me semblaient redits par une voix qui répondait à la mienne. Enfin, obligée de m'arrêter pour reprendre haleine, je me mis à écrire sur l'écorce d'un bouleau, avec une grande aiguille d'or qui retenait mes cheveux, et qui était un bijou de ma mère, le nom que dans ma bonne foi je croyais déjà le mien : ADÉLAÏDE D'ARTEVALLE. Après cette dernière preuve de délire, la rougeur me monta au front ; je fus tentée de détruire mon ouvrage ; une pensée su-



perstitieuse me retint : je me dis qu'en effaçant ces lettres, j'effacerais peut-être mon bonheur, et je repris ma course à travers le parc pour résister aux conseils de la modestie et de la prudence.

Je ne vis mon tuteur qu'au dîner ; et ainsi il me fut impossible de causer avec lui un seul moment. Il fit les honneurs de ce festin solennel avec une politesse et une dignité vraiment seigneuriales. Grâce à l'excellente disposition des convives, ses douze couplets que je chantai au dessert, d'une voix passablement tremblante, furent couverts d'applaudissements, et le refrain :

Ah ! dites-moi s'il fut jamais  
Objet pourvu de plus d'attrait,

répété en chœur dans un élan d'enthousiasme, fit briller la joie et l'orgueil sur le visage de M<sup>me</sup> Laurenty. Jeune, jolie, objet de tous les hommages, elle avait le droit de se croire la plus heureuse des femmes assises à cette table où elle était reine, et cependant je me disais tout bas que son bonheur ne valait pas le mien. Malgré toutes les distractions et les mille incidents de la fête, je n'avais qu'une idée à l'esprit, et je me répétais au dedans de moi-même : Il m'aime, il m'aime ! L'absence de M. d'Artevalle n'eut pas même le pouvoir de mélanger d'un peu de tristesse ces ravissements d'imagination. Mon seul ennui était de ne pouvoir en faire la confidence à personne, et j'avais bien de la peine à ne pas laisser voir quelque chose de mes pensées ; mais je me contins, sûre que l'heure n'était pas éloignée où je pourrais parler de mon bonheur et m'en glorifier tout haut.

### VIII.

A sept heures du soir, les femmes se retirèrent chez elles pour faire leur toilette de bal. En entrant dans ma chambre, je trouvai Marie-Rose assise d'un air pensif à côté de mon lit, où elle avait étalé, avec des précautions minutieuses, toutes les parties de l'élégant costume que je devais porter. Ma robe de mousseline brodée d'argent, la jupe de dessous en satin blanc de la Chine, mes nœuds de ruban, les fleurs de ma coiffure,

mon collier et mes bracelets de perles, tout cela, rangé symétriquement, semblait me sourire et me dire : Nous t'attendons. La vue de ces brillants apprêts me surprit comme celle d'une chose inattendue ; car le sentiment qui me remplissait le cœur le fermait à tout autre désir, et depuis quinze jours j'avais à peine accordé quelques souvenirs vagues et sans intérêt à la belle toilette dont mon tuteur m'avait fait présent. Grâce aux soins de Marie-Rose, elle était là dans toute sa fraîcheur, et je la trouvais si splendide que j'en fus émerveillée. Dans la vivacité de cette impression féminine, je battis des mains en signe de joie, et je poussai un cri qui arracha ma bonne à ses rêveries. Sur son invitation je m'assis devant ma table de toilette, et elle commença à me coiffer. Pendant qu'elle s'empressait autour de moi, je ne cessais de la prier de se hâter, car j'éprouvais la plus vive impatience de me contempler dans tous mes atours, et de juger si ma beauté répondrait à mes espérances d'amour-propre. Les yeux fixés sur le miroir où se réfléchissait ma figure, je voyais avec un mélange de dépit et de reconnaissance Marie-Rose qui, sans écouter mes recommandations d'aller plus vite, tournait et retournait dix fois la même boucle de cheveux avant de passer à une autre. Au milieu de mes impatiences, je me prenais à la combler d'éloges et à m'écrier par intervalles : Ah ! ma chère bonne, que je serai bien ! Attentive à son ouvrage, elle répondait fort peu, et j'aurais pu la croire indifférente à mes émotions de jeune fille, si parfois le tremblement de ses mains et sa respiration précipitée ne m'eussent prouvé qu'elle était émue comme moi. Dès que ma toilette fut achevée, sa langue se délia subitement par un cri de joie. « A présent, dit-elle, je ne crains plus rien. Je le défie de vous résister. — Que tu es bonne pour moi ! répondis-je, que tu me fais de bien ! » Et je partis enivrée d'espérance. Ah ! que le cœur me battait en descendant l'escalier ! Avec quel ravissement je pensais à la surprise de M. d'Artevalle et me disais : *Il va me trouver belle !* Quel charme délicieux il y avait pour moi dans le parfum de mon bouquet de bal, dans le léger bruit que faisait à chaque pas mon vêtement de soie ! et pourtant, au moment d'entrer dans la pièce qui précédait le salon, j'éprouvai une frayeur subite, je m'arrêtai toute tremblante, et j'eus besoin de me faire violence pour ne pas retourner en arrière.

Il n'y avait encore au salon, avec les maîtres du logis, qu'une qu'une seule personne étrangère, c'était M. d'Artevalle. Je n'osai jeter un seul regard de son côté, et j'allai m'asseoir près de Clémentine qui, avec un air de parfait contentement, s'étalait sur un fauteuil, dans ses magnifiques habits de bal. « Comme te voilà belle, me dit mon tuteur, en venant à moi pour me baiser au front. Avec cette parure toute blanche, on te prendrait pour une jeune mariée.

— A propos, monsieur, dit M<sup>me</sup> Laurenty, qui, occupée à rajuster devant la glace quelque chose de sa coiffure, ne m'avait pas encore regardée ; à propos, n'avez-vous pas un secret à confier à votre chère Adélaïde ; vous avez bien tardé pour cela ; et votre grand secret n'en sera bientôt plus un. »

Mon tuteur hésita un moment comme si ces mots eussent été un reproche, et qu'il se sentit en effet coupable de négligence à mon égard, et me souriant d'un air affectueux, il dit : « Ma chère Adélaïde, il est question d'un mariage. »

J'aurais voulu que cette phrase commençât par quelque chose de plus direct et de plus explicite ; mais quelque vague qu'elle fût, j'en attendais la fin avec un gonflement de cœur qui me permettait à peine de respirer, lorsque M<sup>me</sup> Laurenty, par un de ces traits de brusquerie et d'inconséquence qui lui étaient familiers, se mit à interrompre son mari, en disant : « Voilà neuf heures qui sonnent ; tout le monde va nous venir à la fois, et nous perdons le temps à causer d'affaires ; allez vite dans la grande salle voir si tout y est bien, et recevoir les arrivants ; moi je reste ici, et j'y établis mon quartier général. »

Ces paroles furent accompagnées d'un regard de commandement auquel M. Laurenty ne put résister. Il se leva en me disant : « Pardon, ma chère Adélaïde, tout à l'heure.... »

— Allez, allez, reprit sa femme, qui l'interrompit pour la seconde fois ; j'achèverai ce que vous avez à dire ; et se tournant vers moi de l'air le plus gracieux : Ma chère petite, s'écria-t-elle, que vous êtes jolie ce soir ! j'avais envie de mettre une robe pareille à la vôtre ; mais j'ai eu peur que le blanc ne m'épaissît la taille. Mon Dieu ! que vous êtes mince ! on vous prendrait dans les dix doigts, n'est-ce pas Clémentine ? Regardez-la donc, monsieur d'Artevalle. »

Clémentine fit un signe de tête ; M. d'Artevalle sourit d'une

manière qui me parut un peu froide, et M<sup>me</sup> Laurenty continua : « A présent, dites-le sans flatterie, comment me trouvez-vous ? N'ai-je pas trop de diamants pour une soirée chez moi ? C'est cette insupportable petite Laurette qui est cause de cela. Elle a pleuré jusqu'à ce que j'eusse mis tout mon écrin ; je ferais peut-être bien d'ôter cette aigrette. Clémentine, qu'en dites-vous ? »

A l'air important que prit la physionomie de Clémentine, il sembla qu'elle se disposait à porter un jugement sévère ; mais elle n'eut pas le temps de proférer une syllabe, car M<sup>me</sup> Laurenty ajouta précipitamment : « Je suis décidée, cette aigrette me sied à ravir. N'est-ce pas la vérité, Adélaïde ? »

— Ce que je puis dire, c'est que vous êtes charmante ce soir, répondis-je en éludant le point délicat de la question.

— C'est vous, ma petite, qui êtes charmante, » reprit M<sup>me</sup> Laurenty en passant un de ses bras autour de ma taille et me baisant sur le cou.

Cette caresse, après laquelle, me tenant toujours, elle fit quelques pas avec moi vers l'autre bout du salon, me parut le prélude d'une confiance intime. Je croyais toucher au moment suprême, et je détournais déjà les yeux pour ne pas rencontrer un regard de M. d'Artevalle, lorsque plusieurs personnes entrèrent ensemble. M<sup>me</sup> Laurenty s'avança pour les recevoir. Je la suivis machinalement. « Je suis à vous, me dit-elle sans s'arrêter ; dans l'instant je reviens à vous. » Elle revint en effet, mais accompagnée de trois femmes, dont deux s'assirent entre elle et moi. J'attendis en vain que quelque incident me rapprochât d'elle, j'essayai même de lui faire des signes, et dans mon tourment d'impatience et d'anxiété, je fus plus d'une fois tentée de me lever et de l'attirer à part dans une embrasure de fenêtre ou dans un coin du salon ; mais le courage me manqua d'abord, et bientôt les présentations se multiplièrent si rapidement, la foule grossit à tel point, que je dus renoncer à ce projet et à mon dernier espoir d'éclaircissement.

Peu s'en fallut que les larmes ne me vinsent aux yeux. Ma contrariété se tourna en abattement. Je crus que cette soirée de fête allait me devenir odieuse ; mais peu à peu, par je ne sais quel instinct de jeunesse, je me laissai gagner au prestige. L'aspect nouveau pour moi que présentait une si grande réunion de



personnes magnifiquement parées, l'éclat des lumières, le murmure des voix mêlé aux préludes de la musique, les regards furtifs, les compliments flatteurs dont j'étais l'objet, tout cela produisit sur mon esprit l'effet d'une boisson enivrante. Les idées dont j'étais préoccupée cessaient d'être distinctes et se perdaient dans un vague délicieux qui tenait de l'extase. Je rêvais, les yeux ouverts, que j'assistais à la fête de mes noces, que tout ce luxe, ces lumières étincelantes, ces hommes et ces femmes si parés, se trouvaient là pour moi; et dans cette étrange illusion, j'éprouvais tour à tour les émotions diverses que doit ressentir une jeune mariée en présence de son époux qui l'admire, de ses parents et de ses amis rassemblés pour célébrer son union.

Je fus arrachée à ce rêve charmant par la voix d'une jeune dame assise près de moi. « Mon Dieu ! me dit-elle en dirigeant ses yeux vers l'une des extrémités du salon, regardez donc la laide figure. » Réveillée comme en sursaut, je regardai machinalement, et suivant la direction qui m'était donnée, j'aperçus aussitôt, derrière une porte vitrée à grandes glaces qui s'ouvrait sur l'antichambre, le visage de Marie-Rose, dont les yeux étaient fixés vers moi avec une expression d'égarement. Je ne crois pas qu'elle eût jeté sur ma personne un regard plus effaré si elle m'avait vue morte et couverte d'un linceul au lieu de ma robe de bal. J'en ressentis moins de frayeur que d'impatience, et je me contentai de détourner la tête pour échapper à cette importunité. Quelques moments après, supposant que Marie-Rose avait dû s'éloigner, je portai de nouveau les yeux de ce côté. Elle était toujours là; elle n'avait changé ni de place, ni d'attitude, et sa figure noire semblait collée à la vitre, sur laquelle elle se dessinait comme une silhouette. Que me voulait-elle? Que lui était-il arrivé? D'où venait l'obstination de ce regard sinistre qu'elle continuait à lancer sur moi? Je me faisais ces questions sans pouvoir y trouver de réponse, lorsque mon attention fut attirée par un autre incident.

Le chef d'orchestre, pour annoncer définitivement l'ouverture du bal, se mit à jouer sur son violon la ritournelle du menuet. Je crus entendre aussitôt un chuchotement dont je ne pouvais deviner la cause, et je vis toutes les personnes qui faisaient cercle auprès de M<sup>me</sup> Laurenty se tourner à la fois du côté de

M. d'Artevalle, qui se leva aussitôt et alla de l'air le plus noble prendre la main de Clémentine. Il se fit un silence général, que j'attribuai uniquement à l'impression produite sur l'assemblée par la bonne grâce et les façons distinguées du cavalier. Clémentine, à qui j'enviais dans ce moment son privilège de fille de la maison et l'honneur d'ouvrir le bal, me parut mieux qu'à l'ordinaire. Elle avait moins d'assurance dans la démarche, semblait intimidée et rougissait beaucoup, ce qui donnait un peu d'expression à sa physionomie. Le choix de M. d'Artevalle, commandé par la convenance et l'étiquette, ne m'inspirait en lui-même aucune jalousie, et cependant j'aurais voulu qu'il fût moins pressé de prendre part à la fête, et qu'il attendît le moment de pouvoir danser avec moi. Le léger dépit que j'en ressentis était près de céder à la raison, qui me disait que j'étais peut-être injuste, et au charme qu'avait pour mes yeux l'attention universelle qui se portait sur M. d'Artevalle, quand, par un accident presque inoui dans la vie de Clémentine, une fleur se détacha de sa coiffure et tomba sur le parquet. A l'instant même, M. d'Artevalle se baissa pour la ramasser, et ce qui me surprit étrangement, au lieu de la présenter à la personne qui pouvait y attacher quelque prix, il la mit à sa boutonnière avec un sourire dont l'expression renversa toutes mes idées. Je passai la main sur mes yeux pour éprouver si ce que je voyais n'était pas une illusion ; et quand je fus bien assurée que je ne rêvais pas, qu'il n'y avait là rien que de réel, il me sembla que cet homme, que j'admirais tant, venait de faire un acte de démence. A cette pensée accablante succéda un moment de doute, suivi aussitôt d'une angoisse de jalousie inexprimable. Le feu me monta au visage et les tempes me battirent violemment. Pour me dérober au spectacle d'une galanterie si cruelle pour moi, je me levai et je sortis du salon, pleine de douleur et de ressentiment.

J'étais si hors de moi que je traversai plusieurs salles remplies de monde sans reconnaître personne et sans m'inquiéter des regards qui me suivaient. Je ne savais nullement où je voulais aller ; j'ouvris au hasard plusieurs portes l'une après l'autre, et je ne m'arrêtai qu'à la dernière des pièces qui formaient l'enfilade du rez-de-chaussée. C'était un cabinet isolé, dont les fenêtres ouvertes donnaient sur le jardin, et qui n'était éclairé

que par les lampions suspendus aux arbres. Je m'y assis sur un canapé, et la solitude de ce lieu, aidant en moi la réflexion, calma bientôt le mouvement de dépit jaloux auquel j'avais cédé d'une manière si précipitée. Je regrettai d'avoir fait une faute irréparable et de m'être privée pour toute la soirée de la présence de M. d'Artevalle; car, après une sortie si brusque et si intempestive, j'avais honte de rentrer au salon. Cette pensée m'attrista jusqu'aux larmes; il me fut impossible de m'en détacher, et un autre genre de souffrance prit la place du ressentiment que j'avais eu d'abord de l'hommage public rendu à Clémentine.

En face du canapé, où j'étais assise, se trouvait une grande glace et au-dessus un vieux portrait de l'école espagnole, encadré comme la glace dans la boiserie sur laquelle il se détachait en noir, dans le demi-jour qu'apportait l'illumination du dehors. Pendant que je restais immobile, pleurant sur le coup de tête que je venais de faire, mes yeux se fixèrent dans une sorte de rêverie vers le tableau, qui, plus coloré que tous les objets qui l'entouraient, semblait sortir de son cadre. A force de le contempler machinalement, je me sentis gagner par je ne sais quelle impression de frayeur qui s'augmenta au point de me donner le frisson. Je crus voir les yeux de l'homme représenté devant moi en costume du xvi<sup>e</sup> siècle s'animer et me poursuivre obstinément d'un regard tantôt farouche, tantôt moqueur. Je baissai la tête pour échapper à cette vision qui m'obsédait, et j'aperçus dans la glace ma propre figure éclairée par les lueurs rougeâtres et mobiles qui venaient du jardin, plus ou moins vives, selon que le vent écartait ou rapprochait les branches des arbustes plantés devant la fenêtre. Il y avait dans ces effets de lumière quelque chose de fantastique; je voyais ma tête comme entourée d'une espèce d'auréole, puis tout à coup la glace devenait sombre, les traits de mon visage semblaient pâlir, et s'effacer par degrés comme une ombre qui s'évanouit. Troublée par ces impressions successives, mon esprit se remplit bientôt d'idées superstitieuses. Je tressaillais au moindre bruit du feuillage et le silence m'épouvantait; je voulais me lever et sortir, et la crainte de quelque danger inconnu m'enchaînait à ma place. Enfin, je souffrais au delà de toute expression, et j'avais je ne sais quel pressentiment d'une souffrance encore

plus grande. Il y avait une demi-heure que j'étais dans ce pénible état, ne sachant quel parti prendre pour m'en délivrer, lorsqu'un grand papillon de nuit vint en volant se heurter contre mon front. Dans le désordre de mes nerfs, ce choc inattendu fut pour moi comme un coup électrique : avant d'avoir pu me rendre compte de la cause qui l'avait produit, je poussai un cri, et je me précipitai vers la porte, qui parut s'ouvrir d'elle-même au moment où je la touchai.

C'était Clémentine qui arrivait suivie de deux domestiques qui portaient des flambeaux qu'ils posèrent sur une console. « En vérité, ma chère Adélaïde, me dit-elle en s'asseyant sur le canapé et en me faisant asseoir près d'elle, je suis tentée de vous croire folle quelquefois. Dites-moi d'où vient l'air effaré que vous avez en cet instant et pourquoi je vous trouve seule ici ?

— Je me suis sentie très-incommodée, répondis-je avec embarras, c'est ce qui m'a forcée de sortir.

— Il fallait remonter dans votre chambre, avec Marie-Rose ou toute autre des femmes de la maison ; cela eût été plus convenable pour vous et moins inquiétant pour vos amis. J'ai quitté en hâte le bal après le menuet pour savoir ce qui vous était arrivé ; et sans un domestique qui par hasard vous a vue courir de ce côté, je vous aurais cherchée longtemps. »

Je balbutiai une réponse, je ne sais laquelle, et Clémentine continua : « Au reste, je suis charmée de trouver l'occasion de causer avec vous en toute liberté. La pétulance de ma belle-mère l'ayant empêchée ce soir de se taire sur un secret qu'elle avait promis de garder au moins jusqu'à demain, je me voyais dans l'alternative, ou de paraître manquer d'amitié pour vous, ou de vous faire en plein salon la confidence la plus délicate. Je vous aime comme si vous étiez ma sœur ; et j'aurais été désolée, autant par affection que par bienséance, qu'un autre que moi vous eût fait part de l'événement qui va changer ma destinée. »

Clémentine fit une pause. Les premiers mots de son discours m'avaient donné une palpitation d'espérance ; la fin arrêta jusqu'au battement de mon cœur. Un froid glacial me parcourut les veines, et je fus près de m'évanouir ; mais la fierté blessée me prêta des forces, et rien dans ma contenance ne trahit en ce moment l'affreuse angoisse que j'éprouvais.



« Depuis longtemps, reprit Clémentine, vous avez dû soupçonner le motif des assiduités de M. d'Artevalle auprès de mon père ? »

Cette phrase, qui m'était adressée en manière d'interrogation, étant restée sans réponse, mon interlocutrice fut forcée de continuer et de s'expliquer pleinement, sans que personne vint en aide à sa modestie. « Eh bien, ma chère, dit-elle, comme je sais que vous estimez beaucoup votre ancien compagnon de voyage, je me flatte que vous n'apprendrez pas sans intérêt, pour lui et pour moi, que ses vœux et les soins qu'il m'adressait ont eu un plein succès.

— Je ne vous comprends pas ! m'écriai-je avec un emportement que je n'eus pas le pouvoir de réprimer, je ne vous comprends pas !

— Il vous faut donc des explications bien catégoriques, dit Clémentine piquée et déconcertée ; mais son sang-froid naturel reprenant le dessus, elle ajouta aussitôt ; Ah ! je vois ce que c'est ! c'est une petite vengeance que vous exercez contre moi.

— Je ne vous comprends pas, répétai-je avec un accent plus calme, mais où il y avait tant d'égarément que toute personne moins dure d'esprit, ou moins occupée d'elle-même, aurait senti le mal qu'elle me faisait. »

Clémentine, sans s'émouvoir, reprit : « Vous êtes fâchée, je le vois bien ; mais écoutez ma justification. Si je ne vous ai pas confié plus tôt ce secret, c'est qu'en vérité, il n'a d'existence que depuis hier. Hier seulement, M. d'Artevalle m'a déclaré ses sentiments pour moi, et jusque-là rien de ma part ne pouvait lui donner la moindre espérance ; il était même si complètement dans le doute là-dessus qu'il eut un jour, à ce qu'il dit, la pensée de vous faire part de ses craintes et de réclamer vos bons offices.

— Il voulait me prendre pour confidente ! m'écriai-je, frappée d'un trait de lumière plus cruel encore que les autres. Ah ! mon Dieu ! »

L'amertume avec laquelle je proférai cette exclamation fut à peu près perdue pour Clémentine, absorbée qu'elle était par une seule idée. Elle renouvela ses explications, ses excuses et ses assurances d'amitié, dit sottement qu'elle serait un peu

tonnée de s'entendre appeler madame, et me demanda avec un sourire qu'elle crut très-obligeant, si j'avais enfin compris ?

— Oh ! oui. Ces mots furent tout ce que je pus répondre d'une voix éteinte.

— Vous n'êtes pas bien, vous êtes souffrante, dit Clémentine en me regardant avec un air de surprise et d'intérêt ; comme vous êtes pâle ! il faut que vous montiez dans votre chambre ; je vais vous envoyer Marie-Rose. Là-dessus elle se leva, et me laissant son flacon de sel que j'acceptai machinalement, elle disparut après m'avoir donné quelques conseils sur la manière de m'en servir.

A peine eut-elle passé la porte, que les larmes que j'avais eu tant de peine à retenir durant cet horrible tête-à-tête, coulèrent de mes yeux avec impétuosité. Oh ! comment exprimer la douloureuse surprise de mon âme si soudainement désabusée ! comment exprimer ce qu'il y avait d'odieux et de déchirant dans cette humiliante pensée, que je m'étais trompée sur l'affection de M. d'Artevalle, qu'une autre était aimée à ma place et allait sous mes yeux jouir de tout le bonheur que j'avais rêvé pour moi. Hélas ! dans quel abîme de regrets et de honte m'avait précipitée l'aveugle confiance de mon caractère et mon obstination à repousser les avis de Marie-Rose. Et à présent qu'allais-je faire ? où fallait-il fuir pour ne pas voir la félicité de ma rivale, et cacher à tous les yeux ma misère et les tourments d'une impuisante jalousie ? Je voulais retourner dans mon pays, passer la mer ; je voulais m'enfermer dans un couvent, y prendre le voile et consacrer à Dieu le reste de ma vie, ou plutôt je voulais mourir. Ce mot, que je prononçai plusieurs fois tout haut dans la fureur de mon désespoir, servit comme de signal à une affreuse résolution. Il y avait au fond du jardin une pièce d'eau dont la profondeur était au moins de six pieds ; je conçus le projet de m'y noyer, et je m'avançai vers la fenêtre, qui était très-basse, pour gagner d'un saut le jardin. Dieu, qui eut pitié de moi, permit que Marie-Rose arrivât dans cet instant même. J'avais déjà le pied sur l'appui de la croisée ; elle me saisit avec force et m'empêcha de m'élancer dehors. Je ne sais ce que je lui dis, s'il m'échappa quelques paroles qui lui firent connaître mon funeste dessein, ou si elle le devina aux signes d'égarement que je donnais. Quoi qu'il en soit, elle me ramena en arrière ;

je me débattis contre elle pendant quelques secondes ; puis, revenant à moi par la fatigue et par l'attendrissement, je me jetai dans ses bras en versant un torrent de larmes. Notre embrassement fut long et silencieux ; et tout ce qu'il exprimait de douleur d'une part et de sympathie de l'autre, ne saurait se décrire. Elle me conduisit ou plutôt me porta sur le canapé, où, assise près d'elle, je pleurai et sanglotai, la tête appuyée sur son sein. Elle pleurait aussi et ses soupirs se mêlaient aux miens. « Tu sais donc tout ? lui dis-je d'une voix étouffée.

— Hélas ! me répondit-elle, je le savais, cet odieux secret, quand vous l'ignoriez encore. C'est M. Laurenty, lui-même, qui peu d'instants avant l'ouverture du bal me l'a dit, pour que je vous en fisse part, me priant, je ne sais pourquoi, d'aller vous porter ses excuses. L'on ne comprendra jamais ce que j'ai souffert quand je vous ai vue dans ce salon, si belle et si contente, si loin de vous douter du malheur qui allait vous accabler. Ah ! ma chère maîtresse, oubliez-le, oubliez-le ; cet homme ne vous a jamais aimée.

— Jamais ! interrompis-je, oh ! ne dis pas cela. Il m'a aimée, oui, il m'a aimée d'abord ; ses soins, ses regards, son silence même, tout cela était de l'amour.

— Non, non, répliqua Marie-Rose, et quand vous le croyiez occupé de vous durant ce fatal voyage, j'en suis sûre, il convoitait déjà la main de M<sup>lle</sup> Laurenty.

— Ce n'est pas vrai, m'écriai-je en me levant toute droite ; non, ce n'est pas vrai ; puis, me laissant retomber sur le canapé, j'ajoutai en pleurant et en sanglotant : Pourquoi veux-tu m'enlever ma seule consolation ? oh ! laisse-moi croire qu'il m'a aimée comme je l'aime, comme je l'aimerai toute ma vie ; c'est depuis notre arrivée, c'est à la vue des richesses de cette maison que l'ambition lui a gagné le cœur, et qu'il m'a dédaignée pour un monceau d'or. »

A ces mots, comme frappée d'anéantissement, je me renversai sur le canapé, et je restai immobile, la tête cachée dans les deux mains. Ma pauvre bonne essayait en vain de me ramener à moi-même par des paroles empreintes de la plus douce sympathie ; je ne répondais rien, je n'écoutais plus, lorsque tout à coup, au milieu de mille pensées amères qui roulaient en désordre dans mon esprit, j'entrevis une lueur, une étrange lueur d'es-

France. Je relevai vivement la tête, et je m'essuyai les yeux.  
« Écoute, dis-je à Marie-Rose, plus j'interroge le passé, plus  
me persuade que M. d'Artevalle a eu de la tendresse pour moi.  
Clémentine l'a emporté dans son cœur, c'est que l'ambition  
être riche est une cause de chute pour les plus nobles âmes.  
M. d'Artevalle a cru sans doute que l'orpheline était pauvre,  
que je n'avais au monde d'autre héritage que la bienfaisance de  
mon tuteur. Mais j'ai du bien aussi, mon père était riche, je le  
sais, et... Marie-Rose voulut m'interrompre... Laisse-moi tout  
dire, m'écriai-je; et quand il apprendra que j'ai de la fortune,  
tu es sûre, il se croira libre de suivre le penchant de son  
cœur. Il cherchera quelque moyen de rompre cet engagement  
à l'intérêt que la crainte de la pauvreté et de lâches conseils lui  
ont fait prendre. Va donc, ma chère bonne, va lui porter cette  
nouvelle. C'est une épreuve à tenter, Marie-Rose, ne sois pas  
plus fière que moi.

— Ah! mademoiselle, s'écria ma bonne d'une voix qui  
exprimait la consternation, mademoiselle! que me demandez-  
vous?

— Un service que tout autre me rendrait à ta place, répon-  
dis-je avec un peu d'aigreur. Pourquoi hésites-tu? le dévoue-  
ment a-t-il sur toi moins de pouvoir que l'orgueil?

— L'orgueil! répliqua-t-elle; hélas! ce sentiment n'est pas à  
mon usage. Dieu m'est témoin que, quoique la démarche que  
vous me commandez me paraisse bien humiliante pour vous,  
je n'hésiterais pas à vous obéir, si...

Marie-Rose s'arrêta, et ses larmes coulèrent avec une telle  
abondance qu'on eût dit que c'était elle que le malheur venait  
de frapper.

— Que veulent dire ces réticences? repris-je encore plus ai-  
rie. Y a-t-il une raison au monde qui puisse l'emporter sur  
toutes celles que je t'ai données? ah! que je voudrais de ta part,  
au lieu de ces larmes et de cette sympathie oisive, plus d'en-  
traînement et de décision. Voyons, pourquoi refuses-tu de m'o-  
béir? pourquoi refuses-tu de me sauver?

— Hélas! hélas! dit ma bonne, dont les larmes cessaient de  
couler, je ne puis, mademoiselle, aller lui dire que vous avez de  
la fortune.

— Qui t'en empêche? m'écriai-je pleine d'impatience.



— La vérité, répondit-elle d'une voix si faible que sa réponse faillit m'échapper.

— La vérité! répétai-je consternée; mais tu m'as toujours laissé croire que je possédais le bien de mes parents. »

Ma bonne parut embarrassée, s'excusa d'avoir été fautive pour m'épargner du chagrin, et finit par dire qu'elle avait suivi en cela les instructions de M. Laurenty, qui par délicatesse voulait me cacher ses bienfaits.

« Marie-Rose, dis-je de plus en plus impatiente. ce sont des phrases vagues; parle nettement; quelle existence ai-je dans le monde?

— Celle d'une jeune fille entièrement privée de fortune, répondit Marie-Rose d'une voix plus ferme, et qui ne possède rien, absolument rien, que sa beauté et l'appui d'un homme riche et généreux. Hélas! ajouta-t-elle en me baisant les mains, tandis que je restais immobile; votre malheureux père, loin de vous laisser un bel héritage, est mort totalement ruiné; et quand je vous amenai en France, j'avais à peine de quoi payer notre passage sur le vaisseau, dépouillée que vous aviez été par les créanciers et les gens de loi. Que fussiez-vous devenue si le ciel n'avait pas inspiré à votre père mourant de léguer sa fille à son plus ancien ami? Vous savez comment M. Laurenty accepta et remplit cette mission de générosité. Quoiqu'il n'eût aucun bien à gérer pour vous, il prit le titre de votre tuteur et cacha à tout le monde la détresse de votre position. Mais ces sortes de secrets transpirent toujours. Vous seule peut-être l'ignoriez complètement. Oh! mademoiselle, ma chère maîtresse, ma fille, ajouta Marie-Rose en se jetant à mes genoux, si je viens de briser dans votre cœur la dernière espérance, ce n'est pas pour me justifier moi-même, c'est pour que vous ne vous attachiez pas à une illusion encore plus vaine que les autres, et pour qu'une autre bouche que la mienne ne vous en donne pas le cruel démenti. »

Au lieu de répondre et de m'attendrir, je repoussai rudement Marie-Rose, qui, toujours à genoux, mouillait mes mains de ses larmes. La découverte inattendue de ma pauvreté venait de combler la mesure de mes plus tristes déceptions, et pour la seconde fois mon désespoir devenait sombre et farouche. Ma bonne, alarmée de mon silence, de ma froideur et de la sécheresse de mes yeux, s'accusait de m'avoir donné le coup de la

mort et me suppliait de pleurer avec elle. Je continuais à rester muette, lorsque tout à coup l'illumination du dehors perçant à travers les intervalles des branches déplacées par le vent, pénétra plus vive dans le cabinet et fit resplendir à mes yeux ma brillante toilette. A la vue de cette parure qui s'accordait si peu avec ma situation, une sorte de frénésie sauvage s'empara de moi, et je m'écriai : « Marie-Rose, arrache-moi ces fleurs et ces perles ; déchire ma robe, déchire-la. Il n'appartient pas à une fille pauvre et méprisée de porter ce vêtement de luxe et de fête. Tout cela est mensonge et dérision. »

En disant ces mots, je détachai mon collier et mes bracelets ; je me dépouillai de tout ce qui ne résistait pas à ma main tremblante, et je jetai loin de moi ces bijoux qui, peu d'heures auparavant, me causaient tant de ravissement, que je portais avec tant d'orgueil, comme un signe de mon triomphe, comme la parure de mes fiançailles.

Éperdue de ma douleur, ma pauvre Marie-Rose ne trouvait plus d'autre langage que celui de ses larmes, et peut-être fusions-nous restées dans ce déplorable état toute la nuit, sans bouger de place, si des voix, parmi lesquelles je reconnus celle de mon tuteur, n'eussent retenti derrière la porte. La crainte d'être vue dans un pareil désordre et pressée de questions me rendit la présence d'esprit. Je m'enveloppai à la hâte de la mante de ma bonne, et m'appuyant sur elle, je sautai dans le jardin et gagnai ma chambre par un escalier dérobé. Grâce à Clémentine, qui s'était apitoyée dans le bal sur mon état de sérieuse indisposition, personne n'eut le moindre soupçon des vrais motifs de mon absence, et l'on me plaignit beaucoup d'avoir perdu les plaisirs de la soirée.

## IX.

Le lendemain, quand je m'éveillai après quelques heures d'un sommeil d'accablement, oh ! que je trouvai tout changé autour de moi et que je me trouvai changée moi-même ! En voyant tant de fiel dans mon âme, un vide si grand dans mes pensées, une tristesse si lourde et si morne, étendue sur moi comme un linceul, je fus tentée de me prendre pour une autre et de chercher celle qui la veille s'appelait de mon nom, cette jeune fille sim-

ple et crédule, si heureuse de peu de chose, si contente de rêver et d'aimer, et qui croyait que la sincérité, la constance, l'amour désintéressé, étaient des vertus inséparables du caractère d'un homme d'honneur. Je ne pus me lever; une fièvre brûlante me retint au lit. Heureusement l'état où je me trouvais offrait en apparence quelque rapport avec les symptômes d'une petite épidémie qui régnait alors dans les villages environnants; cette similitude détourna l'attention et les conjectures. Elle me délivra de deux visites qui m'eussent été insupportables; car M<sup>me</sup> Laurenty et Clémentine craignirent de s'exposer près de mon lit à l'influence épidémique. Toutes deux se contentèrent d'envoyer quérir de mes nouvelles. Il n'en fut pas ainsi de mon excellent tuteur : sa vive et sincère affection pour moi l'empêcha de faire ce calcul de prudence. Il vint me voir et resta longtemps à mon chevet. Jamais d'ailleurs il ne s'était montré plus tendre et plus caressant. Il me parla de la joie que lui causait le prochain mariage de sa fille, et j'eus la force d'être calme en l'écoutant. « Quand Dieu, disait-il, voudra me rappeler à lui, je fermerai les yeux en paix, car j'ai la conviction que ma femme et ma fille Laurette trouveront dans le gendre que j'ai choisi un protecteur, un guide, un appui qui ne leur manquera jamais; je suis sans inquiétude pour l'avenir de tous les miens. Je voyais bien parmi les aspirants à la dot de ma fille aînée quelques hommes capables d'être de bons maris; une personne à la fois distinguée par son esprit, ses manières et son cœur, je ne l'apercevais pas. C'est toi, mon Adélaïde, qui m'as amené ce phénix rare en tous lieux et plus encore dans notre province. J'espère que Dieu me fera la grâce de m'acquitter bientôt en te présentant de ma main un époux digne de te posséder. »

Ce discours, qui sortant d'une autre bouche aurait révolté toutes les puissances de mon âme, m'inspira au contraire des sentiments de résignation. L'idée que mon propre malheur servait à l'accomplissement des vœux les plus chers de l'homme bienfaisant à qui je devais tout, me soutint, et je m'imposai le devoir du sacrifice et du dévouement. Je tournai toutes mes idées de ce côté; je résolus fermement de ne troubler en rien la joie de la maison, en remportant au moins sur ma contenance la victoire qu'il ne dépendait pas de moi de remporter sur mon

cœur. Dieu le sait, cette résolution fut sincère ; mais combien il me fallut d'efforts pour l'exécuter ! que de fois des larmes brûlantes roulèrent dans mes yeux quand j'essayais de sourire ; que de fois, au lieu d'être affermie par l'aspect du bonheur de celui que j'appelais mon père, je me sentis soudainement irritée contre le sort qui donnait à une autre le bien que j'avais tant espéré ! Que d'angoisses, quel redoublement de douleur naissaient pour moi des moindres circonstances, et à quelle tentation violente il me fallut résister dans nos heures de réunion pour ne pas leur dire à tous : Vous m'avez tuée, vous m'avez tuée ; laissez-moi aller mourir loin de vous.

Mon épreuve fut cependant rendue moins pénible par l'absence de M<sup>me</sup> Laurenty et de Clémentine, qui partirent pour Paris afin d'y aller faire les emplettes de noces, et par celle de M. d'Artevalle que son service rappela à Lorient. Mon tuteur lui-même ne tarda pas à s'y rendre pour faire préparer et décorer dans sa maison de ville l'appartement destiné aux futurs époux. Ces départs successifs me laissèrent seule au château avec la petite Laurette et ma fidèle Marie-Rose, les deux seules personnes dont la vue ne me fit pas de mal. Pourtant j'évitais leur présence ; car toute société, toute conversation, m'étaient importunes ; et, dans la souffrance de mon cœur, je n'avais de goût que pour la solitude des bois. De grand matin je quittais ma chambre, et, m'enfonçant sous les ombrages du parc, je restais assise au pied de quelque arbre sans avoir conscience du temps qui s'écoulait. Il fallait que Marie-Rose courût à ma recherche pour m'annoncer l'heure des repas ; je la suivais sans dire un mot jusqu'à la maison, et quelles que fussent ses instances pour m'y retenir, je m'échappais bientôt et j'allais reprendre ma promenade sans but et mes tristes rêveries.

Nous étions au commencement de septembre. L'expression de mélancolie involontaire que produit la chute des premières feuilles et le soleil pur mais tempéré de l'automne, convenait à la langueur de mon âme, et parfois elle me calmait. Mais à ce calme sans véritable douceur, parce qu'au fond il n'y avait pas de repos, succéda en moi un besoin extrême d'agitation. C'était comme un instinct de la nature qui me portait à chercher dans la fatigue des membres une diversion au mal intérieur qui me dévorait. Je me mis à faire de longues excursions aux alentours



du château, allant au hasard d'un village à un autre, courant pour courir, et quelquefois jusqu'à l'épuisement de mes forces. Tantôt je risquais de m'égarer en prenant dans les bois des sentiers inconnus ; tantôt, malgré la chaleur et la poussière, je marchais droit devant moi sur la route de Lorient. Quelquefois, côtoyant la petite rivière qui serpente dans les prairies de Lampéstras, j'en suivais le cours jusqu'à l'endroit où elle va se perdre dans la mer par trois embouchures. Tout lieu m'était indifférent ; je n'avais d'autre désir que celui de me fuir moi-même, et, comme si l'oubli devait être le prix d'une longue course, j'allais aussi loin que je le pouvais.

Un jour que j'étais arrivée au bord de la mer, je m'assis fatiguée sur un quartier de roche. D'épais nuages remplissaient le ciel, et un vent qui annonçait l'orage bruissait autour de moi. Je voyais les flots du large s'avancer majestueusement vers la grève et se briser en écume blanche à mes pieds. La contemplation de ce grand spectacle réveilla dans mon cœur l'idée de mon pays natal et de mes souvenirs d'enfance ; je comparai non sans tristesse la mer grise et sombre qui s'étendait sous mes yeux, et cette côte aride de la Basse-Bretagne, à la mer azurée et aux forêts vierges de l'île Bourbon ; puis, en pensant aux malheurs qui m'avaient fait traverser l'Océan pour venir chercher sur une terre étrangère un asile et de la pitié, je me dis que j'étais une exilée, une pauvre orpheline, et je me mis à pleurer en suivant de l'œil les vagues qui s'élevaient et grossissaient de plus en plus.

En ce moment, un homme de haute taille et portant un filet sur ses épaules passa près de moi ; sa marche lourde, qui faisait résonner les galets du rivage, attira mes regards de son côté. La rencontre insolite d'une femme de la ville sur cette côte sauvage parut le frapper ; il me regarda fixement, et à ma grande surprise je m'aperçus qu'il pleurait. Les larmes sillonnaient sa figure jeune encore mais marquée de ces rides précoces que creusent la souffrance et le travail. Après m'avoir considérée avec attention, il détourna la tête d'un air indifférent, s'éloigna, et disparut à mes yeux derrière les rochers. Si l'apparition imprévue de cet homme et son extérieur inculte m'avaient d'abord causé un peu d'effroi, je m'étais promptement rassurée en voyant l'expression de profond chagrin répandu sur

on visage ; toutefois je me levai aussitôt, dans la crainte de devenir pour d'autres que lui un objet de curiosité. Je suivis le bord de la mer pour gagner le sentier par lequel j'étais venue, et au bout d'une vingtaine de pas, j'aperçus le même homme debout près d'une barque à sec sur le sable. Il semblait se préparer à mettre cette barque à flot et l'examinait de tous côtés avec une grande attention. Je vis en approchant qu'il ne cessait pas de pleurer. Je pensai alors que je n'étais pas seule malheureuse, et qu'un homme de mœurs si rudes, qui versait des larmes, devait être bien à plaindre.

Émue d'un sentiment de sympathie qui l'emporta sur ma timidité, je lui demandai s'il voulait se hasarder en mer par un si gros temps. Sa réponse courte et sèche m'annonça qu'il n'avait pas envie d'entrer en conversation. Je repris la parole, en insistant sur ma remarque, et l'accent de ma voix, adouci par la pitié que je ressentais, parut lui inspirer de la confiance et le besoin de l'épanchement. Il me raconta qu'il était père de trois enfants, et que sa jeune femme, qu'il aimait beaucoup, souffrait d'une maladie de poitrine dont les médecins n'espéraient plus sa guérison. Ce jour même elle venait de subir une crise violente ; il l'avait vue plusieurs fois tomber en défaillance, et dès qu'un peu de vie et de calme avait paru revenir, il s'était arraché d'auprès d'elle pour courir au travail et donner du pain à ses enfants. « La mer est mauvaise, dit-il ; la pêche ne s'annonce pas bien ; mais les enfants auront faim ce soir ; et il ajouta en montrant le ciel : Dieu est là pour les malheureux. » Ces derniers mots me touchèrent jusqu'au fond de l'âme, et je répétai en moi-même : *Dieu est là pour les malheureux*. « Mon ami, dis-je au pêcheur, en lui montrant le paquet de filets qu'il avait déposé au fond de sa barque, remettez ce filet sur vos épaules et conduisez-moi chez vous. Je veux voir votre femme ; je donnerai tout ce que je pourrai pour la soulager ; je la soignerai, et je suis sûre que nous la guérirons. » Le pêcheur me regarda d'un air qui exprimait à la fois la surprise et le ravissement ; puis, comme s'il eût craint de perdre le temps en paroles, il se mit à marcher devant moi sans dire un seul mot.

Nous nous arrêtâmes devant une cabane de la plus chétive apparence, et le premier objet qui frappa mes yeux fut la pauvre femme malade que je venais visiter. Elle était assise à la porte

sur un fauteuil de bois grossier , se soutenant à peine et faisant manger trois petits enfants de deux à cinq ans , qui se pressaient pour recevoir l'un après l'autre une cuillerée de bouillie de blé noir que la mère puisait dans une terrine posée sur ses genoux. Le tremblement de sa main et son air d'abattement témoignaient que tout ce qui lui restait de forces était employé à ce soin maternel. Il y avait dans un pareil tableau , dans ce dévouement au milieu de la souffrance , quelque chose qui m'émut si fort qu'avant de pouvoir dire un mot , je fus obligée de m'essuyer les yeux. Les paroles simples qui répondirent aux miennes prouvaient , de la part de cette jeune femme , une si grande douceur de caractère , et tant de résignation , que mon attendrissement et l'intérêt profond qu'elle m'avait inspiré s'accrurent encore. Je lui dis d'avoir bonne espérance , je caressai les trois enfants l'un après l'autre , je lui appris mon nom , et je remis au père tout l'argent que j'avais sur moi. Ce faible don fut reçu par lui avec l'expression de la plus franche reconnaissance , et en quittant la cabane , où je promis dix fois de revenir le lendemain , j'entendis qu'on me bénissait comme si j'eusse été un ange de Dieu.

Pendant cette visite , le ciel était redevenu serein , tous les signes d'orage avaient disparu , et quelque chose de pareil s'était passé dans mon âme. Je me sentis au retour plus légère d'esprit et moins occupée de mon propre sort , que de l'espoir de soulager les misères dont je venais d'être témoin. La nuit , je rêvai de la malheureuse famille que je voulais nourrir et consoler. Je me levai de bonne heure pour remplir ma tâche et je continuai ainsi chaque jour , durant plus d'une semaine , allant le matin et revenant le soir , quel que fût le temps , par le soleil ou par la pluie. La pauvre femme que j'avais adoptée pour sœur allait mieux ; elle me disait : Vous m'avez sauvée ; et ces paroles me causaient une émotion qui était presque de la joie ; mais un jour , le douzième environ de notre connaissance , j'arrivai à la cabane , sans que le pêcheur fût venu comme d'ordinaire à ma rencontre , et sans avoir entendu de loin les enfants annoncer ma présence par leurs cris. La porte était à demi ouverte , et , lorsque je la poussai pour entrer , un douloureux spectacle frappa mes yeux.

Celle qui m'avait souri la veille avec l'expression de l'espé-

nce, maintenant sur son lit de mort, les yeux éteints, le visage contracté, semblait près de rendre le dernier soupir. Le mari était au fond de la cabane, debout, la main posée sur son front, dans un désespoir morne et silencieux. Près du lit, deux femmes agenouillées récitaient des prières, tandis qu'au chevet, un prêtre en costume et tenant un crucifix à la main, exhortait la mourante. Saisie d'effroi à cette vue, je m'arrêtai sur le seuil de la porte, et je fus tentée de reculer; mais un sentiment pieux me raffermir aussitôt. Je marchai vers le lit, je me mis à genoux en silence, et j'écoutai les paroles du prêtre. C'était le recteur de la paroisse de Lampestras nouvellement nommé à cette cure. Quoiqu'il parût très-jeune, il avait des manières graves et un maintien conforme à la dignité de son ministère. Ses discours étaient simples et pleins d'onction. Il parlait de la vie, comme d'un temps d'épreuves qu'on doit traverser sans se plaindre et que Dieu abrège pour ceux qu'il aime. « Mon enfant, disait-il, quittez cette vallée de larmes où vous avez porté le poids du péché, où vous avez travaillé et pleuré. Le ciel est la patrie du pauvre. Là il n'y a ni faim, ni soif, ni fatigue, ni souffrance. Là est le dernier refuge, la dernière espérance, ou plutôt il n'y en a pas d'autres; toutes celles de la terre ne sont rien. » Ces mots, qui ne m'étaient pas adressés, me frappèrent comme s'ils eussent été pour moi un avertissement d'en haut. Je me répétais au dedans de moi-même: Là est la dernière espérance, il n'y en a pas d'autre; et en priant de toute la ferveur de mon âme pour celle dont les souffrances allaient finir, je sentis comme un surcroît de force intérieure, comme si j'avais trouvé une main sur laquelle je devais m'appuyer.

J'assistai à la dernière et faible lutte qui termina l'existence de la femme du pêcheur. Le lendemain, je suivis ses funérailles, et je pleurai avec ceux qui l'avaient aimée, j'accomplis tous les devoirs que je m'étais faits, et je me retrouvai de nouveau innocente en présence de mes propres douleurs. Des pensées de résignation chrétienne, d'obéissance à la volonté de Dieu, me sauvèrent cette fois de l'espèce d'ennui fébrile qui m'avait agitée précédemment. Mais dans cette carrière toute nouvelle pour moi, je me sentais souvent chanceler, j'éprouvais le besoin d'exhortations et de conseils, le besoin de confier mes angoisses à quelqu'un dont la voix pût me raffermir. Je



résolus d'aller trouver le curé de Lampestras et de lui dire, sous le sceau de la confession, tout ce que j'avais espéré, tout ce que je souffrais, comment je m'étais perdue par une fatale illusion. Je m'entretins de ce projet pendant plusieurs jours, et au moment de l'exécuter, le cœur me faillit. Un sentiment de pudeur pour moi-même et pour ceux que j'aurais dû nommer, la crainte de faire soupçonner du plus léger tort envers moi la famille de mon bienfaiteur lui-même, tout cela me retint, et je recononçai au soulagement infaillible que me promettaient les épanchements de la confession. Ma vie n'est pas à moi entière, me disais-je avec amertume, je ne puis la raconter maintenant à personne, pas même à un prêtre.

Je serais peut-être retombée dans le désespoir, si une autre idée n'était venue remplir le vide que laissait en moi l'abandon de celle-là. Je pensai à écrire mon histoire pour un confident à venir, pour une amie inconnue que je ne trouverais que dans bien des années et peut-être jamais. Cette tâche que je viens d'achever m'a été salutaire : le soin de rassembler tous mes souvenirs d'enfance a d'abord fait diversion à mes peines d'aujourd'hui, et quand j'en suis venue au triste récit de mes déceptions, j'ai trouvé une source de calme dans l'examen de moi-même, dans la recherche scrupuleuse de tous mes sentiments, et jusque dans la peinture des scènes où mon cœur s'est brisé sans retour. Résignée à mon sort, je sens pourtant que mes épreuves ne sont pas terminées. La plus cruelle de toutes est encore au-devant de moi, mais Dieu, j'espère, me soutiendra ; il me donnera la force de voir d'un œil serein la joie qui va remplir cette maison, de n'accuser personne, de ne haïr personne, de plier sans murmure en me disant que je plie sous sa main. Et quand tout sera accompli, quand j'aurai passé par la dernière souffrance, peut-être me relèverai-je pour reprendre goût à la vie et me reposer, sinon dans le bonheur impossible pour moi, au moins dans la paix qui est le partage des âmes sans fiel et sans remords. »

Adélaïde Sainville mourut de chagrin six mois après la célébration du mariage de M. d'Artevalle. Sa résignation fut moins forte que son amour.

M<sup>me</sup> AUGUSTIN THIERRY.

## UNE RENCONTRE

# PRÈS D'ASNIÈRES.

---

Notre siècle marche, il court, il vole. Ce n'était rien d'avoir muselé, ferré le cheval pour confisquer à notre profit les jambes du rapide quadrupède; conquête précieuse et brillante que Buffon a célébrée en prose sonnante et cadencée. Trotter, galoper, quelle misère! C'est à périr d'ennui, c'est vouloir perdre sur les grands chemins un temps irréparable qui fuit avec la vitesse de l'éclair. C'est rester en trainard à la queue de la population active, turbulente; c'est se comporter en vrais barbares; c'est imiter l'apathie, le flegme des Orientaux, de ces pauvres Arabes arriérés au point d'user encore de la fatigante lenteur des chevaux et des dromadaires, dont les jambes ne sauraient franchir que cinq lieues à l'heure. Prenons ses ailes à la mouette, au gabian; que la baleine, le requin nous cèdent enfin leurs nageoires; rentrez à l'étable, bœufs, ânes, mules et juments; vous avez pu voiturer la chaste épouse d'Ulysse, enlever la galante Europe, prêter votre dos à Sancho Pança, aux pères du concile de Trente ou de Bâle; conservez cet honneur, je n'en suis point jaloux; je vous laisse remplir cet office majestueux et paisible. J'aime encore la haquenée, elle portait de belles paladines chevauchant par monts et par vaux, l'oiseau sur le poing; elle portait aussi des pèlerines égrillardes allant en dévotion à Cantorbéry; voilà pourquoi j'aime encore la haquenée, mais en peinture seulement. Une jolie femme sur un joli cheval, cet ensemble est charmant, précieux; la peinture reproduira toujours cet harmonieux duo.

J'assistais samedi, le 9 de ce mois, à la représentation des *Deux Pigeons* ; Emmanuel, tourmenté par le désir de voir du pays, s'aventure à quitter la rue du Colombier pour aller courir le monde. Il revient au gîte après bien des tribulations, il rentre au pigeonnier avec l'aile cassée. Vous devinez sans peine la morale cachée sous cet ingénieux emblème, trois fois offert à vos yeux, par le fabuliste, le graveur en taille douce et le faiseur de vaudevilles. Emmanuel, fils de M. Pigeon, revient avec l'aile cassée. Donc il aurait mieux fait de rester dans son nid où les pigeons vivent heureux en béquettant une tête de mouton bien salée. L'affabulation conclue victorieusement, il n'y a rien à répondre ; la morale parle aux yeux comme à l'oreille. Tu voyages, tu oses sortir de ton trou ; donc tu seras meurtri, navré, torticolisé. O puissance de la morale mise en action ! O magique influence des préceptes de la sagesse tournés en couplets, et chantés avec accompagnement de pistons, de flageolets ! Toute l'assistance était pénétrée des vérités sublimes exposées dans ce drame en quatre tableaux ; chacun méditait sur les traverses éprouvées par le nouveau Télémaque lancé vers Saint-Malo, sous les auspices d'un mentor assez bouffon. Le souvenir des dangers courus sur cette plage, où le plus bénin des corsaires fait enlever Emmanuel, afin de le camper sur les vergues et les huniers, poste bien agréable pour un pigeon voyageur ; ce souvenir inspirait encore de tendres sollicitudes aux spectateurs après la chute du rideau.

Le sermon qui venait d'édifier tant de fidèles ne m'avait point converti. Rebelle aux arguments, à la conséquence de l'affabulation, il me prit fantaisie de prendre à rebours la morale de la pièce ; je suis toujours du parti de l'opposition, *et ego autem contra*. Je me dis donc : il est bien heureux qu'Emmanuel soit allé voyager ; il en est quitte pour une aile cassée, et rien n'est plus aisé que de la rajuster. S'il était resté à Paris, croyez qu'il n'en eût pas été quitte à si bon marché : quelque sinistre plus redoutable l'eût saisi au passage, une jolie femme se serait jetée à sa tête, et rien n'est dangereux comme une jolie femme que le désespoir fait sauter par la croisée d'un cinquième étage. Étourdi par le coup, Emmanuel se fût trouvé sous la roue d'une diligence qui n'eût respecté ses ailes ni ses pattes : c'est une chose très-malsaine que les roues d'une diligence, d'un omnibus

même, qui ne porte que vingt personnes. Emmanuel a bien fait de voyager ; d'ailleurs il a contenté son désir, son caprice, sa fantaisie, et, certes, cette satisfaction a bien son prix. La verve brillante de M<sup>lle</sup> Déjazet, son humeur aventureuse, m'ont séduit : je voyagerai comme le pigeon Emmanuel, dont elle prend les ailes et chausse le pantalon. Je voyagerai de par Robinson et Columbus ! j'irai visiter ce monde sur lequel je n'ai parcouru qu'une ligne droite, allant toujours du midi vers le septentrion, explorant la Méditerranée et l'Océan sur un rayon de six lieues, prenant Dieppe et Marseille pour mes colonnes d'Hercule, faisant la navette entre ces deux points, tout juste comme l'omnibus qui revient à la Madeleine après avoir séjourné pendant dix minutes sur la place de la Bastille. Mais non, l'omnibus change quelquefois sa route ; il fait une pointe à dextre, à senestre, quand les paveurs ou le verglas le lui commandent, et j'ai toujours fidèlement suivi mon itinéraire direct sans m'égarer vers ces parages d'Orléans, de Besançon ou de Limoges. Parcourir onze fois le même ruban, faire deux mille deux cents lieues dans la même ornière est assez monotone ; il est vrai que l'on acquiert une parfaite connaissance des villes, villages, bourgs, fermes, hameaux, cabarets, qui défilent sur les deux côtés de la route ; on devient un parfait cicerone, un démonstrateur expert ; mais il faut un peu varier son répertoire et n'avoir pas toujours signaler Auxerre et Châlons, Lapaillasse et Donzère, Lamécuse et Septeme, l'Île-Barbe et la Barthalasse, le palais des papes et le château d'If.

Voyons d'autres pays, changeons de véhicule ; la diligence coûte un peu durement, filons sur un chemin de fer. L'occasion est belle ; j'ai dans ma poche une gracieuse invitation du gouverneur du château de Saint-Germain-en-Laye : allons à Saint-Germain.

Ce dessein pris est exécuté bravement le lendemain. Partir seul eût été sans doute imprudent ; je préfèrai m'adjoindre trois compagnons aguerris, qui avaient affronté déjà les plaisirs du chemin de fer, et s'étaient conduits comme de vrais césars.

J'abandonnai mes pas à ces aimables guides.

Nous partons. L'omnibus posté derrière l'hôtel de Nantes.



omnibus leste et galant, fin voilier, et qui traite ses passagers avec une louable modération, nous voiturer, en un quart d'heure, vers le hangard où l'on parque les voyageurs destinés pour les caravanes du chemin de fer. Encadrés comme les amateurs qui prétendent assister à une représentation solennelle, nous formons une *queue* assez fashionable ; à l'abri de la pluie, et commodément assis, nous attendons une demi-heure, pas davantage. La cloche a sonné, l'écluse est ouverte, notre assemblée s'écoule sur une longue rampe et descend dans le puits d'embarquement. On nous dirige, on nous pousse ; nous voilà casés dans les wagons, dont les portières se referment. Quarante personnes dans une seule voiture, et dix wagons liés à la file, voilà une population agglomérée assez nombreuse pour qu'elle puisse tuer le temps sans ennui et se créer des distractions dans un lieu souterrain où le soleil ne darde que de faibles rayons. On peut donc laisser en repos cette société si bien distribuée, si bien assise. Nouveau point d'orgue ; il ne fut pour nous que de sept minutes. Je n'en parlerais point si je ne voulais être d'une exactitude minutieuse, et faire une addition dont les chiffres soient éloquentes bien plus que mon discours.

Je dis 15 et 30 font 45, et 7 font 52 minutes.

Nous voilà finalement lancés ; comme le pieux Énée, le conducteur a lâché la bride à sa flotte volante, *classique immittit habenas*. Nous traversons les catacombes de Batignolles, nous filons sur les ponts, sous les ponts, à travers les champs semés d'asperges et de pois, à travers les forêts ; par un *crescendo a poco a poco*, nous sortons de l'abîme pour atteindre une chaussée de cinquante pieds de haut ; nous reprenons le niveau du sol pour le perdre et le trouver encore. Tout fuit à droite et à gauche ; les champs de blé prennent le mors aux dents ; les chênes semblent avoir l'agilité des lévriers et des gazelles ; les maisons se dérobent à l'œil comme une décoration d'opéra, plus vite encore. La baguette d'Armide et d'Arlequin n'escamotent pas un palais avec autant de prestesse.

Les wagons, amarrés en chapelet, couraient, volaient. Nous croisons en route un autre convoi ; la vitesse relative est alors doublée, on ne peut distinguer s'il est peuplé d'hommes et de femmes comme le nôtre. Les couleurs tranchantes des robes, des chapeaux, des châles, des habits, se mêlent et présentent

l'effet d'une étoffe aux mille couleurs que l'on agiterait vivement. Nous voilà rendus, en un clin d'œil, à notre destination. Je veux collationner la durée de notre voyage rapide, aérien; ce clin d'œil était pourtant de 46 minutes : le temps qu'il faudrait pour entendre le finale de *Semiramide*, suivi du finale de *la Gazzza ladra*.

Nous disons donc, si j'ai bonne mémoire: 45 et 7, font 52; — ajoutez 46, total, 98 minutes.

Vous croyez être à Saint-Germain, pas du tout : vous êtes dans les eaux de Saint-Germain, dans le territoire de Saint-Germain, près du faubourg de Saint-Germain, ayant nom le Pecq. Il faut encore arriver au pont, traverser la Seine, gravir la côte. A pied comme à cheval, vous n'irez pas plus vite, puisqu'il faut monter; ajoutons 15 minutes pour ce complément obligé.

15 et 98 font 113 minutes. La diligence nous eût conduit en deux heures, 120 minutes; partant du même point, elle nous eût menés à Saint-Germain, au milieu de la ville, sans nous transvaser, nous parquer, nous déposer sur un rivage, hospitalier sans doute, mais où le voyageur est dans la nécessité de chercher de nouveau fortune, de solliciter une place dans un omnibus, place qu'il trouvera difficilement s'il pleut et qu'il en ait réellement besoin. Nous avons donc gagné 7 minutes sur la diligence, en nous embarquant sur les wagons; belle conquête, épargne sublime! Je veux bien accorder que d'autres puissent trouver une chance plus favorable; qu'ils n'attendent que dix minutes le signal du départ, que le véhicule ait un feu plus actif sous le ventre. Ces heureux pèlerins arriveront une demi-heure plus tôt que la diligence. Un tel avantage peut-il indemniser le promeneur qui se voit poussé loin

De ces prés fleuris  
Qu'arrose la Seine?

loin de ces côteaux ravissants de Marly, de Louveciennes, arrondis en faucille autour de ce fleuve qui coule lentement,

Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Cette route si belle, si animée, peuplée d'équipages, semée de palais, d'obélisques, d'arcs de triomphe, de châteaux, d'aque-

ducs, de villages élégants, bordée de prairies, d'arbres séculaires, de manoirs pleins de souvenirs ; vous la quittez pour vous lancer à travers un désert qui n'a d'autres constructions que les guérites des cantonniers, jalons vivants qui tendent la main afin de vous montrer une route sûre, ou bien agitent des drapeaux noirs pour signaler un malheur, une catastrophe, un naufrage épouvantable qu'il est trop souvent impossible d'éviter ou de prévenir. Et vous vous exposez à vous faire briser, pulvériser la tête, que dis-je, les jambes et les bras, promeneurs imbéciles ! S'il vous arrive mal, gardez-vous bien de vous plaindre. Je puis blâmer votre sottise, rire de vos infortunes : quand on est parmi les blessés, on a droit de railler ses confrères.

Non ignara mali miseris succurrere disco.  
J'ai connu le malheur et je puis m'en moquer.

Je parlerai peu du château de Saint-Germain, demeure royale devenue maison de pénitence, où les militaires expient leurs fredaines. Le travail, l'étude, leur font employer de la manière la plus utile ce temps qu'ils doivent passer sous les verroux ; tenus avec une propreté merveilleuse, bien logés, bien nourris, ces prisonniers ont d'habiles professeurs de grammaire, d'écriture, de métiers divers ; des montagnes de planches d'acajou, de paillassandre, sont façonnées en meubles élégants, et sortent du château de Saint-Germain pour venir décorer les salons, les boudoirs de Paris. Après un an de captivité, le soldat rentre dans le monde avec un pécule de cinq cents francs, remise qui lui est accordée sur le prix de son travail. Il est bon ouvrier, sait lire, écrire, compter. Bien des gens voudraient se faire incarcérer pour acquérir de tels avantages ; mais au château de Saint-Germain comme à l'hôtel des Carottes on ne peut entrer qu'après avoir montré son passe-port appuyé d'un jugement en bonne forme. Il faut justifier de ses droits à la prison afin d'être mis sous clef ; sans cette précaution pleine de sagesse, le premier venu pourrait venir prendre un lit au pénitencier de la garde nationale. Cet autre Tartufe ne craindrait d'en imposer en disant qu'il est un méchant, un coupable ; il s'accuserait d'avoir manqué à l'appel, à la consigne, au respect dû au sergent comme au caporal, faute qu'il doit expier dans les fers. Mais il ne s'agit pas de s'ac-

user, il faut prouver que l'on est coupable, montrer comme à l'opéra son billet d'entrée pour obtenir la faveur que l'on sollicite; comme il n'y a pas toujours de places vacantes, il faut bien attendre son tour, et revenir une autre fois avec l'espoir d'être plus heureux.

Les grandes salles, chambres, antichambres du château de Saint-Germain sont divisées en petites cellules dont les cloisons se s'élèvent qu'à huit pieds du plancher; ce *tissu* cellulaire arrive point jusqu'au plafond. Le même olympe, le même firmament plane sur tous les captifs couchés à la belle étoile des matras moulés sur l'empyrée des appartements royaux. Chaque cellule renferme un lit, une planche pour s'asseoir, deux chaises. M. le gouverneur a voulu me faire essayer un de ces lits, j'ai trouvé fort élastique, bien qu'il n'y eût point de matelas; c'est une pièce d'étoffe tendue, une sorte de hamac encadré; sur la porte de chaque réduit est une carte, portant les noms, le numéro d'ordre du prisonnier, la date du jugement, la désignation de la peine infligée, de sa durée; mention est faite sur cette même carte des qualités et profession de l'habitant. Après avoir lu vingt fois le mot *imprimeur* sur ces étiquettes, j'ai dit au commandant: « Il paraît que l'on punit ici les délits de la presse, et que les imprimeurs, quand ils deviennent soldats, sont d'un caractère rétif à la subordination. Voilà déjà la vingtième édition de la même qualité dans un seul corridor.

— C'est que nous avons une imprimerie, me répondit-il; ces soldats, dont le plus grand nombre ne savaient pas lire, sont devenus par nos soins des compositeurs, des protes, des correcteurs, des pressiers. Nous imprimons, nos presses roulent en même temps que la lime et la varlope sont mises en jeu par nos serruriers et nos ébénistes. On travaille pour le compte du gouvernement, de la maison et des ouvriers; le pénitencier, toute dépense payée, est en bénéfice depuis son établissement. »

Tout en voyageant dans les chambres de Louis XIV, le cabinet de Richelieu, les appartements d'Anne d'Autriche, de Mazarin, le boudoir de Lavallière, la mansarde où Louis XIV se glissait furtivement, nous arrivâmes à la salle des études. L'académie était en fonctions; trois ceuts grammairiens manœuvraient, guidés par leurs sergents-moniteurs, et, certes, les *a*, les *b*, les syllables, les mots, les phrases, étaient gouvernés avec autant de



précision, d'aisance et de vivacité que si nos gaillards avaient tenu dans leurs mains une baïonnette, un fusil.

Un temps et deux mouvements ; tous les académiciens ont été debout, le bonnet à la main, dès que nous sommes entrés. Cette évolution n'était pas commandée par la crainte ; on voyait dans tous les yeux l'affection, le respect, la reconnaissance ; ces captifs chérissent leur commandant comme un père. Si M. Brès était attaqué, certes il serait bien défendu ; il n'y a pas un de ces pensionnaires qui ne donnât pour lui son sang et sa vie. Je m'attendais à trouver ces messieurs en négligé de prison, en veste ou sarrot de toile. « Le règlement le prescrit, me dit M. Brès ; mais c'est aujourd'hui dimanche, et, les jours de fête, on revêt, par mon ordre, les divers uniformes, afin que ces prisonniers se souviennent de ce qu'ils ont été. Cet habit réveille dans leur âme des sentiments d'honneur, et doit les engager à se rendre dignes de le porter encore. »

Nous pouvions déjeuner dans la chambre de Lavallière, dans la salle d'armes de Louis XIV, ou dans tout autre lieu mémorable. Nous préférâmes la salle à manger du roi Jacques ; elle était plus commode. Le piano se trouvait dans l'alcôve de ce monarque détrôné. Plusieurs morceaux de Rossini furent chantés dans cette ruelle dorée ; je voulus que ses murs fissent retentir encore des chants de leur époque. et j'exécutai quelques airs de Lulli. Je chantai ce *God save the king*, air français, que ce maître composa pour M<sup>me</sup> de Maintenon, et que Handel prit aux choristes de Saint-Cyr pour l'offrir aux rois d'Angleterre.

A trois heures nous étions parqués dans les superbes hangars du Pecq. Après une demi-heure d'attente, on nous a livré les bancs des wagons où chacun s'est placé sans savoir s'il était en tête ou bien en queue. Locomotive à la gauche, locomotive à la droite, poussant ou tirant, selon la volonté du conducteur, le chapelet de wagons est comme un ver de terre ayant deux têtes ou deux queues à volonté. Les chevaux ne sont point là pour marquer la direction que l'on va suivre. On s'embarque à la hâte sans pouvoir s'orienter ; ceux qui croient être les derniers sont fort étonnés ensuite de conduire la bande. Celui qui pensait procéder en avant et diriger son œil vers le but, ne l'atteint pas moins, il est vrai, mais il arrive à reculons. On dit que les extrêmes se touchent, l'expérience de cette vérité peut être cruelle sur un

emin de fer. Si les extrêmes se touchent quelquefois, tenons juste-milieu, c'est le parti le plus sage, et je pris place au centre. Que l'on parte droite ou gauche en tête, je serai toujours au milieu. Je crois que je me tiens à peu près ce langage. Ma prédilection pour le milieu fut telle que je m'assis au point central du banc, divisant sa longueur en deux parts; j'avais donc deux polytes à ma droite, deux à ma gauche. et, vis-à-vis, un jeune homme gros, gras, rond, joufflu, rebondi, frais, un Lablache abrégé. Précieux vis-à-vis! reçois d'avance les actions de grâces d'un cœur sensible, affectueux et reconnaissant.

Nous roulons. Arrivés à la hauteur de Nanterre, notre chapelet quitte la droite pour prendre la gauche. Cette manœuvre m'étonne, mais je vois un instant après la cause de ce changement de voie. Un chapelet de wagons gisait sur les rails de droite. Ces wagons étaient vides et je pensais qu'ils venaient de déposer une escouade de pèlerins qui allaient à la fête de Nanterre, fête somptueuse et brillante dont j'avais commenté les détails en lisant l'affiche estampée sous les hangars. Affichez sous les hangars et vous serez lu.

Que faire dans un parc à moins que l'on n'y lise?

J'ai su plus tard que ce convoi gisait à Nanterre par suite d'un accident, un essieu brisé. Nous voilà donc filant sur la gauche, encadrés dans les rails destinés aux convois dirigés de Paris sur Saint-Germain; nous marchons à l'encontre, il est vrai; mais le conducteur va nous remettre à droite dès qu'il trouvera des rails d'embranchement. Tout doit être prévu, ce serait se comporter en vrai débutant que de s'inquiéter d'une pareille vétille. Ces rails d'embranchement ne se rencontrèrent point; la transition désirée, cette transition qui seule pouvait ramener l'accord parait, et mettre en harmonie le duo concertant des locomotives procédant par mouvement contraire, ne s'opéra point. Nous voilà donc lancés but à but comme deux chevaliers au triple galop, la lance au poing, prêts à s'embrocher par un coup fourré, plus rude, plus fracassant que les estocades portées par Roland, Ferragus, Sacripant et Rodomont.

Le choc était imminent, inévitable, il devait être horrible. Les tonnerriers agitaient leurs drapeaux noirs de sinistre augure;

les cornacs assis sur leurs éléphants de bronze sifflaient comme des reptiles courroucés ; il semblait qu'une légion de boas, de couleuvres, de vipères, d'aspics, filaient des sons pour exercer leurs voix. C'était un concert diabolique ; j'ai été sifflé cruellement quand il me prit la fantaisie de donner aux Parisiens le *Freyschütz* sans avoir préalablement tripoté ce chef-d'œuvre pour l'accommoder à leur goût ; j'ai été sifflé de main de maître avec solos et *tutti*, mais les sifflets de l'Odéon n'étaient que lis et roses, flûtes douces, *con sordini*, si je les compare aux sifflets d'alarme de nos cornacs : on devait les entendre des Tuileries ; que je dis-je ? de Montrouge !

Figurez-vous alors huit cents personnes divisées en deux escadrons, qui, sans aucun motif d'inimitié, de haine, sont condamnées à s'écraser mutuellement. Voyez d'ici les têtes des colonnes s'alarmer à la vue d'un péril qui s'approche en dévorant l'espace. Une terreur panique, et certes bien justifiée, s'empare des mieux avertis, on saute de l'impériale, et d'un élan qui porte les sauteurs au delà de la chaussée dont la hauteur est de cinquante pieds sur ce point, ils roulent sur un talus rapide et ne s'arrêtent qu'à la barrière, garde-fous dont ils reçoivent trop tard l'assistance. On saute par les portières ouvertes ou non, c'est un sauve-qui-peut général ; les femmes tombent par les pieds ou par la tête ; à voir ce déluge de robes, de chapeaux, d'habits, on croirait assister au branle-bas causé par un incendie, quand on jette hardes et nippes par les fenêtres sans regarder où tout cela tombera. On a vu des choses bien singulières, sans doute, et pourtant personne n'a rougi, personne n'a ri, ne s'est permis la moindre joyeuseté. La scène était dramatique, rapide, elle intéressait vivement, je puis vous le jurer. Et nous roulions toujours.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ?

disais-je à mon cousin Victor. Nous avons du bonheur si la pièce ne tombe pas, elle est furieusement égayée. Ma position centrique me dérobaient toutes les apparences du danger. Victor était à la portière. il me semblait pâle, inquiet ; j'allais m'informer de l'état de sa digestion, quand, avec un sang-froid,

« flegme admirables, il me dit : « Je crois que nous allons  
cher. »

Le coup ne se fit point attendre : il fut épouvantable. Lancé au  
fond, je retombai sur mon vis-à-vis, et trouvai fort heureu-  
ment sous mon front une poitrine large, rembourrée, élasti-  
e, qui me sauva de toute atteinte fâcheuse. Je sautai sur l'a-  
ne à mon tour, et je m'aperçus avec satisfaction que rien n'est  
si mou qu'un chemin de fer. Ayez soin d'éviter les rails, et  
vous y ferez toutes sortes de cabrioles sans vous blesser en au-  
cune manière : c'est du sable mouvant.

Le convoi de Paris avait pu s'arrêter, à peu près du moins ;  
il reçut notre choc, et sa tête fut brisée du coup. Les deux cha-  
lets étaient séparés par un grand espace, ils avaient reculé  
comme des canons après avoir lâché leur bordée. Si le convoi  
de Paris n'avait pas montré tant de civilité, s'il était venu sur  
nous avec une vitesse pareille à la nôtre, tout volait en éclats.  
On s'empressa de secourir les blessés, ils étaient nombreux ; on  
voyait d'une jambe cassée ; je vis deux demoiselles dont la fi-  
gure était couverte de sang ; elles avaient une balafre, comme  
un coup de sabre qui partait du menton et se prolongeait jus-  
qu'aux cheveux. Des secours arrivèrent de Colombes et d'As-  
nières ; on pansa les blessés, et chacun opéra sa retraite comme  
il put. Je vins à pied, ainsi que quatre ou cinq cents de mes  
compagnons d'infortune. Cette caravane était burlesque. Figu-  
rez-vous un régiment de boiteux, procédant par temps inégaux,  
marquant la mesure à six-huit avec note pointée, battant une  
marche sicilienne de deux lieues.

Tous n'étaient pas estropiés, mais tous marchaient sur un  
chemin traversé de trois pieds en trois pieds par les madriers qui  
servent de base solide aux rails. Tous ces voyageurs pédestres  
passaient alternativement un pied sur le madrier, un pied dans  
le vide ; la claudication était dure, mais elle se dessinait régu-  
lièrement. Fatigué par cette marche inégale, après avoir changé  
de pied plusieurs fois pour n'être pas toujours boiteux du même  
côté, je m'avisai d'exécuter des blanches tandis que mes com-  
pagnons s'amusaient à marquer des noires, je pris le parti d'en-  
lever et de voltiger d'un madrier à un autre. Mes blanches  
étaient deux noires et pourtant elles doubtaient ma vitesse ; je  
ne m'arrêtai point à la résolution de ce problème. Je fus bien-



tôt à la tête de la colonne et j'arrivai le premier à Batignolles, où je contai notre mésaventure au public impatient qui m'avait signalé de cette position élevée. Quand un wagon vous laisse en plan, il faut se sauver à pied, la route n'est fréquentée par aucun autre véhicule. Vous donneriez cent francs d'une place de lapin sur le banc d'un coucou, d'une charrette, que vous ne l'obtiendriez pas. Il faut voler, ramper, ou boiter ; point de justemilieu sous ce rapport. Il faut même renverser les barrières qui longent le chemin de fer, si vous voulez sortir de la prison dans laquelle vous êtes engagé.

La pluie commençait à tomber ; je pensai tendrement aux chapeaux de mes compagnes de voyage. Je faisais pour elles des vœux ; ils furent exaucés : les cataractes du ciel ne versèrent qu'une douce rosée. J'avais fait deux lieues en cinquante minutes, grâce aux madriers qui m'avaient fait élargir le compas. J'arrive à la barrière de Monceaux ; point de voitures ! pas un seul petit cabriolet ! Il me fallait pourtant joindre les hauteurs de Passy, pour aller dîner dans un autre manoir à peu près royal, l'hôtel que Louis XV fit bâtir pour M<sup>lle</sup> de Romans. Deux omnibus m'y conduisirent. Avec le secours des wagons, de mes jambes et de deux omnibus, j'arrivai à six heures dans la salle du banquet. Deux heures et demie, c'est assez bien pour un malade.

Vous croyez que j'ai fini, que je vais signer et mettre un terme à mon récit déjà trop long ? Je suis loquace de ma nature, et ne veux pas vous quitter sans vous faire part des réflexions que je fis dans mes omnibus, lorsque, assis *in loco tuto*, je pus à mon aise, et sans passion aucune, jeter un regard philosophique sur les maudits wagons qui venaient de me fracasser avec tant d'audace et d'impunité. Je n'avais plus de pistons à mes trousses, et les pistons des locomotives sont bien d'autres gailards que les seringues de Pourceaugnac. Vous voyez pourtant que ce gentilhomme limousin s'en effrayait. J'étais traîné par des chevaux hennissants, des êtres vivants qui entendent raison et veulent bien s'arrêter quand on retient les rênes. Arrêter une locomotive, c'est lâcher je ne sais quelle soupape, dont l'effet ne se fera sentir qu'une demi-lieue plus loin. Cela s'appelle arrêter en langue de wagons. Vous êtes à la Bastille, un cantonnier crie : *Madelaine, casse-cou !* Vous arrêtez et vous pouvez espérer

de Caumartin. Si l'obstacle est à la porte Saint-Denis, à la porte Montmartre, tant pis pour lui ; nous le brisons, nous le mettons en poussière ; à charge de revanche. Un cheval s'est rencontré naguère sur la route de Saint-Germain, il en a été quitte pour les quatre jambes et le bout du museau. Il est vrai que le quadripède susdit pouvait, avec ses os brisés, pousser le convoi dans l'abîme en le faisant sortir des rails. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il était bon enfant ; c'est que la locomotive intelligente a su prendre l'animal par les jambes, au lieu de le saisir au garrot.

L'abbé Villiers, chanoine languedocien très-riche et très-avare, venait de chausser une belle culotte de velours de Lyon, toute neuve. L'abbé se laisse emporter, il exécute un mouvement trop brusque dans le voisinage d'un clou, qui accroche le vêtement précieux et lui fait une horrible balafre. « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas déchiré ma cuisse, au lieu de ma culotte ? Avec un sou d'onguent, j'en étais quitte, ma plaie se serait guérie ; en huit jours, il n'y paraissait plus, tandis que ma culotte ! ma belle culotte !... »

Les vagonniers raisonnent précisément comme l'abbé languedocien. Les bras cassés se raccommoient, les promeneurs arrivent au gîte avec une jambe de moins, il est vrai, mais ils se sont bien amusés. Si les médecins, les grands médecins de Paris surtout, sont ignorants, d'une ignorance atroce, fabuleuse, *experto crede*, les chirurgiens sont habiles. Une belle cicatrice ne dépare point une belle figure ; une jolie borgne n'en est pas moins jolie si vous la regardez, la peignez de profil. Un choc épouvantable lui déchire, lacère les bras et le visage, sa peau se recoudra. Ce choc lui brise les dents, n'avons-nous pas de fameux dentistes pour lui présenter des perles d'hippopotame ou d'émail, des rateliers complets ? Allons toujours, allons ! si l'on s'arrêtait à ces misérables détails, on n'arriverait jamais.

D'accord. J'apprécie toute la justesse de votre logique : votre éloquence est près de me séduire. Des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants, tout cela peut être estropié, moulu, brisé, pulvérisé ; se rapiécera qui pourra. Mais songez, malheureux, songez à ce qui serait arrivé si, au lieu d'un chargement de paisibles, de vertueux citoyens, car il y avait des gens ver-

tueux en notre compagnie, au lieu de ce chargement vulgaire et de peu de valeur, vous aviez porté des vases de porcelaine ou de cristal, des glaces, des cantares d'agate, des coupes d'améthyste, des urnes étrusques ou grecques, des plats de Bernard Palissy, des chefs-d'œuvre de Sèvres, des statues antiques, des magots de la Chine, quel aurait été le malheur ! Comment rajuster ces bijoux précieux fêlés de la sorte ? Ah ! j'en fremis ! les cheveux m'en dressent à la tête ! Je me hâte de finir ; je sens que je me trouverais mal, si je m'arrêtais plus longtemps à cette affreuse idée !

CASTIL-BLAZE.

# YVES L'ARDENT.

---

Quand vous parcourez cette vieille et poétique Bretagne, dont le nom resplendit à chaque page de notre histoire, dont les enfants, sur les flots comme sur les champs de bataille, depuis Duguesclin, le grand connétable, jusqu'aux Duguay-Trouin, aux du Couëdic, et à Latour-d'Auvergne, le premier grenadier de la république, ont si glorieusement versé leur sang pour la cause de France, un noble élan d'orgueil saisit votre cœur. A l'aspect des monuments druidiques semés çà et là dans ses landes incultes, jetés sur ses grèves ou au bord de ses chemins, comme des souvenirs d'un autre âge que cette province seule conserve à travers toutes les dévastations dont elle fut le théâtre, l'imagination grandit, la force de l'homme se révèle, et, dans un pieux instinct de reconnaissance, vous humiliez votre front sur ces pierres froides et immobiles qui ont vu passer les siècles, et qui toujours là, quand les révolutions bouleversaient le sol, se dressent encore comme pour apprendre à la terre que la Bretagne ne se courbe pas plus que ces masses de granit, sous le vent des passions déchaînées, ou au souffle des préjugés populaires.

Avec l'océan qui baigne ses côtes ardues, qui bat ses flancs noirs et hérissés, et qui, dans les tempêtes, grondant autour de ses rivages, semble chaque jour rappeler à la vieille Armorique que cette sombre harmonie a brui sur son berceau et doit encore retentir sur sa tombe ; avec ses sauvages aspects, ses sites mélancoliques et la puissance de ses souvenirs qu'elle n'a jamais sacrifiés pour courir porter un encens adultère aux dieux des nouvelles idées, la Bretagne est encore ce qu'elle était aux temps primitifs, forte et grave, courageuse et fidèle. Le temps, les innovations, les changements d'empire passent à sa surface



comme l'écuine de la mer au-dessus de ses rochers ; mais ainsi qu'eux, elle ne baisse point la tête. Elle reste, glorieuse de sa sublime ignorance, toujours fière de cacher sous son sayon rustique un cœur que n'ont pu corrompre les séductions ou les entraînements. Ce qu'elle était sous Clisson et au temps de la bonne reine Anne, elle l'est encore aujourd'hui. Elle n'a point changé de mœurs avec la révolution qui a tout changé, point trafiqué de son honneur, de sa probité de soldat, et l'histoire suivante, à laquelle, par égard pour une famille, nous n'attachons que les initiales d'un nom bien connu dans l'Ouest, confirme mieux que toutes les paroles la vérité de nos assertions.

Au fond d'un de ces souterrains creusés par les mains des druides, et jetés là comme une tente pour abriter les Bretons qui font leur bonheur de la guerre, non loin de l'océan qui baigne des grèves immenses. plusieurs hommes, tous dans la force de l'âge, tous revêtus de l'ancien costume national, la ceinture chargée de pistolets, tous, les reins et la poitrine enveloppés dans d'épaisses peaux de chèvres, prient avec ferveur. Quelques fusils de munition, des carabines anglaises, déposés en faisceaux dans un angle du rocher, réfléchent sur leurs canons étincelants comme un pur argent, les pâles lueurs jetées, dans cette nuit profonde, par les deux pauvres cierges de cire jaune dont le plus modeste des autels est éclairé. Une croix grossièrement sculptée s'élève au-dessus de cet autel ; puis, en face de cette croix, les mains jointes, les yeux humblement baissés, apparaît un vieillard revêtu des ornements sacerdotaux. Ses longs cheveux blancs que la pluie a battus retombent en boucles inégales sur la chasuble d'étoffe noire dont son corps est couvert, et seul debout, dans ces nouvelles catacombes où des martyrs accoururent encore, ainsi qu'aux temps des persécutions de la primitive église, chercher l'espérance et renouveler leur force, il change le pain en Dieu, le vin en sang ; puis tous ces paysans, que la foi fit soldats, qui, appuyés sur leurs sabres, ont prié avec toute la ferveur des proscrits, viennent, l'un après l'autre, quand l'office des morts est achevé, recevoir des mains du prêtre l'hostie, gage éternel de l'amour du Christ pour les hommes.

Le mystère consommé, un long silence s'établit. Tous, plongés dans la profondeur de leurs méditations, plus séparés encore du monde par les pensées qui les dominent que par l'immense

tions de la piété. L'ecclésiastique a suivi leur exemple ; mais bientôt, se redressant près de l'autel, il fait signe qu'il a quelques paroles à adresser à ce troupeau de martyrs dont il est le pasteur. Les têtes pleines de sauvage poésie de ces paysans bretons se lèvent, comme à un commandement de leur chef, et immobiles, ils écoutent.

— Heureux, dit le prêtre empruntant le texte de son homélie à l'apocalypse de saint Jean, heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Dès à présent, ils se reposeront de leurs travaux, car leurs œuvres les accompagnent et les suivent.

Et sur ces paroles puisées à l'épître même de l'office des trépassés qu'il a célébré tout à l'heure, il rappelle aux chrétiens réunis autour de lui les dangers dont ils sont environnés, et les victimes qu'au milieu des luttes intestines chaque famille bretonne a fournies à l'échafaud ou aux balles républicaines. Il leur dit que le même sort les attend sans doute, mais que, comme leurs frères, ils doivent toujours être préparés à recevoir dans le ciel la couronne que le Seigneur destine à ceux qui meurent en lui. Appropriant son discours à la candide ignorance de ses auditeurs, il leur retrace, en termes énergiques, mais simples comme l'évangile, leurs devoirs ainsi que leurs périls, les souffrances de toutes les heures et les récompenses éternelles qui les attendent ; puis, quand son discours est achevé :

— Chrétiens, s'écrie-t-il, nous avons prié pour nos parents qui ne sont plus, pour ceux de nos frères que la révolution a moissonnés avant l'âge ; prions maintenant pour nous, car, comme un lion rugissant, la mort est peut-être là, cherchant la proie qu'elle doit dévorer.

A peine ces mots sont-ils prononcés, qu'un chouan, placé à l'extrémité du souterrain en sentinelle perdue, s'approche avec rapidité du groupe qui priait.

— Voici les bleus ! dit-il ; puis, saisissant un fusil et l'armant avec rapidité, il retourne à son poste.

— Yves l'Ardent, s'écrie du pied de l'autel une voix aussi brève qu'accentuée, ce que tu annonces est impossible. Les républicains ont perdu notre trace.

— S'ils ont pu la perdre, M. Georges, ils peuvent bien la

retrouver, car depuis longtemps la bonne cause n'est pas heureuse !

D'un geste impérieux, Georges ordonne à ses compagnons de garder le plus profond silence ; il détache de sa ceinture rouge et blanche deux pistolets qui y sont suspendus, se précipite seul vers l'étroite issue du souterrain, et prête une oreille exercée ; à travers les torrents de pluie et les vents furieux qui, mêlés au sourd murmure de l'océan, semblaient rendre inutile tout effort d'attention, il distingue dans le lointain des pas d'homme, il voit briller des armes.

— Tu avais raison, Yves l'Ardent, dit-il avec autant de calme que si lui et les siens n'avaient aucun danger à courir dans cette circonstance, parfaitement raison. Nous allons être cernés par des forces sans doute bien supérieures, et le sermon du recteur ne tardera pas à trouver son application. Dans quelques heures, d'autres pourront venir ici prier et dire sur nos cadavres : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !

Et la mâle figure de Georges Cadoudal (car c'était le redoutable chef) ne trahissait aucune émotion. Les bras croisés sur sa large poitrine, le front haut, un dédaigneux sourire sur les lèvres, il attendait le combat qu'une semblable rencontre faisait présager, lorsque Yves, encouragé par les éloges qu'il a reçus, s'avance vers le général, et d'un ton de respectueuse familiarité :

— M. Georges, dit-il, voulez-vous me permettre d'exprimer ma pensée ?

— Parle, camarade.

— Eh bien, je pense, sauf les ordres contraires que vous croirez devoir nous donner, qu'un engagement dans cette position peut nous être funeste. Continuons les saintes prières commencées par le respectable M. Alano, et laissons passer les bleus comme l'orage qui gronde au-dessus de nos têtes. Nous les retrouverons, général, en rase campagne ; alors nous pourrons, d'un seul coup, acquitter toutes nos dettes.

— Ce sera difficile, réplique Cadoudal, car ce n'est plus seulement aux républicains qu'il nous faut avoir affaire. Je ne sais quel vent de trahison souffle autour de nous, mais depuis quelques jours tous nos plans sont éventés, tous nos projets sont connus de l'ennemi qui les prévient avec une inconcevable saga-

a fait un pacte avec la république.

— Dieu, répond Yves, n'est pour rien dans tout ceci. Le respectable abbé Alano vous le certifiera mieux que moi ; mais il y a des traîtres parmi nous. Une nuée de gentilshommes, inconnus dans nos camps , s'est abattue tout à coup à votre quartier général. Plus prodigues d'or que de leur sang, ils se jettent à la piste de toutes nos manœuvres, et, sur ma foi de chouan, je ne suis pas éloigné de croire qu'ils épousent les intérêts de la république ou se mettent aux gages du petit général corse, qui voulait si bien, monsieur Georges, à force de séductions, vous enlever aux royalistes de Bretagne.

Cadoudal réfléchit un moment.

— Le premier consul, ajoute-t-il ensuite, est un illustre capitaine, un profond politique, qui a dans la tête toutes les idées monarchiques que nous avons dans le cœur, qui peut, s'il le veut, rétablir d'un seul coup en France la foi et la royauté légitime. Je l'ai vu de bien près. Sous sa frêle apparence, cet homme cache un cœur grand comme le monde.

— Il vous a étudié de près, lui aussi, interrompit l'abbé Alano, venant enfin, après la prière, se mêler à la conversation ; vous lui avez parlé avec votre indépendance de Breton, avec votre courage de royaliste, et croyez-vous, général, qu'il n'ait pas mesuré son plus redoutable ennemi, que surtout, ne pouvant l'acheter, il n'ait pas cherché à le faire tomber dans un piège habilement tendu ?

— Bonaparte, monsieur le recteur, est incapable de corrompre quelques misérables pour les jeter sur un ennemi généreux. Si j'en avais eu la pensée, lorsque tous deux, dans son cabinet, nous nous entretenions des affaires de la France, sachez-le bien tous, ce cabinet serait devenu un tombeau pour l'un ou pour l'autre ; je l'aurais attaqué là corps à corps. Je l'aurais forcé à tirer l'épée. La justice de Dieu eût décidé entre nous. Pareille pensée ne m'est pas venue, je l'avoue ; mais Bonaparte n'est pas tout le gouvernement consulaire. Il a autour de lui des régicides et des prêtres apostats. Fouché, qui en lui seul résume ces deux titres, est homme à circonvenir toute la Bretagne, à faire sortir de chacun de ses villages un espion qui peut se présenter à nous, le sacré cœur de Jésus sur la poitrine, le chapelet à



la main. L'expédition qui se consume sur nos têtes en stériles efforts me fait pressentir une trahison ; où en chercher les auteurs ?

— Je sais bien, général, que vous allez encore me reprocher, s'écrie l'Ardent, de calomnier ces gentilshommes qui, sans avoir combattu avec nous ou sous le drapeau blanc de la Vendée, se trouvent aujourd'hui dans nos rangs et veulent prendre dans les conseils une influence qui sera fatale ; mais ce reproche ne m'empêchera point de proclamer que si les chouans sont trahis, que si votre vie est souvent en danger, que si vous ne pouvez faire un pas sans être harcelé par une colonne mobile, c'est à ces nobles que vous le devez ; car, avant qu'ils eussent mis le pied sur notre territoire, l'ennemi ne savait que ce que les chouans voulaient lui apprendre, et à chaque instant nous n'étions pas traqués comme nous le sommes encore dans ce moment.

— Que faire à cela ? dit l'abbé Alano, interrogeant du regard la figure pleine de calme de Georges.

— Peu de chose, M. le recteur. Si les craintes de l'Ardent se trouvaient fondées, il ne resterait plus qu'à fusiller les traîtres sans jugements, sans sursis.

— Bien parlé, général, interrompt Yves l'Ardent. Je vais fondre quelques balles. Plaise au ciel qu'elles aillent à leur adresse !

Pendant cet entretien à voix basse où s'agitaient des questions de vie et de mort, à la même place où, peu d'instants auparavant, tous priaient dans une sainte communauté de pensées, les bleus, parvenus sur la crête du rocher, en exploraient chaque fente, en sondaient chaque profondeur avec la baïonnette, pour mieux s'assurer que ses flancs ne recélaient aucun ennemi ; puis, s'apercevant enfin que leurs investigations étaient sans résultat :

— Allons, dit le chef, Georges nous échappe encore cette nuit, mais ce n'est que partie remise, je vous jure ; nous avons, pour le surprendre, des moyens que toutes ses ruses ne peuvent déjouer.

En parlant ainsi, en indiquant aux soldats qui l'entourent quels moyens la république met à leur disposition, ils abandonnent l'aride plateau sur lequel ils ont si longtemps bivoua-

appui de leurs sabres et les portant devant eux comme pour assurer le terrain glissant sur lequel ils marchent, tous descendent à pas lents et passent les uns après les autres devant l'énorme pierre couverte de broussailles qui dérober à tous les yeux l'entrée du souterrain. Le visage collé contre cette pierre, l'œil fixé sur les mouvements des bleus, dont, à travers les ronces, il eut compté le nombre et recueillir chaque parole, Yves les entend se communiquer leur désappointement de la nuit et leurs espérances futures ! puis se retournant avec une sombre vivacité vers le général :

— M. Georges, dit-il en étouffant presque chacune de ses paroles afin de ne pas éveiller l'attention des bleus qui tournaient encore le rocher, vous êtes vendu ; cette nuit vous deviez être livré. Le chef républicain le disait à ses officiers lorsqu'ils sont passés à trois pas de moi.

Georges sourit d'un air dédaigneux, et sans attacher d'importance à cette révélation :

— Tu les as comptés, combien sont-ils ?

— Cent cinquante, général. Vous n'en avez pas la moitié sous vos ordres, mais avec la grâce de Dieu on est bien fort, et si M. Georges disait un mot, il ne serait peut-être pas très-difficile d'apprendre aux républicains qu'ils jouent ici un vilain rôle.

— J'y pensais, continue Cadoudal avec un admirable sang-froid.

Sur un signe de sa main, tous les chouans ont pris les armes, et, sans proférer une parole, ils attendent un nouvel ordre.

— Puisque les révolutionnaires m'ont acheté, dis-tu, voyons, Yves l'Ardent, s'ils ont assez de plomb pour me payer ?

Avec l'aide de quelques robustes paysans, ses mains athlétiques s'emparent du quartier de rocher qui ferme la large bouche du souterrain. Leurs premiers efforts l'ébranlent.

— La pierre va rouler sur les républicains, dit Georges. Une fois sur le plateau, mes amis, joue, feu !

Au même instant la pierre roule, entraînant, broyant sous son poids tous ceux qu'elle atteint. Les balles sifflent et frappent par derrière les soldats qui, saisis par une attaque aussi imprévue, n'ont ni le temps, ni le pouvoir, ni le courage d'y répondre.

Des cris horribles, cris de mourants et de blessés, se mêlent au fracas produit par le rocher, dont chaque bond écrase un homme, et à la fusillade incessante, qui, doublée par l'écho, retentit aux oreilles des soldats et les frappe de stupeur. La victoire ne coûta pas une goutte de sang aux royalistes, et lorsque, arrivés au pied de la montagne de granit, ils ne trouvèrent plus un ennemi sur pied :

— Yves l'Ardent, dit le général, compte les morts et laissons les fuyards porter à leur camp des nouvelles de Georges. Le chouan obéit.

— Soixante-dix cadavres, annonce-t-il après quelques minutes d'absence, resteront là pour apprendre aux bleus à suivre notre piste. Leur chef est mort, lui aussi, mais il n'a peut-être pas emporté dans l'autre monde le secret de sa course nocturne : tenez, général, voici le seul papier qu'avait sur lui ce républicain.

Cadoudal le parcourt d'un œil rapide. Pendant cette lecture, son front si ouvert, ses traits si pleins d'une brusque franchise, se couvrent d'un voile de tristesse ; mais reprenant bientôt sur lui-même l'empire que cette lecture venait de lui faire perdre :

— Mes amis, s'écrie-t-il, l'Ardent avait raison : Fouché a parmi nous des émissaires. J'en ai la preuve entre les mains. Quels sont-ils ? Dieu seul et la police le savent encore.

— Si vous le permettez, M. Georges, reprend Yves, il ne sera peut-être pas impossible de se mettre de moitié dans le secret, car, tout pauvre paysan que je suis, j'en devine au moins déjà une grande partie.

Un mois s'est écoulé depuis cette nuit dont nous avons raconté tous les événements. Plus d'une fois, dans cet intervalle, les royalistes de Bretagne ont acquis la preuve que, ne pouvant les soumettre par la force des armes, on cherchait à les tuer par la trahison. Plus d'une fois ils ont surpris en flagrant délit de perfidie les émissaires de la police, et devant ces ennemis qui, la cocarde blanche sur le cœur, combattaient des royalistes par d'occultes délations, ils n'ont pas plus reculé qu'en face des armées républicaines. Une loi, sévère sans doute, mais nécessaire dans les circonstances, atteignit les coupables. Selon les prévisions d'Yves l'Ardent, on en trouva parmi les gentilshommes. On n'en trouva même que dans leurs rangs !

de cette noblesse vaillante et fidèle qui , sur les bords du Rhin , dans les bocages de la Vendée ou au milieu des landes de la vieille Bretagne , protesta , les armes à la main , contre les forfaits de la révolution. Aucun d'eux n'avait teint de son sang le drapeau qu'à la frontière relevaient les Condé , le drapeau que glorifiaient dans l'Ouest des paysans comme Cathelineau , des gentilshommes comme les La Rochejaquelein et les Talmont. C'étaient quelques-unes de ces tristes exceptions dont , par bonheur , la nature est avare , de ces cœurs sans énergie , toujours destinés à ramper , soit sous les splendides lambris des cours , quand le trône a un maître , soit au pied de l'échafaud ou dans la fange des rues , lorsque tous les pouvoirs y sont tombés. Impuissants et avides , ils avaient mis au service de Fouché des noms dont cet homme là eût été heureux de souiller l'éclat , et , après les avoir gorgés d'or , le ministre de la police consulaire les lançait sur la Bretagne , avec d'odieuses ou de sanglantes missions.

Ils y vinrent ; mais bientôt la perspicacité bretonne découvrit leurs projets ; bientôt plus d'un tomba victime d'une sage rigueur. Pour venger ces cadavres , pour arracher leurs complices aux terreurs que de semblables repréailles faisaient naître dans les consciences , le gouvernement osa publiquement prendre en main la cause de ses espions titrés. Il frappa d'exorbitantes contributions les paroisses sur le territoire desquelles s'exerçait pareille justice , et , afin de n'exposer que lui seul , Georges Cadoudal ordonna à ses cantonnements d'épargner la vie de ces quelques misérables.

Cet ordre , ainsi que tous ceux que le général donnait , fut exécuté à la lettre ; mais en le recevant , Yves l'Ardent se promit bien de ne le suivre que lorsque l'impossibilité de le transgresser lui serait démontrée.

C'était un pauvre paysan que , comme tant d'autres , la guerre civile avait surpris dans sa hutte de chaume , et qui , sous son large sayon de toile blanche , cachait un de ces cœurs dont la terre ignorera toujours les sublimes dévouements. Cédant aux inspirations de sa foi , Yves avait couru aux armes , et , depuis sept ans , soldat volontaire , il se battait pour la religion et la monarchie , ne nourrissant qu'une ambition , ne formant qu'un



vœu, conquérir le ciel par le martyre, ou rétablir par la force, sur son trône brisé, le roi dont, depuis leur grand Duguesclin, les Bretons ont si souvent défendu l'héritage. De toute l'histoire il ne savait que cela. Ses connaissances ne s'étendaient pas plus loin, et encore devait-il cette instruction si bornée aux antiques légendes qu'enfant il entendit souvent chanter sur son berceau pendant les longues heures de la veillée. Cet homme, dont le cœur était si français, avait vécu bien des années sur les rivages de l'Océan, sans soupçonner qu'il pût y avoir dans sa patrie une autre langue que le bas-breton et des mœurs moins agrestes que les siennes. Mais au contact de tant de passions différentes s'agitant sous ses yeux, mais entraîné comme les autres et les devançant presque toujours dans ces combats de toutes les heures qui succédaient d'une si terrible manière au calme de sa laborieuse jeunesse, Yves, que son courage avait fait surnommer l'*Ardent*, soumit son esprit brut et la ténacité de son caractère à des règles, à des études dont il sentait l'importance. Il apprit promptement à lire, car, sous prétexte que les livres corrompaient le cœur, ses parents ne lui avaient jamais donné les premiers éléments de l'instruction, dont, de père en fils, eux-mêmes s'étaient toujours très-facilement passés. Il alla plus avant; son obstination bretonne ne tint pas contre la nécessité; mais ce fut plutôt à son intelligence qu'à sa volonté qu'il fallut s'en prendre, lorsque quelques paroles françaises s'égarèrent sur ses lèvres. Peu à peu cependant il devina la langue de son pays, il la lut, la parla avec facilité; mais, à part cette ignorance qui, pour lui, était un trésor de science, qu'après la guerre il se promettait bien d'enfourer dans la même cachette que sa carabine anglaise, Yves ne le cédait à personne en bravoure et en loyauté. M. de la Bourdonnaye l'avait honoré de son estime. Il avait possédé la confiance du jeune et brillant Tenteniac, et maintenant c'est l'un des chouans sur lesquels Georges a le plus de droit de compter.

Décidé qu'il est à punir de mort tous les espions de noble race attachés aux pas de Cadoudal, il concentre dans son âme les préoccupations qui l'assiègent, les inquiétudes qui le tourmentent. Sans chercher de confident, même parmi ses compagnons, il entoure le général de toutes les précautions que sa rustique prudence lui suggère. Il le suit en tous lieux, cherchant à lire

dont il est l'objet, la pensée secrète qui a dirigé cette action ou inspiré cette parole. A force de persévérance, plus d'une fois il parvint à déjouer des plans perfides.

Les choses étaient arrivées à ce point, lorsque, vers la fin de l'année 1801, M. le vicomte de B\*\*\*, l'un des plus honorables noms de la vicille Bretagne, débarqua d'Angleterre sur les côtes du Morbihan. M. de B\*\*\* apportait à Cadoudal des lettres autographes du comte d'Artois, et quelques sommes assez importantes envoyées par le prince. M. de B\*\*\* raconte à Georges, entouré de son état-major de paysans, les dangers qu'il a courus dans la traversée, ceux qui l'attendaient au rivage, ses combats d'outre-Rhin, ses campagnes d'émigration, puis il termine en briguant l'honneur de combattre, pendant quelques jours, en qualité de volontaire, sous les yeux du seul chef que la révolution ait laissé debout dans les campagnes de l'Ouest. Ces offres sont acceptées avec cordialité. L'envoyé du comte d'Artois se trouve bientôt maître de tous les secrets dont dépendent le sort de l'armée et la vie de son général. Tous les officiers, par de respectueux égards, lui témoignèrent leur confiance. Yves l'Ardent lui-même ne fut pas le dernier à montrer au gentilhomme breton que, quoique égaux par le commandement, les chefs paysans ne voulaient jamais oublier la distance qui les séparait. Yves l'Ardent se prêta comme les autres aux séductions, aux manières affectueuses de M. de B\*\*\*, et peu à peu subjugué par l'ascendant que ce dernier exerçait sur lui, il se laissa imposer des missions qui souvent l'éloignaient du quartier général dont auparavant il était presque devenu impossible de l'écarter. L'affabilité de l'émigré, quelque amicale qu'elle fût, son courage même, tout le dévouement qu'il étalait pour la cause royale, n'auraient cependant guère pu produire seuls un changement si miraculeux ; mais les parents d'Yves avaient été, pendant longues années, au service de la famille de M. de B\*\*\*. Dans son enfance, le paysan de Bretagne avait appris à bénir un nom qui, sous le pauvre toit de son père, n'était répété qu'avec un sentiment de profonde reconnaissance, et ce souvenir de jeunesse, vers lequel l'Ardent était si heureux de remonter, fit plus sur son cœur que toutes les avances.

Cependant, depuis l'arrivée du vicomte, les affaires de la

chouannerie ne s'améliorait guère. Chaque nuit amenait une surprise, chaque jour éclairait une défaite. Le camp était purgé d'espions. L'on n'entendait plus parler de traîtres ; mais comme si la fatalité eût présidé aux conseils de Georges, tous ses plans, les mieux conçus, échouaient au moment de l'exécution par les habiles manœuvres des républicains qui se trouvaient toujours en force supérieure sur tous les postes où, la veille de l'attaque, il n'y avait que peu de ressources militaires. Ces échecs successifs ne s'adressèrent bientôt plus à Cadoudal seulement. Les chefs sous ses ordres en eurent leur part, et, dans une surprise nocturne secrètement tentée par Yves contre un cantonnement, dont le matin même il avait de ses yeux reconnu la faiblesse, Yves est entouré par un régiment tout entier, battu, blessé et mis en complète déroute.

Sur les quelques feuilles mortes qui, au milieu d'une lande, lui servaient de couche, l'Ardent est plongé dans l'incertitude de ses réflexions, lorsque l'abbé Alano, qui venait lui apporter de pieuses consolations, se présente à ses regards.

— Vous me voyez vaincu et blessé, monsieur le recteur, dit-il d'une voix sourde, vaincu après avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour battre l'ennemi.

— M. le vicomte de B\*\*\*, reprend l'ecclésiastique, en avait eu le pressentiment à l'heure même où vous attaquiez les républicains.

L'Ardent tressaillit ; d'une main il rejette à ses pieds le manteau de grossière étoffe dont ses membres sont couverts, puis de l'autre essayant de se redresser jusqu'à l'oreille du bon prêtre qui s'assoit près de lui :

— M. le vicomte de B\*\*\* avait le pressentiment de ma défaite ! et qui lui avait dit que j'allais tenter un coup de main ?

— C'est une chose, mon frère, dont il ne m'a point entretenu ; mais ce gentilhomme est si bien instruit de tout ce qui se passe que, sans lui adresser d'indiscrètes questions, je m'en suis rapporté à sa parole.

— Et vous croyez, monsieur le recteur, qu'il ne vous en imposait pas ? Mais comment a-t-il su ce que je n'avais pas confié au général, ce que mes soldats eux-mêmes ignoraient ? Dans tout ce qui se passe ici depuis quelques semaines, il y a des choses que je ne puis, que je n'ose encore soupçonner ; pourtant nous

d'espions parmi nous, il faut qu'il y en ait dans l'air, car jamais les bleus n'ont été mieux instruits de tous nos plans. L'armée, notre général surtout, courent d'incalculables dangers. Je les sens, je les prévois, et ne puis ni les conjurer ni même les deviner. Que fait M. Georges?

— Pour réparer l'échec que vous venez d'essuyer, le général s'est décidé à marcher sur les ennemis qui ne doivent plus s'attendre à une nouvelle attaque; il espère les trouver dans l'ivresse de leur facile succès et leur faire expier d'un seul coup tant de revers auxquels ses armes ne sont pas habituées. M. de B\*\*\* lui a donné ce conseil. Cadoudal s'est empressé de l'adopter.

Yves l'Ardent ne répondit rien à cette confiance. Le front caché dans ses deux mains, il resta longtemps pensif et sombre; puis, comme si tout à coup un rayon de lumière eût traversé son intelligence, il se rapprocha du prêtre, et le serrant convulsivement entre ses bras :

— Il faut, monsieur le recteur, que vous délivriez mon âme de peine, que vous soulagiez ma conscience d'un poids qui l'obsède. J'ai là, sur le cœur, un soupçon que je n'ose pas même approfondir dans le secret de ma pensée; mais ce soupçon, que je repousse comme un crime, est plus fort que toute ma raison; mais promettez-moi d'aller à l'instant même trouver M. Georges, et par tout ce que vous pourrez lui dire de plus puissant sur son esprit, par la vie de son père, par l'intérêt de l'armée entière, par son salut éternel, monsieur le recteur, faites-lui jurer de ne pas chercher les bleus cette nuit. Qu'il marche à leur rencontre avec M. de B\*\*\* comme s'il devait les attaquer en réalité, mais qu'il évite tout engagement; qu'il revienne au camp sans avoir tiré un coup de fusil; que surtout entre lui, vous et moi, cette décision soit un mystère que personne ne puisse pénétrer. Pendant ces quelques heures, Dieu me donnera la force dont j'ai besoin, et peut-être serai-je assez malheureux pour voir se réaliser mes soupçons.

L'abbé Alano connaissait l'intelligence d'Yves l'Ardent; il savait avec quelle puissance d'instinct le paysan breton avait plus d'une fois découvert les mystérieuses trames dont on enveloppait les chouans, et sûr de sa fidélité comme de la sienne propre, il ne balança point à lui faire la promesse qu'il exigeait avec des



instances si éloignées de son caractère ; puis, après lui avoir recommandé une prudence plus nécessaire que jamais, il l'abandonna à ses réflexions.

La nuit arriva bientôt. Ainsi qu'Yves l'Ardent s'y attendait, Georges se mit en marche à la tête de sa petite troupe, dans les rangs de laquelle apparaissait M. le vicomte de B\*\*\* avec son élégant costume de chasse, son poignard richement ciselé et la croix de Saint-Louis rayonnant sur sa poitrine. Georges s'arrêta près du lit de feuillage où l'Ardent est étendu ; il saisit sa main brûlante et se penchant à son oreille :

— Yves, dit-il de façon à n'être entendu que de lui seul, les vœux seront remplis.

Ces mots étaient à peine achevés que le brillant gentilhomme était auprès d'eux. .

— Eh bien ! mon pauvre l'Ardent, s'écrie-t-il, votre surprise nocturne n'a pas été heureuse, nous en tentons une combinée avec toutes les ressources de la stratégie ; priez le ciel pour que nous fassions payer cher à ces maudits républicains la blessure qu'ils vous ont faite.

— Je suivrai vos avis, monsieur le vicomte, et peut-être l'égratignure qui me retient ici sera-t-elle plus profitable à la Bretagne que toute la bravoure de ses enfants ?

— L'abbé Alano, tout prêtre qu'il est, dit en souriant à Cadoudal M. de B\*\*\*, ne prêcherait pas mieux que ce brave Yves l'Ardent.

A ces mots, les Bretons se remettent en marche. Quand l'arrière-garde est passée, Yves se soulève avec effort ; puis s'enveloppant de son manteau, il se dirige à pas lents sur le quartier général presque désert. Il y a dans ses yeux, sur son visage, quelque chose de fatal, un égarement que la fièvre seule ne pourrait donner. A le voir, on dirait qu'une main plus puissante que sa volonté l'emporte vers le crime, que parfois il chancelle, oppressé sous un remords, mais qu'au moment où il semble vouloir reculer, une force à laquelle il ne peut s'opposer le précipite vers le but qu'il n'ose atteindre. C'est au milieu de ces combats intérieurs, qu'éxténué de fatigue, il arrive au village où Georges a établi son quartier général.

Le vicomte occupait, au-dessus même de la chambre de Cadoudal, un petit réduit que, pour faire honneur à l'envoyé du

vieux bahut tombant en poussière, quelques matelas épars sur le carreau, composaient tout l'ameublement.

Yves pénètre dans cette chambre, et, adossé à la poutre transversale qui soutient la toiture de chaume, il parcourt d'un regard tremblant tout l'ensemble de cette humble pièce; puis, après quelques minutes d'une anxiété que trahit chacun de ses mouvements :

— Mon Dieu, dit-il, donnez-moi la force d'accomplir ma terrible mission.

A ces mots, son bras entr'ouvre le bahut, il en appuie le couvercle sur sa tête, plonge un œil avide dans sa profondeur, puis ses deux mains fouillent chaque vêtement, retournent en tout sens le linge et les portefeuilles vides qui y sont contenus. Un éclair de bonheur passe sur son visage : Yves n'a trouvé aucun indice accusateur, et, la conscience déchargée d'un poids immense, il allait se retirer, quand tout à coup une de ces pensées qui décident de la vie ou de la mort le frappe au cœur. Il a remarqué parmi les vieux carreaux de la chambre, que depuis longtemps le ciment ne joint plus entre eux, des inégalités auxquelles semble avoir présidé le travail d'un homme. Ses mains dispersent, arrachent ces carreaux, et, sous une couche de terre fraîchement remuée, il découvre quelques papiers. A la lueur de la vacillante résine qui l'éclaire, les parcourir, les comprendre, les juger fut l'affaire d'un instant.

Devant le tribunal d'Yves l'Ardent, le vicomte de B... était accusé et condamné comme espion de la république française.

Maître de ces papiers qui, en lui révélant toutes les perfidies de M. de B..., prouvaient jusqu'à l'évidence, heure par heure, date par date, que le gentilhomme breton avait, sous un faux titre d'envoyé du comte d'Artois, trompé la confiance de Georges dont chaque jour il faisait passer aux bleus les plans d'attaque ou de défense, Yves l'Ardent se dépouilla de toute la généreuse pitié dont le vicomte avait si cruellement abusé, et tranquille sur les conséquences prévues de cette sortie nocturne dont maintenant il bénit l'inspiration, le Breton abandonne cette chambre où le secret de leurs défaites vient de lui être divulgué.

Ainsi que Cadoudal en avait donné sa parole, il rentra dans

le camp, sans avoir voulu se mesurer avec l'ennemi qui, prévenu par M. de B..., devait, cette nuit-là même, écraser l'armée royaliste, et prendre mort ou vif son chef le plus intrépide. A la vue de l'Ardent qui, dans un premier transport de bonheur, s'élançait vers M. Georges pour lui témoigner sa reconnaissance, le vicomte s'écrie :

— N'embrassez pas le général, mon brave Breton. Le général a reculé devant des soldats dont les forces étaient bien inférieures aux nôtres. Il a refusé le combat que je désirais, dans son intérêt, le forcer à accepter, quand ce n'eût été que pour venger votre dernier échec.

— M. le vicomte, interrompait l'Ardent, mon dernier échec ne restera pas longtemps sans vengeance, je vous le jure. Je m'en charge seul, et si M. Georges n'a pas voulu attaquer l'ennemi, ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en scruter les motifs.

— Et je les dirais au monde entier, répond Cadoudal. Les républicains étaient dix contre un. Nous les avons aperçus d'assez près pour les compter. Si je ne connaissais pas par expérience la perfection de votre vue, je serais tenté, M. le vicomte, de croire que cette nuit le ciel avait couvert vos yeux d'un funeste bandeau.

Yves l'Ardent s'approcha de M. de B...; puis, se faisant violence pour contenir dans son cœur les pénibles sentiments dont il est rempli :

— Vous étiez donc, M. le comte, bien disposé à combattre cette nuit ?

— S'il était bien disposé ! continue Georges ; figure-toi, l'Ardent, qu'à toute force il voulait nous faire lancer tête baissée dans les bataillons républicains dont, à chaque minute, le nombre augmentait, et qu'il était là, usant, comme un recteur, de toute son éloquence, pour nous persuader que nos yeux étaient le jouet de fantastiques visions. Ses paroles avaient convaincu la plupart de nos amis quand, au désespoir d'ajourner leur bravoure, je donnai l'ordre de battre en retraite. J'ai été prudent cette nuit, la Bretagne m'en saura gré, car, en revenant sur nos pas, nous avons rencontré un paysan qui nous a appris que toutes les garnisons voisines s'étaient rassemblées, annonçant partout sur leur passage qu'elles allaient en finir avec la chouan-

dernier à remercier de cette nouvelle faveur notre bonne Vierge l'Auray.

Tous se découvrant le front, tous se signant la poitrine pour s'unir d'intention avec le général, se retirèrent bientôt afin de prendre quelque repos. L'Ardent avait écouté dans un affreux silence les paroles de Georges, qui tombaient dans sa conscience de juge comme de foudroyantes accusations contre M. de B..., lorsque les deux chouans se trouvèrent seuls, face à face.

— Yves, dit à voix basse le général, après sainte Anne notre patronne, c'est à toi que nous devons reconnaissance ; j'ai suivi tes conseils, ils étaient sages. Je t'ai gardé le secret ; maintenant j'ai besoin de connaître quels moyens tu as mis en œuvre pour déjouer les projets de nos ennemis.

— C'est une idée qui m'a frappé tandis que l'abbé Alano était auprès de moi, une inspiration qui a dominé ma faible intelligence, un rayon de lumière qui m'a fait lire dans le cœur humain. Malgré toute la respectueuse confiance que je m'honore t'avoir pour vous, général, ne m'interrogez pas encore sur des faits qui, dans toute l'armée, doivent être un mystère. Le jour n'est pas éloigné où vous saurez tout.

Le lendemain, quand M. de B... se présenta devant Georges, il était pâle. Sur ses traits altérés, dans ses yeux livides on lisait de sombres inquiétudes, une terreur mal dissimulée. Il s'efforça long-temps de donner quelque apparence de résolution à sa hancelante démarche ; puis, après avoir échangé quelques mots avec l'Ardent, qui ne le perdait pas des yeux, et avec les autres chouans rassemblés autour du général, il s'approcha enfin de ce dernier.

— Vous savez, M. Georges, dit-il, que le service du roi réclame souvent ma présence au delà des mers ou dans les cours étrangères. En arrivant, porteur des dépêches de Monsieur, comte d'Artois, je ne vous ai pas célé que bientôt il me faudrait abandonner la Bretagne pour remplir d'importantes missions. Cette heure a sonné. Je viens prendre congé de vous et de vos fidèles compagnons d'armes.

— Partez donc, M. le vicomte, si les besoins de la cause que nous défendons exigent ailleurs vos conseils, mais n'emportez



pas de notre courage une trop défavorable idée par le dernier échantillon que je vous en ai donné.

Le vicomte de B... contraignit sa bouche à exprimer un sourire qui voulait être amical.

— Nous sommes Bretons tous deux, mon cher Georges, reprit-il, et hier nous n'avons pas fait mentir le proverbe. Voilà tout. De vous et des vôtres je ne conserve qu'un heureux souvenir. Les princes émigrés ne tarderont pas à apprendre de ma bouche par quels sacrifices de tous les jours vous soutenez si dignement leur cause.

L'Ardent n'avait pas laissé échapper un mot de ce colloque. Quand il vit M. de B... serrer la main de Cadoudal, comme pour lui exprimer une dernière fois toute son affectueuse estime, il s'approche de lui :

— Puisque, dit-il, M. de B... est forcé de nous quitter, il me semble, général, que vous ne pouvez pas l'exposer à partir ainsi qu'il est venu. Les routes sont peu sûres, et, quoique du pays, ce gentilhomme a pu facilement oublier les détours qu'il faut suivre, afin de ne pas tomber dans une embuscade. Si le général le permet, je me ferai un honneur et un devoir d'accompagner le fils de mes anciens maîtres.

Georges approuva, et le vicomte, qui avait hâte de partir, se mit à regret sous la sauve-garde de l'Ardent, dont, à la première occasion, il espérait bien tromper la surveillance.

Tous deux marchèrent à travers les étroits sentiers du Morbihan, ou sur les côtes désertes et les arides rochers que l'Océan baigne de ses flots. Ils n'échangèrent entre eux que de brèves questions auxquelles satisfaisaient des réponses plus brèves encore. L'un cherchait dans la malheureuse fécondité de son imagination un prétexte pour échapper à l'inquiétante tutelle dont il était l'objet, et l'autre, attentif à chaque mouvement, épiait chaque signe de dépit, suivait en silence les oscillations de cette pensée dont il connaissait le secret, dont il pressentait les tortures. Ils arrivèrent ainsi sur les confins de la paroisse où était né Yves l'Ardent.

Le vicomte de B..., qui depuis quelque temps ouvre la marche, se retourne avec vivacité.

— Maintenant, dit-il en essayant de sourire au Breton, je connais ma route aussi bien que celui qui l'a tracée. Me voici

pas de guide aussi fidèle que vous. Yves l'Ardent, je vous remercie de la peine que vous avez prise. Elle serait tout à fait inutile à présent. Permettez-moi de vous témoigner encore une fois ma gratitude, et de vous assurer de tout mon attachement.

— Merci, M. le vicomte, répond Yves, les yeux étincelants de colère, merci de votre attachement.

M. de B... pensa que quelques pièces d'or seraient peut-être plus éloquentes à l'oreille du chouan que ses assurances d'amitié. Il tire sa bourse, y puise trois ou quatre louis, et les lui présentant d'une main tremblante : — Acceptez ceci, mon pauvre l'Ardent, en souvenir de moi. Adieu.

Il s'élançe pour franchir un fossé abrégeant le chemin qu'il doit suivre, quand le Breton appuie une main de fer à l'épaule du gentilhomme, le fait retourner sur lui-même par un de ces mouvements dont la force est instantanée, et le regardant avec la majesté d'un juge :

— Vous m'avez payé mon salaire, M. le vicomte ; c'est bien. Mais nous ne sommes pas encore quittes. J'ai des papiers importants à vous remettre, et vous ne les demandez pas. Les voici pourtant : lisez-les.

Une sueur froide, comme celle de l'agonie, couvre au même instant le visage de M. de B...

— Je ne sais, balbutie-t-il, ce que contiennent ces papiers ; je ne les ai jamais vus ; ils ne me sont pas adressés.

— Vous avez raison, réplique froidement son interlocuteur, ils ne sont pas à votre adresse ; mais la nuit dernière, l'extermination des chouans, que vous aviez si bien préparée, devait servir de réponse aux soldats. Ces réponses-là, M. le vicomte, ne compromettent point.

— Sur mon honneur de gentilhomme, je vous jure...

— Ne jurez pas Dieu en vain, gentilhomme déshonoré. Je connais à fond vos perfidies. Ces papiers, cachés par vous, dans les entrailles de la terre, ces lettres où d'infâmes hommes de police vous conseillent de tout tenter pour amener la perte de Georges, ce plan si habilement exécuté et auquel vous faites servir un prince trop confiant, tout cela se lève pour vous accuser ; tout cela vous accense. Vous avez été jugé et condamné, jugé par moi : il ne vous reste plus qu'à mourir par moi.

Le coupable tombe aux pieds de son juge, il embrasse ses genoux, il les arrose de larmes. — J'avoue mes crimes, s'écrie-t-il, mais je les déplore, je les exécère et, s'il le faut, je suis prêt à les réparer.

— Rendez-vous à la Bretagne les fils que vous lui avez enlevés, le sang que depuis longtemps vous faites couler sous les baïonnettes des républicains, dont un personnage de votre rang n'a pas rougi d'être l'espion ?

— Grâce ! répète avec effroi M. de B....., grâce ! mon bon Yves l'Ardent, et je vous fais riche, plus riche que tous vos pères n'ont été.

Yves l'Ardent repousse d'une main dédaigneuse le lâche qui suppliait.

— En Bretagne, monsieur, nous savons préférer l'honneur à la fortune. C'est de vos nobles ancêtres que mes pauvres parents ont appris cela. Vous l'avez oublié, vous ; moi, je viens vous le rappeler aujourd'hui. Au lieu de prières inutiles et qui ne seront point exaucées sur la terre, demandez au ciel la force de vous repentir ; votre dernière heure a sonné.

— Eh bien ! non ! reprend le vicomte de B..., je ne m'humilierai plus à tes pieds et je saurai bientôt te fouler sous les miens.

Il se relève au même instant, saisit dans ses bras l'homme qui l'accuse, et, avec un effort surhumain, il cherche à lui faire perdre terre. L'Ardent, aussi vigoureux, mais plus calme que son adversaire, soutient la lutte comme un homme accoutumé à ce genre de combat. Il s'arrache aux étreintes désespérées du gentilhomme, et, par un élan rapide le précipitant dans sa chute volontaire, il lui applique un genou sur la poitrine.

— Maintenant, vicomte dégradé, tu es mon prisonnier de guerre. Ta vie m'appartient à double titre. Songe donc à tes dernières fins.

— Vous voulez ma mort, Yves l'Ardent, et je l'ai méritée ; mais vous connaissez avec quelle sévérité d'exactions fiscales on frappe les paroisses sur lesquelles le cadavre d'un espion républicain est trouvé. Regardez où nous sommes, et dites si vous désirez plonger dans la misère votre famille et vos amis ?

Yves, dont les deux bras clouaient sur la terre les bras de M. de B..., dont le visage effleurait parfois son visage, réfléchit à ces paroles ; puis, après quelques minutes de silence :

sois sans inquiétude sur le sort de ma femme ; vicomte de B... : j'aviserai au moyen de ne pas la compromettre.

— Et tu n'as pas avisé au moyen de te défendre, imbécile ! s'écrie le gentilhomme qui, tandis que le Breton était abîmé dans ses réflexions, avait senti peu à peu les mains d'Yves se détacher de ses bras et ne plus les serrer avec autant d'énergie. Il se relève alors, fait un pas en arrière, s'arme de son poignard, s'élance sur le paysan qui, accroupi sur l'herbe théâtre de la lutte, mais les deux mains cachées dans sa ceinture, suit de l'œil son ennemi et paraît attendre sans pâlir une mort inévitable. L'homme de Fouché a fait un pas, il va frapper, il frappe..... Yves l'Ardent qui, avec son œil impassible, a suivi tous ses mouvements, évite le coup, et soudain appuyant sur la poitrine du traître le canon d'un de ses pistolets qu'à peine il a eu le temps d'armer, il dit :

— Puisque tu veux mourir sans repentir, meurs donc.

Le vicomte de B..., n'était plus.

Sans jeter un regard de compassion à cet homme qui se débat encore dans les convulsions de la mort, Yves le charge sur ses épaules, et ne pliant pas sous son fardeau, il arrive à la chaumière de son père.

— Voici, dit-il en déposant le corps dans un coin de la hutte, le fils de nos vieux et nobles maîtres que je vous apporte. Cet homme trafiquait avec les bleus du sang de la Bretagne. Je l'ai tué. Si la soif de l'or me rendait aussi coupable, si vous aviez contre moi toutes les preuves que j'ai contre lui, que feriez-vous, mon père ?

— Ce que tu as fait, réplique le vieillard, sans détourner la tête et sans montrer aucune émotion.

— Alors, mon père, aidez-moi. Il faut soustraire à tous les yeux ce cadavre ensanglanté. C'est lui-même qui, dans l'abjection de ses prières, m'en a donné l'idée, qui m'a rappelé les énormes amendes prélevées par les soldats sur les paroisses où un espion a été fusillé. La mer est à nos portes : qu'elle engloutisse dans ses abîmes les restes et le souvenir du traître !

Quand, du haut des rochers dont cette partie de l'Océan est entourée, ainsi que d'une muraille d'enceinte, le corps de M. de B.... eut été lancé dans les flots, le père et le fils, sous l'impression du même sentiment, s'agenouillèrent sur quelques al-



gues humides, et ils prièrent moins pour le repos de l'âme du traître que pour sa famille dont il avait souillé le nom.

( DUNSTAN DE KERLAC.

*(Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.)*

# INVASION

DE

## LA COMTÉ DE BOURGOGNE.

1477—79.

---

I.

### LE ROI LOUIS LE ONZIÈME.

Les faits qui sont l'objet de l'étude historique que l'on va lire, sont l'objet de quinze lignes dans Mézerai, et de dix-huit lignes dans Ph. de Commines; le président Hainault leur en consacre trois, le P. Daniel n'en dit mot, non plus que Meyer; Anquetil en remplit une demi-page, et l'historien des ducs de Bourgogne ne s'en soucie pas beaucoup davantage. Enfin, aucun auteur français ne les a racontés. Il est vrai qu'il s'agit seulement d'une guerre d'extermination qui dura six années, et engloutit d'énormes populations sous les ruines des villes d'une province entière.

Je ne sais si les divers historiens ont eu des raisons sérieuses pour omettre cette portion de l'histoire d'un pays limitrophe, mais dès qu'on examine le peu qu'ils en ont dit, on y rencontre des contradictions palpables, des lacunes, des effets séparés de leurs causes, des aperçus troubles et vagues. C'est qu'il s'est déroulé là un drame dont les premiers actes sont inconnus, dont le héros n'a pas été analysé.

Le roi Louis XI domine toute l'action : tous les fils aboutissent à sa main puissante; il les agite dans l'ombre au gré de ses volontés secrètes, et ce sont ces volontés qu'il faut comprendre

REVENIR DE PARIS.  
dans leurs raisons intimes, avant de se précipiter sur la chronique des faits.

En abordant cette histoire, l'on est entravé par un obstacle plus redoutable encore que l'ignorance : je veux parler de l'erreur. De tous les personnages historiques de l'ère moderne, Louis XI, le plus vulgarisé, est le plus mal apprécié, le plus mal dépeint. Partout l'on rencontre, dans ses histoires plus ou moins romanesques, la contradiction, l'absurdité, l'impossible. Or, comme l'invasion du comté et du duché de Bourgogne est un texte inexploré ; comme, en outre, les influences qui causèrent cette occupation sont toutes entières éparpillées le long de la vie du roi Louis, depuis sa jeunesse, où elles germèrent, jusqu'à son âge mûr, nous avons dû, pour notre usage, reconstruire le personnage historique.

On s'est dispensé d'étudier Louis XI dans ses premiers ans, et c'est là seulement qu'on peut le connaître. On s'en est emparé à la mort de son prédécesseur, et après avoir répété, d'après un historien de Charles VII, qu'il avait voulu empoisonner son père, on l'a affublé d'un habit brun, d'un mauvais chapeau et d'une médaille de plomb, puis on a inventorié le mannequin royal pour en tirer un peu d'histoire de France. Telle est la manière de raconter les hommes célèbres : Mézerai se sert des rois comme de chiffres inertes ; le P. Daniel les met à genoux, l'abbé Veÿ les regarde tous, depuis Pharamond, comme « les plus grands monarques du plus grand empire de l'univers. » Leurs biographies sont ainsi faites.

Louis XI, le prince dont nous possédons le plus grand nombre de caricatures et pas un portrait ; Louis XI, peint par les uns en buveur de sang, en usurier juif par les autres, affublé tour à tour de la défroque d'une vieille bigote ou de la peau fourrée d'un poltron hypocrite ; Louis XI, serpent ou panthère au caprice des auteurs, qui l'ont stigmatisé de cent souillures contradictoires dont ils n'ont pas cherché les causes, comme si l'on naissait dégradé du sein de sa mère ; Louis XI (abstraction faite des influences qui l'ont transformé) était né bataillard, mobile, aimant, spirituel, opiniâtre et excessivement susceptible. Les incidents funestes qui ont combiné ces qualités et qui les ont mises en jeu, ont dénaturé l'homme. Mais ces incidents n'ont pu agir sur le monarque que durant sa jeunesse, et vu l'é-

contemporains du premier âge de ce prince. Ainsi, ce n'est qu'en étudiant la fin du règne de Charles VII, et en soumettant sans cesse une âme humaine à l'action des faits qui se sont présentés alors, que l'on pourra comprendre Louis XI, indiquer l'origine de ses bizarreries, et retrancher de ce personnage toutes les absurdités dont on l'a pétri.

— Mais à quoi bon ce travail? — Il est toujours bon d'avoir le sens commun, et de remplacer l'erreur par la vérité, la caricature par le portrait. Or : « Il est impossible, en procédant de la vieillesse au premier âge sur Louis XI, tel qu'on nous l'a dépeint, de retrouver, non pas seulement Louis XI jeune homme, mais un jeune homme quelconque. »

L'étude analytique qui aurait pour but de reconstituer ce personnage serait des plus attachantes, et d'autant plus neuve qu'il a été plus vulgarisé. Quoique ces anomalies m'aient frappé, je tremblerais à la pensée de dire des choses que je n'ai pas toutes lues, mais souvent déduites de certains rapprochements, et d'appliquer une théorie qui m'est propre, si je n'adressais ma recherche plutôt à l'art qui ose raisonner, qu'à la science qui ne raisonne pas.

Les premières années du fils de Charles VII s'écoulèrent entre un père faible et dur, et une mère supérieure et indulgente. *Doreloté* par celle-ci, l'enfant devint susceptible; maltraité par celui-là, le dauphin fut aigre et défiant.

Douée de mérite et de courage, Marie d'Anjou avait eu une large part aux succès du roi son époux contre les Anglais. Aussi simple qu'habile au conseil, loin de revendiquer une gloire que recueillait la maîtresse de son mari, elle vivait silencieuse à la cour, où personne ne lui rendit une justice que lui déniait son époux. On craignait d'offenser Agnès Sorel, la vieille dame de beauté, qui régnait de fait. Autour d'elle tournoyaient les courtisans, sexagénaires enfants de chœur qui brisaient leur encensoir sur le nez de cette vieille déesse. La sagacité précoce du dauphin, rempli d'amour et de vénération pour sa mère, devina de bonne heure cet isolement, l'incapacité de son père et la bassesse de ses conseillers. Trop haut placé pour être prudent dès l'adolescence, il montra à ces derniers, à Agnès elle-même, son dédain, son antipathie. De là, ressentiments, coalitions in-



térieures, guerres à coups de langue. D'un côté, la reine, sage et résignée, appuyée sur son fils, enfant gâté tour à tour et maltraité : de l'autre, un roi stupide, esclave d'une nymphe toujours jeune, comme l'éternel printemps de Paphos, rattachant autour d'une sempiternelle ceinture de Vénus de vieux adorateurs ; le tout vivotant depuis un tiers de siècle sur des oripeaux surannés : amour et galanterie..., Dieu, mon roi, ma belle, etc., etc., etc.

Charles VII, dit le Victorieux, se plaisait à brouter ses lauriers avec les anciens compagnons de sa jeunesse. Ensemble ils avaient vieilli ; il ne voyait que par leurs yeux, ne comprenait que par leurs intelligences, et n'avait que pour eux de l'or, des sourires, des places et des titres. La seule politique de ces anciens chevaliers était celle du requin, dévorer, dévorer sans cesse, et écarter de leur pâture l'estomac d'autrui. Quoi de plus ridicule que ces preux de la pucelle d'Orléans qui filaient aux pieds d'une autre Omphale, devisant, derrière la quenouille, d'amour et de guerre, et aussi vains que déchus, persuadés que Dieu avait lancé du ciel une vierge belliqueuse, tout exprès pour recloquer sur le trône un prince adultère banni pour un lâche assassinat ?

En présence d'une pareille cour, le dauphin Louis, dont l'humeur martiale fermentait, dut se sentir saisi de pitié. Plus tard, cette impression se tourne en mépris, puis en haine : en mépris pour un roi gouverné par une femme médiocre qui projetait son ombre sur le dauphin de France et sur la reine ; en haine contre les Dunois, les Xaintrailles, les la Hire, les Bourbon, les Chabannes, êtres avides et absorbants, obstinés à éloigner, par tous les moyens possibles, jusqu'à l'assassinat juridique (inclusivement), les jeunes seigneurs compagnons de Louis, et l'héritier du trône lui-même. Ils élevèrent en effet des barrières si hautes, que le dauphin, plus petit que les grands du royaume, ne put apercevoir le velours du trône avant d'y monter. Bien plus, à force d'insinuations perfides contre ce prince, les courtisans parvinrent à étendre sur lui les soupçons et l'avarice de son père. Voilà donc un homme façonné dès sa jeunesse à une guerre d'intrigues et de ruses.

Victime de ces menées, le dauphin devint ombrageux ; il voua à la noblesse de son père une éternelle inimitié ; il se ren-

lui. Sombre et rancuneux, il se réfugia dans son Dauphiné, où la lésinerie paternelle le contraignit à prélever de lourdes taxes, et, peu respectueux pour un père qui n'était que l'organe de seigneurs abhorrés, il se révolta plus d'une fois en attendant le jour des vengeances. Voilà pourquoi Louis fut dissimulé, pourquoi il persécuta les favoris de son père et les détruisit, pourquoi il détesta ses grands vassaux, pourquoi Olivier Dain quitta l'antichambre pour le cabinet; la Balue le tablier pour la pourpre de cardinal, et pourquoi les courtisans du règne précédent, brisés, écrasés, ont organisé la ligne du bien public. Si les représailles de Louis ont été impitoyables, combien aussi les insultes avaient été prolongées!

Le dauphin adorait une femme, la sienne, Marguerite d'Écosse; le cœur le plus pur, l'âme la plus tendre, l'esprit le plus délicat, les traits les plus séduisants, tel est le portrait qu'on nous a légué d'elle: cet ange aimait Louis triste et malheureux; elle l'avait épousé presque enfant. Eh bien! de basses, d'infâmes accusations s'efforcent de flétrir la vertu de Marguerite. Louis, soupçonneux de son naturel, la rassure; il est sans défiance, il plaint, il estime, il aime, et cette passion éteinte, son cœur doit s'éteindre aussi. Mais hélas! cette pauvre femme est flétrie par le souffle calomnieux; elle se consume, elle se dessèche, et malgré le désespoir de son époux, vaincue par la douleur et par la honte, elle expire en s'écriant: — Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus!..... A seize ans! « Les larmes du dauphin la vengèrent assez », observe un historien.

A la suite de cette mort, la sensibilité parut expirer dans la poitrine du dauphin, et quand, plus tard, mémorieux de cette félicité cruellement interrompue, il jugeait des seigneurs rebelles, le roi Louis XI était féroce.

Peu de temps après cette catastrophe, Agnès Sorel meurt. Les courtisans accusent le dauphin de l'avoir empoisonnée. Amolli, ruiné par ses anciennes débauches, Charles VII languit: le fils est accusé de l'effet des vices du père, c'est le fils que l'on exile. Des écorcheurs, des spadassins encombrant le royaume; on imagine une guerre contre les Suisses pour se débarrasser d'eux: c'est le dauphin de France que l'on jette à la tête de ces bandits. Il se bat comme un damné et conclut la paix comme un mo-

narque. Le roi se tord dans l'agonie , grâce aux affreux soupçons dont son esprit a été affolé : cette agonie , c'est la faim qui la fait naître, la faim que les courtisans, gorgés des richesses de la France et des trésors de Jacques Cœur, dépouillé juridiquement, lui ont donnée en récompense. Jacques Cœur n'était-il pas l'ami du dauphin?

Le vieux roi expire... Soudain tous ces barons de l'autre règne grelottent à la bise des repréailles. Aussi veulent-ils détrôner le dauphin au profit de son frère; mais, grâce à une étonnante activité, Louis les voit à ses genoux ramper sans peine comme de coutume. Louis ne pardonnait pas. Sur ces entrefaites, Marie d'Anjou, sa dernière amie, son ancienne compagne de douleurs, sa mère lui est arrachée par la mort. Le prince éperdu regarde autour de lui : pas un ami, pas un fidèle! Son cœur est brisé; l'homme est fini, le roi reste, méfiant, aigri, désabusé, au milieu de traîtres asservis par la peur. Il se soutient, appuyé sur la vengeance à venir. Les bons, pour lui, sont ceux qu'il ne craint pas, ce sont les faibles. Ceux-là, il les rallie autour de son chapeau gris et de la Notre-Dame de plomb populaire et incomprise : pour les autres, son ministre est le grand-prévôt, la main de sa justice une griffe de fer.

Voilà le dauphin, et voici Louis XI.

Cette grande figure apparaît en premier plan dans la prochaine histoire : nous devons l'esquisser; car notre récit aurait perdu son mouvement à se traîner sur la silhouette menteuse du *Louis XI* des romans tracés d'après l'imaginative de Walter Scott, qui mentait pour être applaudi; parce que, pour des Anglais, la vérité sur nos gloires françaises, c'est la calomnie. Si la partialité de nos ennemis naturels est non moins bête que surprenante, la bizarrerie des Français qui font venir de Londres le portrait de leurs souverains est plus étonnante encore.

Louis XI a exercé de fatales influences sur la Franche-Comté de Bourgogne, et les deux principes des malheurs de cette province vécutrent longtemps en secret dans son âme : c'étaient la rancune et la convoitise. De ces deux sentiments, le premier se perd dans les premières années du fils de Marie d'Anjou, le second fut le fruit de l'ambition et de la vieillesse.

Vers l'an 1444, le dauphin, en revenant du Dauphiné, côtoyait les rives de la Saône : quelques hommes de sa suite traversé-

Auxonne, et furent battus par le maréchal de Bourgogne. A la suite de cette aventure, Philippe le Bon fit signifier au dauphin que « s'il estoit inquieté de nouveau, il y pourvoiroit de telle sorte que l'on congnoistroit à l'effet qu'il estoit pour soy defendre, ansemble pour assaillir et se revenger. » — Cette bravade, dure et superflue après la victoire, lancée avec fracas contre un prince pauvre, à demi déshérité et peu en état de répondre, ce manifeste froissa le cœur du dauphin susceptible, humilié et nourri dans le souvenir de la guerre des Bourgognes coalisées avec l'Angleterre contre la France. La conclusion de la paix entre ces deux princes essuya quelques difficultés. Peu d'années ensuite, le dauphin, accusé, d'après les instigations de quelques seigneurs français, de la mort d'Agnès Sorel, fut décrété d'arrestation par ordre de Charles VII, et le mandat commis au comte de Dammartin, ennemi particulier du jeune prince. Prévenu à temps, ce dernier s'échappa sous le prétexte d'une partie de chasse, traversa comme un écolier la France, la Bourgogne, la basse Franche Comté, escalada le premier plateau du Jura et vint demander l'hospitalité à Jean de Châlon en son château de Noscroy (c'est là que, quelques années plus tard, Charles le Téméraire termina sa course désespérée au retour du lac Morat). Il demeura dans ce pays sauvage jusqu'à l'arrivée du maréchal de Bourgogne, qui intima à Dammartin la défense de passer outre, et conduisit en Flandre le noble réfugié auprès du duc occupé des affaires d'Utrecht.

Philippe abandonna tout pour venir au devant du premier des grands vassaux de la couronne : il lui fit présent de sa maison de Geneppe, et versa dans l'escarcelle vide du dauphin de France une rente annuelle de 12.000 lyons d'or. Ce fut là que l'héritier de Charles VII écrivit le *Rosier des guerres*, et réunit, dit-on, les cent nouvelles nouvelles. C'est là que le dauphin a passé avec Charles, fils du duc de Bourgogne, cinq années de sa jeunesse. Les inclinations de ces deux princes illustres, moins opposées peut être qu'on ne le suppose, cédèrent leurs analogies aux impressions extérieures. Charles, comte de Charolais, cher à son père et à la fortune, impétueux, hardi, ne doutait de rien. Sa vie raconte son caractère : chacun lit dans son esprit orné, mais peu subtil, aussi facilement que sur les traits accusés de



son visage. Charles était querelleur, défiant, rancuneux plus encore que le dauphin, et impressionnable comme lui, mais par d'autres objets. Les penchants de Louis avaient alors été déjà transformés par les soucis, et l'égoïsme achevait de parer le cœur et la tête. Il comptait dix hivers de plus que son cousin. Son expérience était plus développée que celle du comte; mais ce dernier était plus brillant. Il joignait au génie de la guerre la force d'un athlète, et Louis, malgré son adresse et sa vigueur, obtenait rarement l'avantage des luttes. Le succès et la flatterie étaient pour le plus riche : Louis se souvenait... Sa tendance à la dissimulation se développa chaque jour : il se prit à étudier en silence ceux qui l'entouraient ; c'était semer pour l'avenir. Il se fit une créature du prince de Croï, et, par son intermédiaire, il bronilla Charles avec son père pour mieux apprécier les passions du jeune comte, de qui la pétulance progressait en raison inverse de celle du dauphin. Bref, les deux cousins se sont quittés comme deux rivaux qui prenaient du champ pour s'élaner l'un contre l'autre. Le futur duc croyait en son épée, en sa supériorité sur tous les hommes : le futur roi les méprisait en masse. Interrogeant tour-à-tour l'occident de son père et l'aurore des représailles, il attendait les nobles de France au trébuchet de sa politique. Ainsi, les deux êtres qui devaient partager l'attention de l'Europe ; le fer et l'or, le courage et la corruption, la tête et les bras, ces deux principes avaient germé ; ils attendaient que la mort précipitât les barrières et les réunît dans la lice.

Le dauphin exhala le premier le signal du combat contre ses odieux vassaux. Charles de Charolais se mit à leur tête, et Louis XI en garda contre lui une rancune qui s'étendit à sa postérité.

Telles sont les causes qui ont voué les Bourgognes à une ruine épouvantable. Avare du sang de ses sujets, Louis suscita contre son ennemi les armes de ses voisins : Allemands, Suisses, Lorrains écornèrent à diverses reprises les frontières de l'héritage du comte Rainauld, et, quand le terrible châtelain du Plessis-lès-Tours eut couché, par les armes d'autrui, le corps du Bataillard sur les ossements de ses trois armées ; quand les échos de Grauson ne redirent le cri de guerre d'aucune voix bourguignone, quand la neige de Nancy eut servi de linceul aux

Louis XI comme un noir corbeau ; ses troupes s'abattirent sur le vaste apanage au milieu duquel, faible et abandonnée, la fille du lion vaincu contemplait les castels sans défenseurs et les campagnes dépeuplées, demandait à Dieu de ranimer les os de Morat, et pleurait sur la ruine des cités qui n'étaient pas encore saccagées. La flamme déjà rougissait l'horizon, et les armées de Louis XI s'avançaient à grands pas...

## II.

### BATAILLE DU PONT D'ÉMAGNY. — PREMIER SIÈGE DE DOLE.

Il est encore des êtres naïfs qui divisent les guerres en justes et injustes. Bien que cette distinction paraisse vaine à notre siècle philosophique, elle peut s'appliquer avec raison, quand il s'agit de considérer de front le droit et la force, en assignant à l'un et l'autre de ces principes leur place et leur valeur. Ceci posé, nous dirons en quatre mots la situation légale du roi de France à l'égard des fiefs bourguignons à la mort de Charles le Bataillard.

Le comté et le duché de Bourgogne procédaient de deux mouvances différentes, et régies par une coutume opposée. Le premier, ancien fief impérial sous les comtes de Vienne, tombait en quenouille; il constituait, avec le comté de Flandre, la dot de Marguerite de Flandre, mariée au duc Philippe le Hardi. Ainsi, toute cette portion de suzeraineté devait appartenir à leur dernière héritière directe, à Marie, fille du duc Charles. — Quant au duché, comme il n'était qu'une province française aliénée par le roi Jean, au profit de son fils et aux conditions de la loi salique, il retournait de droit à la couronne après la mort du dernier mâle. Mézeray, le président Hainault. Anquetil, se sont dispensés, je ne sais trop pourquoi, de faire cette distinction sans laquelle le reste demeure inintelligible. Cependant le roi Louis souhaitait de posséder par droit, et par la force, cet autre droit, et comme ce dernier était isolé, le prince se jeta dans les pratiques tortueuses et cachées.

Philippe de Commines, ce serviteur infidèle, a rapporté com-

ment, séduit par les promesses du roi, le prince d'Orange introduisit des garnisons françaises dans les cités comtoises, sous prétexte de maintenir l'intégrité du pays et d'assurer au dauphin la main de Marie de Bourgogne, occupée en Flandre à lutter contre les intrigues d'Olivier-Dain et contre ses propres sujets. Il a énaré le supplice d'Ymbercourt et d'Hugonet, malgré le désespoir de cette princesse, à la vue des vieux amis du duc son père livrés au glaive de la justice populaire. Il a raconté le mariage de la jeune duchesse avec Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur et empereur à son tour. Plus habile que son maître, l'auteur des *Mémoires* a déploré à cet endroit la faiblesse de la politique de la maison française qui a préparé la splendeur de celle d'Allemagne.

A la nouvelle de l'union de leur souveraine avec Maximilien, les Francs-Comtois, assaillis de tous côtés, reprirent courage. Privés de troupes et d'argent, ils remplacèrent la force par l'audace. Dôle, le boulevard de la province, chassa spontanément la garnison française et pourvut à sa défense par la levée d'une milice défrayée par les bourgeois eux-mêmes (1478). Les autres cités de la province imitèrent cette conduite, et bientôt il ne resta plus au roi que Gray et Salins, encore fut-il obligé d'abandonner cette dernière ville, trop éloignée pour être secourue.

Sur ces entrefaites, le prince d'Orange, honteux d'avoir introduit l'ennemi dans sa patrie, offrit ses services à l'archiduchesse. Il fit soulever Baune et Verdun et se réfugia à Gy pour y lever une armée. Pendant cet intervalle, les forces françaises concentrées sur Gray s'étendirent dans la province pour reprendre les places rebelles. Elles se ruèrent à l'improviste sur la prévôté de Gendray, massacrèrent trois cents hommes aux portes de Marnay le jour de Quasimodo, et le lendemain, en descendant le littoral de l'Ognon, elles emportèrent de vive force Corcondray, Balançon, Fervay et Ougney, quatre seigneuries de la maison de Rye, desquelles la seconde était très-forte. Pesme les arrêta : la ruse surmonta les obstacles et introduisit dans cette ville bon nombre de soldats empilés au fond d'énormes voitures de foin, de paille et de tonneaux. Enhardis par ces premiers succès, les Français et les Écossais réunis, reprirent Fraisans, Chaussin et Bucey, village voisin de Gy, où ils bloquèrent le prince d'Orange.

A cette nouvelle, Hugues de Châtel-Guyon, son oncle, descend des montagnes ; il appelle toutes les forces de la province à l'abbaye de Battants, aux portes de Besauçon. Trois mille Allemands se joignent à ces braves, les plus chevalereux du pays : Guillaume de Vergy, Louis de Vienne, Claude de Toulangeon, Guillaume de la Beaume, Claude de Vaudrey, Jean de Rye, seigneur de Balançon, viennent guider ces légions, et leur général, après les avoir animés par le récit des massacres multipliés par leurs ennemis, gagne à leur tête les rivages de l'Ognon dans l'intention de traverser cette rivière et l'armée ennemie pour dégager le prince d'Orange.

Commandés par Jean de la Trémouille, sieur de Craon, les Français n'avaient pu mettre derrière eux le fleuve défendu par le sire de Moncley, dont le château tenu par quatre cents hommes était imprenable. Parvenus à la hauteur d'Émagny, les troupes comtoises découvrirent sur l'autre rive celles de Craon rangées sur le versant des mamelons, derrière le village de Pin. Ainsi, le prince d'Orange était resserré entre Gray, boulevard des Français appuyé sur le duché, et le gros de leur armée répandu entre le bois de Beaumotte et Chambornay.

Un pont séparait les deux phalanges, un vieux pont de pierre. Les Francs-Comtois s'y précipitent ; les premiers arrivés luttent seuls contre toute l'avant-garde ennemie. Puis, après le choc, le combat s'établit, la bataille est générale, la mêlée terrible, le massacre soutenu, la victoire indécise. La tête du pont d'Émagny est jonchée de cadavres, les frais herbages qui baignent leur tête dans la plus riante rivière de la province, sont rougis et foulés, le pont est pris et repris, les vivants nagent sur les eaux où surnagent les morts, l'opiniâtreté est égale des deux côtés, l'attaque se poursuit comme elle a commencé, sans unité, sans ordre. La victoire finit par s'attacher aux Comtois ; trois mille ennemis tués ont rendu célèbre la bataille du PONT D'EMAGNY. Grâce à cet éclatant succès, Gy est préservé, le prince d'Orange libre, les campagnes délivrées. Cependant, Hugues de Châtel-Guyon demeura au pouvoir de l'armée vaincue, dont cette prise protégea la retraite en paralysant en partie les effets de la victoire des Francs-Comtois.

A cette époque, les plats pays compris entre le Doubs et la Saône essayèrent de cruels désastres : car le sire de Craon épuisé,



voulant à la fois affaiblir les villes et se dispenser d'y placer des garnisons, passa au fil de l'épée les habitants de Pesmes, Marnay, Vesoul, Amance, Seurre, Verdun, Chaussin et Rochefort.

Enfin, après avoir réduit les Bourguignons du duché, révoltés à leur tour, Craon vint se camper devant Dôle, à la tête de quatorze mille hommes, au mois d'août. Presque rasée par le canon, cette cité repoussa les Français et les chassa de son territoire après trois mois de siège. L'aventure eut lieu le premier dimanche d'octobre. Louis XI ne pardonna pas au sire de Craon cet affront subi par les armes françaises; il lui ôta sa charge et le renvoya dans ses terres, à la satisfaction de ce seigneur, gras, indolent et plus ami du repos que de l'honneur. Le roi pourtant ne se tint pas pour battu : il fit alliance avec les Suisses, confia son armée à Charles d'Amboise, seigneur de Chaumont, personnage dur et à *expédients*; il lui communiqua de sévères instructions, et appuya sur cette épée l'espoir d'être dédommagé par les Bourgognes de la fâcheuse issue de ses projets sur les Flandres.

Rien n'égalait le ressentiment de Louis. Il persécutait dans l'archiduchesse Marie le sang du duc Charles. Le roi vengeait le dauphin et n'avait oublié ni la guerre du bien public soulevée contre lui par les ennemis de sa mère, dirigés par le comte Charles de Charolais, ni la mystification de Péronne.

Un armistice avait été conclu, durant lequel les seigneurs du comté, fidèles à Marie de Bourgogne, organisèrent la résistance, fortifièrent les castels et demandèrent à l'archiduc Maximilien des secours que l'avarice impériale fit longtemps attendre et restreignit à un petit nombre d'hommes.

Craignant de voir les mouvements de ses ennemis se régulariser, leur nombre s'accroître et la guerre de partisans s'étendre sur toute la surface du territoire, le nouveau général des armées françaises, messire Charles d'Amboise, sieur de Chaumont, n'attendit pas la fin de la trêve, qui devait expirer le 1<sup>er</sup> de mai 1479, pour entrer en campagne. Sans laisser aux chefs montagnards le temps de se rapprocher pour concentrer un plan d'attaque, il se dirigea dès la fin d'avril sur les marches occidentales du comté, résolu d'aller droit à Dôle, capitale et boulevard du pays, obstacle invincible à toute occupation, tête et cœur de la contrée.

Cette découverte ne l'arrêta pas ; mais convaincu de la valeur du temps et de l'importance des forces qui lui étaient opposées, il songea à les diviser avec promptitude, en faisant mine d'adopter le système de petites attaques successives, qui avait, pour ainsi dire, dissous l'armée de son prédécesseur.

Une troupe envoyée sur Pesines s'empara, à son retour, de Balançon pour la seconde fois. Une autre compagnie alla dévaster la prévôté de Gendrey et se saisit de Rochefort. Les forces éparses devaient rejoindre le corps général aux alentours de Dôle, et se glisser en secret aux environs de la cité le long de la lisière de la vaste et sombre forêt de Chaux.

Après ces préliminaires, Charles d'Amboise hésita encore devant son projet. S'étant souvenu du désastre du sire de Craon, il crut l'emploi de la force ouverte insuffisant. Les secours promis aux Comtois par le prince d'Orance n'étaient pas arrivés. L'empereur, prince et père avare, n'avait envoyé personne au secours de l'archiduc Maximilien, et le roi Louis, qui avait de l'argent, par suite avait aussi les Suisses. Quoique ces circonstances fussent favorables aux desseins du sieur de Chaumont, il connaissait si bien la valeur obstinée des seigneurs de la Haute-Bourgogne, que le succès lui parut impossible sans la ruse.

Les écoles de l'Université attiraient alors à Dôle la fleur des familles comtoises ; cette jeunesse destinée, soit à la magistrature, soit à l'église, soit au métier des armes, ne demandait pas mieux que de gagner ses éperons, quoiqu'elle ne fût pas appelée tout entière aux travaux de la chevalerie. Ces nobles rejetons des vieilles souches séquanaises exerçaient un pouvoir étendu sur les masses populaires, pour qui leurs noms étaient des talismans. Les Français avaient appris à les apprécier lors du premier siège. Aussi, Charles d'Amboise ne voulut pas jouter contre eux, et son premier soin fut de les mettre hors de combat.

Un jour, le vingt-septième d'avril, certains pères des environs du Crissey et de Saint-Ylie accoururent éplorés à Dôle et mirent la population en émoi. Une centaine de soudards avaient pénétré jusque dans leurs hameaux, enlevé leurs vaches et campé dans leurs châlets. En conséquence, eux, battus et pillés, venaient requérir vengeance. A cette nouvelle, on se demande quels sont ces hommes d'armes séparés du gros de l'armée en-

nemie que l'on croit éloignée. On s'indigne, on s'excite par des récits qui grossissent comme des avalanches, on s'échauffe ; l'ancienne animosité se rallume, on questionne les pasteurs pour élever son ressentiment à la hauteur de l'insulte : la jeunesse surtout déborde de colère et fait retentir la menace. Ces fils de guerriers bouillonnent, ces nobles étudiants, dont le cœur a été nourri d'histoires héroïques, ces nouveaux chevaliers avides de guerre, ces écuyers, ces chefs, orgueil et espérance de la province, toute cette fleur de vaillantise est émue. Elle s'arme à la légère, s'élançe dans la campagne, furieuse, et brave, et enjouée ; elle se précipite avec ivresse sur un peu de laurier à cueillir. On croirait qu'elle vole à une partie joyeuse. Les eaux bleues du Doubs, qui bientôt seront violettes, sont franchies sur des nacelles. A l'aspect de cette bande redoutable et enjouée qui court au trépas comme à un banquet, les Français agresseurs lâchent pied, ils se débandent, s'enfuient sans coup férir, se cachent sous les ténèbres de la forêt de Chaux, et les Comtois les poursuivent jusqu'aux premiers chênes. Mais ils n'iront pas plus loin.

Tout-à-coup le feuillage est agité, un sinistre fracas se fait entendre, des piques se dressent au milieu des branches, des casques blancs scintillent dans les arbres verts, la terre vomit des combattants, le bois disparaît derrière une armée. Les bergers, instruments innocents du coupable artifice, sont égorgés les premiers. Dès lors le désordre est au comble. Les angoisses de la terreur, de la rage, du supplice, remplissent les airs de mille cris. Les uns fuient ou cherchent à fuir, d'autres se cachent, sont découverts, et vendent chèrement leur vie. Mais le nombre les accable. La fleur de la noblesse comtoise fut égorgée sur le rivage. L'Université fut dépeuplée ce jour-là. Toutes les grandes familles dont les hôtels se dressaient autour du palais comtal, dans l'enceinte féodale réservée aux Francs-d'Arans, voilèrent leur écusson. La terreur pénétra dans les murailles de Dôle affaiblie, et de sombres pressentiments refroidirent le cœur de cette ancienne capitale. Ses jours de splendeur allaient finir, et ses grands édifices, contemporains de Frédéric Barberousse, chancelaient déjà sur leurs bases.

## LA VILLE DE DOLE SURPRISE ET INCENDIÉE.

Parmi les jeunes seigneurs qui échappèrent à l'horrible boucherie de la forêt de Chaux se trouvait le fils aîné d'un des barons du plat pays, du sire de Rye, dont le fief, situé au milieu du Val-Saint-Jean, venait d'être pris et repris. Cette famille avait cruellement senti les désastres de l'époque ; car, tandis que le baron guerroyait sur les bords de la Saône avec une troupe de partisans du bailliage d'Amont, son fils le plus jeune errait à l'aventure dans les forêts du littoral du Doubs, et son fils aîné, Antoine, sieur de Corcondray, capitaine de trois dizaines d'archers, s'était renfermé dans la ville de Dôle pour soutenir, sous les ordres d'Éléonor de Saint-Maurice, seigneur de Montbarrey, le siège qui menaçait la capitale de la province. Les sieurs de Rye, barons de Balançon, étaient déjà alors des personnages considérables. Ils descendaient des antiques vicomtes de Dôle, et ils avaient fondé le fameux couvent des Cordeliers de cette ville, où ils étaient en grande louange et renommée.

Ces raisons suffisent pour expliquer comment, dans la chronique manuscrite que je possède, et en laquelle sont rapportés plusieurs des événements de ces guerres, Antoine de Rye, dit le Corcondray, occupe une place plus large, plus importante que bien d'autres de ses frères d'armes. Cette chronique a d'ailleurs été écrite à l'abbaye d'Accey, monastère enclavé dans le fief de Balançon ; et bien qu'elle mette partout le sieur de Corcondray, fils de ses protecteurs, sur le premier plan du tableau, je n'y laisserai, parce qu'il est intimement lié à des circonstances que ni D. Gallut, ni Dunad, ni les autres chroniqueurs, ne paraissent avoir connues.

Ce jeune homme était, à ce qu'il semble, doué d'un grand mépris de la vie joint à une dévotion ardente à l'excès. Depuis les derniers jours d'avril, où Chaumont d'Amboise avait entrepris le siège de la ville, Corcondray passait les nuits en prières et le jour sous les armes.

Or, il arriva, durant la nuit du 2 au 5 de mai 1479, que le sieur de Corcondray reçut du chef des archers, messire de Foisy,



l'ordre de diriger une ronde nocturne autour des remparts. Vers deux heures, il quitta donc son hôtel, et se dirigea sur le corps de garde des bourgeois, où il apprit d'inquiétantes nouvelles.

Les Français avaient resserré le siège; et, depuis près de trois heures, malgré les arbalétriers postés sur les créneaux, ils avaient commencé à faire brèche entre la tour des *Bénits* et la *Porte-Verte*.

Bientôt, le long des édifices noirs et endormis, résonna le tambour d'appel. Les sons du cornet vibrèrent de loin en loin dans les ténèbres pêle-mêle avec la voix des sentinelles; quelques portes s'ouvrirent pour livrer passage à des hommes armés, des fers de chevaux arrachèrent des étincelles au pavé, des bruits étranges, des murmures confus, des rumeurs croissantes et en sens divers annoncèrent le réveil militaire de la ville assiégée. Au milieu des soldats réunis devant le corps de garde attenant au logis du sieur de Montbarrey, on distinguait leur chef, le seigneur de Foisy, qui courait de rang en rang pour faire la montre de son petit corps d'armée. Il recommanda silence et promptitude, fit mettre à chacun pied à terre, passa à la tête de la troupe, fit volte-face et lui adressa une harangue brève et énergique.

Ses paroles sont entendues par la phalange entière qui s'émeut, traverse la rue de Besançon, sort en silence par la *Porte-Verte* et se précipite avec des cris épouvantables sur le camp volant de Charles d'Amboise, dont elle franchit les limites en même temps que les vedettes fugitives, atteintes sur le sol où elles tombent les premières. Bientôt le jour commence à poindre. Malgré la célérité du sieur de Chaumont pour rallier ses troupes, elles ne peuvent se déployer, et tous leurs efforts pour prendre de la distance restent inutiles. A chaque fois qu'elles se replient pour opérer leur conversion, leurs rivaux demeurent attachés contre leurs poitrines, et rendent la manœuvre impossible. Tout le combat eut lieu à l'arme blanche. Des deux côtés la valeur était égale, mais la victoire ne fut pas partagée; d'Amboise perdit du terrain, sa retraite lui coûta beaucoup du monde, et les Dôlois ne cessèrent de le poursuivre qu'auprès du village de Brevans.

Antoine de Rye, durant cette affaire, avait dirigé les coups de

ses trois dizaines, peu empressé lui-même de combattre. Ce ne fut qu'après quelques instants, quand certains coups de masse eurent fait vibrer son cœur en sonnant sur son harnais, qu'il serra son épée avec impatience, et que la vue du sang excita en lui le désir de le répandre. Mais cette soif ne fut pas ardente, cette émotion ne l'emporta pas au delà des limites de la raison, et ce fut lui qui dirigea les troupes comtoises au lieu de leur chef, le sire de Foisy, qui ne voyait plus que sa lance et les trous qu'elle faisait. Ce seigneur renversa plusieurs combattants : un chevalier à l'écu facé d'or et de gueules de six pièces, tomba sans être blessé sous les pas d'Antoine de Rye. Le casque de ce personnage roula, et ses hommes d'armes, dont il était séparé, crièrent : — Sauvez le gouverneur du Roussillon !

A ces mots, ils s'avancent : Antoine abat le premier qui se présente, et ses gens dispersent le surplus ; puis, il s'élance sur le guerrier qui s'était relevé, l'étreint, fouille avec son poignard dans les jointures de son harnais, et s'écrie avec fureur : — Tannegui, Tannegui-Duchâtel, le neveu de l'assassin du duc Jean !

— Oui, lui-même, répliquait le Français en se défendant avec énergie.

— Rends-toi, rends-toi, race maudite ! reprit Antoine, qui venait de le renverser et d'appuyer son genou sur la poitrine du gouverneur désarmé.

— Tue, tue, n'insulte pas ! Un noble de France crie-t-il merci ?

— Eh bien, prie Dieu ! ajouta Antoine en levant son poignard, et contemplant déjà sur le cou du vaincu l'endroit qu'il allait percer. Prie Dieu !

Cette injonction, pour la seconde fois répétée, jeta une pensée plus rapide que l'éclair dans l'esprit de celui qui l'avait faite. Au lieu de frapper, il laissa tomber sa miséricorde, souleva entre ses bras son odieux ennemi, et dit avec feu : — Pourquoi punirais-je ce qui a été pardonné dans le ciel ? Fuyez, ajouta-t-il en poussant Tannegui-Duchâtel étonné : fuyez !

— Sans savoir votre nom, messire ?

— Je ne poursuis point une affection terrestre. La vôtre me serait pesante, messire : je hais votre maison, vous ne me connaissez pas. Fuyez ; et Dieu vous fasse merci.

Électrisé par cette victoire remportée sur lui-même, le singulier jeune homme se précipita comme un trait au plus fort de la mêlée, et il combattit comme un tigre tant qu'il trouva des ennemis devant lui. Il tua dix hommes pour un qu'il avait sauvé. Enfin, couverts d'un sang qui n'avait pas coulé de leurs veines, les Dôlois retournèrent dans leur ville, où ils furent reçus à bras ouverts par les bourgeois, prompts à réparer la brèche de leur muraille.

Pendant ce temps-là, Charles d'Amboise ralliait ses troupes derrière Brevans, où un détachement de réserve était venu protéger leur retraite. Il suivit ensuite le fil de la rivière, il la traversa à la faveur d'un gué situé entre deux îles, laissa Azans sur la droite et prit son étape dans un hameau nommé le Poiset. Chemin faisant, le chef de l'armée du roi de France paraissait affecté de son échec. Dans son chagrin mêlé de colère, il grommelait entre ses dents : — Il faut en finir d'une manière prompte et imprévue, sans quoi ces damnés me détruiront comme ce bœuf de Craon. Quels enragés ! diable de ville ! maudite barrière ! si jamais je la renverse ! Il le faut, n'importe comment. Si le roi Louis, dont la mauvaise santé rend l'humeur peu enjouée, apprenait cette aventure, il pourrait me loger en cage. Il la saura, oui, mais enveloppée dans le récit d'une victoire. Il faut laver tous nos affronts.

En ce moment, un émissaire vint le prévenir que le corps d'Alsaciens attendu par les Comtois s'avancait le long de la lisière de la forêt avec ordre, sans méfiance, et que ces troupes étaient peu nombreuses. — Peu nombreuses ! s'écria d'Amboise avec gaieté. Ce secours se sent de la parcimonie impériale. L'avarice d'un souverain est la fortune de son ennemi. Cette nouvelle déterminâ le plan du général français.

La ville de Dôle comptait sur ces auxiliaires, et les attendait avec impatience. Du sommet des donjons, on les cherchait avec anxiété, et l'on regardait avec bonheur, dans la plaine, sous les premiers rayons du soleil, rafraîchis et atténués par une atmosphère humide, on voyait, dis-je, avec joie, l'armée française s'éloigner de Dôle, et disparaître derrière la colline. La matinée se passa ainsi ; le temps était serein ; les bourgeois satisfaits se promenaient tout armés dans les rues de la ville. On était au lundi, et en l'honneur de la victoire du matin, les rues

avaient gardé la physionomie du dimanche. Parmi ces braves gens rayonnant d'espérance, il n'en était pas un qui doutât du prochain départ des envahisseurs, et qui n'attendit, pour la nuit suivante, les auxiliaires alsaciens. Ce surcroît de population devait paraître léger à une cité bien approvisionnée.

Vers midi, un gros de cavaliers parut à l'horison, du côté de la route d'Azans, et le peuple se précipita sur les remparts. — « Ce sont eux, s'écriaient les uns ; victoire ! — Impossible ! leur faisaient observer les autres ; ils n'auraient pu en plein jour échapper à l'armée française. » Durant ces entretiens, l'objet s'avavançait au grand trot, et cinq cents hommes environ parurent à un demi-mille. Alors, six d'entr'eux, précédés d'un héraut d'armes, se dirigèrent vers la porte du pont, et demandèrent, au nom de l'archiduchesse Marie, l'entrée de la ville pour les auxiliaires d'Alsace et du Ferrettois. Ils venaient d'échapper à l'armée française qui n'avait osé les poursuivre au delà d'Azans. La requête fut sur-le-champ portée aux parlement rassemblé, et au seigneur de Montbarrey, chef général des milices bourgeoises. Quelques conseillers parlèrent de prudence, de trahison ; ils furent écoutés par leurs collègues ; mais leurs voix furent étouffées par celles du sieur de Foisy, de Jean d'Oiselay, du baron Dramelay, et de tous les gens de guerre dont la loyauté répugnait à admettre la fraude. Après un court débat, le cri de l'honneur, appuyé par le peuple désireux de recevoir ses bons alliés, l'emporta. Les émissaires reçurent une réponse favorable.

Cependant la méfiance des gens de loi avait mis les chefs sur leurs gardes, et pour décliner toute responsabilité d'imprudence, ils placèrent deux compagnies de bourgeois armés auprès de la porte du pont, dont le guichet seul devait être ouvert aux alliés, qui se présenteraient deux à deux, se rangeraient sous la voûte, et prêteraient serment de défendre la ville avec loyauté, avant de quitter la fortification au delà de laquelle une des compagnies les devait introduire, tandis que l'autre garderait la tête du pont. Cette dernière était commandée par M. Claude de Toulangeon, et celle qui devait précéder les alliés pour les conduire dans la cour des Arènes, devant monseigneur Éléonor de St.-Maurice, sieur de Montbarrey, avait pour chef M. Antoine de Rye, sieur de Corcondray.



Réunis dans la grande salle du château, les présidents de la cour, revêtus de leurs hermines, et coiffés de l'ancien bonnet comtal, attendaient, en devisant avec les chefs de la noblesse, l'introduction des auxiliaires. Les enceintes étaient remplies de gens de toutes armes, ainsi que des échevins, maîtres et officiers de basse justice. Rien n'avait été négligé pour faire aux étrangers une réception imposante et honorable. L'université seule n'avait député personne : elle pleurait dans le silence sur le massacre encore tout récent de ses fils ; et si le président de la cour n'eût été chancelier-né de cette compagnie, elle n'eût pas été représentée. Peu d'étudiants serpentaient parmi les groupes du peuple mis en émoi par la circonstance, et s'il s'en rencontrait quelques-uns, ils erraient tristes, désolés, les larmes aux yeux.

Malgré cette cause de douleur, le visage populaire est chose si mobile, que le bruit et la joie régnaient dans la vieille capitale de la Franche-Comté. Femmes, hommes, enfants, tous se pressaient au-devant des libérateurs. Des pampres verts encadraient les ogives des portes ; des tables étaient dressées au milieu de la rue, couvertes de nappes de lin, et chargées de cruches de vin d'Arbois. C'était à qui prodiguerait les bienfaits de l'antique hospitalité aux défenseurs du pays. Enfin, à deux heures précises, le son des cloches de la cathédrale qui tintaient leur agonie annonça l'ouverture de la poterne. Les Ferrettois parurent à la tête du Pont.

Le Doubs, en cet endroit, baigne une portion des murs, située en face d'une vallée plantée d'arbres fruitiers, terminée par un mouvement du sol assez brusque et revêtue d'une humide prairie que la rivière arrose en décrivant une courbe gracieuse. Ce terrain, le plus bas de tout le territoire de Dôle, était le moins favorable à des assiégeants : car, outre que les eaux les séparaient du mur, ce mur dominait l'autre rive. Ainsi, depuis la tête du pont, les auxiliaires n'apercevaient à leur droite que la tour *des Bénits*, et le ciel bleu derrière les murs grisâtres ; à leur gauche et devant eux, que les moulins de la ville, les tours énormes de l'ancien château des Francs-Comtes de la maison de Bourgogne ; les flèches, les toits, les pignons capricieux de la partie haute de la ville réservée aux Francs-d'Arans, et enfin, le dôme byzantin de la cathédrale, qui célébrait leur arrivée à *cloche rompras-lu*.

Dès que la porte du pont eut été ouverte, les Ferrettois aperçurent sous le passage voûté, dont la longueur était égale à l'épaisseur du rempart, un spectacle singulier.

Un autel de bois, orné de candélabres allumés, avait été adossé aux sombres parois de la poterne, et un dignitaire ecclésiastique, revêtu des ornements sacerdotaux, entouré du magistrat et des notables de la ville, montrait sur un saint ciboire l'hostie consacrée destinée à être la caution du serment requis des auxiliaires suspects.

Les premiers chefs qui franchirent le guichet étendirent donc la droite du côté de l'emblème révéral, et d'une voix aussi intelligible que le permettait leur accent alsacien plus ou moins prononcé, ils articulèrent les mots suivants : — « Par le corps sacré de notre seigneur Jésus-Christ, par notre épée et sur la part que nous attendons des joies du paradis, nous jurons de défendre Dôle contre les Français, et d'y rendre loyal devoir de guerre. »

La même formule était présentée aux soldats au fur et à mesure qu'ils entraient : ils criaient : — Nous le jurons ! élevaient leurs armes en signe d'assentiment, et défilaient quatre par quatre, fort rapprochés les uns des autres.

Dès que le chef principal, dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom, eut répété la formule sacramentelle, l'officier commis à l'introduction des auxiliaires, c'est-à-dire M. Antoine de Rye, se présenta. Les deux capitaines tirèrent leurs épées, se les tendirent par la croisière, et chacun d'eux tenant la poignée du glaive de son allié, ils s'embrassèrent sur la bouche suivant l'ancien rite. Puis ils se mirent en marche du côté de la place d'armes. Partout, sur leur passage, retentissaient des cris de joie : les fenêtres, les rues, les places, étaient jonchées de monde. De toutes parts on arrêlait, pour leur offrir le pain et le vin sacramentels, les soldats qui contemplaient avec admiration cette ville de nobles toute chargée d'édifices, de couvents, d'églises, de dorures et d'écussons.

Antoine de Rye marchait à la gauche du chef alsacien, qui le séparait de sa troupe, au déplaisir d'un des soldats alliés dont les yeux n'abandonnaient pas le jeune de Rye, et profitaient de tous les mouvements de tête de ce capitaine pour lui adresser des signes muets toujours incompris. Car en cet instant, par

une de ces bizarreries morales que l'on pourrait appeler l'attrait de l'inopportun, le fils du seigneur de Balançon, distrait peut-être par la vue de quelque visage de femme, allait rêveur et inattentif. Il est vrai que le voisinage de l'officier ferrettois permettait à son introducteur ces absences d'esprit, puisque ce capitaine était lui-même taciturne et préoccupé.

C'était donc en vain qu'un des soldats alliés décomposait son visage à diriger sur Antoine de Rye des signes d'intelligence : toute communication entre les prunelles de ce dernier et le casier de sa réflexion était interrompue, et quoique les pelotons de fantassins échangeassent entre eux, des derniers aux premiers, certaines paroles chantées sans interruption (circonstance originale), ce ne fut point là ce qui fit jeter à Antoine de Rye les yeux sur ce bataillon, où ils rencontrèrent sous le casque de notre soldat même, un visage si agité, si expressif, qu'ils furent forcés de s'y arrêter.

Le chef des dixainiers dôlois se mit à chercher où il avait vu ces traits, et bien que la précédente entrevue fût très-rapprochée, la différence des costumes et des situations, l'in vraisemblance complète d'une rencontre en semblable conjoncture, empêchèrent longtemps Antoine de Rye, absorbé par des souvenirs du cœur, de reconnaître dans un soldat ferrettois, messire Tannegui Duchâtel épargné par son poignard ce jour-là même. Dès que la réalité apparut à Antoine, elle lui sembla si atroce qu'il recula devant elle. Un second examen dissipa le doute et le remplaça par un trouble si grand, qu'Antoine ne devina pas l'intention exprimée par les regards lancés avec un air de sollicitude et de crainte par le noble Français sur les soldats qui l'entouraient. A l'aspect d'un soldat de Louis XI, la trahison avait été indiquée ; mais le but charitable de Tannegui, placé au premier rang pour sauver à son tour son vainqueur de la matinée, ce dévouement n'avait pas été senti par celui qui en était l'objet.

Déjà les alliés étaient parvenus au milieu de la rue des Arènes, à la hauteur de l'église de Saint-Jacques-de-la-Diablesse, quand Antoine découvrit la trahison, qui était déjà connue depuis quelques minutes à la porte du pont dont les Ferrettois avaient livré l'entrée aux Français embusqués dans le voisinage. L'autel du serment, les ornements du prêtre, les insignes des notables eux-

mêmes, avaient roulé sous les pieds des traîtres ; et la nouvelle de la prise de la poterne arrivait aux premières lignes, déguisée sous l'emblème convenu d'une chanson fredonnée de rang en rang, lorsque messire Antoine de Rye fit un mouvement pour se rapprocher de ses soldats, et crier : *Trahison !* — Il fut prévenu par les Français mêlés aux Ferrettois et aux Alsaciens vendus, qui crièrent en brandissant leurs piques : — Ville prise, ville gagnée !

Antoine s'élança sur le chef, lui enfonce vingt fois son poignard dans le visage, et court, avant d'être enveloppé, faire prendre les armes au corps de garde situé devant l'hôtel d'Éléonor de Montbarrey : quelques secondes suffisent pour opérer cette manœuvre. A l'arrivée de ces défenseurs, le massacre avait déjà commencé sur toute la ligne ; les insultes des vainqueurs se mêlaient au cri des victimes. Le peuple cherchait à fuir : assommés depuis les fenêtres par la chute des tuiles ou des meubles lancés par les habitants indignés, les égorgeurs tombaient sur les vaincus. On criait, on cherchait à se rallier sans y parvenir, parce que le nombre des Français augmentait sans cesse, et que leur masse poussait les plus avancés dans le centre de la ville. Les soldats royaux furent peu maltraités, et la rage des citoyens eut pour premier aliment le secours ferrettois qui ouvrait la marche et qui fut mis en pièces. Après quoi, les Comtois, sous la conduite de Jean d'Oiselay, firent de vains efforts pour refouler l'ennemi du côté de la porte. Ce fut durant ces malheureuses tentatives, que, pour la seconde fois, messire Antoine de Rye rencontra Tannequi Duchâtel luttant contre un archer dolois. Dans la fureur qui l'animait, se précipiter sur le gouverneur, l'étouffer, le briser, l'abattre, ce furent là trois actes instantanés. Puis, à force de colère, sous l'impulsion d'un dédain plus amer qu'elle, Antoine poussa son ennemi du pied, en s'écriant : — Fi de ton sang ! ta mort souillerait les bras du gibet !

Ainsi ce chevalier dut, en cette journée, la vie à l'humilité chrétienne et au mépris, ce fils de l'orgueil, tant les voies de Dieu sont mystérieuses. Ce n'était toutefois qu'un prêt à courte échéance ; il la perdit peu de temps après dans le nord de la France, et non pas le lendemain de cette journée, au château de Bonchamp, comme D. Gallut l'a prétendu. Après l'avoir laissé



derrière ses éperons, Antoine de Rye, qui rugissait de douleur, se perdit dans la mêlée, sans deviner à quel point il venait d'être ingrat.

Bientôt le sang ruissela le long de ces rues égayées tout-à-l'heure par des bruits de fête : les rameaux verts dressés devant les portes étaient entraînés et mordus par les mourants dans leurs convulsions. On voyait des corps mutilés et précipités par les fenêtres des hôtels envahis ; ce n'était partout que clameurs, que pillage, que destruction. Ici l'on forçait un couvent dont les religieuses, pour échapper à la mort, se réfugiaient sur le théâtre du carnage ; ici des femmes, des enfants, entassés sous un porche, étaient découverts et écrasés contre les murs. Là des vaincus étaient empilés, noyés, lapidés au fond des puits ; quelques décombres annonçaient déjà la ruine de la ville condamnée à périr par le ressentiment de Louis XI et de son général ; là retentissait le rire féroce à côté de la plainte ; on râlait et l'on proférait d'obscènes paroles. On arrachait une foule innocente et désarmée de l'asile des temples, dont les portes étaient enfoncées ; les cloches qui naguère se balançaient triomphantes, faisaient retentir leur cri d'alarme, jusqu'à ce que les vainqueurs étouffassent leurs voix douloureuses en précipitant du sommet des tours les sonneurs éperdus, pêle-mêle avec l'airain sonore brisé à coups de masses d'armes. De temps en temps, une petite phalange d'habitants accourait vendre sa vie, et mourait avec la consolation d'être ensevelie sous les débris de la commune patrie. Quelques-uns cherchaient à s'échapper, et ils trouvaient la mort sur l'herbe des prairies au lieu d'expirer sur des pavés.

Quand tout fut perdu, quand les bras des vaincus survivants se furent lassés, quand la lame de leurs épées fut usée jusqu'à la garde, ces héritiers des vieilles races comtoises, loin de songer à se rendre, choisirent leurs tombeaux et s'y retirèrent pour attendre... Demeuré presque seul, couvert de blessures et de poussière, Antoine de Rye, sieur de Corcondray, se traîna du côté de son hôtel, laissa sur sa gauche les Cordeliers, où il eût pu trouver un abri (le désespoir ne se cache plus), et monta jusqu'à la place d'armes du château, cette enceinte privilégiée de l'antique noblesse du royaume d'Arles et de Bourgogne.

C'est là qu'il voulait mourir en défendant le territoire des Francs-d'Arans, en face du château du franc-comte Rainauld et de ses fils les empereurs. Il trouva dans ce lieu plusieurs compagnons de gloire et de misère rassemblés par la même pensée. Les restes d'Éléonor de Saint-Maurice, sieur de Montbarrey, étaient au milieu d'eux : les seigneurs de Scey, de Vurry, d'Amance, de Dramelay, attendaient leur tour, calmes et recueillis. Le sire de Foisy avait été conduit en prison chez le trésorier de Vurry, dont l'hôtel servait de quartier au général de l'armée ennemie. Ce captif passa sept années dans une cage.

Décidé à anéantir Dôle depuis longtemps redoutable, Charles d'Amboise permit tout à ses troupes. Rien n'égale la férocité du ressentiment que la crainte assaisonne. Le carnage dura jusqu'au soir, et l'on remplaça le soleil par la lueur de quelques maisons incendiées. Après sept ou huit heures de massacre, les hurlements de la populace s'étaient résolus en un bourdonnement général soutenu par les blessés et par les mourants.

Parfois, il est vrai, si un pan de mur s'enfonçait dans quelque cave, les misérables qu'elle recérait sortaient à grands cris par les larmiers; mais des soldats aux aguets les tuaient au passage. Si des infortunés blottis dans les égouts étaient étouffés par des flots de sang, on entendait leurs plaintes, mais elles duraient peu. La destinée de ceux qui étaient cachés devint pire encore, quand, après deux jours de pillage et de fouilles domiciliaires, le feu mis à tous les coins de la ville, sans pitié pour ses vieux édifices, pour ses hôtels enrichis de marbres, de dentelures ciselées, le feu renversa la capitale toute entière; quand le château de Dôle tomba dans le fleuve et sur les maisons, ses vassales, qui se renversèrent aussi, jonchèrent les rues de leurs débris calcinés et écrasèrent les salles souterraines, d'où les misérables vaincus, aveuglés par la flamme, étouffés par la fumée, s'arrachaient en rampant pour venir tomber sous le fer.

Pendant plusieurs nuits, l'horrible flambeau d'une ville qui brûle éclaira les champs du comté de Bourgogne. On vit cette lumière du milieu des montagnes; Salins, Poligny, tremblèrent sur leur sort, et leurs enfants, guidés par l'horrible fanal, s'enfoncèrent dans les gorges du Jura. La flamme illumina un immense rayon, et, malgré la barrière de trois collines, le val Saint-Jean fut ensanglanté de cette lugubre teinte.

Dôle demeura en ruine jusqu'à la mort de Louis XI. A cette époque, il fut possible au reste de ses habitants de quitter les caves et de construire quelques cabanes. Ces premières maisons, basses et mal alignées, subsistent encore dans quelques quartiers. Au surplus, les pauvres gens n'abandonnèrent pas de sitôt leurs demeures souterraines, et plusieurs caveaux présentent encore les traces d'une longue habitation. Pendant cette disette d'hommes et d'argent, la guerre s'étant rallumée, et les Français ayant été battus en 1492, à Dornon, par le sieur de Baudricour, on trouve que les gens de Dôle sortirent de leurs trous, chassèrent la garnison ennemie, et se trainèrent jusqu'à Salins pour culbuter les troupes de Charles VIII.

Malgré cet effort de courage, la cité était bien chétive. Ses grands monuments n'étaient pas reconstruits; elle était loin des jours de sa splendeur, qui ne sont jamais revenus. Ce n'était plus Dôle la belle ou la joyeuse, comme on l'appelait; les Français l'avaient surnommée *la Dolente*, et avaient immortalisé ses malheurs et leur époque dans le quatrain suivant :

- « L'an quatre cent neuf et septante ,
- » Fut prinse Dôle qui se deult
- » Par l'armée au roy très-puissante.
- » Contre puissant, faible ne peut ! »

FRANCIS WEY.

( *Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.* )

---

---

---

# PIETRO LE TRANSTEVERIN

ET

# LE CARDINAL MAURY.

---

Le 15 janvier 1793 fut, à Rome, une de ces terribles journées qui font époque dans l'histoire des peuples, et qui, par leurs conséquences, changent le sort des empires.

Ce jour-là, le citoyen Hugon de Basseville, envoyé extraordinaire de la république française près le saint-siège, était publiquement assassiné dans les rues de la ville pontificale.

On l'accusait d'avoir, au nom de son gouvernement, essayé de soulever les descendants de Brutus et les héritiers des Rienzi du moyen âge contre l'autorité du pape. On l'accusait de jouer le rôle d'un Bedmar révolutionnaire, et, dans les conciliabules qu'il avait déjà organisés, de préparer les esprits aux bouleversements politiques ou religieux que, du haut de sa tribune, la convention nationale prêchait à l'Europe.

Un semblable rôle était difficile à soutenir en présence de cette population si impressionnable, si peu maîtresse de ses colères, et qui garde dans son cœur la reconnaissance des quinze siècles de gloire pacifique et de merveilles qu'elle a traversés à l'abri de la chaire de saint Pierre.

La première tempête emporta Hugon de Basseville. Il périt dans une émeute populaire. On déchira ses membres; sa cocarde, son écharpe tricolores, traînées dans la fange des rues, servirent de jouet aux enfants, puis quand cette exécution sans jugement fut accomplie, quand le peuple, rassasié de ce hideux



spectacle, ne trouva plus, sous sa main, d'aliment à sa vengeance, il se dispersa, rendant avec usure à la république française les imprécations que, par l'organe de ses clubs, celle-ci vociférait contre le saint-siège.

Dans la soirée qui suivit ce jour sanglant, deux prêtres octogénaires étaient tristement assis près d'une des rares cheminées du Vatican. Des larmes coulaient de leurs yeux, mais ils cherchaient mutuellement à se les dérober, afin de ne pas accroître une douleur et de sinistres pressentiments que déjà ils n'avaient plus besoin de se communiquer.

L'un de ces vieillards, dont le visage n'était encore sillonné par aucune ride, dont la pose et les traits respiraient une douce majesté, paraissait accablé sous le poids des plus désolantes pensées. A le voir enveloppé dans une soutane blanche comme ses cheveux, on eût dit un de ces vieux prophètes des temps anciens, mort au milieu des désastres qu'il présageait au monde. Seulement, et par un mouvement instinctif, le prêtre passait de temps à autre, sur sa poitrine, sa main droite chargée de l'anneau du pêcheur; puis, après y avoir rencontré, entre les plis de son rochet de dentelles et son étole d'or, la croix pastorale que seul, à Rome, parmi tous les évêques, il avait le privilège de porter à découvert, il la contemplait dans une muette affliction. Pourtant cette croix, qui lui retraçait tant de devoirs si fidèlement accomplis, ne pouvait être pour lui qu'une consolation ou une espérance.

Ce vieillard qui pleure, quand tout son peuple, livré à de frénétiques transports, tressaille de joie, bat des mains sur la place du Vatican, et, par le sang répandu, croit avoir affranchi l'Église de l'impiété menaçante, c'est Pie VI, le pape, que la révolution arrachera de son siège et fera mourir à Valence.

A côté de lui, abîmé dans ses tristesses, se trouve un autre prêtre, son contemporain. Par la beauté de ses traits que l'âge a respectés, par sa noble attitude, il ressemble au souverain pontife, comme un frère que la nature lui aurait donné. Il est revêtu de la pourpre de la sainte Église romaine, et, sous son rabat transparent qui annonce un ecclésiastique français, se cache à moitié le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit. Ce cardinal que le pape appelle auprès de sa personne, dans ces moments d'angoisse, est celui qui a partagé ses jours glorieux et ses grands

travaux des Marais-Pontins, qui, représentant des rois très-chrétiens à Rome, fit de son palais l'hôtel de l'Europe civilisée, qui, protecteur éclairé des arts, a vécu, dans la cité éternelle, de cette vie pleine de magnificence dont, même après avoir admiré les ambassades du prince de Laval-Montmorency ou du vicomte de Châteaubriand, l'Italie n'a pas encore oublié les savantes et dignes profusions.

— Cardinal de Bernis, dit le pape s'arrachant enfin aux cruelles pensées qui assiègent son âme, que notre vénérable frère, l'archevêque de Nicée, tarde bien à venir !

Le cardinal de Bernis répondit :

— Je crains bien, très-saint père, que l'abbé Maury ne puisse, comme moi, que vous offrir de stériles consolations. Je l'ai vu, immédiatement après le meurtre, et il m'a développé des plans si extraordinaires, qu'en vérité je redoute sa présence ici.

— Éminence, dit Pie VI, rassurez-vous. Il a étudié de près la révolution française. Il en connaît tous les auteurs. Il peut juger de l'effet que produira dans votre patrie le crime qu'au prix de tout le sang qui coule dans mes veines, j'aurais désiré épargner à mon peuple. Les avis d'un homme énergique peuvent donc me tracer la ligne de conduite que, pape et roi, je dois adopter en cette malheureuse circonstance.

Au même instant un homme, dans toute la puissance de l'âge, sur le front jauni duquel se dressaient d'épais cheveux noirs retombant en boucles uniformes presque jusque sur ses larges épaules, un homme dont chaque trait révélait la force physique et une hardiesse d'allure trahissant plutôt le soldat aux gardes que le prêtre, se fraie un passage à travers les rangs des camériers secrets, réunis dans les salons pour attendre les ordres du pontife. Oublieux de tout cérémonial, car il est emporté par les événements qui se pressent, il s'avance vers le fauteuil où le pape est assis ; puis serrant dans ses mains la main délicate de Pie VI :

— Je remercie bien vivement Votre Sainteté, lui dit-il, de m'avoir appelé au Vatican. J'étais homme à y venir sans invitation, afin de vous offrir un bon conseil.

— Et ce conseil, quel est-il, monseigneur ? répliqua à voix basse le cardinal de Bernis.

— Je le donnais dans la journée à Votre Éminence. Je le

répéterai ce soir à notre seigneur le pape. Aux révolutions il faut opposer des révolutions !

Et, s'emparant d'un fauteuil, il se jette avec sa brusquerie ordinaire sur le coussin aux armes pontificales, secoue audacieusement la tête, comme lorsque du haut de la tribune de l'assemblée constituante il allait se prendre corps à corps avec Mirabeau, ou contenir par un geste impérieux, par un sarcasme plein de courage et d'à-propos, la foule criant sur la terrasse des Feuillants : L'abbé Maury à la lanterne ! Il croise ses bras sur sa poitrine ; puis, contemplant avec des yeux qui lancent des éclairs ses deux interlocuteurs si abattus par le désespoir, si calmes pourtant dans leur abattement rempli d'une résignation chrétienne :

— J'ai dit qu'aux révolutions il fallait opposer des révolutions. Saint Père, le mot est vrai, et là, autour des colonnes de la Basilique où le peuple s'applaudit encore de sa facile victoire de la journée, je l'ai recueilli de la bouche même d'un de vos Transteverins qui doit se trouver à mon palais, lorsque j'y rentrerai. Savez-vous ce qui fait la force de ces républicains de France, que, mieux secondé, j'aurais étouffés dans leur berceau ? Ils ont foi en leurs principes destructeurs. Ils croient à l'anarchie, ainsi que moi, très-saint Père, je crois à l'infailibilité de la chaire apostolique. Ils savent qu'avec du sang et beaucoup de clameurs, on peut effrayer les rois de l'Europe. Je l'ai vingt fois proclamé à Francfort au milieu même des pompes du sacre de l'empereur François II, je le répète ici.

— Mais, vénérable frère, reprend le pape avec une docilité que paraissait commander le ton tranchant de l'archevêque de Nicée, cela ne nous apprend guère quels moyens nous devons employer pour arracher l'Église aux persécutions que la mort de M. de Basseville peut attirer sur elle.

— Pardonnez-moi, très-saint Père ; dans ce qui vient de se passer, il y a de graves enseignements. A Paris, la révolution danse sur des cadavres de prêtres. Elle va, n'en doutez pas, jeter, comme un gant de défi à l'Europe monarchique, la tête du pauvre Louis XVI. Rome a répondu à ces assassinats par un assassinat. C'est un fait accompli contre lequel il n'est plus temps de s'inscrire. Je vous le dis, moi qui me connais en révolution : puisque la route est tracée, que Rome ne s'arrête plus ;

qu'elle marche toujours, répondant à une exigence de position par des exigences pareilles. Frappez. Le lion intimide ses ennemis ; l'agneau double la force des siens.

— Mais, dans cette perturbation de tous droits sacrés et humains, que deviendra l'Église ?

— L'Église, Votre Béatitude le sait mieux que moi, est à l'abri des tempêtes soulevées par des bras d'hommes. Elle est établie sur une pierre que n'ébranlent pas les forces mortelles ; et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son éternité. Ce qui se passe en France ne doit point être seulement considéré sous le rapport religieux. Si vous n'étiez que prêtre et non roi, je vous dirais : Soyez martyr ! et, j'en ai la conviction, Votre Sainteté serait heureuse de suivre mon conseil, qui est une inspiration de sa foi. Mais vous êtes prince ; mais, à ce titre, vous vous devez aux autres monarques, qui, en face de ces hordes révolutionnaires, ne rougissent même pas de l'abjection de leur humilité. Votre peuple a relevé la tête ; ne l'abaissez pas dans la poussière. Appelez l'Italie aux armes ; les puissances y courent. Précipitez, contre une révolution, vingt autres révolutions. Que votre tiare serve de drapeau ! Grégoire VII. Jules II, vos illustres prédécesseurs, ces hommes d'action et d'énergie auxquels la chaire apostolique doit tant, n'auraient pas attendu si tard pour prendre en main la défense de l'ordre social. Suivez donc, sans balancer, l'exemple qu'ils ont légué à l'Église.

— Dans vos paroles, monseigneur, dit le cardinal de Bernis avec une intention peut-être d'incrédulité, y a-t-il autant de vérité que de poésie ?

L'abbé Maury aimait peu les interruptions.

— De poésie ! il y en aura toujours plus que dans vos œuvres, s'empressa-t-il de répliquer au vieillard, qui, dans sa galante jeunesse, avec ses petits vers si étincelants de coquetterie, et si riches de jolis riens, avait fait les beaux jours de Versailles et les délices des boudoirs parfumés de la marquise de Pompadour. Mais ici il ne s'agit ni de poésie ni de récriminations, continue-t-il avec son inflexibilité de logique : un homme que protégeait le droit des gens, un envoyé de la France républicaine qui juge ses rois, a été massacré sous nos yeux, dans les rues de Rome. Deux partis vous restent à prendre : punir les auteurs



de ce meurtre, et courber humblement la tête devant la *Car-magnole* des législateurs de la Convention ; ou, sans approuver l'attentat que Votre Sainteté n'a point commandé, en profiter habilement pour apprendre aux révolutions qu'il serait facile aux partis honnêtes de jouer le même jeu qu'elles. A l'heure qu'il est, si j'étais pape ou roi, au lieu de n'être qu'un archevêque *in partibus infidelium*, comblé des faveurs de Votre Sainteté, je n'hésiterais pas.

— Et nous aussi, nous n'hésitons plus, s'écrie Pic VI, se levant de son siège avec toute la majesté de sa vertu. Archevêque de Nicée, nous vous remercions de vos avis ; mais il est écrit : « Qui frappera avec le glaive, périra par le glaive. » Mais il est dit : « L'Église abhorre le sang. » Le glaive a été tiré aujourd'hui dans Rome. Le sang a coulé : justice sera faite. Et si l'incendie dont nous sommes menacés dévore le patrimoine de saint Pierre, du moins aurons-nous la consolation de proclamer que ce n'est pas par nos mains qu'il a été propagé. Que dit Votre Éminence, continue le pape en s'adressant à M. de Bernis, du parti auquel nous nous arrêtons ?

— Il est plein de sagesse et digne de l'Église, répond le vieil ambassadeur de Louis XV.

— La résolution de Votre Sainteté est chrétienne, réplique l'abbé Maury, dont un mouvement de colère contractait les lèvres ; mais je ne la crois guère politique.

Et en sortant de l'appartement, après avoir pris congé du pape : — Ce vieillard, murmure-t-il, se perd ainsi que les autres souverains ; et, comme Louis XVI, peut-être trouvera-t-il des bourreaux dans ceux auxquels il pardonne avec une si incompréhensible mansuétude.

La première heure du matin sonnait à l'horloge du couvent des Cordeliers, sur la place des Saints-Apôtres, lorsque l'archevêque de Nicée rentra dans le palais mis à sa disposition par la cour romaine, depuis le jour où, proscrit de France après trois ans des premières luttes parlementaires, après trois ans de glorieux combats, où son existence fut souvent mise en péril, il se vit accueilli dans la ville éternelle comme un martyr échappé du Colysée, qui, par la parole et l'action, avait rendu témoignage de sa foi. A peine la porte de son appartement s'est-elle ouverte sur ses pas, qu'un jeune homme se présente. Avec ce regard qui

plus d'une fois affronta la mort dans les orages qu'à la Constituante il soulevait contre lui, l'abbé Maury parcourt son étrange visiteur des pieds à la tête; puis, après un moment de silence :

— C'est vous, dit-il, qui, lorsque je montais l'escalier du Vatican, m'avez demandé un rendez-vous ce soir. Quel est votre nom ?

— Pietro le Transteverin, reprend l'Italien, qui se redresse de toute sa hauteur, et laisse tomber sur le parquet le manteau brun cachant le costume de velours brodé d'argent qui serre sa taille élancée.

— Bonne race ! continue Maury comme s'il se fût parlé à lui-même, et toujours sous l'impression de son entrevue avec Pie VI. Vieux sang de Romain, aussi disposé à s'armer du stylet qu'à chanter l'hymne de reconnaissance à la madone d'au delà du Tibre.

— Oui, monseigneur, les Transteverins sont de bonne race : ils l'ont plus d'une fois prouvé ; et je crois bien que l'envoyé de France à Rome en sait quelque chose à l'heure présente.

— Que veux-tu dire ? interrompt l'abbé Maury, se rapprochant de lui comme pour modérer les éclats de sa voix vibrante.

— Je veux dire, monseigneur, que ce sont eux qui ont fait le coup ; et peut-être demain seront-ils condamnés comme coupables d'avoir frappé l'homme qui, protégé par les privilèges diplomatiques, abusait de son titre pour souffler dans la ville l'esprit de révolte et d'impiété.

— C'est possible, très-probable même, l'ami ; mais que puis-je faire à cela, moi, proscrit de mon pays, et qui ne dois qu'aux bontés du souverain pontife l'hospitalité dont je jouis ici ?

A ces mots, Pietro fixait sur l'archevêque ses grands yeux noirs qui flamboyaient.

— Monseigneur, s'écrie-t-il enfin, emporté par la fougue de ses idées, mieux que d'ignorants Transteverins vous savez ce que peut, ce que veut la révolution française. Vous l'avez vue, à Paris, briser, sur le pavé des rues, la croix et l'Évangile, insulter vos frères en épiscopat et en sacerdoce, puis verser jusqu'à la dernière goutte le sang des prêtres, afin d'apprendre aux autres peuples à quoi ils pouvaient être bons. Nous ne voulons ni de cette liberté ni de cette régénération. Le cadavre de Bas-

seville est là , gisant encore pour le proclamer. Mais ce cadavre en appellera d'autres. Le pape est vieux : dans son cœur , il y a autant de piété que de faiblesse ; et , vous le dirai-je , monseigneur , Rome , que ce soir même vous avez contemplée dans l'ivresse d'un premier triomphe , Rome serait heureuse de confier à votre courage sa révolution naissante.

Un sentiment ambitieux peut-être encore mal défini , une espérance qu'au milieu de sa conversation avec Pie VI il avait caressée comme un rêve de son imagination exaltée , lui monte à la tête ; son vaste front s'illumine pour ainsi dire ; une rougeur subite colore ses joues ; mais , comprimant avec effort les élans de son impétuosité naturelle :

— Pietro le Transteverin , dit-il , tu es un hardi compère qui dois savoir ta vieille histoire romaine. Eh bien , l'ami , au jour du danger j'ai reculé devant le rôle de Coriolan , qu'il m'était si facile d'adopter ; maintenant , répète-le bien à tes compatriotes d'au delà du Tibre , je ne serai jamais un Manlius ecclésiastique.

— Et , à ces deux titres , nous ne vous accepterions pas , et à ces deux titres , Monseigneur , je ne serais pas devant Votre Excellence. Ce n'est pas moi qui ai frappé l'homme dont la mort récente sera longtemps un sujet de joie ; mais c'est moi qui , au nom de mes frères , viens dire au puissant orateur qui a si noblement défendu les droits de la religion et de la monarchie : Tout le monde ici tremble devant la république. L'abbé Maury , qui l'a bravée à Paris , la redouterait-il à Rome ?

L'archevêque de Nicée ne fit pas un geste , ne laissa pas errer sur ses lèvres le plus imperceptible sourire d'incrédulité , et cependant , à l'ensemble de sa physionomie , le Transteverin s'aperçut que ses paroles portaient juste , que ces reproches étaient compris.

— Monseigneur , ajouta-t-il , ainsi que nous , n'est-il pas vrai ? vous désirez préserver l'arche sainte du naufrage. Pour cela , il n'y a plus qu'un moyen. Que j'entende un mot sortir de votre bouche. Ce mot , à l'instant même , est connu de l'autre côté du Tibre , et ce matin , lorsque notre saint père Pie VI s'éveillera , il apprendra par les cent mille voix de son peuple , que vous , abbé Maury , dans toute l'énergie de l'âge , vous vous êtes laissé improviser gouverneur général de la cité et des États romains ;

il apprendra que ce n'est plus avec la parole, mais avec l'épée que vous combattrez l'impiété et l'anarchie. Cette nuit, les vœux des Romains vous désignaient, quand, sur la place de Saint-Pierre, je me suis approché de Votre Excellence. Reculez-vous maintenant devant l'ennemi qui vous a chassé de la tribune ?

— Ton cœur est haut placé, Piétro le Transteverin, reprend Maury, un cœur de Rienzi catholique, qui saurait, au besoin, susciter ou comprimer une révolution : mais ce que tu viens de dire là, je sors de le faire entendre au Vatican. Le pape ne m'a pas compris.

— Et si nous vous comprenons, nous, Monseigneur ! et si nous voulons éloigner de sa tête vénérée le fer de la persécution, qui nous en empêchera ? Les Romains sont abâtardis, répète-t-on ; prince de l'Église, mesurez de l'œil Pietro le Transteverin, vous qui, par expérience, savez ce que c'est qu'un peuple en insurrection ouverte. Cinquante mille hommes comme moi sont prêts à se lever à votre voix, et dites si avec une croisade ainsi commencée, entraînant bientôt après elle toute l'Europe chrétienne, il vous paraît si difficile de résister aux démagogues ?

L'archevêque de Nicée tressaillit, mais reprenant bientôt sur son cœur l'empire qu'une telle proposition lui faisait perdre, mais étouffant dans le secret de son âme ses plus intimes pensées, le songe qui devait tant sourire à sa brûlante activité :

— Si j'étais gouverneur de Rome et des États de l'Église, dit-il d'une voix étouffée, ah ! sans doute l'Italie courrait aux armes et enfanterait de nouveaux Pierre l'hermite. Sur tous les points, alors, nous verrions ce que peut la foi contre l'athéisme ; mais j'ai besoin de réfléchir, demain....

— Demain, dites-vous, Monseigneur ? en révolution, demain n'existe pas. Je me recommande donc aux prières de Votre Grandeur.

Et saisissant son manteau, Pietro le Transteverin, par un mouvement rapide, le jette sur ses épaules. Il recule de quelques pas vers la porte, puis tout-à-coup se rapprochant de l'abbé Maury :

— Archevêque, dit-il, demain est-il toujours votre dernier mot ?



— Oui , murmura l'abbé Maury ; je ne puis rien faire sans autorisation ; ce serait usurper le pouvoir.

— Que Dieu alors , s'écrie Pietro , protège son Église et son pontife , car tous deux sont livrés à la merci de leurs ennemis , et Rome sera bientôt la conquête d'un nouvel Attila.

Le Transteverin disparut à ces mots.

Le jour suivant , prêtre fidèle à ses serments , comme il avait été sublime orateur , l'abbé Maury racontait à Pie VI cet entretien dont l'inutile résultat avait tant dû coûter de combats à son âme. Pie VI l'écouta tristement.

— Vénérable frère , dit-il , vous avez agi avec une sagesse digne de tout éloge. Les circonstances sont pénibles , et la proposition des Transteverins était la ruine ou le salut de Rome.

— Votre Sainteté , répliquel'abbé Maury interrompant le pape , me permettra bien de lui avouer en secret que c'était plutôt l'une que l'autre.

— Nous le croyons ainsi que vous , archevêque de Nicée. Mais quand la persécution frappe à notre porte , les héritiers des martyrs ne doivent pas la repousser les armes à la main. Pour ne mettre aucun tort de notre côté , et pour donner satisfaction au gouvernement français , nous punirons les coupables , c'est notre devoir. Fasse le ciel que , parmi nos sujets si dévoués , notre justice ne trouve que des innocents !

— Je le souhaite aussi ardemment que Votre Sainteté , reprend Maury ; mais , dans tous les cas , je recommande à son indulgence Pietro le Transteverin.

— Ses mains , m'avez-vous dit , ne sont pas couvertes du sang de ce malheureux Basseville. Il a cru l'Église plus militante , plus forte qu'elle ne doit l'être en réalité. Que le Ciel lui pardonne ainsi que nous-même nous lui pardonnons ! Portez-lui ces paroles de paix ; mais notre cardinal secrétaire d'État a ordre de poursuivre. Il faut donc que Pietro disparaisse. C'est vous qui avez reçu ses confidences ; c'est sur vous que je compte pour l'arracher à notre justice souveraine.

Une heure après cette entrevue , l'archevêque de Nicée frappait à la porte de Pietro.

C'était une bien pauvre demeure que celle du Transteverin. Un grand christ de bois , grossièrement sculpté , quelques filets de pêcheur et un grabat au-dessus duquel , inévitable protectrice ,

apparaissait la madone des anges, en formaient tout l'ameublement. A la vue du prélat, Pietro s'élança vers lui, la figure rayonnante d'une joie inespérée.

— Je viens, dit l'abbé Maury avec une émotion que les souvenirs de la nuit faisaient facilement comprendre, donner à Pietro, d'au delà du Tibre, un conseil plus sage peut-être que celui dont naguère il s'était fait l'interprète auprès de moi.

— Tant pis pour l'Église, Monseigneur!

— Pietro, continue l'archevêque, j'ai vu le saint-père. Il croit que le sang de M. de Basseville crie vengeance; il n'est pas en droit de la refuser. Mais ce sang n'a pas souillé vos mains; seulement vous avez voulu en tirer parti pour opposer révolution à révolution. C'était une noble pensée qui fera longtemps mon orgueil, une grande leçon donnée aux rois par leurs sujets. Le pape n'est pas en mesure d'écouter de pareils vœux, et moi, à mon sacre, j'ai juré entre ses mains obéissance au saint-siège. Les meurtriers de l'envoyé républicain seront poursuivis et condamnés. Vous, Pietro, qui avez eu confiance en moi, et qui n'êtes que moralement coupable, je viens vous sauver; Pie VI m'en a donné le droit.

— J'aurais pu me sauver moi-même, excellence; mais puisque Sa Sainteté a daigné s'occuper du plus dévoué et du plus humble de ses enfants, que sa volonté s'accomplisse. Je remets ma destinée entre vos mains.

— Eh bien! Pietro, il faut que l'abnégation soit entière, que le sacrifice soit complet. Vous vouliez, par les armes, arracher la ville sainte aux malheurs qui la menacent, délivrez-la par la prière. Il y a dans votre cœur, que vous m'avez ouvert avec tant de franchise, tout ce qu'il faut pour faire un père de l'Église ou un confesseur de la foi. Renoncez au monde, afin d'appartenir à Dieu seul dont vous êtes l'un des élus; et maintenant laissez-vous conduire par moi, ainsi que cette nuit j'aurais été heureux, je vous le jure, de me laisser conduire par vous, si je n'avais écouté que mes inspirations.

Le Transteverin ne balança pas. Sans articuler une parole, il saisit le christ suspendu au mur de sa chaudière, puis le cachant sous son manteau :

— Je suis à vos ordres, Monseigneur; où faut-il aller?

Ce fut la dernière parole que l'homme prononça. Quelques

jours après, Pietro, caché sous la robe grossière d'un pauvre franciscain, avait oublié pour les sciences et les ardeurs du ciel son ignorance et son courage de la terre.

Ses prévisions se réalisèrent pourtant. Rome eut ses années de souffrance, ses siècles de tribulation, et le souverain pontife Pie VI hérita de la captivité et du martyre.

L'Église se débattait donc sous les sarcasmes de l'athéisme triomphant et sous le sabre des sophistes enrégimentés que la Convention lançait sur l'Europe, après les avoir corrompus par les leçons des faux sages. Renfermé dans l'obscurité d'un cloître, Pietro, qui n'avait encore du chrétien que la force, retrempait son âme, ravivait sa foi dans les sources de science divine dont il était entouré. Il apprenait, au milieu des déserts que la religion faisait autour de lui, les mystères inconnus du cœur humain ; il étudiait les passions du monde, et, après les avoir comprises, il préparait ses armes pour les combattre.

Ce n'était plus le brillant Transteverin, l'athlète populaire dont la sauvage éloquence aurait pu soulever tout un peuple, et qui, dans une nuit de terrible mémoire, apparut à l'abbé Maury comme l'un de ces génies incultes que façonnent aux grandeurs et à l'enthousiasme les révolutions qu'ils enfantent. Au fond de la studieuse solitude qu'il s'était choisie, Pietro avait dépouillé le vieil homme ; puis, tandis que le pied des conscrits français foulait la terre sacrée du capitol, devenue une annexe de l'empire napoléonien, Pietro, enseveli dans ses ascétiques pensées, plongé dans l'immensité de ses études, n'avait que des vœux ou des prières pour conjurer les tempêtes qui agitaient la barque de saint Pierre.

Oublié du monde mais heureux de cet oubli, il vécut ainsi pendant vingt ans de cette vie de contemplation, toute de sacrifices intérieurs. Après avoir épuisé les livres, appris toutes choses et sondé jusque dans ses plus secrètes profondeurs les abîmes du cœur humain, un bruit de la terre arrive un jour à ses oreilles : on annonce dans Rome que le souverain pontife Pie VII a vu briser les fers dont un conquérant l'a chargé, que bientôt le père sera rendu à ses enfants, et que de nouveaux temps de gloire, après quelques heures de persécution, attendent encore la cité sur laquelle Dieu a bâti son Église. A cette nouvelle, Pietro le Transteverin chante au Seigneur l'hymne de

reconnaissance; puis, se dérochant pour la première fois à la gravité de ses travaux théologiques, il va, sous un soleil d'Italie qui semble encore s'être fait plus radieux pour éclairer la marche triomphale du pasteur rentrant dans sa Rome qui tressaille d'allégresse, il va se mêler aux flots populaires, entourant de leur amour, pressant de leurs hommages, saluant de leurs acclamations le miraculeux retour de Pie VII.

Qu'elle fut belle cette fête de tout un peuple se précipitant sur la route jonchée de fleurs-que devait parcourir le souverain pontife! Il avait annoncé sa délivrance aux Romains, et « le désir qu'il éprouvait de les serrer contre son sein, ainsi qu'après un long et douloureux pèlerinage un tendre père presse étroitement sur son cœur des enfants bien-aimés (1). »

Pour répondre à cette touchante allocution du vieillard couronné, Rome entière s'était élancée à sa rencontre; puis, enlevant presque dans ses bras la splendide voiture où il pleurait et bénissait, Rome entière le portait en triomphe, à travers les vieilles voies sacrées, qui, même au temps de leurs consuls, conquérants du monde, n'avaient jamais été ébranlées par de telles démonstrations d'allégresse. Tous les rangs, tous les sexes, tous les âges, confondus sur la route de Ponte-Mole, faisaient retentir le même cri. « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » disaient ces trois cent mille voix de catholiques, et, par l'organe de ses prêtres, l'Église, qui avait tant souffert de son long veuvage, répétait aux échos du Monte-Mario le glorieux Hosanna.

Peu de jours se sont écoulés depuis cette solennelle entrée, lorsqu'une chaise de poste, couverte de poussière et escortée de carabiniers pontificaux, s'arrête, au milieu d'une belle nuit d'été, sur le rivage du Tibre, en face du mausolée de l'empereur Adrien, transformé en prison d'État. Un homme revêtu de la pourpre sacrée en descend d'un pas précipité; il traverse les pelotons de soldats, échelonnés en silence sur les ponts-levis du château; puis, la tête cachée dans un pan de sa soutane rouge, il gravit l'escalier en spirale qui conduit dans l'intérieur de la citadelle. La porte d'un appartement s'ouvre devant

(1) Proclamation de Pie VII aux Romains, à la date du 4 mai 1814.



lui, il y pénètre, et des sanglots entrecoupés s'échappent de sa poitrine.

Le captif est en proie à des tortures de tous genres. Son vaste front sur lequel retombent en désordre quelques cheveux blancs, ses yeux éteints, sa bouche contractée, ses membres tremblants, tout annonce, en cette âme, de grands combats, des remords peut-être, ou la dernière phase d'un rêve ambitieux que sans doute il n'espérait pas voir s'achever entre les murs d'une prison.

Ce rêve avait été bien beau pourtant.

Quand la révolution française éclata, menaçant de tout engloutir sous les ruines qu'elle amoncelait, il se trouva un homme qui prit en main la cause de la vieille société monarchique; qui, chaque jour sur la brèche, grandissant avec le danger en talent et en courage, sut, à force d'éloquence, arracher des cris d'admiration à ceux mêmes qui combattaient ses doctrines. Cet homme, que son génie de dialectique, que ses inspirations de véhément orateur, que son caractère de prêtre surtout, désignaient aux vengeances révolutionnaires, ne laissa jamais faiblir, dans la lutte engagée entre la royauté et la démagogie, son infatigable ténacité, sa parole toujours colorée, et cette inépuisable fécondité à laquelle les cris de mort poussés autour de lui semblaient communiquer une incessante ardeur.

Né pour la parole et l'action, puissant tribun dont Mirabeau redoutait tant les attaques, il s'opposa de toute l'énergie de ses convictions au mal que, sous toutes les formes de lois ou de décrets, enfantait l'assemblée constituante. Il définit les intérêts du peuple, ses intérêts vrais et éternels contre ses passions du moment; et quand l'émission du papier-monnaie fut discutée, quand ce mot fatal : LA NÉCESSITÉ, dernière raison de la faiblesse ou de l'impuissance, fut jeté comme argument à la haute sagacité de Maury, le voyez-vous agiter sur l'assemblée quelques vieux billets du financier Law? l'entendez-vous s'écrier : « Les voilà ces papiers désastreux, couverts du sang et des larmes du peuple, qui doivent être placés comme des fanaux pour marquer les écueils contre lesquels le vaisseau de la patrie peut se briser? »

L'abbé Maury avait eu, pendant ces trois premières années

de lutttes parlementaires, tous les genres de courage, toutes les sublimités de dévotion, toute l'intelligence de sa position. Quand la mission dont il s'était chargé fut accomplie, il se retira du champ de bataille, et Rome alors, se précipitant à sa rencontre, l'accueillit avec ces transports de bonheur, le salua avec cette ivresse, qui n'étaient que de la reconnaissance ou de la justice. Le pape accumula sur sa tête toutes les dignités ecclésiastiques. Pendant quatorze ans, il vécut fidèle et honoré dans cette terre d'exil, qui, pour lui, était une patrie.

La gloire du guerrier, que le souverain pontife venait de consacrer dans la vieille basilique de Notre-Dame, fascina le cardinal Maury comme elle en séduisit tant d'autres; il le vit, et l'empereur Napoléon triompha de ses scrupules, en lui montrant la religion qu'il rétablissait sur l'autel, la monarchie qu'il faisait rentrer aux Tuileries sous le sauvegarde de son épée républicaine. Maury, entraîné par ce génie qui se faisait son tentateur, déserta Rome où, cardinal et archevêque, il représentait en qualité d'ambassadeur la vieille dynastie des Bourbons. Il accourut à Paris, en fut nommé archevêque, et malgré les ordres, malgré les prières du pape, même pendant les démêlés de Pie VII avec Napoléon, le prêtre sublime de l'assemblée constituante prit parti contre l'Église, et abaissa son indépendance devant le soldat couronné qu'il adorait.

Cette erreur, le fruit de l'entraînement plutôt que du calcul, fut sévèrement punie, et c'est pour l'expier que les portes du château Saint-Ange s'ouvraient devant Maury. Enseveli dans le deuil, il n'a pas encore porté ses regards sur l'appartement qui lui est réservé, lorsque, au milieu de la nuit, des pas d'homme retentissent. Le cardinal, arraché à ses réflexions par ce bruit inattendu, se lève en sursaut, et comme pour donner à son attitude quelque courageuse résignation, il passe sur son visage altéré une main qui n'y recueille que des pleurs; puis s'adressant à son nocturne visiteur: Que me voulez-vous, s'écrie-t-il?

Celui qui avait troublé une si pénible solitude était un moine de l'ordre des Franciscains. L'austérité habituelle de sa figure, ses traits mâles, qu'une longue barbe, blanchissante avant l'âge, rendait encore plus imposant, paraissaient s'être adoucis pour mieux entrer par la compassion dans le cœur du prisonnier. Debout, les bras croisés sur son épaisse robe de bure,

le religieux contempla longtemps, dans une morne tristesse, cet homme tombé de si haut. Enfin maîtrisant son émotion.

— Éminence, dit-il d'un ton lent et lugubre, il y a vingt et un ans qu'à pareille heure nous nous sommes rencontrés, face à face, dans une nuit qui ouvrait à la sainte Église, notre mère, tout un avenir de tribulations, tout un passé de martyre. La pourpre romaine n'environnait pas encore vos reins ; mais à mes yeux, vous étiez grand de toute la force d'abnégation chrétienne que je vous supposais. Alors, au nom de mes frères d'au delà du Tibre, je vins vous apporter, dans un palais, la preuve de notre admiration, l'hommage de notre estime. Pauvre Transteverin que j'étais ! Je pensais qu'une main d'homme pouvait sauver l'arche sainte. Dieu ne l'a point permis ; mais ce qu'alors des vœux dignement interprétés vous empêchèrent d'entreprendre pour la cité, vous l'avez fait pour moi, jeune homme ignoré qui me jetais, tête baissée, dans les révolutions, afin d'en arrêter les fléaux destructeurs, comme si au-dessus de nous il n'y avait pas une puissance tirant le bien du mal, une voix ordonnant aux flots irrités de s'arrêter à un signe et de protéger, au milieu des abîmes, le berceau sur lequel repose le Moïse qui féconde la terre de promesse.

— Vous êtes donc Pietro le Transteverin ! s'écrie Maury, se précipitant dans les bras du moine.

Ils se tinrent longtemps embrassés dans de muettes étreintes. Le cardinal Maury le premier s'arrache à ces douloureux témoignages d'amitié. Un rayon d'espoir traverse son cœur. Il saisit entre ses mains fiévreuses la main calme et froide du franciscain.

— Mon père, s'écrie-t-il, de même que si tout-à-coup il eût reconquis ses énergiques passions d'autrefois, mon père, je sais que, par votre profonde piété et vos lumières, vous possédez la confiance du souverain pontife, Pie VII. Puisqu'il vous députe vers moi, moi qui vous ai donné au ciel. Le pape ne veut pas me perdre. Ah ! dites-lui que le repentir me tue, que, prosterné à ses pieds, je n'aspire plus qu'à la triste gloire de confesser de déplorables erreurs ; dites-lui bien que je puis encore rendre à l'Église d'importants services, et expier ainsi des erreurs que ma conscience a toujours condamnées.

— Je le crois avec autant de sincérité que Votre Éminence.

Notre Seigneur le Pape en est aussi persuadé, sans doute, que le serviteur de Sa Béatitude ; mais il y a des jours dans la vie qui doivent être marqués par de terribles épreuves. Cardinal Maury, pour vous ces jours sont arrivés ; et, après avoir confondu avec Votre Grandeur, dans un même sentiment d'affection, une tristesse bien vive, une amertume plus poignante que le stylet du Transteverin, qu'il me soit permis, monseigneur, de m'acquitter de la mission dont le pape m'a chargé, espérant peut-être que les paroles d'un ancien ami en adouciraient la rigueur.

A ces mots, Maury, frappé à l'âme d'une affreuse pensée, pâlit comme si la mort l'enveloppait de ses ombres. Et roidissant sur son cœur ses bras qui voudraient en comprimer l'agitation :

— Parlez, mon père, j'écoute, dit-il d'une voix péniblement accentuée.

— Le deuil que je vous apporte parlera plus éloquemment qu'un pauvre religieux de l'ordre de Saint-François-d'Assise.

Et, en achevant ces quelques mots, il déployait sous les yeux du cardinal les bas de laine noire, la soutane de drap noir qu'il fallait échanger contre la pourpre brillante dont il était revêtu depuis vingt ans.

Le cardinal comprit ce langage muet ; puis, détournant ses regards de ces habits d'une vulgaire simplicité, mais qu'au temps de son éloquente carrière il avait rendus si glorieux, il se dépoille de la pourpre sacrée. Il enlève de son cou la chaîne d'or qui suspend la croix épiscopale dont, à force d'obéissance servile aux ordres, souvent même aux désirs encore inexprimés de l'empereur Napoléon, il a terni l'éclat. Sa main gauche frémissante arrache l'anneau pastoral dont sa droite est ornée ; et lorsque tous les sacrifices sont consommés, lorsque ses yeux, qui ne peuvent plus comprimer des larmes brûlantes, ont contemplé ces splendides vêtements : — Voici mon révérend, dit-il avec une dignité pleine d'abandon, voici les insignes dont, pour quelques luttes difficiles soutenues par moi en faveur de l'Église et de la monarchie, le souverain pontife Pie VI a daigné honorer un pauvre prêtre sorti comme vous des rangs du peuple. De l'ancien archevêque de Nicée, du ministre plénipoten-



tiaire de Sa Majesté le roi de France, de l'archevêque de Montefiascone et de Corneto, du prélat administrateur du diocèse de Paris, du cardinal-prêtre de la sainte Église romaine au titre *della Trinita del Monte Pincio*, il ne reste rien qu'un souvenir, un souvenir peut-être de trahison ou de coupable condescendance. Je ne suis plus maintenant que l'abbé Maury abandonnant son village de Valréas et le Comtat Venaissin pour aller tenter fortune à Paris.

Et, avec sa mobilité d'imagination, son intempérance de paroles :

— Savez-vous, mon père, tous les combats qu'il m'a fallu livrer, afin d'arriver à la conquête d'un nom? Savez-vous tout ce qu'une ambitieuse patience m'a fait dévorer d'angoisses à partir du jour où je m'échappai de l'échoppe de mon vieux père, le cordonnier, jusqu'au moment où Jean-Siffrein Maury fut nommé membre de l'Académie française, jusqu'à l'époque où après m'être placé, par le précepte, quelques-uns ajoutent par l'exemple, à la tête des orateurs chrétiens de mon siècle, je me trouvais, sur la brèche de la tribune, en présence de Mirabeau et de cette révolution immense qu'il portait en lui. Il y avait là des passions déhordées, des génies de désordre. Seul avec Cazalès, enseveli dans sa glorieuse fidélité et mort plus heureux que moi, je luttais d'énergie et de conviction, essayant à chaque pierre brisée de l'édifice social de rattacher une nouvelle pierre. Le ciel ne l'a pas voulu. Vous avez beaucoup étudié, mon père; moi aussi, j'ai consumé de longues veilles à pâlir sur les livres; mais, moins sage que vous, de la science divine je me suis forgé des armes humaines. J'ai convoité les applaudissements de la terre. Séduit par les flatteuses déceptions du pouvoir, je fus traître à mon souverain, parjure à l'Église, déserteur de la foi catholique. J'ai usé la gloire de l'orateur, comme Napoléon, celui qui m'a tenté, avait usé la gloire du guerrier, et maintenant tournez les yeux sur l'île d'Elbe. Voyez ce qui reste du héros dont mes mandements ont chanté les conquêtes! Ici, dans ces quelques pieds carrés qui recueilleront peut être mon dernier soupir, contemplez ce vieillard de soixante-huit ans, dépouillé de tous ses honneurs, dégradé comme un soldat indigne! et dites-moi ce que c'est que la vanité humaine et tout ce néant de périssables grandeurs?

— Peu de chose, mon frère, en comparaison de l'éternité, reprit le franciscain.

— Et ainsi que Marie, la sœur de Marthe, continue le prélat, vous choisissez la meilleure part qui ne vous sera jamais ôtée. Vous faites sagement, mon père, car, sur la fin de vos jours, vous ne vous préparez ni de cuisants remords ni d'implacables tortures. Annoncez à Notre Seigneur le Pape, dont j'ai trahi la confiance, que, fils respectueux. que, prêtre pénitent; je m'humilie sous la verge qui me frappe avec justice; dites-lui que je me soumetts à ses ordres. quelque rigoureux qu'ils puissent être, et que, dans cette prison, je vais chasser loin de moi toute terrestre pensée et ne m'occuper que du soin de mon salut éternel.

Se rapprochant à ces mots du religieux dont le visage amaigri par des austérités volontaires était ému d'une respectueuse compassion :

— Sur un ordre verbal de Sa Sainteté, reprit-il avec douceur, je me suis dépouillé de tous mes honneurs, de tous mes titres. Pour tout souvenir de ce que j'ai fait, de ce que j'ai été, il ne me reste plus qu'une lettre : la voici, mon père; elle me fut adressée par le meilleur et le plus malheureux des monarques, par Louis XVI. Pour tous les deux aujourd'hui c'est un testament. Lisez-la, Pietro le Transteverin, et dites si le cardinal Maury, prisonnier maintenant, doit s'en séparer.

Le franciscain prit avec vénération cette lettre du roi martyr, et il lut à haute voix :

5 février 1791.

« Monsieur l'abbé, vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrysostôme; l'estime des gens de bien vous environne. Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur, et vous êtes, comme le savant évêque de Meaux, en butte à la calomnie. Rien ne m'étonne de votre part. Vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration; mais je redoute pour vous la haine de nos ennemis communs. Ils attaquent à la fois le trône et l'autel, et vous les défendez l'un et l'autre. Il y a quelques jours, sans votre imper-

turbable sang-froid, sans vos ingénieuses reparties, je perdais un Français totalement dévoué à la cause de son pays, et l'Église un de ses défenseurs les plus éloquents. Daignez songer que nous avons besoin de vous, que vous nous êtes nécessaire, et qu'il n'est pas toujours bien de s'exposer inutilement à des périls certains. Usez avec modération de ces talents, de ces connaissances, de ce courage dont vos amis et moi tirons vanité. Sachez temporiser; la prudence est ici bien nécessaire; votre roi vous en conjure, trop heureux s'il peut un jour s'acquitter envers vous et vous prouver sa reconnaissance, son estime et son amitié.

» LOUIS. »

— Vous l'entendez, interrompt Maury, dont le cœur se dilatait à cette lecture, le reportant à un glorieux passé; vous l'entendez, mon père. Cette lettre, que j'ai conservée aussi précieusement qu'un avare garderait un trésor, n'est jamais sortie de mes mains. C'est un éloge de ma vie, une justification peut-être. Aujourd'hui c'est un motif de plus pour m'humilier sous la main qui me punit. Les conseils de Louis XVI ne seront pas perdus, et, si la religion ou la monarchie ont encore besoin du faible appui d'un vieillard, je saurai, dans la pénitence qui m'est imposée, puiser un nouveau courage et me soumettre sans murmurer à l'épreuve que le souverain pontife me fait subir.

L'abbé Maury tint parole.

Après six mois de captivité dans le château Saint-Ange, et six autres mois de retraite passés à la maison des Lazaristes, la miséricorde pontificale s'étendit sur sa tête. Ce fut à Pietro le Transteverin qu'il dut ces grâces, à Pietro qui, dans la modeste cellule où le sacré collège venait chaque jour invoquer sa vertu et consulter sa science, n'avait jamais oublié cette heure d'une nuit fatale où l'ancien archevêque de Nicée disposa de son avenir, puis donna pour frein aux dérèglements de son imagination l'autorité de l'Église et la puissance du Calvaire.

Bien des années se sont écoulées depuis ces événements. Que d'ambitions elles ont entraînées dans le gouffre où maintenant surnage à peine la mémoire de Jean Siffrein Maury! Que d'hommes elles ont vus passer, sacrifiant au monde leur bonheur, dans une double vie, pour conquérir l'une de ces gloires d'un jour

qui s'évanouissent au souffle des caprices populaires, ou sous la main d'une justice humaine, souvent rapide précurseur de celle de Dieu.

Piétro le Transteverin, cet homme aux passions ardentes comme le soleil d'Italie, à l'esprit inculte, et dont d'étranges circonstances ont fait l'une des lumières de la catholicité, connaissait bien la vanité de toutes ces éphémères grandeurs. Que sa bouche était éloquente, lorsque près de la tombe où git le célèbre orateur, rival de Mirabeau, il vous montrait du doigt le chapeau rouge de cardinal, gravé sur un pilier d'une obscure église de Rome, sans nom, sans épitaphe, et qu'il vous disait avec un accent d'indéfinissable tristesse :

— C'est là que l'abbé Maury dort de son sommeil éternel !

Pietro le franciscain, que les honneurs ecclésiastiques dont il est aujourd'hui comblé, n'étaient pas encore venus surprendre dans sa solitude bien-aimée, avait assisté le cardinal à ses derniers combats qui furent si affreux. Il avait suivi cette lente agonie qui, même avant le trépas, décomposa les traits du moribond (1), il l'avait vu mourir. Cette image de l'ambition déçue aux prises avec l'éternité, était tellement empreinte dans les souvenirs du religieux, que seulement à l'entendre parler sur la pierre cachant les restes de Maury, on ne pouvait s'empêcher de prendre en pitié les sublimes conceptions, les gigantesques travaux et les magnifiques dignités que rêvel'homme, en échange de son bonheur.

(1) Dans la nuit du 10 au 11 mai 1817, le cardinal Maury mourut à Rome d'une affection scorbutique. La maladie avait tellement défiguré ses traits que, pour l'exposer sur le lit de parade, on fut obligé de couvrir d'un masque sa figure devenue hideuse. Cette circonstance explique l'épitaphe suivante que l'on trouva, le lendemain, au pied de la statue de Pasquino, satire amère prononcée sur une tombe, et que nous n'acceptons que comme un de ces jugements *ab irato*, dont la postérité doit se défier.

*Qui giace Maury, gallo porporato  
Chè vivo e morto, fu sempre mascherato.*

J. CRÉTINEAU-JOLY.

(Revue du XIX<sup>e</sup> siècle.)



---

---

# ÉPISODES DE LA RÉVOLUTION.

---

Conjuration du 10 mars. — Comité insurrecteur. — Les Compagnons de la Glacière. — Projets d'égorgement. — Indiscrétion d'un conjuré. — Nombre vingt-deux. — Le Triumvir Marc-Antoine. — Filiation du Comité de salut public.

Et cependant ils étaient, pour la plupart, aussi bons pères, bons fils, bons époux, que cette foule d'électeurs à deux cents francs d'imposition, y compris la patente et les portes et fenêtres, qui dorment du sommeil éternel à côté d'Héloïse et Abeillard, ou de l'abbé Delille, ou de madame Demidoff, dans ce grand dortoir de l'Est, dont l'appellation vulgaire est le *Père-La-Chaise*. Au retour de l'assemblée conventionnelle ou sectionnaire, de la Commune, des Jacobins, ou de toute autre réunion patriotique, ils faisaient danser leurs enfants sur leurs genoux, ou les promenaient à califourchon, sur leur dos, comme Henri IV; ils apportaient des brioches à leurs femmes, des poupées à leurs petites filles, se levaient, se couchaient, buvaient, mangeaient à l'instar du reste des hommes. Le substitut du procureur de la Commune, le célèbre père Duchesne dorlotait la religieuse défroquée qu'il avait élevée au rang de compagne légitime, et s'arrêtait quelquefois au milieu de la composition d'un brûlant réquisitoire, pour aller l'embrasser sur les deux joues. Chacun sait quel fut l'amour de Camille Desmoulins pour mademoiselle Duplessis, cette fille naturelle de l'abbé Terray, qu'il reçut des mains de Sillery-Genlis, dont elle était la maîtresse, et qu'il épousa dans la chapelle du collège de Louis le Grand, Dieu aidant, l'abbé Bérardier officiant. Robespierre et Saint-Just servant de témoins. Danton, devenu enfin le mari

de mademoiselle Charpentier, après avoir soupiré cinq ou six mois pour elle, renouvelait souvent à ses pieds, m'a-t-on dit, la scène anacréontique d'Hercule auprès d'Omphale. Pour Robespierre, dont je parlais tout à l'heure, il mourut garçon; et c'est bien dommage, car je suis convaincu que, s'il se fût marié, madame de Robespierre eût été la plus fortunée des épouses.

Quelques-uns même avaient les goûts innocents de l'âge d'or; d'autres se distinguaient par leur tendresse envers les animaux, présage à peu près infailible d'une âme pure et d'un cœur vertueux. J'ai cité ailleurs une preuve bien touchante de l'affection du célèbre municipal Sergent pour son épagneul. J'ajouterai ici que Chaumette avait une volière aux soins de laquelle il donnait tout le temps qu'il pouvait dérober aux affaires de la commune. Fournier l'Américain, celui-là même qui amena d'Orléans les prisonniers de la haute cour nationale à la grille de l'Orangerie de Versailles, où ils devinrent ce que vous savez, Fournier avait l'habitude de porter sur son épaule un joli petit écureuil attaché avec une chaînette d'argent, et auquel il prodiguait d'affectueuses caresses. Panis soignait, dans son jardin du faubourg Saint-Antoine, deux superbes faisans dorés que des méchants assuraient qu'il avait empruntés à la ci-devant ménagerie du tyran, et Marat élevait des tourterelles.

Malheureusement, là se bornait leur sensibilité; et ces hommes, si doux envers les animaux, étaient parfois assez rudes envers leurs semblables; ces agneaux du foyer domestique devenaient un tant soit peu tigres dans le Forum; et s'ils n'offraient aux dieux Lares que des sacrifices de lait et de miel, c'était par de sanglants holocaustes qu'ils témoignaient de leur adoration pour la grande déesse de la Liberté; et certes ils lui ont immolé, pendant leurs deux années de règne, plus de victimes humaines que les Mexicains à l'affreux dieu *Vilzilipulzti*, dans tout le cours des siècles qu'avait duré leur empire, avant l'arrivée de Cortez et de ses Espagnols.

Un mois n'était pas encore expiré depuis le jour où les farouches adorateurs du *Vilzilipulzti* des bords de la Seine avaient sacrifié à leur idole la victime la plus auguste et la plus sainte, et déjà tous les fléaux conjurés étaient venus fondre sur nous: c'est que, quoi qu'en veuillent dire nos libéraux républicains

ou dynastiques , et les niais prôneurs de l'omnipotence parlementaire , un roi n'est pas tout à fait un homme comme un autre ; c'est qu'il existe entre lui et le président d'une assemblée délibérante , s'appelât-il M. Dupin, une différence ; faites-la aussi légère que vous voudrez , mais accordez-moi qu'il y en a une. C'est qu'une tête couronnée ne tombe pas sous la hache du bourreau sans que le pays sur lequel elle a régné (je n'ose pas dire qu'elle a gouverné , M. Thiers et ses amis me feraient la moue), n'en éprouve un long et terrible retentissement ; c'est que chaque goutte de sang qui découle de l'échafaud d'un roi , semblable aux dents du dragon de Cadmus , ne pénètre dans la terre que pour en faire jaillir une armée de monstres qui s'entre-dévorent , et dévorent tout ce qui se trouve à leur portée. Nous en faisons alors la fatale expérience. Le pain, la viande, toutes les denrées de première nécessité manquèrent à la fois. Des groupes nombreux parcouraient les rues, criant famine et vengeance contre les traîtres et les accapareurs. On voyait reparaître ces figures atroces qui avaient porté l'épouvante dans la capitale à l'époque du procès et de la mort du roi. La plupart de ces misérables , et leurs chefs surtout , étaient ces fameux massacreurs de la glacière d'Avignon ; et afin qu'on n'en doutât point , et qu'on se rendit bien compte de ce qu'ils étaient disposés à faire encore, ils se donnaient eux-mêmes le nom de *compagnons de la Glacière*. On les voyait se promener aux abords de la Convention , dans les lieux, les places et les jardins publics, la hache sur l'épaule ou le sabre à la main, les pistolets à la ceinture, le bonnet rouge en tête , injuriant tout ce qui avait un costume décent ou une figure honnête, et hurlant , comme de raison, l'infamale *Marseillaise*. Ce corps d'élite de bandits s'était adjoint, pour partager la curée qui leur était promise, les galériens de Brest, Toulon et Rochefort, qui venaient d'être libérés *ad hoc* par les ordres de la société-mère. Tous ces symptômes précurseurs d'un prochain mouvement insurrectionnel n'étaient pas faits pour rassurer les habitants de Paris. Aussi recommençait-on à trembler de toutes parts. De nouvelles listes de proscription se dressaient , on parlait de remplir de nouveau les prisons ; déjà les agitateurs avaient fait arrêter plusieurs individus dont ils redoutaient les lumières ou l'influence, et le moment n'était pas loin où le citoyen le plus paisible et le plus vertueux

ne pourrait se promettre vingt-quatre heures de liberté ni même d'existence.

Aux Jacobins, à la Commune, dans les sections, dans les sociétés populaires, on parlait tout haut de se débarrasser, en premier lieu, de tous les *appelants*, c'est-à-dire des députés qui avaient voté l'appel au peuple. La plupart d'entre eux avaient aussi voté la mort, il est vrai; mais on prétendait que ce dernier vote était une affaire d'hypocrisie, tandis que le vote d'appel au peuple décelait la noirceur de leur âme et leur véritable pensée, qui était de sauver le tyran. Et voilà pourquoi l'on disait de chacun d'eux, comme les Juifs disaient du Christ: Il est digne de mort; *reus est mortis*. Parfaitement d'accord sur le but, qui était tout uniment l'assassinat, on ne différait que sur les moyens, je veux dire sur la question de savoir si on les assassinerait en masse ou bien les uns après les autres; cela valait bien la peine en effet d'être discuté.

Au milieu de ces divergences d'opinion, un comité s'était formé qui avait pris effrontément le nom de *comité général d'insurrection*. Ce comité, qui tenait ses séances à l'hôtel de ville dans le même local que l'assemblée des électeurs, était composé en grande partie de ces mêmes hommes que je viens de vous représenter comme d'excellents pères de famille, embrassant, dans leur charité inépuisable, tous les êtres animés de la création, hormis ceux qui avaient eu le malheur de revêtir la forme humaine. Ces mêmes personnages, qui alors niaient Dieu et décimaient l'humanité, nous les verrons reparaitre plus tard, ceux du moins que la hache du bourreau, aiguisée par leurs complices, aura épargnés; et ces ennemis des hommes et de la Divinité s'appelleront *théophilanthropes!* et ils prêcheront la morale dans les chaires de Bourdaloue et de Massillon! et ils entonneront, d'une voix souillée de crimes et de blasphèmes, des hymnes à l'Éternel! Mais nous n'en sommes pas encore là: il nous faudra traverser plus d'une mare de sang pour y arriver.

Au premier rang des membres du *comité insurrecteur* brillaient Marat, Dubois-Crancé, Cusset, Duquesnoy, Drouet, Choudieu, Savorny, Espert, Dubreuil-Chambardel et quelques autres membres de la Convention, Pache, maire de Paris, Chaumette, Hébert, Momoro, Panis, Guzman, Proly, Péreyra, Dubuisson, membres de la commune, Dopsent, président de la



section de la Cité, qui avait dirigé, en septembre, les massacres de la Conciergerie et du Châtelet; Hassenfratz, Henriot, les lèvres encore teintes du sang des prêtres, qu'il avait bu à plein verre au séminaire Saint-Firmin; Dufourny, l'oracle et le président à peu près perpétuel des Jacobins. Ceux-là que je viens de nommer étaient les parleurs du comité, les metteurs en œuvre. Voici maintenant les noms de quelques-uns de leurs hommes d'exécution : Maillard d'abord, le grand-juge de l'Abbaye aux journées de septembre; Cérat, juge de paix de la section du Luxembourg, et l'un de ceux qui s'étaient le plus distingués aux Carmes (il se vantait d'avoir expédié un *demi-cent* de prêtres pour sa part, au nombre desquels l'archevêque d'Arles et l'évêque de Saintes); Gonchon, l'orateur du faubourg Saint-Antoine; Varlet, Malard, teinturier, rue des Grés, honoré de l'estime et de la confiance de Billaud-Varenes, auquel il apportait fidèlement l'or, l'argent, les assignats, les bijoux des aristocrates qu'il égorgeait à l'Abbaye; Siret, ce perruquier de la rue de Jouy que l'on signalait comme l'un des vainqueurs de la Bastille, l'un des héros du 5 octobre, du 10 août, et un peu aussi, je crois, du 2 septembre; Isambert, cordonnier, rue Saint-Jacques, autre septembriseur, et locataire de l'épicier Machy, qui fut, six mois plus tard, guillotiné par ses soins; Gibon, tanneur, rue Censier, lui aussi homme de septembre, et porteur à cet égard des plus honorables certificats, et entre autres d'un signé *Henriot*, attestant qu'il avait *travaillé avec lui au décès des prêtres de Saint-Firmin*, et qu'il s'y était conduit en bon et loyal patriote; Charendon enfin, savetier, rue des Blancs-Manteaux, et président du comité révolutionnaire de la section de l'Homme-Armé. Ce Charendon disait un jour en ma présence à M. Mérault, commissaire-priseur, encore aujourd'hui existant : « Tel que vous me voyez, » je suis l'ami de Fouquier-Tinville; il a pour moi tout plein de » bontés, et fait ce que je veux. Il prend de confiance, de ma » main, tous ceux que je lui recommande pour la guillotine, » sachant que je suis incapable de le tromper; et, dès qu'il y a » de la place, il ne manque jamais de les faire passer. Aujourd' » d'hui, par exemple, je lui ai envoyé notre juge de paix; et, » si la séance de demain n'est pas trop chargée, il est sûr de » son affaire. »

Que l'on me pardonne d'exhumer de la fange et du sang les noms obscurs de tant de misérables ; mais puisque ces misérables étaient la terreur de Paris , que c'était par eux que les principaux meneurs agissaient sur le peuple des halles et des faubourgs , avec lequel ils étaient en contact , que ce peuple s'agitait et s'apaisait à leur voix , que d'autres assassins , non moins atroces et plus obscurs encore , égorgaient à leur exemple , j'ai cru qu'il ne serait pas hors de propos d'expliquer mes personnages avant de les faire mouvoir.

Maintenant que vous sont connus les éléments de désorganisation dont se compose le *comité insurrecteur* , nous allons assister , si vous le voulez , à la séance où il fut décidé qu'on allait en finir avec les *traîtres* , et où furent arrêtées les mesures d'exécution. Elle eut lieu , si ma mémoire ne me trompe , le 6 mars de l'année 1793. Hébert présidait en l'absence de Chaumette , qui fonctionnait aux Jacobins. Quand tous les conjurés furent réunis , Dubuisson demanda , ou plutôt prit la parole. Dubuisson.... excusez encore cette velléité d'analyse biographique . ce sera l'affaire de cinq à six lignes.... Dubuisson , qui fut un des agents les plus actifs de la conjuration dont je retrace ici les principales circonstances , était revenu le 25 février de la Belgique , où il avait accompagné Dumouriez et eu plusieurs conférences secrètes avec Danton. Auteur de *Scanderberg* , mauvaise tragédie , de deux comédies qui n'étaient pas meilleures , *le Vieux Garçon* et *l'Avare bienfaisant* , et d'un opéra comique de même force , *Flora* , sa qualité d'homme de lettres le mit en relations avec le libraire Momoro , qui le présenta à Danton , et le fit recevoir membre du club des Cordeliers , où il augmenta la meute de ces écrivains faméliques qui ne pouvant atteindre à la littérature de salon , s'étaient jetés dans la littérature de club , et avaient mis leurs talents au service de la révolution. Comme il ne manquait pas d'une certaine faconde , c'est lui qui était chargé d'endoctriner les jeunes gens du quartier latin ; c'est aussi lui qui prononçait , dans les circonstances importantes , les discours d'apparat ; funeste privilège qui lui valut de partager plus tard l'échafaud de plusieurs de ses collègues , moins beaux parleurs et plus scélérats que lui ! En attendant , voici sa harangue du 6 mars :

« Je vais avoir l'honneur , citoyens , de vous peindre.... »

— Qu'est-ce que c'est que ça , l'honneur? s'écrie Dopsent ; il n'y a plus d'honneur.

— C'est juste ; je n'y pensais pas. « Je vais vous mettre sous  
 » les yeux , citoyens , les dangers immenses que nous courons.  
 » Nous sommes environnés de traîtres , et nous n'avons pas un  
 » moment à perdre pour les exterminer , si nous ne voulons pas  
 » qu'ils nous exterminent. Déblayons , citoyens , déblayons au  
 » plus vite , si nous ne voulons pas être déblayés. Gensonné  
 » vient de proposer tout à l'heure , à la Convention , d'investir  
 » le conseil exécutif du droit de requérir la force armée. Valazé  
 » a dit hier , dans une réunion de bandits comme lui , qu'il fal-  
 » lait renouveler l'infâme décret qui ordonne de poursuivre les  
 » patriotes de septembre ! Ils parlent au peuple de leurs vertus ,  
 » ces Girondins , de leurs talents , de leurs lumières , pour qu'on  
 » perde de vue leurs vices et leurs projets criminels. Ils se van-  
 » tent d'avoir renversé le tyran ! mais ils ne disent pas que c'est  
 » pour se mettre à sa place. Ils l'ont ménagé tant qu'il a eu  
 » pour ministres des Roland , des Narbonne , et autres scélérats  
 » de leur choix ! Ils ne l'ont jugé traître que quand il a eu  
 » trompé leur ambition. Pas un d'entre eux qui n'ait eu des  
 » pourparlers avec la cour ; et , si elle ne les a pas achetés ,  
 » c'est qu'ils se sont estimés plus cher qu'ils ne valent. S'ils ont  
 » conjuré au 10 août , ce n'était pas pour établir la république ,  
 » c'était pour hisser sur le trône un mannequin dont ils auraient  
 » été les maires du palais. Les lâches ! lorsque Capet à com-  
 » paru devant la justice nationale , ils ont prononcé sa mort  
 » avec les patriotes de la Convention pour partager leur gloire ,  
 » et ils ont voté l'appel au peuple pour sauver le tyran. Ils se  
 » donnent à eux-mêmes le titre d'hommes d'État ; et ils nous  
 » appellent factieux parce que nous ne concevons pas de la  
 » liberté sans l'égalité. Non certes , nous ne sommes pas des  
 » hommes d'État comme ils l'entendent : nous sommes des  
 » hommes de la nature ; nous voulons l'égalité pour détruire en  
 » même temps l'opulence et la misère , et afin que les citoyens  
 » jouissent d'une aisance universelle. Arrière donc , hommes  
 » d'État ! arrière , ennemis du peuple ! Le peuple a pu être  
 » quelque temps trompé par vos feintes vertus , par votre  
 » patriotisme hypocrite ; mais il a ouvert les yeux , il s'est  
 » fait jour jusqu'au fond de vos âmes sordides ; il lève sa

» massue pour vous écraser. et les éclats redoublés de sa  
 » foudre auront pulvérisé demain vos têtes criminelles!  
 » J'ai dit. »

Il est sous-entendu qu'un tonnerre d'applaudissements accueillit cette verte harangue, dans laquelle, après tout, il y avait quelques bonnes vérités sur le compte des Girondins, ambitieux déçus qui affectaient de la modération maintenant qu'ils se voyaient devancés dans la route du crime par des hommes plus adroits qu'eux, et qu'ils se disaient dans le fond de leur cœur, en songeant au profit de quels ignobles scélérats ils avaient renversé dans des flots de sang le trône de Louis XVI : *Sic nos non nobis*. Aussi ne suis-je pas de ces âmes sensibles qui veulent bien s'apitoyer sur le sort de ces *ratons* du Bec-d'Ambés, qui, ayant semé le vent, méritaient de recueillir les tempêtes.

Les applaudissements donnés aux paroles de Dubuisson ayant cessé, un cri général s'éleva : « A bas les Girondins ! à bas les hommes d'État ! Puis ce fut à qui proposerait ses moyens pour sauver la chose publique. Tout le monde parlait à la fois : c'était un morceau d'ensemble où l'harmonie était un peu négligée, et où il n'y avait d'accord parfait que sur un point, celui de tuer. Voici quelques morceaux de la partition :

— Frères et amis, il y a eu ces jours derniers quelques boulangers pendus, quelques épiciers assommés : bagatelle. Le peuple ne doit pas se lever pour si peu de chose. Assez d'émeutes pour du sucre et de la cannelle. Il faut du plus soigné ; et je propose d'aller investir le lieu des séances du conseil exécutif, et d'égorger tous les ministres. à commencer par le ministre de la guerre Beurnonville, ce scélérat qui veut faire de l'ordre contre nous, et nous empêcher d'exterminer les coquins qui lui ressemblent.

— Appuyé ! Qu'on s'empare tout de suite de Vergniaud, Brissot, Guadet et de toute leur bande, et qu'on les accroche aux arbres de la grande allée des Tuileries. Marat le conseillait il y a huit jours, et ç'aurait dû être fait le lendemain.

— Je pense qu'il vaudrait mieux les jeter en prison, et compléter à leur profit la sainte expédition de septembre.

— La mesure serait excellente ; mais je crois que d'abord il faudrait resserrer le gouvernement, et en confier le gouverne-



ment , à trois hommes d'une intelligence et d'une probité reconnues , Roberspierre , par exemple , Marat...

— Il s'agit bien d'un nouveau gouvernement ! Il faut que le peuple extermine , en premier lieu , les brissotins. Il se choisira après le gouvernement qui lui plaira.

— C'est ce que j'allais dire. On nous appelle buveurs de sang ; eh bien , buvons celui de nos ennemis. La mort des tyrans est la dernière raison des hommes libres. César fut assassiné en plein sénat. Traitons de même tous les représentants traitres à la patrie. Que la mort fonde sur eux au sein de la convention ; qu'ils soient égorgés sur leurs chaises curules : la déesse de la Liberté respire avec délices le parfum du sang qui coule sur ses autels.

— Il vaut mieux les faire juger par un tribunal populaire qui les enverra sur la place de la Révolution éternuer dans le sac où a éternué leur ami Capet. Ça leur apprendra.

— Le plus court et le plus sûr serait de les tuer à domicile. Je connais des gens qui se chargeront de la besogne ; et moi-même je ferai volontiers l'affaire de quelques-uns ; j'aime assez mon pays pour cela.

— J'appuie la proposition du citoyen Manin (celui qui avait promené au bout d'une pique le tête de la princesse de Lamballe), dit alors Hébert. En surprenant ainsi les traitres chacun chez eux , au milieu de la nuit , on en aura meilleur marché ; et cela fera moins de bruit et de scandale. Hébert étant regardé comme un oracle , tout le monde se rangea à son avis , et l'égorgement à domicile fut décrété par acclamation. L'époque fixée fut la nuit du 9 au 10 mars.

A présent ne vous semble-t-il pas que vous venez d'assister à une séance du *Pandæmonium* , si ce n'est que les diables de Milton ne se sont jamais élevés à une telle hauteur ?

Les mesures ainsi concertées , il ne s'agissait plus que de les faire réussir ; et nos gens se connaissaient un peu trop en tactique révolutionnaire pour être embarrassés un instant.

Mais pour remuer cette boue infecte qui a nom *populace* , il faut de l'argent. Pache le savait comme vous et moi. La veille du conciliabule où nous venons de pénétrer , Danton , revenu brusquement de la Belgique , se présente à l'improviste chez lui : « Il me faut une insurrection pour demain. — Je ne demande pas

mieux ; mais de *l'argent* ? — J'en ai. — Beaucoup ? — Autant qu'il en faut ; mais cette insurrection doit être décisive, entends-tu ? — Elle le sera. — A la bonne heure. Va de l'avant. Les fonds seront prêts. » Je dirais bien dans quelle ville de la Haute-Normandie on avait été les chercher, quelle riche succession les avait fournis ; je dirais bien aussi... mais non, je n'en ferai rien.

Il y a dans la *Mort de César*, tragédie de M. de Voltaire, une scène, la troisième du premier acte, je crois, où le dictateur distribue à ses lieutenants les provinces conquises :

Antoine retiendra la Gaule et l'Italie ;  
De la mer Atlantique et des bords du Bétis  
Cimber gouvernera les rois assujettis ;  
Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,  
A Décime le Pont, à Casca la Syrie.

De même les dictateurs du *comité général d'insurrection* distribuèrent à leurs fidèles lieutenants les différents quartiers de Paris, c'est-à-dire qu'ils envoyèrent chacun d'eux dans le quartier qui lui était habituellement dévolu, et qui reconnaissait le mieux, dans ces occasions solennelles, la voix de son prophète. Ainsi les faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, et la place Maubert, revinrent de droit à Malard le teinturier, au cordonnier Isambert, au tanneur Gibon. Ces trois hommes étaient incomparables pour organiser le matériel d'une insurrection. Ils se partageaient les différentes rues de ces trois quartiers, les parcouraient une sonnette à la main au moment du déjeuner des ouvriers, les enrégimentaient successivement par bandes de quinze à vingt, et, de tous ces flocons réunis, formaient une grosse boule de neige qu'ils roulaient jusqu'à la place Maubert, où se trouvait à point nommé Alexandre, chef du bataillon des Gobelins, qui poussait la masse entière au meurtre ou au pillage, selon qu'il avait été réglé par les ordonnateurs suprêmes. Cette opération stratégique que j'ai souvent admirée, et qui eût fait honneur à Polybe et au chevalier de Folard, je la recommande sérieusement aux méditations de ceux qui voudraient composer un traité *ex professo, de Re militari*.

Varlet et Gorchon en usaient plus sans cérémonie avec le

faubourg Saint-Antoine, qui leur était inféodé depuis 89 : ils prenaient chacun une chaise dans la première boutique venue, montaient dessus, disaient à leur peuple que la patrie était en danger, et lui demandaient s'il était prêt à la sauver ; et il l'était toujours. Au bout d'une demi-heure, tous les coupe-jarrets des sections Popincourt et des Quinze-Vingts, armés de faux, de piques et de sabres ébréchés, se trouvaient rangés en bataille sur le Port-au-Blé, où ils étaient bientôt rejoints par les patriotes que Charendon avait ramassés dans les mauvais lieux du quartier de la Grève, et les *forts* que Siret amenait du marché Saint-Jean. Tout cela s'ébranlait alors, filait le long des quais, rejoignait au Pont-Neuf le corps d'armée vomé par la place Maubert, et fondait sur le quartier du Palais-Royal et des Tuileries avec la rapidité d'oiseaux de proie affamés de carnage.

Mais tandis que les rôles avaient été ainsi distribués à l'hôtel de ville, que les acteurs s'apprétaient à les jouer sévèrement, et que pour cela ils affilaient leurs poignards, ces Girondins, si actifs à préparer, si ardents à exécuter le drame sanglant du 10 août, que faisaient-ils ? Nautonniers inhabiles et présomptueux, ils s'endormaient sur la foi des vents : les uns semblaient ne pas se douter de quoi il s'agissait, et, comme ce tyran de je ne sais plus quelle petite république de la Grèce, ils répondaient à ceux qui voulaient éveiller leurs inquiétudes : « A demain les affaires sérieuses ; » les autres, qui avaient ouï raconter quelque chose de ce qui se préparait, disaient comme Guise à Blois : « Ils n'oseraient. »

Le 8 mars, je soupais chez Kervélégan, député du Finistère, qui cachait, sous des apparences de frivolité, une âme ferme et résolue. Nous venions de nous mettre à table, lorsque Mauger, président de la section de la Fidélité (île Saint-Louis, style d'esclave), qu'il avait connu chez son compatriote, l'abbé Coroller, curé de la paroisse Saint-Louis, entre tout effaré, et l'engage fortement à ne pas se rendre le lendemain à la séance du soir, ni à coucher chez lui dans la nuit du 9 au 10, les deux partis étant également dangereux. Pressé de s'expliquer, Mauger déroule tout le complot, et nous apprend de quelle manière il était venu à sa connaissance. Siret, que la politique n'avait pas enlevé tout entier à l'exercice de son art, avait conservé quelques pratiques qui osaient bien encore se faire friser et poudrer à la grande

houppe. Mauger était du nombre. Or, le matin de ce jour-là, Siret, ne pensant pas qu'il dût se méfier d'un président de section, lui dit, tout en crépant ses ailes de pigeon, qu'il serait sans doute réjoui d'apprendre que le surlendemain, à midi, il ne resterait pas un seul Girondin vivant; que toutes les mesures étaient prises pour cela. Mauger parut enchanté, et lui demanda des détails. Siret lui fit pleine confiance, et s'en fut friser une autre pratique, en attendant le grand jour qui devait éclairer le trépas des Girondins, et où il se promettait bien d'être à son poste pour en expédier quelques-uns. Mais hélas! cette insurrection fut la dernière à laquelle il lui fut donné d'assister. Quelques jours après, on trouva entre minuit et une heure, au coin de la rue des Barres et du quai, le malheureux barbier privé de vie, ayant eu la tête fracassée par une bouteille gisant encore auprès de lui. Était-ce par suite d'une rixe de cabaret, Siret ne se faisant pas faute d'aller y dépenser une partie de l'argent des insurrecteurs? un avertissement salutaire de ses complices, qui l'auraient ainsi puni de son indiscretion? Dans le doute, je m'abstiens.

Tout aussitôt Kervélégan va trouver son ami Gamon, l'un des inspecteurs de la salle, lui expose l'imminence du péril, et le conjure d'aviser promptement aux moyens de le détourner; puis il court à l'*Ave Maria*, où était caserné le bataillon des volontaires du Finistère, réveille le commandant, lui répète ce qu'il venait de dire à Gamon, et lui enjoint de tenir ses hommes prêts à tout événement.

De son côté, Gamon était allé prévenir ses collègues, qui passèrent la nuit à prendre leurs mesures. A l'ouverture de la séance, il monte à la tribune et annonce à la convention le danger qui la menace. A peine a-t-il articulé quelques phrases, que des vociférations horribles et prolongées l'empêchent de continuer. Après avoir lutté plus d'une heure contre les huées et les hurlements de la Montagne et des tribunes, il tenait bon encore, quand le géant Bellegarde vint le prendre au collet, et, l'étreignant de son poignet de fer, l'arracha violemment de la tribune et le lança jusqu'à la barre. Vous eussiez dit David, moins sa fronde, aux prises avec Goliath. La salle de la convention présentait en ce moment un spectacle non moins hideux et effrayant que le jour où l'on avait délibéré sur le sursis; les mé-



mes atroces figures remplissaient les tribunes, et les abords n'offraient rien de plus rassurant. Partout brillaient les sabres, les poignards ; partout se faisaient entendre des cris de mort contre les députés proscrits par le comité d'insurrection, qui étaient injuriés et maltraités à mesure qu'ils se présentaient aux portes de la salle, où, une fois entrés, le danger devint égal pour eux d'y rester ou d'en sortir. Les brigands des faubourgs, descendus dès le matin, en occupaient toutes les avenues. Ils remplissaient la cour des Écuries, celles du Manège, la cour, le passage et la terrasse des Feuillants. Varlet, à la tête des plus déterminés, se tenait devant le café Hollot, criant à tue-tête : « La contre-révolution est dans le sein de la convention ; elle » ne peut faire le bien sans expulser trois cents girondistes. » On a guillotiné assez de cuisinières et de cochers de fiacre : il » faut abattre des têtes conventionnelles. Le peuple ne se dés- » honore pas quand il devient lui-même le bourreau de ses » ennemis. » Et cet appel au carnage était salué d'acclamations frénétiques.

Pendant ce temps, le tumulte continuait dans le lieu des séances. Les plus fougueux Montagnards occupaient successivement la tribune. Robespierre parlait de la nécessité de frapper sans délai tous les traîtres ; Collot-d'Herbois demandait la création immédiate d'un grand régulateur ; Danton faisait décréter la mise en liberté de tous les détenus pour dettes ; Robert Lindet proposait d'établir *une sainte inquisition politique* composée de *neuf bons Jacobins* choisis dans la société-mère, et qui jugerait sans l'adjonction d'aucun juré. Cette proposition fit fureur ; mais il était tard, la nuit approchait, et la retraite successive des Girondins ayant réduit la convention à moins de moitié de ses membres, on ajourna la délibération à une séance du soir qui fut indiquée pour dix heures.

L'intervalle fut mis à profit par les conspirateurs. Marat, qui avait émis dans le comité d'insurrection l'avis de frapper les sénateurs sur leurs chaises curules, tenait fortement à son idée. Lui, Dopsent, Varlet, Fournier, Maillard, Dubois-Crancé, qui, dans cette soirée, présidait la convention et les Jacobins, et courait d'un fauteuil à l'autre avec la légèreté d'une gazelle ; Hébert, Chaumette, et quelques autres affidés, se réunirent aux Jacobins dans la cellule de Dufourny, celle-là même qu'avait

habitée Jacques Clément; et là il fut décidé qu'on profiterait de l'heureuse circonstance de la séance du soir pour frapper le grand coup. Sur-le-champ les mesures sont prises : on augmente le nombre des baudits qui entouraient la salle de la convention ; on apposte dans les tribunes des assassins qui, à un signal donné, tomberont sur les députés désignés. Voilà les sacrificateurs prêts : il ne manque plus que les victimes.

Elles n'y vinrent pas, averties qu'elles furent de l'horrible complot qui menaçait leurs têtes ; et je dois dire que l'avertissement fut donné à plusieurs par Danton lui-même, qui, tout en proposant ce jour-là et les suivants les mesures atroces qui furent depuis la base du code révolutionnaire, se révolta à l'idée du massacre de ses collègues.

Les conjurés frémirent de surprise et de rage en voyant déserts les bancs où se plaçaient ordinairement leurs adversaires, et ils se répandirent en imprécations contre eux. Une ressource leur demeurait, l'égorgement à domicile ; elle vint encore à leur manquer. Les députés promis à l'assassinat s'étaient réfugiés chez leurs amis ; les ministres marqués aussi à l'encre rouge s'étaient bien donné de garde de passer la nuit chez eux. Beurnonville seul avait voulu rester dans son hôtel ; mais le voyant investi vers deux heures du matin, il se sauva à grand-peine en escaladant les murs de son jardin. Au détour de la rue, il rencontra Kervélégan à la tête du bataillon du Finistère, composé d'environ cinq cents hommes auxquels s'étaient réunis cent députés environ. Il se joignit à eux ; et cette petite troupe, parcourant les quartiers d'où devaient sortir des rassemblements, tint les conjurés en respect. Les gardes nationaux aussi arrivaient de tous côtés. Voyant, cela, les conjurés font replier leurs troupes ; chacun se disperse, chacun fuit ; un profond silence succède aux clameurs dont ces brigands faisaient retentir les rues, et bientôt l'on n'entendit plus dans Paris d'autre bruit que celui de la pluie qui tombait à torrents. ▲

Le lendemain, 10 mars, les Montagnards, ainsi que cela se pratique dans tous les cas de conjuration avortée, désavouèrent l'intention du massacre, reprirent tout doucement la proposition de Lindet, qui sortit de leurs mains formulée en tribunal révolutionnaire, création dont ils voulurent bien se contenter ce jour-là. Quelques-uns des Girondins furent presque ravis de

s'en voir quittes à si bon marché ; et je ne dis rien de trop , car Vergniaud , chargé quelque temps après , dans une conférence secrète tenue chez Valazé , de dénoncer à la tribune les deux factions jacobines et leurs vues différentes , attribua l'insurrection du 20 mars à l'aristocratie. Ses amis , étonnés au delà de toute expression , lui ayant demandé compte de cette tournure inconcevable , il leur répondit « qu'il avait jugé utile à la cause » de la liberté de dénoncer la conspiration sans nommer les » vrais conspirateurs , *de peur d'aigrir ces hommes violents ,* » *déjà portés à tous les excès.* » N'y a-t-il pas quelque lâcheté dans une semblable justification ? Et que pouvait dire Vergniaud à Barrère , attribuant plus tard aux Girondins le pillage des épiciers en février ? Rien , et c'est ce qu'il fit.

Marat n'avait rien désavoué , lui. Tous les matins il demandait ses trois cent mille têtes , sans faire grâce d'une seule. Le comité insurrecteur , séant à l'hôtel de ville , et dont il faisait partie , lui avait cependant donné l'exemple de la modération : il avait fini , après de longs débats , à ne comprendre , sur la liste de proscription qu'il dressa avant le 10 mars , que les noms de vingt-deux députés. Il y a un rapprochement singulier à faire sur ce nombre *vingt-deux* , qui se reproduisit constamment le même sur les listes de proscription dressées à trois époques différentes. Je viens de dire qu'il existait sur la première , celle du 10 mars ; la seconde , apportée le 15 avril à la convention par le même comité d'insurrection , séant , depuis le 31 mars , à l'Archevêché , comprenait également vingt-deux proscrits. Marat , de son autorité privée , y fit quelques changements au crayon : il ôta quelques noms qu'il remplaça par d'autres , et les proscrits n'en restèrent pas moins au nombre de *vingt-deux*. Sur ces deux listes figuraient en première ligne Buzot , Guadet , Valady , Pétion , Barbaroux. Ceux-ci étant en fuite ou cachés , après la journée du 31 mai , la liste des députés qu'on envoya au tribunal révolutionnaire aurait dû être diminuée de cinq ; eh bien , on la compléta , pour que ce fatal nombre *vingt-deux* s'y trouvât encore compris ; et , le 31 octobre 1795 , les *vingt-deux* portèrent leurs têtes sur l'échafaud : j'y comprends Valazé , qui s'était poignardé en entendant prononcer son jugement , et dont le cadavre fut traîné au lieu du supplice , dans un tombereau , par ordre de Fouquier-Tinville ,



Voici comme j'ai ouï expliquer, dans le temps, cette persévérance singulière du parti montagnard à faire tomber collectivement *vingt-deux* têtes girondines. Un officier du bataillon des Vosges, fait prisonnier par les Autrichiens à une affaire d'avant-postes quelque temps avant la bataille de Nerwinde, avait eu occasion, pendant sa captivité, d'entretenir des liaisons particulières avec quelques officiers de l'état major du prince de Saxe-Cobourg. Rendu à la liberté par un échange, il vint à Paris; et là il aurait dit en confidence à quelques personnes qu'on répandait assez publiquement à l'état major du prince, comme très-prochaine, la chute de vingt-deux têtes jacobines dans la convention; il aurait ajouté que ce sacrifice aux mânes de Louis XVI était exigé comme préliminaire des arrangements proposés par Dumouriez au général allemand. Le propos ayant circulé dans Paris ne tarda pas à être connu des parties intéressées, au nombre desquelles bien entendu était Robespierre, qui dit en serrant les lèvres et grinçant les dents : « Ah ! il leur faut *vingt-deux* têtes ! ils les auront ! » Je ne donne pas comme positive cette anecdote, généralement peu répandue aujourd'hui; mais j'ai connu, à l'époque dont je parle, des gens à portée d'être bien instruits qui y donnaient une entière créance.

Cependant l'indiscrétion de Siret ayant fait avorter en partie la conjuration du 10 mars, on se mit en devoir d'en organiser une autre; mais l'on sentit en même temps la nécessité d'en concentrer le foyer; et un comité composé de sept membres seulement fut chargé d'en élaborer les éléments. Je n'ai jamais entendu prononcer leurs noms. Ce que je sais, c'est que Robespierre n'en était pas. J'en ai pour garant sa parole, et comment douter de la parole de Robespierre ! Les Cordeliers tenaient ce comité avec un secret qu'ils croyaient bien gardé; et Buzot les surprit extrêmement un jour qu'il leur donna les détails les plus circonstanciés sur ses opérations. Robespierre, qui se trouvait là, l'interrompit en disant : « Mais moi je ne suis pas de ce comité. » Vous voyez donc bien. Cependant la divulgation faite par Buzot réveilla les inquiétudes de ses amis, et le ministre de la justice Garat fut mandé à la barre. Garat, qui, en acceptant le ministère après les journées de septembre, s'était réservé le rôle d'endormeur, vint et déclara que ce comité dont on se faisait un monstre était une réunion innocente de quelques bons



citoyens qui avisaient en famille , dans un café souterrain du palais Égalité aux moyens de *sauver la patrie*.

Ces esprits dont on vous fait peur  
Sont les meilleures gens du monde.

Valazé , Guadet , Gensonné , qui venaient de l'échapper belle , et qui savaient quelles mesures employaient ces gens-là pour sauver la patrie , interpellèrent vivement Garat , et voulurent des explications plus positives. Le ministre les traita presque de poltrons , et leur eût dit volontiers , comme Catilina aux sénateurs romains : « De quoi vous plaignez-vous ? vous n'êtes pas encore égorgés. »

GEORGES DUVAL.

(Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.)

---



---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

Originaux du dix-septième siècle. — Un Mauvais Sujet en 1645, par PAUL DE MUSSET. . . . .	5
Le Sinai. — Impressions de Voyages. — XI. — Le Klamsin. — Le gouverneur de Suez, par ALEX. DUMAS. — A DAUZATS. . . . .	28
Une Réimpression, par NISARD. . . . .	46
Critique Littéraire. — Voyages. Le duc de Raguse, le prince Puckler-Muskau, M. V. Cousin, par A. B. . . .	59
Adélaïde, Mémoire d'une jeune Fille, par M <sup>me</sup> AUGUSTIN THIERRY. . . . .	85
Du Monument de Molière, par LÉON GOZLAN. . . . .	140
Les Hamilton, par FRÉDÉRIC MERCEY. . . . .	148
Adélaïde, Mémoires d'une jeune Fille, par M <sup>me</sup> AUGUSTIN THIERRY. . . . .	166
Une Rencontre près d'Asnières, par CASTIL BLAZE. . . .	215
Yves l'Ardent, par DUNSTAN DE KERLAI ( <i>Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.</i> ). . . . .	229
Invasion de la comté de Bourgogne. 1477 — 79. — I. — Le roi Louis le onzième, par FRANCIS WEY. ( <i>Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.</i> ). . . . .	251
Pietro le Transteverin et le cardinal Maury, par J. CRÉ- TINAU-JOLY. ( <i>Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.</i> ). . . . .	277
Épisodes de la Révolution, par Georges Duval. ( <i>Revue du XIX<sup>e</sup> Siècle.</i> ). . . . .	298

---











